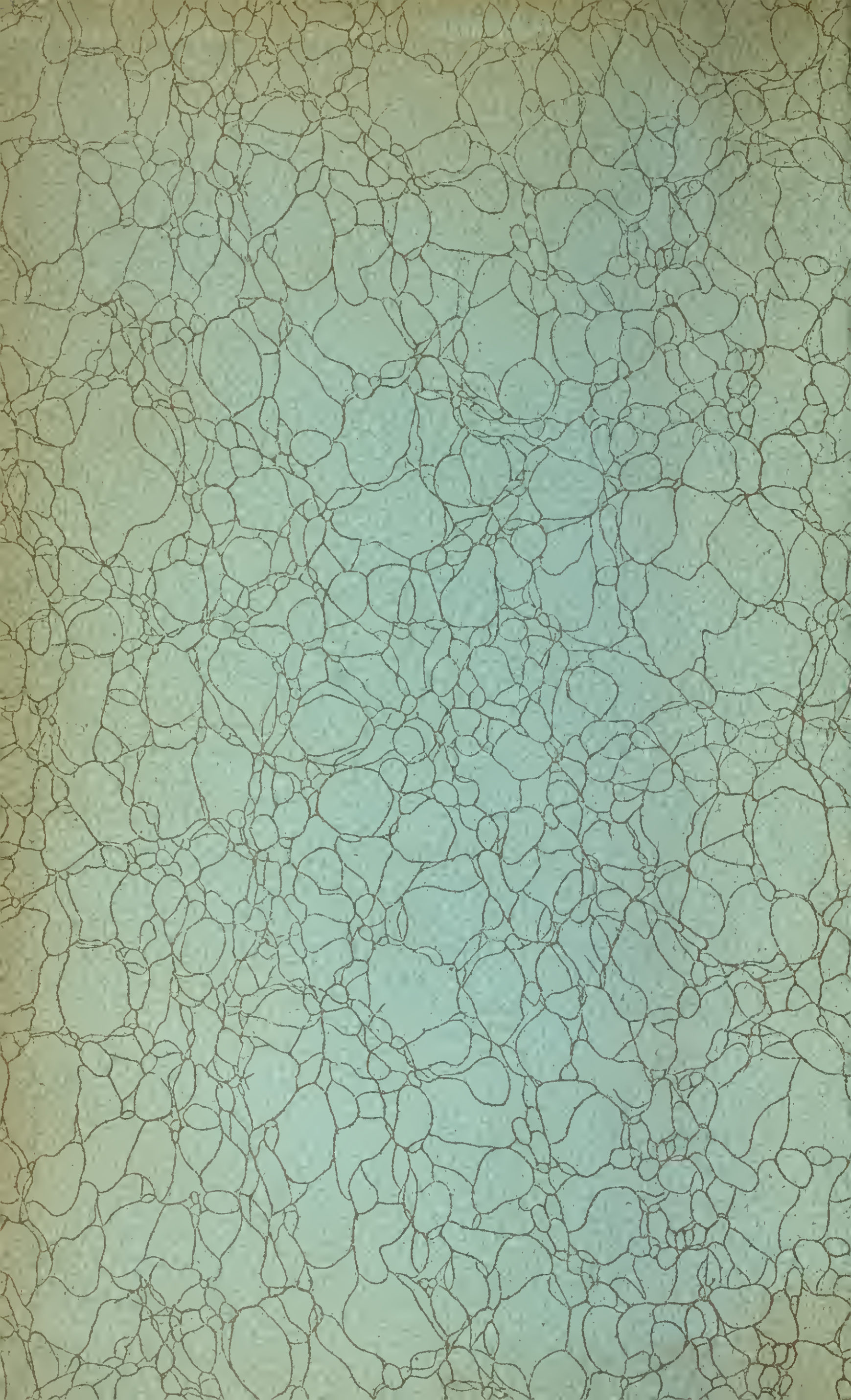
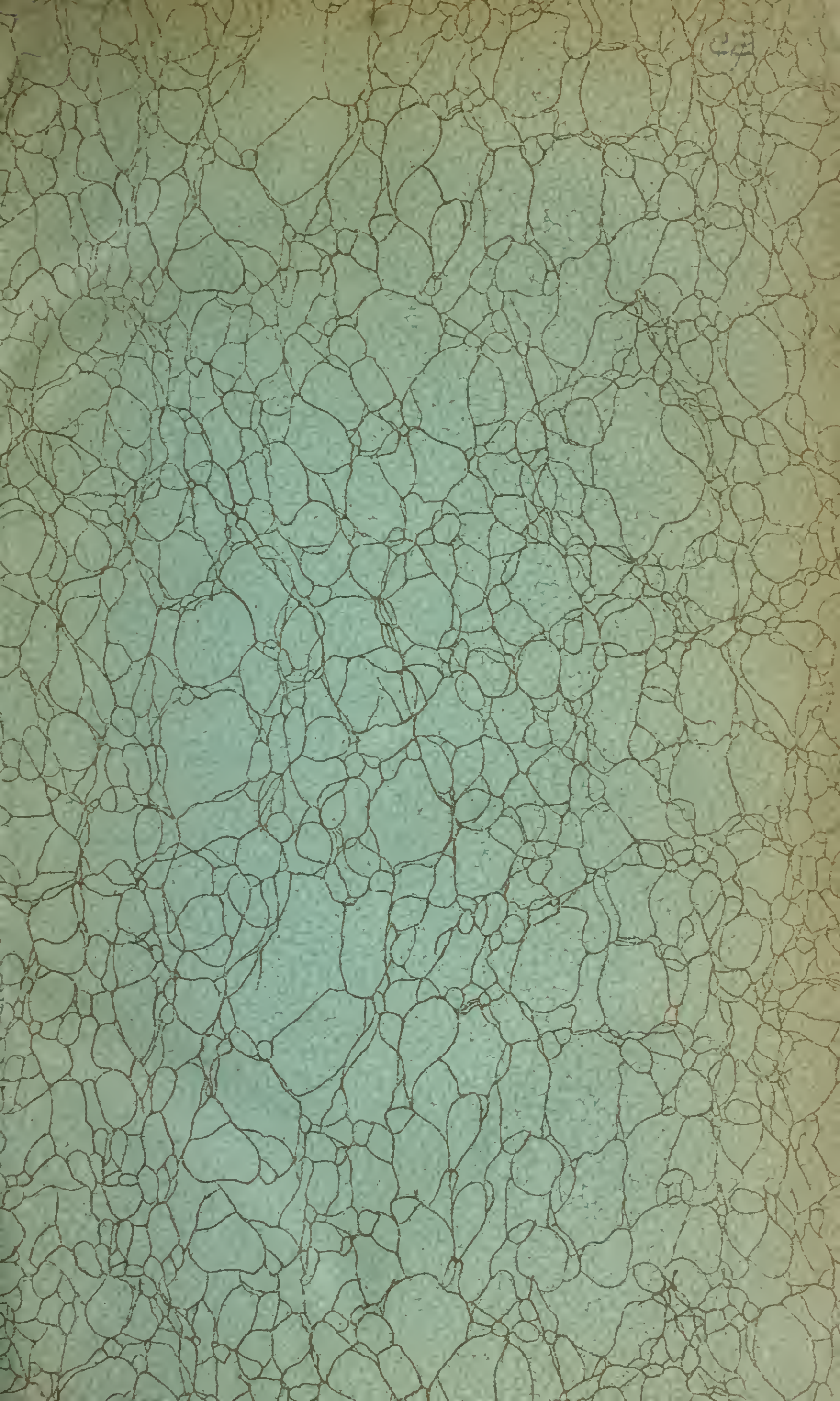






ŒUVRES

DRAMATIQUES

ET

LITTÉRAIRES.

ŒUVRES DRAMATIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR M. DE SALES,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1809.



TIGE DE MYRTE
ET
BOUTON DE ROSE,

HISTOIRE ORIENTALE;

TRADUITE, DANS L'ORIGINE, SOUS LES YEUX D'UN ARABE DU GRAND-DÉSERT;

ENRICHIE AUJOURD'HUI DE NOUVEAUX PRÉLIMINAIRES;

RECTIFIÉE DANS TOUTES SES PARTIES,

ET AUGMENTÉE DE SIX CHAPITRES, D'APRÈS LE MANUSCRIT PRÉCIEUX DE LA BABYLONE DU NIL.

OUVRAGE PUBLIÉ EN EUROPE
PAR LES SOINS DE L'AUTEUR DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

TOME SECOND.

À PARIS,
Chez ARTHUS BERTRAND, rue Hautefeuille, nº 23.

1809.

TIGE DE MYRTE

ET

BOUTON DE ROSE.

CHAPITRE XXVI.

Ariel tombe d'écueil en écueil, sans que son amour fasse naufrage.

Il est difficile de rendre, avec cette vérité attachante que le sujet exige, la situation pénible des habitans de la Grotte aux Merveilles, lorsque Orondate et les deux Paladins montant, à la lumière de l'incendie, dans le Pavillon aux Colombes, virent Adine à demi-nue, presque dans les bras d'Ariel. La surprise fut égale pour les cinq personnages qui étaient en scène; mais elle se manifesta diversement, suivant le degré d'intérêt que chacun prenait à l'abandon plein de charmes de la pupille d'Orondate.

Kondemir, qui connaissait peu Adine, et qui ne l'avait jamais vue qu'avec sa couleur

d'ébène, ne devina pas la métamorphose; mais jugeant, par son attitude, de ce qu'avait pu entreprendre l'amant de Bouton de Rose. Qui l'aurait cru, dit-il à demi-voix, que l'enfant de la nature trahît un premier amour? Il est vrai que tant de charmes excusent peut-être tant d'infidélité.

Les femmes ont un tact intérieur qui les empêche de se méprendre sur ce qu'elles ont à craindre ou à espérer de leurs rivales. Tige de Myrte, au premier coup d'œil, reconnut Adine, et jugeant sur les apparences, soupçonna qu'elle lui avait enlevé la tendresse d'Ariel. Comme il ne faisait pas encore un jour bien pur dans le cœur de la Sultane, et que peu rassurée sur ce qu'elle appelait la perfidie de Kondemir, elle balançait toujours entre un ancien sentiment que sa vertu naturelle ne pouvait effacer, et le nouveau penchant qui l'entraînait dans les bras de l'amant de Bouton de Rose, elle en conçut un secret mouvement de dépit, qui l'empêcha d'apprécier tout le charme du tableau; elle fut la seule, du moins, des quatre personnages intéressés qui, à la vue des proportions admirables de ce corps pétri par les Grâces, ne laissa pas échapper le plus léger signe d'admiration : elle se dissimula la

beauté touchante de son amie, pour ne s'occuper que de son abandon à Ariel.

Orondate fut celui des spectateurs qui, plus calme, jugea le mieux l'ensemble et les détails du tableau ; il connaissait toutes les métamorphoses d'Adine, il avait lu plus d'une fois dans les replis secrets de son cœur, son amour pour l'Ange de l'Orient, et il devina que la foudre seule, en s'interposant entre ces deux chefs-d'œuvre de la nature, avait pu servir de sauvegarde à leur vertu.

Tous ces raisonnemens secrets des trois personnages se firent en un clin d'œil. A peine la mécanique qui les transportait dans le pavillon eut-elle exécuté son jeu, qu'Ariel, dont le front ingénu se colorait du rouge de la pudeur, se précipite du lit en corbeille aux pieds d'Orondate, et enveloppant son visage de la robe flottante du Vieillard, semble y chercher un asile contre sa propre témérité.

Adine ne montra pas moins d'intérêt dans son embarras; ses beaux yeux commençaient à s'ouvrir à la lumière ; et ne se rappelant qu'imparfaitement l'orage de l'atmosphère et celui de son cœur, auxquels elle venait d'échapper, elle cherchait avec inquiétude le motif du désordre de ses vêtemens. Tout-à-coup

elle aperçoit Ariel à demi-caché par la robe d'Orontade, et Kondemir, pétrifié, dont les regards fixes interrogeaient le silence sévère de Tige de Myrte. A l'instant elle jette un cri d'effroi, enveloppe sa tête et son sein de l'extrémité de son voile, et s'élance dans un tourbillon de fumée que vomissait un des cèdres embrasés par la foudre. Ce beau mouvement n'était point l'effet du dépit causé par le peu de succès de son abandon ; Adine cédait véritablement à l'ascendant impérieux de la pudeur, ascendant auquel la beauté qui se respecte ne se dérobe jamais, même dans le délire de ses sens, et qui seul répand un charme indéfinissable jusque sur ses faiblesses.

Cependant l'incendie du cèdre menaçait de se communiquer au pavillon entier; Orondate relève Ariel, et lui explique le mécanisme d'une construction dans la voûte, qu'il avait imaginée pour arrêter ; dans l'occasion, les progrès d'un embrasement ; c'était un réservoir destiné à recevoir les eaux de la pluie, qui tenait lieu de toit, et qu'on ouvrait ou fermait à son gré, moyennant une clef à peine visible, pratiquée au centre intérieur de la voûte; la difficulté était d'y monter. Ariel, aussi léger que le Zéphyr qui se chargea d'enlever Psyché,

escalade en un instant les branches des arbres factices qui entouraient le pavillon, et atteint le point central qui dominait sur la corbeille. Là, il aperçoit dans la décoration du couronnement un tuyau mobile qu'il peut tourner à volonté; il l'adapte à l'ouverture que le Vieillard lui désigne, fait agir la clef et dirige l'eau, qui sort à gros bouillons, vers le cèdre atteint de la foudre, vrai foyer de l'embrasement.

Il était temps qu'Ariel arrêtât les ravages du feu, car déjà des étincelles se portaient sur la corbeille, et la fumée s'échappant en nuages livides, menaçait de suffoquer tout ce qui ne respirait pas l'air libre des fenêtres entro'uvertes. Adine, à demi-nue, mais qui croyait, dans ses illusions de décence, que cette fumée servirait de voile à sa nudité, ne tarda pas à être la victime de sa pudeur; elle retomba sans connaissance sur le parquet brûlant, et ce fut sa chute bruyante qui avertit du danger qu'elle courait tous les habitans du pavillon.

On porta à l'instant l'infortunée auprès de la fenêtre pour lui faire reprendre ses esprits; et Ariel, malgré la rougeur qui s'élevait sur son front, ne fut pas le moins ardent à lui prodiguer ses soins pour la rappeler à la vie.

Orondate prévit, en tremblant, les suites funestes de la reconnaissance d'Adine, et engagea. par un signe, Kondemir à la placer à ses côtés sur le siége mécanique; lui-même s'y assit ensuite, ayant soin de voiler son sein avec sa robe, et de faire pencher sa tête décolorée sur ses genoux. Toutes ces mesures prises, le Vieillard, en appuyant la main sur un ressort, enleva la pierre de l'ouverture, et descendit sans danger dans la rotonde.

Il semblait que le ciel conspirât contre la vertu d'Ariel; à peine l'amant de Bouton de Rose avait-il échappé à un danger, que soudain il tombait dans un autre. Nous avons vu que, sans le dénouement à demi-merveilleux de la foudre, l'Ange de l'Orient succombait dans son tête-à-tête avec Adine; et toute la prudence d'Orondate, pour éloigner les suites d'une telle séduction, n'aboutit maintenant qu'à le mettre en tête-à-tête avec Tige de Myrte.

Tige de Myrte, toujours déguisée en Paladin, aida encore quelque temps Ariel à éteindre l'incendie du pavillon; mais il était aisé de voir que le péril de l'édifice l'occupait moins que celui de son libérateur. S'agissait-il de diriger le tuyau du réservoir? elle avait

toujours soin d'exposer son corps plutôt que celui de l'Ange à l'action de l'onde; Ariel grimpait-il de saillie en saillie pour atteindre la corniche du bâtiment? Tige de Myrte se plaçait toujours au-dessous de son corps pour le recevoir, s'il était nécessaire, dans sa chute; l'amant de Bouton de Rose voyait tout cela, et ne savait comment expliquer un intérêt si tendre dans un Chevalier nègre, dont il ne devait pas être le génie tutélaire, comme de Kondemir. Cependant un pareil intérêt ne lui déplaisait pas; cet être céleste semblait ne tenir à la nature humaine que par une passion dominante, celle de se faire aimer; et il faut avouer qu'il y réussissait parfaitement, et plus qu'il ne fallait peut-être pour assurer son repos.

Cependant le soin même que prenait Ariel, pour ne point blesser le prétendu Buisson-Ardent, fut sur le point d'amener sa perte; il était monté, après l'extinction totale du feu, jusqu'à la pierre angulaire de la voûte pour replacer la clef du réservoir; le travail terminé, il mit le pied pour descendre sur un ornement de corniche que le feu avait presque entièrement calciné; ce frêle appui manqua; l'Adonis du Liban voyant au-dessous de lui le Paladin qui étendait les bras pour le recevoir,

n'eût que le temps de s'élancer au-delà de sa tête, et fut assez heureux pour atteindre la corbeille, qui, revêtue de coussins à l'ottomane, brisa la chute et le sauva ; mais un éclat de l'ornement mutilé tomba précisément sur le sein de Tige de Myrte, et malgré la cotte de mailles dont il était revêtu, blessa assez la Sultane pour lui faire jeter un cri de douleur qui alla retentir dans le cœur d'Ariel.

En un instant, l'orage qui continuait encore, l'incendie, la visite d'Orondate, tout, excepté peut-être Adine, fut oublié; Ariel se précipite de la corbeille, et imputant la blessure du Chevalier à sa maladresse, tente par les paroles les plus touchantes, par les soins les plus tendres, de réparer ce qu'il appelait le délire de son inexpérience. Cette aimable sollicitude était du feu sur la plaie encore saignante de Tige de Myrte. Ariel, dit-elle d'un air ému, comme tu me rends chère ma blessure! mais pourquoi n'est-elle pas due à ton corps, que j'aurais protégé, plutôt qu'à un vain ornement d'architecture ?

— Heureux dans mon malheur, Buisson-Ardent, mon corps n'est point tombé sur le tien. De la hauteur de ce plafond, si je n'avais fait un effort puissant pour franchir un grand

espace, je t'aurais écrasé lorsque tu me tendais les bras, et tu serais mort en m'embrassant.

— En t'embrassant, Ariel! une telle mort n'est point indifférente à ma sensibilité; ne te rappelles-tu pas que, lorsque sur le pont d'Arimane ma tête penchait sur l'abîme, tu m'embrassais aussi, et que je ne craignis point de mourir.

— Oui, tu retraces à ma mémoire un événement qui, tout flatteur qu'il est pour moi, m'a fait passer une nuit bien orageuse; je croyais, dans les rêveries bizarres d'un demi-sommeil, que j'avais été assez heureux pour sauver la vie à un frère de Tige de Myrte, et je trouvais quelques charmes dans cette illusion. En vain Bouton de Rose se présentait à moi dans le lointain de la perspective; mes yeux, par une fatalité que je ne pouvais vaincre, restaient fixés sur toi, comme si tu étais Tige de Myrte: comme si Tige de Myrte pouvait remplacer un seul instant dans mon cœur Bouton de Rose!

— Tige de Myrte fut infortunée; et l'homme sensible hésite quelquefois dans sa tendresse, quand il voit l'amour dans un des bassins de la balance et l'infortune dans l'autre. Ariel, j'ignore ce que Bouton de Rose a fait pour toi;

mais Tige de Myrte, dans ce pavillon embrasé, aurait eu mon ame; elle aurait cru acheter l'immortalité en mourant pour toi.

— Buisson-Ardent a toute la générosité de l'antique Chevalerie; il me parle sans cesse de Tige de Myrte, et presque jamais de lui-même.

— C'est qu'Ariel m'a trouvé une sorte d'air de famille avec Tige de Myrte.

— Il est vrai que tu en as le port, les yeux, et surtout ce son de voix enchanteur, qui remue l'ame la plus étrangère, et vivifie jusqu'à l'indifférence.

— Un autre rapport dont ma sensibilité s'honore, c'est qu'Ariel nous a sauvé la vie à tous les deux au pont d'Arimane.

— J'aurais oublié l'un et l'autre service, sans la reconnaissance qu'ils ont fait naître.

— Le dirai-je encore?......... il m'a paru, à l'intérêt tendre qu'Ariel prenait à la destinée de Tige de Myrte......... qu'il l'aurait aimée......... qu'il l'aimait peut-être sans le savoir.......... Et alors il serait si doux de ressembler à Tige de Myrte!........

— Buisson-Ardent, que dis-tu? Qui, moi, je trahirais un premier amour! je me surprendrais à être infidèle à Bouton de Rose!

— Ce n'est pas là tout-à-fait ma pensée.

— Buisson-Ardent, tu pâlis; le feu de tes regards s'éteint.

— Il est vrai que je sens plus vivement la douleur de ma blessure.

— Monte sur cette corbeille; tes sens seront plus calmes, et peu à peu tu reprendras ta sérénité.

— En effet, cette corbeille, sur laquelle la nuit Ariel repose, a le don de charmer les douleurs; il me semble que je respire avec plus de liberté; mon pouls précipite moins ses battemens; je sens à peine que j'ai été blessée.

— Quoi! je serais assez heureux pour que ce lit de repos réparât le mal involontaire causé par ma maladresse!

— Je ne suis pas le seul être qui ait ressenti son influence tutélaire; cette nuit même, l'intéressante Adine........

— Adine! que dis-tu?

— Ariel, tu rougis; et j'en sais assez.

— Non, Buisson-Ardent, tu ne sais rien: c'est la pudeur qui avait étendu sur toute sa personne un voile jaloux, et c'est la foudre qui le lui a arraché.

— Combien cette Adine était belle, même dans l'état de mort où elle parut à tes yeux! Je me figure ta surprise, lorsque, ne l'ayant ja-

mais vue qu'avec un teint d'ébène, elle se montra à toi avec les lys de son nouveau visage; lorsque, la croyant dans l'hiver de l'âge, tu reconnus, à la lueur effrayante des éclairs, que son sein d'albâtre avait la fraîcheur et les formes de l'adolescence.

— J'avoue que de tous les prodiges dont j'ai été témoin dans ce séjour des enchantemens, la métamorphose d'Adine est celui auquel j'avais moins le droit de m'attendre. Elle m'avait long-temps étonné par les charmes de son esprit, par les grâces de son entretien, par les douces explosions de sa sensibilité; mais sa couleur était un talisman contre une pareille séduction. Quand je l'écoutais, c'était Adine qui était en correspondance avec mon cœur; quand je la regardais, je ne pensais plus qu'à Bouton de Rose.

— Ainsi, en supposant qu'Adine eût toujours eu la blancheur que la foudre semble lui avoir donnée, je pourrais supposer aussi que Bouton de Rose aurait eu une rivale.

— Buisson-Ardent, je n'aime point toutes ces suppositions-là; je n'ai pas deux cœurs, et la nature n'a pas jeté dans le même moule deux Bouton de Rose.

— Ariel appuie d'une manière bien magna-

nime.......... bien cruelle........... sur la constance que lui inspire Bouton de Rose.

— Buisson-Ardent, j'en appelle à toi-même: si tu avais rencontré une beauté touchante, qui eût hâté dans ton ame ignorante le réveil de la nature, qui t'eût instruit du secret de la sensibilité, qui, sans le vouloir peut-être, t'eût appris à aimer; si ensuite, dans l'ivresse de ta reconnaissance, il s'était présenté à toi une rivale qui, à force de grâces, de dévouement et d'adresse, eût tenté de te séduire, dis-moi, avec la franchise de ton âge, qu'aurais-tu fait?

— Ma réponse serait plus simple si j'étais Tige de Myrte, et que tu eusses le courage de l'interroger.

— Eh bien! sois un moment Tige de Myrte, puisque tu le veux, et réponds-moi.

— Si, par une fatalité qu'il me serait impossible de vaincre, je me voyais condamnée à n'être heureuse que par une double infidélité, je me croirais un fardeau inutile au monde et à moi-même; et, dans mon désespoir.......

— Que dis-tu, jeune guerrier?

— Tu m'as permis de ne plus l'être: c'est Tige de Myrte qui est en ce moment devant toi.

— Eh bien!.........

— Eh bien! en présence d'Ariel lui-même

je subirais ma fatale destinée ; je le verrais sans pâlir commencer mon supplice par l'éloge trop mérité de Bouton de Rose ; et, victime de ma propre générosité, je saurais applaudir l'amant de ma rivale, lui souhaiter un bonheur qui n'est plus fait pour moi, lui rappeler le pont d'Arimane, et mourir. —

Tige de Myrte prononça ces derniers mots avec une émotion qui, en allumant la fièvre de ses sens, empoisonna sa blessure. Quelque courage que la Sultane eût déployé, lorsque l'ornement d'architecture tomba du haut de la voûte sur son sein, le coup avait été assez violent pour sillonner avec profondeur l'intervalle des deux demi-globes d'albâtre, qui lui avaient servi au pont d'Arimane à tenter la conquête d'Ariel. L'infortunée, depuis ce moment, avait toujours tenu une de ses mains sur sa plaie, comme pour en rapprocher les lèvres déchirées, et empêcher le sang de se répandre ; mais lorsqu'avec son ame de feu elle en vint à prononcer la formule magnanime de son dévouement, la blessure mal fermée se rouvrit ; le sang, trop long-temps captivé, jaillit avec force, et se porta jusque sur l'écharpe d'Ariel ; en même temps les yeux de la Sultane se fermèrent, son front se couvrit d'ombres sinistres;

et ce ne fut qu'aux palpitations précipitées de son sein, qu'on put juger qu'elle tenait encore à une vie qui faisait son infortune.

Il est difficile d'exprimer la touchante douleur d'Ariel, quand il vit ce sang couler à grands flots sous la cotte-d'armes du faux Paladin, et qu'il ne put se dissimuler qu'il était la cause involontaire d'un accident aussi dangereux. Son amitié naissante pour le Chevalier, un sentiment indéfinissable, qui le lui rendait cher à cause de sa ressemblance avec Tige de Myrte; l'humanité qui, à cet âge heureux, s'alarme au plus faible spectacle de la douleur, tout se réunissait dans cette ame aimante pour redoubler son émotion; il se précipite sur la corbeille, cherche à étancher ce sang qui l'inonde, et arrive, en suivant sa trace, sur le corps inanimé de Tige de Myrte, jusqu'à la partie inférieure de la cotte-d'armes qui voile son sein. Heureusement pour son repos, Orondate, inquiet de n'avoir pas vu descendre son fils, lorsqu'il n'y avait plus de vestiges d'incendie dans le pavillon, se présente tout d'un coup avec Kondemir. Ariel, le visage défait, l'œil en pleurs, veut l'instruire de l'accident arrivé à son ami, et, ne pouvant achever, se contente de lui montrer où est le siége du

mal, l'invitant, non par sa voix, mais par ses regards, à y appliquer le remède.

Le Sage, qui connaissait le secret du cœur de Tige de Myrte, ainsi que celui de sa métamorphose, vit tout d'un coup combien il allait faire d'infortunés si, sous prétexte de porter du secours à la Sultane, il livrait son sein, tout ensanglanté qu'il était, aux regards de Kondemir ou d'Ariel. Prenant à l'instant conseil de sa haute sagesse, il invita les deux jeunes gens à descendre dans la rotonde, pour surveiller Adine, au moment où ses yeux se rouvriraient à la lumière; et, se chargeant lui seul de l'infortuné qui reposait sur la corbeille, il leur promit de le rendre à leurs vœux, en appliquant sur son sein le fameux Moly d'Homère, qui, comme l'antiquité l'a dit, guérit toutes les blessures.

CHAPITRE XXVII.

Scène de délire.

Orondate fut long-temps à trouver le secret de l'armure qui couvrait le sein de Tige de Myrte. Dans l'intervalle, la Sultane sortit un peu de ce sommeil de mort qui la tenait anéantie ; et, ne voyant plus que le Vieillard dans le pavillon, elle crut n'avoir fait qu'un rêve pénible, dont la présence du Sage venait de la délivrer. Cependant, à la vue de son sang qui coulait encore, elle se rappela bientôt la cause bien chère de sa blessure ; et, aidant Orondate à la débarrasser de sa cotte-d'armes : O mon libérateur ! dit-elle d'une voix éteinte ; oui, c'est à toi, à toi seul à voir ces charmes funestes, que j'ai reçus en partage du ciel en courroux!......... Mais pourquoi Ariel s'est-il interposé entre mon cœur et celui de Kondemir ?...... pourquoi, homme généreux, m'as-tu enlevée à la rage de Timour? pourquoi m'as-tu sauvée de la mort au pont d'Arimane?.......

Orondate, attendri, ne répondait à l'infortunée qu'en redoublant de zèle et de soin pour

diminuer le danger de sa blessure. Bientôt le sang fut étanché, un baume tutélaire étendu sur la coupure servit à rapprocher les lèvres et à prévenir la fermentation des humeurs; le pansement fut fait avec d'autant plus d'intelligence, que la position de la plaie ne permettait pas qu'on assujettît l'appareil par le plus simple bandage.

L'ouvrage d'Orondate terminé, Tige de Myrte parut s'assoupir; ses beaux yeux se fermèrent, et le Vieillard, retiré à un angle du pavillon, attendit en silence l'effet de ses soins et du travail gradué de la nature.

Ce calme, dû à l'épuisement des forces, fut de peu de durée. Une fièvre ardente lui succéda, et, au milieu de l'accès, des intervalles de délire qui, en ajoutant à l'intérêt qu'elle inspirait, parurent jeter quelques nuages sur sa raison.

« Où suis-je ? disait-elle. Ce Pavillon maudit » de la nature ne vient-il pas d'être frappé par » la foudre ? N'y ai-je pas été amenée, en traversant, au péril de ma vie, le Pont d'Arimane ? Respirerais-je l'air empoisonné de » ce séjour, sans les crimes de ce Sultan de la » Montagne, qui a payé le soin que je prenais » de sa gloire, en m'envoyant au supplice ? »

Orondate revint en ce moment auprès du lit : il prit la main de Tige de Myrte, cette main décolorée, qui pendait sans mouvement hors de la corbeille, et la serra avec attendrissement, espérant, par cette caresse de la plus douce humanité, écarter les idées sinistres qui obsédaient la pensée de cette intéressante victime de l'amour.

« Non, homme barbare, s'écrie la Sultane » avec feu, tu n'as point de droits sur ta vic- » time ; retire cette main que se partagent » tour à tour Adine et Bouton de Rose. Tes » caresses portent la contagion dans mes » veines ardentes ; elles blessent l'amour qui » ne souffre point de partage ; elles outragent » Orondate, qui ne t'a pas accueilli dans le » sanctuaire de la paix, pour être témoin de » tes perfidies. »

Le mouvement que fit l'infortunée pour retirer sa main, donna une nouvelle direction aux esprits animaux qui entretenaient son délire : elle ouvrit ses yeux qui étaient restés fermés depuis sa première léthargie ; et, reconnaissant le Vieillard qui lui prodiguait les soins de la plus vive sensibilité, elle se rejeta sur sa main qu'elle venait de repousser, la porta sur son cœur qui battait avec force, et, après un long

silence, dit au Sage d'un ton moins animé, qui faisait pressentir le retour de sa raison.

« Tu vois, homme généreux, l'effet de l'in-
» fortune qui me poursuit depuis mon ber-
» ceau : j'ai été punie, il y a quelque temps,
» par Timour, pour avoir épousé sa gloire;
» je le suis en ce moment pour m'être placée
» avec quelque courage entre ton fils et la
» mort.

» Je suis loin de me plaindre, puisque je te
» suis chère, puisque mes malheurs ont pro-
» voqué ta touchante sollicitude, puisque, re-
» jetée par le ciel et par la terre, j'ai trouvé
» un asile dans ton cœur, et que je puis mourir
» dans tes bras.

» O le plus respectable des Sages! que n'as-tu
» façonné à ton gré l'ame de cette malheureuse
Tige de Myrte, qui, aujourd'hui déchirée
» en sens contraire par la tempête des pas-
» sions, ne sait plus si elle s'appartient à elle-
» même, appelle tour à tour le péril et s'en
» effraie sourit à l'amour, et l'outrage?

» L'amour! quel mot ai-je prononcé devant
» toi! Est-ce que le délire, où s'abandonne un
» cœur de vingt ans, est fait pour occuper le
» philosophe qui a vu cent générations passer

» devant lui, sans que sa raison sublime ait
» subi l'atteinte d'une faiblesse?

» Oui, Orondate, je crois ne point avilir ta
» sagesse, en t'entretenant de tout ce que j'ai
» fait pour perdre la mienne; tu es sensible,
» encore plus que tu n'es éclairé. Je vois en toi,
» mon père, bien plus que mon juge; et les
» secrets de mon cœur, tout opposés qu'ils
» sont à l'austérité de tes principes, ne sont
» pas tout-à-fait indignes de toi.

» Il fut un temps où mes sens avaient le calme
» du ciel, quand il conserve toute sa sérénité,
» où mon ame neuve encore s'ignorait elle-
» même, et était heureuse de son ignorance.
» Un Arabe vint : il m'avait sauvé la vie dans
» l'embrasement d'une mosquée; il fit parler
» des regards fiers, mais touchans, une raison
» de l'adolescence qui n'interprète que la na-
» ture, surtout une reconnaissance qui avait
» d'autant plus d'empire sur moi, qu'il en voi-
» lait avec adresse les devoirs, et je fus sub-
» juguée.

» Cet Arabe ne tint pas tout ce que m'avait
» promis sa tendresse, et peut-être la mienne.
» Trahissant la magnanimité de sa nation, il
» n'osa pas acheter ma conquête, fût-ce aux

» dépens de sa vie ; et je le punis en acceptant
» le trône de Timour et sa main.

» Un despote, qui croit s'abaisser en
» rendant des devoirs à une femme, ne l'aime
» que pour lui-même. Devenue libre par ses
» infidélités, et surtout par l'arrêt de mon sup-
» plice, je cherchais dans quel cœur, digne
» de moi, je pourrais jeter le mien, lorsque
» l'être le plus parfait, que le ciel ait jamais
» formé, vint se présenter à moi comme un
» génie tutélaire. Alors l'Arabe, Timour, mes
» anciens nœuds, les alarmes nouvelles de ma
» raison, tout fut oublié.

» Dis-moi, ô mon digne bienfaiteur (car tu
» connais les élémens de mon existence en-
» core mieux que moi-même), dis-moi quel
» est le véritable état de mon cœur; a-t-on des
» droits sacrés sur moi? En ai-je sur les êtres
» de qui j'ai osé accepter des bienfaits? Suis-je
» libre encore? Ai-je jamais aimé?

» Kondemir était tout pour moi. Il avait
» tiré de son sommeil mon ame engourdie; il
» m'avait montré en perspective toute la féli-
» cité, à laquelle une femme sensible peut
» prétendre; je croyais, dans cette première
» explosion de mes désirs, le payer de retour.
» Son crime (car Adine ne l'a justifié que pour

» elle et non pour moi), son crime m'a dessillé
» les yeux; je me suis vengée: est-ce qu'on
» aime, quand on connaît la vengeance?

» Je ne parle pas de Timour. Jamais mes
» désirs n'ont prévenu ses hommages; jamais
» mon cœur n'a palpité à son approche. Les
» despotes trouvent des complices, mais non
» des amantes. Celui qui, en moins d'un an,
» a promené sa main entre Adine, Bouton de
» Rose et moi, n'aurait jamais eu volontaire-
» ment mon aveu, quand même il aurait eu
» la noble fierté de Kondemir, et les grâces
» touchantes du céleste Ariel.

» Ariel! quel nom vient de m'échapper!...
» Orondate pardonne à ma faiblesse.... à cette
» faiblesse que tu vas couvrir du voile de la
» tendresse paternelle..... Mais existe-t-il sur
» le globe un être plus fait pour justifier, même
» l'infidélité?..... Tu te troubles; tes yeux se
» fixent avec douleur sur moi. Je crois entendre
» sortir, du fond de tes entrailles émues, le
» nom de Bouton de Rose.... Eh bien! tire-
» moi de mon égarement; conseille l'infortu-
» née qui se jette dans tes bras.... Non, ne
» me conseille rien...... J'aime encore mon
» crime, puisqu'il me rappelle l'image de celui
» qui l'a fait naître.... O ciel qui attises mon

» désespoir, combien il est difficile de mou-
» rir !..... »

La fin de ce long monologue était trop véhémente pour ne pas épuiser les forces de Tige de Myrte; aussi, à peine la dernière imprécation était-elle prononcée, qu'après quelques convulsions, ses yeux se fermèrent, et elle rentra dans sa léthargie.

Cette espèce de sommeil de mort fut d'assez longue durée. Orondate était déterminé à ne point quitter l'infortunée, jusqu'à ce qu'il pût lever sans danger le premier appareil de sa blessure. Mais le hasard l'ayant conduit à la fenêtre des Colombes, il vit arriver en palanquin le Capitaine des Gardes du Sultan de la Montagne, avec un cortège nombreux d'Eunuques et d'Esclaves, qui venait chercher Adine pour la ramener en triomphe à Masiath; cet événement l'obligea de descendre pour ouvrir à l'envoyé de Timour la porte de la Grotte aux Merveilles.

Ariel, plus inquiet que jamais de la santé de Buisson-Ardent, était en sentinelle depuis plusieurs heures, pour observer l'instant où le Sage descendrait du pavillon. A peine le vit-il sortir pour donner audience à l'envoyé du Sultan de la Montagne, qu'il fit mouvoir la

mécanique, et se trouva en un clin d'œil debout vis-à-vis la corbeille.

Cependant, deux heures s'étaient écoulées, et la léthargie de Tige de Myrte durait encore. Il n'y avait rien de plus pittoresque que l'attitude de l'infortunée : elle était couchée de côté, et le visage tourné vers Ariel. Quoique ses yeux fermés parussent couverts des ombres de la mort, sa tête conservait une sorte d'expression, comme dans le Gladiateur mourant du Capitole. Elle avait sa main gauche pendante sans mouvement le long de la partie inférieure de son armure, et la droite posée avec effort entre les deux globes palpitans de son sein, comme pour y arrêter l'appareil vacillant, qu'Orondate avait placé sur sa blessure; toute cette partie supérieure de son corps n'offrait d'autre voile que les ondes de sa belle chevelure, que le Vieillard y avait dirigées, mais avec une maladresse que justifiait assez son idée de ne point quitter le Pavillon avant la convalescence de la Sultane.

Ariel resta long-temps à contempler ce beau tableau; ses regards se fixèrent surtout sur ce sein animé, dont la noirceur de la main, qui en dérobait quelques interstices, ne servait qu'à relever l'éclatante blancheur. Tout appri-

voisé qu'il était, dans le séjour d'Orondate, aux merveilles de la nature, il ne pouvait concevoir comment l'être touchant, qui partageait le charme le plus enchanteur de Bouton de Rose, pouvait n'être que le mâle compagnon d'armes de Kondemir ; et, comme avec les mœurs primitives de la nature il en avait l'ingénue crédulité, il se proposait bien d'interroger le Sage sur ce phénomène qui passait ses lumières. Cependant, un retour sur la métamorphose d'Adine, dont il venait d'être le témoin, aurait dû le mettre sur la voie de la découverte. Mais est-ce qu'on raisonne quand on est ému ? Est-ce qu'on a le temps de comparer quand on dévore de ses regards un sein, qui aurait fait tomber le ciseau des mains de Praxitèle lorsqu'il sculptait celui de Vénus ?

Il y avait déjà une demi-heure que les regards de l'Ange de l'Orient erraient au travers des intervalles de la blonde chevelure de Tige de Myrte, pour suivre les formes enchanteresses d'un corps qui lui rappelaient le délire de ses sens au Pont d'Arimane ; et il croyait n'y avoir consacré qu'un coup d'œil, lorsque tout-à-coup le faux Paladin, sortant à demi de son sommeil sinistre, s'agite avec violence; et, comme si, dans un rêve pénible, il luttait contre un fan-

tôme hideux qui venait l'effrayer, il lui échappe des imprécations, dont le sens ne peut être pénétré, grâce à l'heureuse inexpérience d'Ariel.

« Retire-toi, sombre et sanglante jalousie;
» pourquoi tes couleuvres viennent-elles siffler
» dans ce sanctuaire de l'innocence et de la
» paix? Va flétrir de ton souffle empoisonné
» les cœurs inhospitaliers, où la douce amitié
» ne trouva jamais d'asile. Pour moi, je ne
» puis descendre à haïr mon amie; si je ne
» puis l'emporter sur elle à force de tendresse,
» je n'en accuserai que ma fatale destinée : si
» elle sait aimer, moi, je sais mourir.... »

Mourir! disait à demi-voix le sensible Ariel; non, je ne puis supporter cette idée qui me déchire : Buisson-Ardent, permets que je ne t'abandonne point à toi-même, laisse-moi te sauver de tes fureurs, comme le ciel m'a permis de le faire à l'égard de l'infortuné Kondemir.

« Kondemir, s'écrie Tige de Myrte de plus
» en plus égarée, ne me mènes-tu pas sur le
» champ de bataille? Où sont les ennemis que
» nous allons défier?... Ces ennemis, c'est ton
» cœur,.... c'est le mien, peut-être..... Oh!
» qui nous délivrera de ces fléaux éternels de
» notre tranquillité!... Kondemir, il fut un
» temps où je jurai ta mort, où tu désiras du

» moins la mienne. Eh bien ! ne sommes-nous
» pas armés d'après les lois de l'ancienne Che-
» valerie ? Qu'attendons-nous pour vider avec
» le fer une querelle que le sentiment n'a pu
» éteindre ? Ne valait-il pas mieux nous me-
» surer avec courage dans les champs de
» l'honneur que de conjurer dans les ténèbres,
» pour aller assassiner au nom du ciel un Héros
» tel que Louis IX ? »

Si Ariel avait eu le plus léger soupçon sur l'identité de Buisson-Ardent et de Tige de Myrte, ce dernier monologue l'aurait fait disparaître ; car il en devait résulter pour tout étranger, qui n'était pas initié dans les mystères de ses anciennes amours et dans le secret de sa métamorphose, que Buisson-Ardent n'était que Buisson-Ardent. Mais le jeune amant de Bouton de Rose, qui, comme je l'ai dit, avait les mœurs de la nature et son heureuse ignorance, n'avait pas même eu de soupçon ; il croyait la Sultane un Africain, parce qu'elle avait le visage et les mains de couleur d'ébène ; il la supposait du sexe de Kondemir, parce qu'elle proposait de se mesurer avec lui sur un champ de bataille.

Cependant le redoublement de la fièvre de l'infortunée ajoutait à ses alarmes. Au plus léger

mouvement qu'elle faisait, il s'approchait avec intérêt de la corbeille; il suivait le cours irrégulier de la respiration de Tige de Myrte; il attendait avec inquiétude que ses yeux s'ouvrissent, comme s'il avait voulu épier son ame dans ses regards. Son sein, surtout, dont la désorganisation de l'économie animale précipitait les ondulations, ajoutait une teinte de volupté à sa pénible rêverie. Enfin, dans un mouvement convulsif qui écarta le dernier voile interposé par la chevelure, à la vue de ce sein enchanteur, fait pour donner des feux aux cèdres du Liban: Ange de Mahomet, s'écria-t-il, m'as-tu transporté au Pont d'Arimane? Oui, voilà le sein de Tige de Myrte sur le corps de Buisson-Ardent, et le ciel se joue de la sensibilité d'Ariel.

« Ariel! dit sans ouvrir les yeux Tige de » Myrte, quel nom vient-on de prononcer! » comme il rouvre toutes les blessures de mon » cœur déchiré!..... Quel génie ennemi de » notre repos l'a amené dans ce séjour! est-ce » qu'il est libre? est-ce que je m'appartiens à » moi-même?.... Lui! le fils d'Orondate, et il » n'a point pitié des infortunés qu'il fait! lui! » l'Ange de l'Orient, et il n'est point mon » Dieu tutélaire!... Puissances célestes, arra- » chez-moi une existence qui m'importune!

» Quand on n'est pas bien avec soi-même, il
» est si doux de mourir !...

» Ariel.... je le vois, une rose attachée sur
» son écharpe, parcourant avec la rapidité de
» l'éclair les défilés du Liban, il demande à
» toute la nature un être digne d'être associé
» à son bonheur, et la nature garde le silence....
» Quelle est cette branche de myrte que sa
» main recueille ? On dirait qu'il tressaille en
» la touchant. Comme son teint se colore !
» comme son œil étincelle ! est-ce de désir ?
» n'est-ce que de réminiscence ?... N'importe,
» je m'empare d'une illusion qui m'est chère....
» Puissances célestes, prolongez mon exis-
» tence ; je commence à être bien avec moi-
» même, et il n'est pas temps de mourir.

» Ariel.... Ariel.... où es-tu ? quelle fatalité
» te dérobe à mes regards ? Je touche au seuil
» de l'empire de la mort, et c'est de là que
» mon ame t'appelle. Viens recueillir un der-
» nier soupir, que ta sensibilité aurait pu em-
» pêcher de s'exhaler.... Tu ne dois pas me
» voir avec indifférence : le bienfaiteur s'at-
» tache d'ordinaire à l'objet de ses bienfaits....
» Ne te souvient-il plus du Pont d'Arimane ?
» Ne vois-tu pas ma tête suspendue sur l'abîme ?
» Je te dois ce jour que je vois encore.....

» Ariel, je te dois bien davantage; en sauvant
» ma vie, tu m'as donné le droit de sauver la
» tienne.... Viens voir toute l'étendue de mon
» sacrifice.... Qu'une larme de reconnaissance
» coule de tes yeux attendris, et je dirai, en
» te regardant pour la dernière fois : *Il est*
» *doux de mourir!* »

Il faut connaître toute la sensibilité de l'Enfant de la Nature, pour se faire une idée de la douleur d'Ariel en entendant ce monologue de délire; il se jette sur la main froide et décolorée de Tige de Myrte, et tâche, par ses caresses brûlantes, de lui rendre le sentiment. Ensuite, se relevant, et voyant le beau sein qui l'a subjugué, soulever à demi les cheveux qui voudraient lui servir de voile : Entends ma voix, dit-il avec l'accent du désespoir, intrépide compagnon de Kondemir, touchante image de Tige de Myrte !

En ce moment, la Sultane entr'ouvre des yeux appesantis, croit voir dans un rêve pénible l'Ange de l'Orient, et s'écrie : « Tu vois
» l'image de Tige de Myrte ! et moi aussi je
» vois l'image d'Ariel.... N'avons-nous pas été
» précipités tous deux dans l'abîme d'Arimane?
» N'habitons-nous pas ensemble les Champs-

» Élysiens? Oui, je m'en aperçois au calme
» imprévu de mes sens. Les passions humaines
» n'ont point d'influence dans ce séjour de
» paix : plus de discorde entre les beautés que
» s'appropria Timour, plus de rivalité entre
» le Myrte et la Rose; j'enlace dans mes bras
» l'ombre d'Ariel, et rien ne peut plus m'en
» séparer.... »

Ce spectacle porta au dernier période l'émotion d'Ariel : ses sanglots étouffaient sa voix, mais ses yeux s'humectèrent, et il laissa tomber une larme sur le sein de Tige de Myrte. A l'instant, un mouvement violent de l'infortunée annonce la nouvelle tempête qui s'élève dans son cœur : « Que vois-je? dit-elle, une larme
» d'Ariel sur mon sein!... Cette larme est un
» trait de feu qui le consume........ Ariel,
» qu'exiges-tu encore de ta victime?.... Car
» je la suis doublement : n'est-ce pas moi que
» tu rejettes avec effroi? n'est-ce pas moi qui
» interceptai le coup qui t'allait donner la
» mort?.... Tu ne peux voir la blessure de
» mon cœur, mais regarde celle de mon sein...
» Le sang dont je retiens les flots va rejaillir
» sur toi...... approche et contemple ton ou-
» vrage. »

Ces mots sinistres étaient à peine prononcés, que Tige de Myrte écarte sa main longtemps roidie sur l'appareil de sa blessure : le sang, qui n'est plus contenu, s'échappe une seconde fois avec violence. Alors Ariel, emporté par l'élan de sa sensibilité, s'élance sur l'infortunée, pose sa main tremblante sur la plaie entr'ouverte, et, ne pouvant réussir à la refermer, jette un cri d'effroi qui appelle Kondemir dans le pavillon.

CHAPITRE XXVIII.

Du génie avec lequel le Sultan de la Montagne tire parti d'une Insurrection, pour se rendre plus absolu.

Il est difficile de réunir plus de circonstances faites pour éveiller la curiosité, que l'auteur Arabe n'en a rassemblées en ce moment dans la Grotte aux Merveilles. L'Auteur fécond *des Mille et Une Nuits* en aurait tiré le sujet de cinq cents autres; le Molière Espagnol, Lopez de Vega, y aurait puisé l'intrigue de dix comédies.

D'un côté, c'est Orondate qui, arrivé par l'explication de la croix en hiéroglyphes, à jeter quelques lumières autour du berceau d'Ariel, interroge ses livres, les hommes et la nature entière, pour découvrir le secret impénétrable des amours d'une Adèle, qui ne pouvait être la femme de son fils, et qui se voit à la fleur de l'âge, entraînée dans la tombe d'un époux, qui était loin de lui ordonner de mourir.

D'un autre côté, c'est Adine trouvée par Kondemir et le Sage, presque dans les bras

de l'amant de Bouton de Rose, qui, toute entière à une passion qu'elle ne peut domter, regrette que son évanouissement l'ait empêchée de jouir du bienfait de la foudre qui forçait Ariel à l'infidélité.

Le tableau le plus attachant de tous est peut-être celui que nous venons de quitter : le tableau de Tige de Myrte en délire, dont le sein enchanteur se trouve pressé, innocemment sans doute, par la main d'Ariel, au moment où paraît Kondemir, ce superbe Kondemir, qui, ayant tant de droits sur le cœur de la Sultane, ne respire depuis longtemps que pour la punir de lui avoir été infidèle.

Il semble que l'Auteur de cet Ouvrage, ayant de si puissans motifs pour ne point s'écarter de la Grotte d'Orondate, va choisir dans sa palette les couleurs les plus faites pour dénouer avec intérêt l'intrigue piquante de la position de l'Ange de l'Orient entre Adine et Tige de Myrte : eh bien, l'on se trompe; l'Écrivain Arabe, aussi despote que le Sultan qu'il fait parler, nous transporte, d'un coup de baguette, dans le sérail de Masiath; et je me vois obligé de l'y suivre, pour conserver

le caractère sacré de l'histoire, à qui il ne reste rien quand on lui ôte la fidélité.

Si on n'a pas perdu le fil des touchantes amours de Bouton de Rose et d'Ariel, on doit se rappeler que nous avons laissé la première dans la situation la plus critique où puisse se rencontrer l'être sensible, quand, seul avec lui-même, il ne lutte qu'avec son cœur contre la double tyrannie des hommes et des événemens. Bouton de Rose se trouvait entre le superbe Timour, qui demandait que sa propre tête fût substituée, dans le tableau, à celle dont la Sultane faisait l'objet de son idolâtrie; et le farouche Octar, qui, la dépouille sanglante du Soudan d'Égypte à la main, voulait que la foi de l'Amante d'Ariel fût le prix de son régicide. Il est difficile d'imaginer une position plus déchirante; et comme j'aime singulièrement à être ému, je commence à regretter moins, que mon Arabe rompant l'unité dramatique, ait, en un clin d'œil, transporté la scène hors de la Grotte aux Merveilles.

On se rappelle sans doute que, quand le féroce Octar demanda à Timour qu'il lui livrât Bouton de Rose, celle-ci était évanouie au pied de son chevalet, et n'entendit point les

clauses de l'effroyable traité conclu entre les deux tyrans : car, avec la délicatesse de ses organes, n'ayant pas eu le temps de préparer son ame contre un pareil revers, elle serait morte d'effroi.

Cependant l'audace du meurtrier d'Almoadan n'était pas de nature à effleurer l'ame de Timour : ce despote, accoutumé par les succès de son génie, et peut-être encore plus de ses crimes, à voir tout plier devant lui, n'avait jamais, depuis qu'il était sur le trône, entendu un mot aussi fait que celui d'Octar pour effaroucher ses oreilles royales : il regarde l'Arabe avec des yeux, où, malgré la contrainte qu'il s'imposait, on démêlait aisément des traces de fureur. Sans doute, dit-il, la Beauté qui maîtrise mon cœur, la Beauté que j'ai fait Sultane, n'a pu être comprise dans le traité, indigne de la majesté du trône que tu m'as arraché. Bouton de Rose est ma conquête, et je la disputerais au Dieu de Mahomet lui-même, s'il prostituait sa toute-puissance jusqu'à me défendre de l'aimer.

— Tu m'as promis, si je te défaisais d'Almoadan, une beauté de mon choix dans ton sérail : tu n'en as excepté aucune : j'ai choisi Bouton de Rose ; remplis tes engagemens

comme j'ai rempli les miens : je t'ai apporté la tête de ton ennemi, laisse-moi emmener ma maîtresse.

— Arabe, je sais ce que je te dois, et encore plus ce que je me dois à moi-même : mais si tu osais toucher sans mon aveu la frange de la robe de cette infortunée, à un signe que je ferais, ta tête remplacerait ici celle d'Almoadan.

— Timour, je vais faire ce signe moi-même, et tu vas voir à qui de nous deux il appartient de trembler. —

Octar, à ces mots, entr'ouvre la portière, et appelle lui-même le Capitaine des Gardes, la cohorte d'Arabes qu'il commande, et jusqu'aux Eunuques distribués dans les différens postes du jardin : quand cette foule nombreuse se trouve réunie dans le Pavillon, il se nomme, dit qu'il vient d'apporter la tête du tyran de l'Asie, et fait ce peuple juge du différend qui vient de s'élever entre lui et le Sultan de la Montagne.

Il y avait long-temps que la politique ombrageuse de la cour de Masiath avait fait craindre à cette petite Monarchie de devenir un jour une des Provinces de l'Égypte : le nom du vainqueur d'Almoadan ne pouvait donc que

disposer favorablement tous les esprits en sa faveur; il y avait non moins d'adresse à établir d'antiques esclaves juges de leur maître : jamais ces germes d'indépendance, semés à propos dans une multitude sans principes et sans frein, ne sont perdus pour l'ambitieux qui se propose d'en recueillir les fruits : il n'y a rien de plus aisé que de régner, en soulevant les peuples contre les Rois : les hommes sans lumières et sans morale sont des bêtes de somme que l'on monte avec d'autant plus de facilité, qu'on leur fait croire qu'ils sont nés pour le commandement.

Un autre motif, particulier au petit Empire de Masiath, relâchait un peu dans les gens de guerre les liens de l'ancienne servitude. Timour s'était permis de faire peser quelquefois sur eux le sceptre d'airain, qu'il promenait d'ordinaire sur les despotes de l'Asie ; et l'on sait que, dans les troubles qui accompagnèrent la disgrâce de Tige de Myrte, le sang des Gardes avait arrosé jusqu'aux marches des pavillons voluptueux du sérail ; cet acte de tyrannie maladroite entretenait un levain de mécontentement et de haine secrète, que l'habitude d'une obéissance passive et les dogmes d'une religion d'esclaves ne pouvaient étouffer ; il

fallait que tôt ou tard il y eût une explosion, et que le trône se renversât sur lui-même, ou qu'il devînt plus absolu que jamais par le succès des vengeances.

Enfin, ce qui justifiait aux yeux de la politique vulgaire la hardiesse d'Octar, c'est qu'il était en ce moment un des chefs les plus accrédités des Mammelucks. Ce factieux savait bien que, dans un Gouvernement purement militaire, comme celui de l'Égypte, il y a un pacte secret qui protège de la force générale toutes les forces individuelles, et que, grâce à cette confédération, on ne pouvait faire tomber un seul cheveu de sa tête sans exposer la vie du Monarque et le salut de la Monarchie.

D'après ces considérations, la surprise cesse, quand, dans l'état le plus absolu de l'Asie, on voit toute la puissance d'un despote se briser devant l'assurance d'un seul homme, comme la masse de l'Océan devant quelques grains de sable.

Timour, à la vue de ses Gardes, de ses Eunuques, qu'il n'avait pas demandés, ne se possède plus; et, leur montrant l'être superbe qui le défie, il leur dit avec rage : *Frappez.* Celui-ci, plus maître de lui-même, se contente

de dire avec calme : *Ecoutez-moi ;* et ce qui n'était encore jamais arrivé dans les Cours de l'Asie, des hommes qui, jusqu'alors, n'avaient été que de vils automates dans la main de leur Souverain, aimèrent mieux *écouter* sa victime que la *frapper*.

Alors le Sultan de la Montagne commença à entrevoir une grande vérité politique, que l'habitude du pouvoir absolu lui avait cachée jusqu'à ce moment : c'est que le colosse du despotisme n'a que des pieds d'argile, et que quand une grande réunion d'hommes s'avise de raisonner son obéissance, il n'y a bientôt plus ni Maître ni Gouvernement.

Octar ne tarda pas à s'apercevoir qu'avec un peu d'adresse, il allait se trouver presque aussi maître que Timour dans son sérail. Il avait un peu de cette éloquence d'enthousiasme, née de l'élan du sentiment plutôt que des froids calculs de la raison ; de cette éloquence avec laquelle on fait sourire les Sages et on subjugue le monde : il en profita pour faire valoir sa cause ; il montra avec force combien le trône peserait sur la masse de la Nation, si un Arabe-Roi se permettait de manquer à sa parole, et de maltraiter un étranger faible et

désarmé, qui ne luttait qu'avec sa raison et son courage contre sa toute-puissance.

Le Sultan de la Montagne, tout dépravé qu'il était devenu par la longue habitude du despotisme, n'avait pas perdu les qualités élémentaires qu'il avait reçues de la nature, et dont le sage Orondate avait perfectionné l'usage : il était calme dans le danger, et employait à le conjurer le temps que les êtres vulgaires perdent à s'en plaindre. Il étudia, pendant la harangue d'Octar, tous ces demi-hommes et tous ces automates militaires qu'on façonnait avec art à l'insurrection; et, devinant leur ame sur leur visage, il en conclut qu'à l'exception du premier Eunuque et du Capitaine des Gardes, qu'on gardait à vue, l'obéissance de toute cette multitude allait lui échapper; alors il prit son parti en homme de génie, qui, maîtrisant pour ainsi dire la nature, fait servir à sa gloire les événemens destinés à amener sa perte.

On n'a pas oublié sans doute que Bouton de Rose, épuisée par les violens efforts qu'elle avait faits pour cacher son indignation profonde, à la vue de la tête sanglante d'Almoadan, était tombée sans connaissance au pied de son

tableau ; que Timour, éperdu, s'était précipité sur elle, et, pour rendre sa respiration plus libre, avait dévoilé son sein. Le bruit des Gardes et des Eunuques qui remplissaient le Pavillon, la harangue incendiaire d'Octar, n'avaient pu tirer l'infortunée de ce sommeil de mort; personne même n'avait songé à ramener les vêtemens de la Sultane sur ce sein séducteur, fait pour embraser les sens; seulement, le premier Eunuque s'était placé devant elle pour intercepter, mais faiblement, les regards de la multitude : tout-à-coup le Sultan se lève; et de ce ton de dignité qui n'appartient qu'à l'homme à grand caractère, qui a l'habitude du commandement : « Mes amis, dit-il, cet Égyptien » vous trompe ; il cherche à me ravir votre » estime, dont je m'honore, et sans laquelle » mon trône serait sans appui : si je n'étais » que votre Roi, je ne prostituerais point la » majesté de ma Couronne à me défendre ; » mais je suis votre père, et il est doux à » mon cœur de trouver des défenseurs, ou, » si vous le voulez, des juges dans mes » enfans. »

Cet exorde, auquel des Ismaéliens, élevés dans tous les préjugés de l'obéissance passive, étaient loin de s'attendre, captiva leur atten-

tion : le mot de *père* a un tel pouvoir sur les ames sensibles, qu'à cause de lui on est toujours tenté de pardonner à un homme né notre égal, d'être roi.

« Je suis Arabe, continue Timour, et je
» m'en glorifie : ce nom est synonyme à celui
» de grandeur d'ame et de fidélité. J'ai pro-
» mis à mes peuples le bonheur, et je ne leur
» ai demaudé que l'obéissance : jusqu'ici, de
» part et d'autre, nous avons tenu tous nos
» engagemens : mes Ismaéliens vivent heu-
» reux sous mes lois ; et, quand je leur or-
» donne de cesser d'être, plus heureux encore,
» ils vont recueillir, dans le Paradis du grand
» Mahomet, les palmes de l'immortalité. »

Ces mots, prononcés avec l'assurance que donne la supériorité, ajoutent quelque chose à l'intérêt général : de ce moment on cesse de garder à vue le Capitaine des Gardes et le premier Eunuque : celui-ci va reprendre sa place auprès de son maître ; l'autre, par un mouvement adroit, s'approche d'Octar et veille sur lui, comme s'il était chargé de s'assurer de sa personne.

« Cet Octar, qui vient tenter d'arracher
» des sujets à leur prince et des enfans à leur
» père, n'est qu'un vil Égyptien accoutumé

» à aduler un maître, quand il est puissant,
» et à le trahir dans ses revers : si c'était un
» Arabe, croyez-vous qu'il m'eût apporté au-
» jourd'hui la tête de son Souverain, et qu'il
» fît trophée devant vous de ce monument,
» non de sa bravoure, mais de sa lâcheté ? »

Octar, furieux, veut parler pour se défendre ; un murmure général lui impose silence : il fait un mouvement pour s'approcher de Timour : le Capitaine des Gardes, de la pointe de son cimeterre, trace autour de lui le fameux cercle de Popilius ; et le farouche meurtrier d'Almoadan, comme enchaîné par une puissance supérieure, n'ose le franchir.

« Almoadan fut votre ennemi et le mien ;
» il était de mon devoir de mettre une bar-
» rière à ses conquêtes : persuadé qu'un Roi
» qui aime ses peuples doit prévenir l'inutile
» effusion du sang, je consentis que cet Égyp-
» tien achetât le titre de bienfaiteur de l'Asie,
» en privant du jour le despote superbe qui
» menaçait d'en être le fléau : mais je ne lui
» ai pas commandé de frapper dans l'ombre
» un ennemi qu'il n'osait regarder en face ; je
» lui ai demandé un combat dans les champs
» d'honneur, et non un assassinat. Cet homme,
» à la fois vil et féroce, n'a rempli ni votre

» attente ni la mienne; il a compromis et
» l'honneur de l'Asie, et le sentiment de sa
» dignité, qui n'abandonne jamais un guerrier
» magnanime : d'abord, ce n'est point Ma-
» siath, ce ne sont point les monarchies de l'O-
» rient qu'il a vengées, par le meurtre du Sou-
» dan d'Égypte, c'est uniquement sa sœur
» déshonorée par le despote dans une orgie :
» le repos du monde n'est entré pour rien
» dans la conjuration d'Octar, mais seulement
» son amour-propre humilié dans une petite
» intrigue de sérail. Voulez-vous maintenant,
» mes amis, savoir comment ce complot,
» digne de l'horreur de ceux même à qui
» il est utile, s'est exécuté; l'Égypte entière
» va vous l'apprendre. Octar n'a point été,
» comme vous l'eussiez fait, défier le tyran
» dans sa tente, lui demander raison, au nom
» du genre humain, de la blessure profonde
» qu'il méditait de lui faire par ses sanglantes
» invasions, le frapper sur son trône, et se
» faire jour ensuite, le cimeterre en main, au
» travers de ses vengeurs : trop lâche pour se
» mesurer corps à corps avec le vainqueur
» des Croisés, il a soulevé contre lui la milice
» des Mammelucks, et s'est présenté à leur tête
» dans le palais, à l'issue d'un festin, pour le

» massacrer sans péril, ainsi que sans gloire :
» Almoadan, digne, malgré ses attentats,
» d'une meilleure destinée, s'est fait jour à
» force de bravoure, au milieu de ses assas-
» sins, et a cherché un asyle dans une tour :
» Octar l'y a poursuivi, la torche à la main,
» a embrasé l'édifice ; et voyant le Prince se
» précipiter tout armé dans le Nil, l'y a fait
» périr à coups de flèches. Il semble que la
» mort, surtout quand elle est prématurée,
» doive anéantir toutes les vengeances ; le
» guerrier vainqueur pleure sur les champs de
» bataille ; le Paladin de l'Europe embrasse
» son frère d'armes qui expire sous ses coups :
» mais l'honneur Egyptien a d'autres élémens.
» Le farouche Octar, certain que sa victime
» ne peut plus se défendre, se précipite dans
» le fleuve, partage en deux le cadavre pal-
» pitant de l'infortuné Monarque, arrache
» son cœur, et vient m'apporter sa tête. »

A chaque période de la Philippique de Timour, les Soldats, les Eunuques prenaient un intérêt plus vif à sa cause : vers la fin, tout le monde fit éclater à l'envi et par des signes variés l'horreur que la présence d'Octar inspirait : peu à peu le Sultan de Masiath vit les rebelles l'entourer pour lui faire un rempart

de leurs personnes, et l'Égyptien se trouva seul avec ses remords.

Pendant ce mouvement, Timour avait écarté l'Eunuque qui cachait à demi le corps toujours inanimé de Bouton de Rose ; et, tirant parti, soit dè l'espèce d'abandon voluptueux où elle se trouvait, soit de la pâleur de la mort qui était répandue sur son visage, il acheva ainsi d'étouffer les derniers germes de l'insurrection.

« Maintenant, mes amis, qu'Octar vous est » connu, il faut vous dévoiler Timour tout » entier. J'avais promis à l'Égyptien, s'il re- » venait triomphant d'un combat destiné à » exposer sa vie, de lui donner l'avant-goût » des voluptés qui l'attendaient dans les bras » des Houris, après sa mort : mon sérail de- » vait s'ouvrir devant lui, et il devait choisir » parmi les beautés avec qui je n'avais con- » tracté aucune espèce de nœuds, celle dont » la délicatesse ne se refuserait pas à ses em- » brassemens.

» Quoique l'assassinat d'Almoadan, qu'il » n'aurait fallu que combattre, semblât dé- » gager ma foi, fidèle à mes engagemens, » j'offris de faire passer en revue devant Octar » toutes les beautés de l'Asie, que mes Eu-

» nuques m'avaient achetées : mais l'insolent
» Égyptien ne voulut que la Sultane, celle
» que mon cœur et la loi m'ont donnée pour
» épouse, et qui, souveraine de son maître
» par ses grâces, est déjà devenue la vôtre par
» ses bienfaits.

» Si du moins cet Octar avait essayé, par
» des services dignes de la générosité arabe
» ou de la Chevalerie française, de me dis-
» puter le cœur de Bouton de Rose! Mais,
» est-ce à un vil assassin à avoir une idée de
» la délicatesse? Celui-ci ne connaît l'amour
» que pour le profaner par des désirs adul-
» tères : il ne cherche pas une amante, il veut
» une victime, et vous allez en juger par
» l'affreux présent de noces qu'il apportait à
» l'Enfant de la Nature.

Timour, en ce moment, fait un signe, et un Eunuque détourne le voile qui cachait la tête sanglante d'Almoadan : un cri d'horreur se fait entendre. Octar pâlit, non de son crime, mais du danger auquel il l'expose; et les mêmes hommes qui semblaient conjurer pour le faire Roi, mettent la main sur la garde de leurs cimeterres, attendant un clin d'œil du Sultan pour le massacrer aux pieds de Bouton de Rose.

Cependant, dans l'intervalle de toutes ces agitations, les Eunuques s'étaient approchés de la jeune amante d'Ariel; ils lui avaient prodigué tous les secours de l'art pour la rendre à la vie; une faible palpitation de son sein, qui repoussa le voile jeté négligemment sur lui, en fit pressentir le succès: peu à peu ses bras tombés sur ses genoux reprennent leur ressort; elle entr'ouvre des yeux faibles et ternes. Quel spectacle pour l'infortunée, quand le premier objet qu'elle aperçoit est la tête mutilée du Soudan d'Égypte, suspendue à son chevalet par sa sanglante chevelure! Timour, s'écrie-t-elle, si je te suis chère, dérobe à mes regards cet abominable trophée qui déshonore la victoire;..... et le monstre qui l'a apporté, pourquoi souille-t-il de sa présence cet asyle de la paix...... Il a assassiné un héros..... il m'assassine moi-même.....

Octar était tombé contre la terre, les yeux rouges du sang qui semblait à chaque minute devoir jaillir de tous ses pores: il avait une main pressée avec force contre son flanc, comme s'il avait voulu déchirer son cœur: en un moment, tous les cimeterres sortirent de leur fourreau, et Timour allait être vengé, lorsque l'adroit despote, s'élançant au-devant

de sa victime : Non, dit-il, je n'oublie point que je suis Arabe ; et ce sol, où j'ai donné l'hospitalité à un traître, ne sera pas souillé de son sang : qu'il vive, pour voir l'harmonie qui règne entre le père de la Monarchie de Masiath et sa nombreuse famille : je ferai plus ; je lui ai promis une beauté de mon sérail, je lui donne Tige de Myrte, qui a long-temps régné sur moi, et qui m'a osé trahir ; ces deux êtres, rejetés par le Ciel, sont faits l'un pour l'autre. Qu'on mène à l'instant Octar dans la forteresse d'Orondate : c'est là qu'on lui remettra sa proie ; il ne tiendra qu'à ce tigre altéré de sang de l'emmener dans son repaire pour la dévorer.

Cette dernière phrase fut prononcée à demi-voix, de manière que l'assassin d'Almoadan et le Capitaine des Gardes qui le surveillait furent seuls à portée de l'entendre. Pour les Eunuques et les Soldats, ils tombèrent aux genoux de Timour, élevant sa clémence jusqu'aux nues, et faisant ainsi de leur reconnaissance un instrument de plus pour river les fers de leur esclavage.

CHAPITRE XXIX.

Conseil d'État tenu dans le vestibule des Enfers. Fête de la Clémence ; désastre qui l'accompagne.

Mes amis, ne vous fiez point à la parole des despotes, soit qu'ils soient Rois dans une monarchie, soit qu'ils se contentent de l'être dans une République : le miel distille de leurs bouches, et le fiel de leurs cœurs ; ils ne sont jamais plus cruels que quand ils pardonnent; jamais ils ne vantent plus leur clémence que quand ils signent des arrêts de mort.

Appius, roi de la République Romaine, entourait de la sagesse du Code Solonien l'édit du Décemvirat, qui légitimait la prostitution de Virginie. Lorsque Tibère, Roi dans la Monarchie d'Auguste, paraissant au Sénat, parlait à chaque membre d'un ton affectueux, flattait les consuls, élevait jusqu'au ciel la modération de César, tout le monde était saisi d'effroi : s'il prenait ses tablettes pour transcrire un Sénatus-Consulte, on y voyait une liste de proscription ; si, en qualité de Censeur, il faisait le

dénombrement de la compagnie, on était sûr qu'il comptait ses victimes.

Encore une fois, mes amis, défiez-vous, dans quelque espèce de gouvernement que ce soit, du despote qui a conquis, ou à qui vous avez déféré tous les pouvoirs; soyez bien sûrs qu'il est dans la nature de l'homme qui peut tout d'oser tout; que, toutes les fois que sa politique sera en présence devant la loi, il enveloppera, des formes vénérables de la loi, les crimes de sa politique; qu'il se prosternera aux pieds de la morale en l'assassinant; qu'il s'honorera du titre de philantrhope, en répandant à grands flots le sang des hommes.

Après ces réflexions, qui ne sont pas aussi vagues qu'on pourrait l'attendre de l'imagination vagabonde d'un Arabe, je vais mener mon lecteur au Conseil d'État, que tient en ce moment le Sultan de la Montagne au vestibule des Enfers.

Nous venons de voir avec quel transport on avait reçu, dans l'intérieur du sérail de Masiath, la nouvelle de la générosité de Timour. On mettait son nom à côté de celui de Mahomet; on versait à l'envi des larmes d'attendrissement; le Prince, entouré de cette multitude, naguère insurgée, qui se précipitait alors à ses

genoux, confondait ses larmes avec les siennes; il assurait les chefs, en leur donnant sa main à baiser, que ce n'était que de ce jour qu'il commençait son règne; et le délire de l'enthousiasme populaire ne semblait égalé que par celui de la reconnaissance royale.

Timour parcourut avec ce cortège une partie de ses vastes jardins; et chacun ne se sépara qu'à l'approche d'un arc de triomphe, qui, par la légèreté de son architecture, par les guirlandes de myrte et de roses dont il était revêtu, par les groupes voluptueux d'amours qui figuraient entre les colonnes, semblait destiné à recevoir la reine d'Amathonte; c'est là que le Prince déclara qu'il allait tenir un grand Conseil d'État, destiné à consolider le bonheur de sa Monarchie.

Ici, mon auteur Arabe m'abandonne. Persuadé, d'après les rêveries de la vanité nationale, que l'univers entier devait connaître les jardins de Masiath comme ceux de Babylone, il ne songe en aucune manière à les décrire. Ce silence m'a long-temps arrêté sur l'intelligence des faits; j'ai eu recours alors aux écrivains contemporains, et j'ai vu avec plaisir la géographie que j'invoquais dissiper les nuages de l'histoire.

Les jardins de Timour, célèbres en Asie par leur goût et leur magnificence, ne pouvaient se comparer à aucun monument de ce genre, parce qu'ils étaient encore plus l'ouvrage de la politique que de la volupté : on y façonnait l'ame des Néophytes à la crédulité religieuse avec plus de soin que le cœur des Géorgiennes aux plaisirs d'un maître. Préparer, par le meurtre des Rois, le monde désorganisé à faire de Masiath la métropole de la Monarchie universelle, flattait bien plus le Sultan de la Montagne, que l'espoir vulgaire de se créer, avec des beautés qu'on achète, une série de nouvelles jouissances.

Ces jardins, dont l'ensemble et les détails n'étaient parfaitement connus que de Timour et d'Orondate, renfermaient, outre le palais et les pavillons du sérail, deux compartimens essentiellement distincts, dont l'un embrassait l'enceinte du second paradis de Mahomet, et l'autre offrait une image assez fidèle de ce que la Mythologie grecque nous désigne par le Tartare ou les Enfers.

Le dessin du Paradis avait été donné par le Sage du Liban : on y trouvait tout ce que les crayons d'Homère, de Virgile et d'Ovide avaient tracé en ce genre de plus riant, et sur-

tout ce qu'ils avaient oublié, pour en former le séjour le plus voluptueux qui fût sur la surface du globe. L'imagination, en voyant ce tissu de merveilles, se sentait épuisée, elle qui ne circonscrit jamais ces ouvrages, parce qu'elle voit toujours au-delà de la nature.

Pour le Tartare, il était tracé tout entier d'après les plans de Timour, qui y avait déployé, dans l'art de tourmenter les hommes, la plus ingénieuse fécondité.

Par une bizarrerie qui n'est qu'apparente, parce que la raison supérieure du sage peut la justifier, il se trouvait qu'il n'y avait rien de plus aride et de plus sauvage que l'avenue qui conduisait au Paradis, tandis que les sens étaient doucement émus du site enchanteur que présentait le vestibule des Enfers.

Le Conseil d'État se tenait, tantôt sous le portique en ruines, hérissé de roches entr'ouvertes par les torrens, et ombragé par des arbres de mort, qui servait d'entrée au séjour immortel des Houris et des Anges; tantôt sous le vestibule imité d'après la vallée délicieuse de Tempé, qui tenait lieu d'avenue à l'empire des ombres perverses et de la mort.

Timour, ainsi que tous les Despotes, ne rassemblait des hommes d'État dans son Con-

seil, que pour leur faire signer les arrêts émanés de sa pleine science et autorité. S'il les consultait, d'après d'antiques formes, qui tiennent lieu de lois aux peuples qui n'en ont point, c'était uniquement pour rejeter sur eux l'odieux des jugemens, dans le cas où l'opinion publique les désapprouverait : aussi personne ne contredisait le maître, si ce n'est par des raisonnemens si faibles, qu'ils décelaient l'envie de le faire triompher. D'ailleurs, Timour, qui aimait mieux être deviné dans ses ordres que les notifier avec empire, avait trouvé un mode très-adroit pour faire connaître ses désirs aux esclaves titrés, qu'il appelait ses *Ministres* : quand il tenait les séances de son Conseil sous le portique de l'Élysée, il donnait à entendre qu'il consentait à user de clémence ; lorsqu'il les indiquait au vestibule des Enfers, il faisait connaître que ses victimes ne trouveraient d'asile contre ses ressentimens, que dans le séjour de la mort.

Le Sultan de Masiath, arrivé sous l'arc de triomphe, s'assied sur un trône de fleurs entre son Capitaine des Gardes et son premier Eunuque : les Ministres étaient dans l'attente ; presque tous avaient la physionomie des satellites de Mégère et de Tisyphone ; leurs ames

perverses se peignaient dans l'obliquité de leurs regards. Timour, après avoir regardé quelque temps avec complaisance ces instrumens serviles de sa tyrannie, s'exprima ainsi :

« Les cris d'alégresse de ce peuple vil et » insolent que je hais, ont pénétré sans doute » jusque dans ce sanctuaire des vengeances : » ces cris ont dégradé la majesté royale ; et il » ne reste d'autre alternative à votre maître, » que d'abdiquer sa couronne ou de la venger. »

Les membres du Conseil, d'autant plus alarmés qu'ils tenaient toute leur existence politique de la prérogative royale, attendaient, dans un morne silence, qu'on leur donnât des lumières sur ce crime de lèse-majesté : ce fut le Capitaine des Gardes qui en fit le récit ; et, comme il avait été un personnage actif dans ce grand mouvement, on se doute bien qu'il en traça le tableau, de manière à en faire partager l'odieux entre Octar et les complices automates de son insurrection.

« Sages Ismaéliens, ajouta le Sultan, je vois, » à votre indignation profonde, que vous » partagez mes injures; et votre fidélité est » faite pour m'enorgueillir. Ces injures affec» tent d'autant plus ma sensibilité, que pour » la première fois de ma vie je suis descendu à

» l'humiliation de faire parade d'une clémence » que ma politique désavouait. Vous pouvez, » par un acte éclatant de sévérité, expier le » délit de la révolte; mais le délit de la grâce » que j'ai eu la faiblesse d'accorder, est d'une » nature plus grave encore, et je ne me le » pardonnerai jamais.

» Il n'en est pas d'un gouvernement tel que » celui-ci, où je commande en qualité de » Pontife et en qualité de Roi, comme de ceux » où le Monarque n'est que l'esclave couronné » d'un peuple souverain qu'il représente. Ail- » leurs, l'opposition, quand elle est raisonnée, » semble de droit; ici, c'est une monstruosité » politique. Dans les pays libres, la révolte, » effet naturel d'un état de guerre permanent » entre les gouvernans et les gouvernés, peut » être honorée, parce qu'elle ne porte que le « titre d'insurrection; dans les Monarchies de » l'Orient, où, grâce à la concentration de » tous les pouvoirs sur une seule tête, la paix » éternelle qui émane du trône, se répand dans » tout le reste de l'Empire, toute insurrection » est une révolte qu'il faut étouffer dans le sein » des supplices.

» Faire trembler et faire croire sont, comme » je vous l'ai dit souvent, les deux clefs de ma

» politique : si mon peuple se permet d'exami-
» ner au lieu de croire ; si, loin de trembler,
» c'est à moi qu'il inspire de l'effroi, nous
» changeons de rôle tous deux ; je deviens
» Peuple, et il devient Roi.

» Il ne peut donc y avoir de partage dans
» mon Conseil sur la nature du délit : la di-
» gnité du trône, la majesté des autels, la
» tranquillité de l'État, votre intérêt indivi-
» duel, tout vous dit qu'il faut frapper un
» grand coup ; mais ce coup sera-t-il porté
» avec éclat, ou se perdra-t-il dans les té-
» nèbres ? Voilà ce qui mérite d'être pesé dans
» votre sagesse. »

Le Conseil fut long-temps irrésolu, non qu'il eût un doute réel, mais parce que le Prince ne prononçait pas : c'est ce qui arrive à tous les corps délibérans dans les États absolus. L'anxiété apparente de Tibère en donnait une véritable aux membres du Sénat de Rome, qu'il feignait de consulter ; parce que des hommes éclairés qui ont peur ne se décident jamais par la raison universelle, mais par la raison versatile de l'homme qui gouverne. Timour mit fin aux difficultés, en observant que tous les coupables tenaient au régime intérieur du sérail ; et que, puisque le crime n'avait pas

passé l'enceinte de ses murailles, il était plus prudent de l'y ensevelir : le despote, par une dérision insolente, osa même citer Solon à l'appui de sa perfidie; il dit que le Code criminel de Masiath ne devait pas plus supposer la possibilité d'une révolte, que celui du législateur d'Athènes ne supposait la possibilité du parricide.

L'avis de Timour passa à l'unanimité, et on appela le Prince à qui il était dû, le Salomon de Masiath. Il fut statué par le Conseil que ce ce jour-là il y avait eu une conjuration contre la patrie ; que le chef et les complices seraient punis de mort ; mais que le Sultan, d'après sa haute sagesse, fixerait l'époque, le genre et la durée du supplice.

Les membres du Conseil, avant de se séparer, opinèrent pour qu'on formât, jusqu'à un temps plus heureux, une garde provisoire à Timour, composée des Anges de son Paradis, hommes simples, dont l'ame d'argile avait été long-temps pétrie par le génie du Sultan, et qui, façonnés par la religion à croire et à trembler, savaient, au gré d'un maître, frapper ou mourir.

Il ne manquait à cette espèce de conjuration du trône contre les peuples, que l'institution

d'une fête qui éternisât, mais sous un voile mystérieux, la mémoire d'un pareil événement; et il fut statué qu'à pareil jour on célébrerait tous les ans la fête de la Clémence : seulement, par un reste de pudeur, le Conseil n'exigea pas la sanction du Sultan de la Montagne.

Une fête à la Clémence, quand ce n'est plus le sang, mais le fiel de la vengeance, qui circule dans les veines de ceux qui l'instituent! Ce trait me rappelle le Sénatus-Consulte, qui, après le parricide de Néron, ordonnait d'aller dans les temples remercier les Dieux de ce que César vivait encore. Malheur aux peuples dont les despotes se jouent avec leurs fêtes, après s'en être joué avec leurs lois; qui, par une dérision barbare, les entourent d'institutions religieuses et morales, après avoir tué leur morale et perverti leur religion!

Voici comment s'y prit le clément Timour pour organiser, avec quelque génie, le spectacle religieux qui devait voiler ses homicides.

Les jardins de Masiath étaient situés sur une montagne escarpée : cependant les Sultans avaient voulu les parcourir sans fatigue; et alors l'architecte s'était vu contraint à sauver en divers endroits l'irrégularité du sol par des

terres rapportées, des voûtes et de grands ouvrages en maçonnerie. Le travail prodigieux de ces espèces de jardins suspendus de Sémiramis se décelait surtout, par une grande esplanade bâtie sur une énorme fondrière, qu'on n'avait pu soutenir que par des troncs d'arbres posés verticalement sur des roches en saillie, et par des chaînes de fer qui portaient le massif dans sa direction horizontale. Comme, malgré le soin qu'on avait pris, lors de l'érection du monument, de vernir les chaînes, et d'enduire d'un mastic égyptien les cèdres qui servaient d'arc-boutans, la filtration des eaux pouvait, par le laps du temps, les endommager, la sûreté du Prince avait exigé qu'on pratiquât, sous cet ouvrage hardi, une galerie souterraine, à l'aide de laquelle des hommes de l'art réparaient les crevasses, soutenaient les terres, et empêchaient l'éboulement de l'esplanade. Ces précautions tutélaires, qui tendaient à ne pas entourer de la mort le théâtre des plaisirs d'un despote, avaient été prises d'après les conseils et les plans d'Orondate.

C'est sur cette esplanade que Timour fit faire les apprêts de la fête de la Clémence, qui devait se célébrer le soir même devant les beautés de son sérail.

On commença, par son ordre, à fermer avec soin la communication entre la ville de Masiath et ses jardins; personne n'eut plus la liberté de sortir ou d'entrer, sans un ordre exprès émané de sa main. Il semblait tout simple en effet que, puisque l'acte d'insurrection n'avait éclaté que dans le sérail, ce ne fût aussi que dans son sein qu'on célébrât la fête, qui avait rendu les sujets à leur maître, et le Monarque à la monarchie.

La décoration de l'esplanade fut aussi simple que l'idée de la fête. Il y avait hors de l'enceinte un cordon de myrtes qui étaient parvenus à une assez grande hauteur; on réunit ces arbres de Vénus par des guirlandes de roses qui portaient des devises d'amour; et, dans chaque intervalle, on plaça un groupe d'Anges des deux sexes, qui souriaient à un Amour jouant entre eux deux avec la pointe de ses flèches; chaque jeune Houri, dont le sein était effleuré par le dard, semblait dire en rougissant: *Il me blesse, et je lui pardonne.*

Au centre de la place, se trouvait un pavillon à jour, dont le cintre était soutenu par quatre colonnes cannelées; il avait été construit sur le modèle de cet antique monument Athénien, qu'on appelle la *Lanterne de Démosthène.* Ti-

mour y fit porter un autel, sur lequel le grand Jehovah, le Dieu de Moïse et de Mahomet, était représenté, tenant un foudre renversé d'une main, et, de l'autre, retirant des eaux l'Arche de Noé, après la catastrophe du Déluge; un arc-en-ciel en pierres de couleur, qui entourait le pavillon, portait, écrit en arabe, à une de ses extrémités : *Je suis le gage de la paix, que le Ciel accorde au genre humain.*

Le soleil se couchait et ne colorait que de rayons obliques les nuages livides amoncelés sur l'horizon, quand les préparatifs de la Fête furent terminés : alors le premier Eunuque donna le signal; et, d'après un plan secret concerté avec le Sultan, il fit ranger les spectateurs.

Les gradins de la plate-forme furent occupés, à l'Orient, par les soldats des gardes, et à l'Occident, par les Eunuques qui avaient voulu se faire juges entre leur Monarque et Octar; le côté du Nord, où l'on avait dressé un amphithéâtre, fut livré aux musiciens du sérail, qui avaient pris une part, du moins passive, au mouvement populaire, et on ne laissa de libre que la face du Midi, afin que le Sultan, ses femmes et sa Cour, placés dans

cette direction, ne perdissent rien de l'intérêt d'un pareil spectacle.

La partie religieuse de la Fête fut confiée à quelques Pontifes du second Ordre, que la curiosité avaient amenés, au milieu du tumulte, auprès du meurtrier d'Almoadan, et qui avaient attendu prudemment l'issue de la querelle pour se ranger du parti du vainqueur : l'ordonnateur de la cérémonie les introduisit dans le pavillon du centre, pour y brûler l'encens en l'honneur du Dieu qui pardonne.

On peut voir par ces détails que l'esplanade toute entière était occupée par les insurgés, mais que le cordon circulaire de myrtes, les groupes d'Anges qui en remplissaient les intervalles, et surtout l'édifice de réserve, où siégeait Timour avec son sérail, se trouvaient hors de l'enceinte, et reposaient, non sur une voûte factice, mais sur le granit même qui constituait la base de la montagne.

Cependant le Sultan, malgré l'approche de la nuit et de l'orage, ne faisait point commencer la Fête; il promenait d'un air inquiet ses regards sur son Capitaine des gardes et sur la galerie souterraine qui était située presque en face du trône; enfin, une porte s'ouvre; l'architecte envoyé à la découverte s'approche,

parle à l'oreille du Prince ; et celui-ci, recouvrant toute sa sérénité, donne à l'orchestre le signal de l'ouverture.

Quelque brillante que fût l'illumination des jardins, le voile de la nuit étendu sur le firmament, la lutte des nuages, le roulement sourd du tonnerre, qui se faisait entendre à une extrémité de l'horizon, donnait je ne sais quelle teinte sinistre à une fête où tous les cœurs auraient voulu s'épanouir ; les instrumens de musique ne conservaient point leur accord : Bouton de Rose, qui partageait le trône de Timour, avait l'air non d'une Souveraine, mais d'une victime ; et les Anges des groupes, en présence de l'Amour, s'étonnaient de ne pas aimer.

L'hymne de la Concorde fut entonné par les Pontifes, et on observa que la mélodie du chant fut étouffée par les cris importuns des corbeaux et des vautours qui se précipitaient dans la plaine, comme pour se dérober aux atteintes de la tempête : ce présage parut sinistre. On sait que les présages, plus forts que la philosophie qui les repousse, ont été en tout temps la religion de la multitude.

Cependant l'orage redoublait à chaque moment d'intensité ; les éclairs faisaient pâlir l'il-

lumination des pyramides, le fracas du tonnerre réduisait au silence les trompettes guerrières; et ce combat de l'homme, qui appelle la joie contre la Nature qui imprime la terreur, était bien fait pour déconcerter des femmes et pour donner à rêver au philosophe.

Ici, j'entends la tourbe vulgaire des prétendus hommes de goût murmurer de ce que, pour la troisième fois, j'ai recours, dans cet écrit, à l'incident des orages; je pourrais leur fermer la bouche d'un mot, en leur disant que je n'écris point un conte oriental, mais une histoire; et qu'il ne faut s'en prendre qu'à la Nature, si, dans la saison où le Ciel est embrasé par les feux de la canicule, il tonne presque tous les jours sur cette vaste chaîne du Liban, qui est encore plus le foyer des exhalaisons inflammables de l'atmosphère, que la montagne de la Table, l'effroi des navigateurs qui s'approchent du cap des Tempêtes.

D'ailleurs, ce n'est pas l'incident lui-même, mais la manière monotone de le faire valoir, qui accuse la stérilité du génie : les contes des Mille et Une Nuits partent de la même idée, et ne sont pas jetées dans le même moule ; il n'y a que des batailles dans l'Iliade, et le chantre d'Achille, non moins sublime que la Nature,

est aussi varié qu'elle. N'ayons donc point la maladresse de confondre l'orage du pónt d'Arimane, qui ne sert qu'à expliquer la théorie de la foudre, avec celui qui embrase le pavillon des Colombes, pour jeter Adine dans les bras d'Ariel, et encore moins avec celui des jardins de Masiath, qui donne lieu au Sultan de la Montagne de déployer à la fois toutes les ressources de son talent et toute la profondeur de sa perversité.

Pendant que je me perds ainsi dans de vaines digressions, la fête de la Clémence continue à paraître l'ouvrage du mauvais Principe; un vent impétueux arrache les devises des myrtes, fait tomber les jeunes Amours, et éteint une partie des feux qui illuminent les jardins.

Au lieu de ces élans de joie bruyante, qui caractérisent les fêtes où l'on introduit la multitude, on n'entend que les longs roulemens de la foudre, que répètent les échos des rochers ébranlés jusque dans leurs fondemens; et, pour comble d'horreur, dans les silences de l'orage, un bruit sourd, qui semble imité d'après les tremblemens de terre, fait croire aux spectateurs éperdus que le dieu du mal ébranle les arcs-boutans qui tiennent la plateforme suspendue sur les abîmes; tout le monde

a les yeux sur Timour, comme les Dieux d'Homère sur le Destin, qui pèse les vicissitudes de l'univers; et Timour, aussi maître de lui-même que s'il était étranger aux tragédies qu'il faisait jouer, redouble de calme à mesure que les élémens conjurés semblent redoubler de fureur.

Enfin, l'orage est à son dernier période; les myrtes se déracinent, les siéges de verdure se séparent, l'autel se renverse; en ce moment, le Sultan se lève de dessus son trône; et, profitant d'un intervalle de calme : « Mes amis, » dit-il, le Ciel n'approuve pas la fête que » vous avait préparée mon cœur : le Ciel est » juste; sans doute il trouve dans cette en- » ceinte de grands coupables qui doivent être » inaccessibles à sa clémence. Quels que soient » ces objets de son courroux, ne cherchons » pas, par une pitié coupable, à les dérober » à l'éternelle vengeance : si c'est moi, votre » père et votre maître, qui ai provoqué sa » foudre, qu'il frappe, je me dévoue à ses » coups; si ce sont les agens de la révolte aux- » quels j'ai pardonné, c'est à eux à imiter le » sacrifice que je fais de ma vie. Oui, que le » Dieu qui fit périr Holopherne et l'armée de » Sennachérib prononce entre mon peuple

» et moi : l'Ange exterminateur qui le pré-
» cède nous entend ; je le vois dans ces nuages :
» c'est sa justice que j'ose invoquer ; qu'il nous
» annonce ses décrets par la voix du tonnerre ;
» que l'innocent vive ; et s'il se trouve ici des
» pervers, qu'il prenne ses victimes. »

Il régna quelques minutes un morne et stupide silence ; les gens de guerre, les Eunuques, les Musiciens et les Prêtres, distribués sur l'esplanade, crurent entendre dans Timour l'Ange exterminateur lui-même. Cet état de léthargie morale dura peu. Tout-à-coup le plus noir des nuages qui pesaient sur l'horizon s'entr'ouvrit, et un violent coup de tonnerre parut ébranler la forteresse de Masiath jusque dans ses fondemens. Bouton de Rose, qui étudiait moins le danger dans les éclats de la foudre que dans l'ame profondément perverse du Sultan, crut alors le voir secouer avec force un fil d'airain qui entourait, comme d'un réseau, les marches du trône. Au même clin d'œil, un bruit épouvantable parut s'élever du centre de la terre ; des cris lugubres, d'infortunés qui périssent, vinrent déchirer les ames sensibles ; et un abîme incommensurable s'étant ouvert, l'esplanade, chargée de victimes, disparut.

CHAPITRE XXX.

Petit Voyage à la Chine. Rencontres imprévues qui donnent à penser aux Héros de l'Ouvrage et à ses Lecteurs.

« Combien ce Ciel est pur ! Que cette terre » est belle ! Non, jamais la Nature, dans la » vallée enchanteresse de Tempée, ne déploya » plus de richesse et de fécondité.

» Mais c'est surtout de mon cœur qu'émane » le charme inexprimable qui se répand sur » tout ce qui m'environne ; il me semble que, » depuis que les passions douces y règnent » seules, je ne vois plus dans cette mer qui » baigne ces rivages, le foyer ordinaire des » tempêtes ; je crois, dans les illusions aima- » bles qui bercent mon imagination, que le » firmament même tient de moi sa sérénité.

» Mais où suis-je ? qui suis-je ? Je n'ai jamais » vu ce site romantique qui me tient en ex- » tase ; je descends en moi, je replie mon ame » sur elle-même, et il me semble que je ne » tiens que par un fil, soit à l'existence qui

» vient de m'échapper, soit à celle que je vois » renaître.

» C'est bien là le lit riant de verdure où je » dormais d'un sommeil si pur : de ce som- » meil qu'on ne connaît point quand on ne » vit pas en paix avec soi-même : mais com- » bien a duré ce sommeil? Si c'était celui » d'Épiménide, il y aurait cinquante-sept ans » d'écoulés; et, comme ce philosophe de la » Crète, m'étant endormi jeune, je me ré- » veillerais en cheveux blancs.

» Non, je ne suis point Épiménide ; mes » cheveux blonds, mon corps svelte, ma dé- » marche libre et facile portent l'empreinte » de l'adolescence : qui suis-je donc? Est-ce » que le rideau du passé, comme celui de » l'avenir, ne saurait se dérouler devant moi? » Il est bien étrange que la partie de ma mé- » moire, qui ne regarde que des faits étran- » gers, me soit présente, et que celle qui » m'intéresse tant s'efface tout-à-fait ; que je » me rappelle le nom futile d'un Épiménide, » et que j'oublie le mien.

» Voyons un peu si, en parcourant ce sé- » jour enchanté, je retrouverai mon ancienne » manière d'exister; si je renouerai la trace

» de mes idées fugitives, si je redeviendrai
» encore moi-même.

» Je vois derrière ces palmiers un pavillon
» de l'architecture la plus légère, dont les
» appuis en saillie ont des clochettes pour
» ornemens ; il me semble qu'on ne voit de
» pareils édifices que dans cet Empire du
» Cathay, dont les langues barbares de l'Eu-
» rope ont fait la Chine; et cette tour à sept
» étages, dont les toits dorés réfléchissent avec
» tant d'éclat la lumière, n'est-ce pas ce qu'on
» appelle, à l'extrémité de l'Asie, *une Pagode?*
» En vérité, il ne me manque plus que de ren-
» contrer des Chinois, pour me persuader
» que je suis né au Cathay, ou que, sans m'en
» douter, j'y ai fait un voyage. »

Le personnage inconnu parlait encore, quand, du péristyle du pavillon à clochettes, on vit sortir un Vieillard de petite stature, mais chargé d'embonpoint, portant une chaussure relevée en pointe, et un large chapeau de feuilles de bambou, qui s'avançait gravement du côté du lit de verdure. Au moment de la rencontre, il se fit de part et d'autre un geste expressif de surprise; le Chinois paraissait aussi étonné de voir dans sa Patrie un être humain vêtu à l'asiatique, que celui-ci l'était

de se trouver en présence d'un étranger à souliers pointus et à chapeau en parasol; la surprise redoubla quand les deux personnages s'aperçurent qu'ils parlaient une langue commune : c'était l'Arabe; le Chinois semblait croire ne l'avoir jamais su, et l'Asiatique l'avoir oublié.

Bon Vieillard, dit l'Inconnu, un pouvoir magique, que je ne connais que par ses effets, m'a transporté ici. Quelle est cette contrée qui parle avec tant de charmes à mes sens?

—C'est le Cathay.

—Quoi! cet Empire adossé aux limites du monde, dont le reste du globe raconte tant de merveilles?

— Lui-même. Cette tour à sept étages est un monument en l'honneur de Cong-fut-sée, le premier des Sages du monde connu; cette rivière, qui arrose la plaine de ses ondes génératrices, est le fleuve Hoang-Ho; nous donnons à la mer qui se brise contre ces rochers, et qui nous sert de muraille vers l'Orient, le nom de *mer Jaune*, en l'honneur de la couleur impériale, dont s'honorent depuis cinquante siècles nos dynasties de Souverains.

—Vieillard, je te remercie; mais pardonne encore à mon indiscrétion; quel est le génie

tutélaire dans les bras de qui le Ciel semble me jeter?

— Jeune étranger, ne m'interroge pas.

—Eh bien! je respecte ton secret.

—Non; ton air ouvert, ton ingénuité, les grâces de ta jeunesse appellent ma confiance, et je consens à m'ouvrir à toi.

—Tu soupires!

—Je ne le devrais pas, car aujourd'hui je suis heureux; et quand j'étais infortuné, je n'avais point de remords.

—Je crois avoir éprouvé la même destinée. Continue, bon Vieillard; je m'honore de la sympathie qui nous rapproche.

—Tel que tu me vois, j'ai gouverné le Cathay pendant vingt ans, sous deux Empereurs égaux en puissance, mais non en génie et en vertu. Le premier était le père de la plus grande famille de l'univers, d'une famille de deux cent millions d'hommes; il faisait le bien sans faste, ainsi que sans effort, aussi naturellement qu'un arbre, sur un sol fécond, porte sa tige vers le ciel; j'étais son premier Ministre, et, contre l'usage des Empires absolus, je n'avais qu'un vain titre, et je ne faisais rien.

Le fils de ce grand homme n'eut que le génie de la perversité; alors, pour contre-balancer

la tyrannie qui pesait sur les peuples, j'osai me créer un grand pouvoir. Un jour que, d'un trait de plume, cet homme féroce anéantit la dette sacrée de l'État, et réduisit cent mille pères de famille à l'égalité de la misère et du désespoir, je l'arrachai, malgré ses gardes, de son palais, et l'enfermai tout vivant dans le tombeau de son père; là, tous les jours j'allais tomber à ses genoux, le nourrissant de mes mains, et cherchant à combattre, avec les antidotes de la morale, le poison de la tyrannie; il me fallut trois ans pour changer le tigre couronné en homme. Au bout de cet intervalle, je le replaçai sur le trône; et n'ayant plus de services à rendre à mes concitoyens, je demandai et j'obtins ma retraite.

Depuis cette époque, je vis tranquille dans un asyle presque ignoré, n'ayant conservé de mon ancien pouvoir, que le doux souvenir d'avoir fait quelque bien à ma Patrie, cultivant les Arts qui éternisent la fraîcheur de l'imagination, et ne vivant qu'avec les morts illustres qui ont légué leurs noms à l'histoire.

— Sage Vieillard, je presse contre mon cœur tes mains vénérables; sauve-moi de la fougue des passions, dans la nouvelle carrière d'existence que je vais parcourir : rends-moi

heureux à ta manière ; je voudrais bien arriver au port avant d'avoir fait l'expérience des naufrages. —

Le personnage inconnu avait un son de voix si touchant, il mettait tant d'expression dans son ingénuité, que le Chinois, naturellement un peu sauvage, acheva de se laisser apprivoiser. Qui que tu sois, dit-il (car tu as les grâces d'un sexe avec la force d'ame et le vêtement de l'autre), je te prends sous la sauvegarde de mon amitié ; viens à la tour de Cong-fut-sée, que je te donne pour asile. Je t'y apprendrai à oublier les hommes et à vivre avec toi-même : tu seras alors en harmonie avec tout ce qui te protège, avec Dieu et la Nature.

L'Inconnu, pendant la route, disait à part : La félicité pour l'homme n'est qu'à la Chine ; adoptons la patrie de Cong-fut-sée, et tâchons d'être heureux.

Le Mandarin chinois, de son côté, disait en lui-même : Le Ciel récompense le peu de bien que j'ai fait pendant vingt ans à mon pays ; il garde à ma vieillesse une jouissance, et je n'entrerai pas dans la tombe sans faire encore un heureux.

Le pélerinage à la tour du Saint de la Chine fut long, parce que l'Inconnu avait plus con-

sulté son courage que ses forces. A peine avait-il fait un parasange, qu'il chancelait à chaque pas ; on aurait dit qu'il avait la faiblesse que donne une longue convalescence, ou celle qui vient de l'épuisement des sources du sang après une large blessure.

Dans une station des voyageurs pour arriver à la Pagode, le Vieillard, pressant avec intérêt les bras de l'Inconnu : Jeune étranger, dit-il, ces mains, ce visage, plus basanés qu'on ne les a dans nos zones tempérées, m'annoncent que le pays qui t'a vu naître s'éloigne plus du Cathay que des régions arides qui sont toujours embrasées par les feux du soleil.

L'Inconnu, qui avait toujours l'air de sortir d'un rêve pénible, parut étonné de la remarque, regarda ses mains, les compara avec celles du Sage, et dit en soupirant : Il a raison, je n'ai pas le bonheur d'être né au Cathay.

En approchant de la Pagode, le Mandarin s'aperçut que la soubreveste de l'Inconnu était un peu ensanglantée. Peu après, il le vit lui tendre une main défaillante, son corps se roidir, ses yeux se fermer, et lui-même tomber à ses pieds sans connaissance.

Il n'y avait que quelques pas de là jusqu'au Temple de Cong-fut-sée; le Mandarin, malgré

les glaces de l'âge, traîna l'infortuné jusqu'au péristyle : là, le premier des Vieillards du globe l'attendait. Quel moment pour l'ame sensible du Chinois, qui voyait devant lui le plus vénérable de ses bienfaiteurs ! Ce Vieillard était Orondate.

Homme sublime, dit le Ministre de la Chine en tombant aux genoux du Sage, tu viens donc embellir de ta présence cette retraite enchanteresse que je tiens de tes bienfaits.

Nous parlerons dans un autre temps, répond Orondate, de ce que le sentiment exagéré de ta reconnaissance appelle *mes bienfaits;* en ce moment, un intérêt plus sacré provoque notre sollicitude : secourons ce jeune infortuné, et n'attendons pas, pour lui donner nos soins, que ses yeux se couvrent des ombres de la mort.

Alors les deux Vieillards réunissent leurs efforts pour porter l'Inconnu sur les coussins sacrés, où repose l'idole du génie tutélaire de la Chine. Orondate rétablit l'appareil de sa plaie ; et quand il juge, aux battemens de son cœur, que ses yeux sont sur le point de se rouvrir à la lumière, il emmène le Chinois hors de la Pagode, et continue avec lui son entretien.

Je viens peu, dit le Sage, à cette extrémité de mes domaines; les malheurs de ton pays t'ont rendu misanthrope, et je respecte ta solitude.

—Il est vrai que, quand je dis un éternel adieu au Cathay, cet Empire était celui du globe sur lequel le sceptre de fer du despotisme pesait davantage; le Monarque, que j'avais tenu trois ans renfermé dans le tombeau de son père, n'était plus, et son successeur appelait par ses crimes une révolution : elle vint du côté où on l'attendait le moins. Le tyran s'était permis de piller une caravane d'Ismaéliens qui traversait un des déserts de la Tartarie. Le Sultan de la Montagne, instruit de l'attentat, envoya sur la frontière du Cathay un détachement de ce qu'il appelait *sa Légion d'Immortels*. Ces guerriers, qui domtaient tout, parce qu'ils osaient tout, pénétrèrent une nuit jusque dans la tente de l'Empereur, où ce Prince, pour la première fois depuis son avénement, m'avait appelé pour me consulter ; ils nous enlevèrent tous deux, et nous conduisirent dans les prisons de la forteresse de Masiath. J'ignore ce qu'on fit de mon maître, car il l'était redevenu depuis que le Ciel l'avait rendu malheureux. Pour moi,

instruit de ta présence auprès de Timour, j'implorai ton appui, que l'innocence persécutée n'invoqua jamais en vain : tu fis tomber mes fers; et me conduisant dans tes États, tu m'abandonnas cette charmante solitude, que ton génie s'est plu à vivifier.

—Mandarin, tu m'avais d'abord fait entendre ces anecdotes par une pantomime ingénieuse, lorsque tu ignorais la langue de ces climats; aujourd'hui, que l'arabe ne t'est point étranger, tu le fais servir à m'en rappeler la mémoire, et je t'en remercie; mais apprends qu'il n'a pas tenu à moi que ton sort ne fût plus prospère : j'ai voulu te rendre au sol qui t'a vu naître. Malheureusement, Timour, dont la politique farouche veille à ce qu'un voile impénétrable couvre l'enlèvement de ton maître, n'a accordé ta vie à mes prières qu'à condition que tu ne franchirais jamais la double barrière du Liban et des mers : ainsi le Cathay ne te reverra qu'à la mort du Sultan de la Montagne, si tu as l'avantage de lui survivre.

— Il y a long-temps que j'ai répudié une terre inhospitalière qui, depuis les attentats impunis du despotisme, dévore ses habitans. Cependant, comme, malgré l'ingratitude de la

Patrie, l'homme juste tourne toujours involontairement vers elle ses regards, j'ai tenté, d'après tes conseils, d'en conserver la douce mémoire, en me créant en raccourci, dans cette solitude presque inaccessible aux hommes, un second Empire du Cathay, et il faut avouer que son site se prêtait singulièrement à mon illusion; l'Oronte me représentait le fleuve Hoang-Ho, la Méditerranée, la mer Jaune, et la Chaîne du Liban, la montagne célèbre sur laquelle nous avons bâti une partie de notre grande muraille. Ce premier pas fait par la Nature, le reste n'était qu'un jeu pour mon imagination et pour ta bienfaisance; tu as fait venir à grands frais la plante du riz et l'arbuste du thé, qui se sont propagés dans le vallon du Midi; tes Architectes ont bâti, sur mes dessins, mon pavillon, mes arcs de triomphe et mes Pagodes : que me manque-t-il donc désormais pour associer dans mon cœur ce que je dois soit à la Patrie, soit à la grande famille des êtres, pour être à la fois Citoyen et Cosmopolite? Rien, si ce n'est de le dire quelquefois au plus pur et au plus auguste de mes bienfaiteurs.

— Mandarin, si tu crois avoir contracté une dette envers ton ami, il ne tient qu'à toi en ce

moment de l'acquitter. Je te conjure de veiller sur les jours de l'infortuné qui repose dans la tour de Cong-fut-sée : cet infortuné m'est cher, et il te le deviendrait aussi, si tu pouvais pénétrer dans les replis de son ame céleste.

— Orondate, mon cœur n'avait pas attendu l'épanchement du tien pour prendre l'intérêt le plus vif à sa destinée; je ne l'avais contemplé qu'un moment, et déjà je croyais voir en lui mon fils; mon fils, qui allait recevoir à l'autel la main de son amante, et que le successeur de mon Maître, pour punir mon évasion, envoya à l'échafaud.

— Cet infortuné pourra un jour remplacer ton fils : au reste, il n'entrait pas dans mon plan de bienfaisance que tu le visses, avant que je te l'eusse présenté, avant que j'eusse déchiré une partie du voile qui couvre ses funestes et touchantes aventures : son inexpérience m'a devancé, et elle a été sur le point de lui coûter la vie.

— Il prenait la route de mon pavillon quand je l'ai rencontré.

— Mandarin, écoute-moi : Ce jeune infortuné, depuis qu'il se connaît, a subi l'atteinte de la passion la plus orageuse : aujourd'hui, jouet de la plus touchante sensibilité, il erre

entre l'objet d'un premier feu qu'il a dévoué à la mort, et un être céleste qui embrase ses sens, et auquel il ne peut appartenir. Près d'expirer et d'amour et des suites bien moins dangereuses d'une blessure, j'ai eu recours, pour le sauver, à un moyen que la philosophie m'a suggéré. Après lui avoir procuré un sommeil factice avec l'opium, j'ai ordonné qu'on le transportât pendant la nuit sur le lit de verdure qui se trouve en face de ton pavillon, espérant que le spectacle de tant d'objets nouveaux, joint à la double fièvre de l'amour et du breuvage, donnerait le change à son imagination, et, en l'amenant dans un autre monde, lui ôterait peu à peu le souvenir de celui où il recueille de si longs tourmens auprès de si faibles jouissances.

—Ton attente, Philosophe vénérable, a été remplie. Il m'a semblé qu'il se croyait au Cathay, et je ne lui ai point ôté une erreur où j'ai cru que son ame douce aimait à se reposer. Ce que j'ai fait il y a une heure par sentiment, je le ferai désormais par système, et il ne tiendra pas à moi que ton jeune ami, pour redevenir digne de toi, ne se croie le concitoyen des cultivateurs du thé et des architectes de la Grande Muraille.—

Orondate, tranquille sur les attentions généreuses du Mandarin pour le dépôt précieux qui lui était confié, se hâta de remonter sur son dromadaire, et prit la route de la Grotte aux Merveilles.

Quand le Chinois monta à la tour de Cong-fut-sée, l'Inconnu luttait encore, les yeux fermés, contre les effets terribles de l'opium; il profita de ce mélange de délire et de léthargie pour épaissir le nuage de sa métamorphose. Le jeune infortuné avait la cuirasse d'un homme de guerre, et par-dessus une robe flottante à l'Asiatique, dont il pouvait à son gré réunir les plis au moyen d'une écharpe. Le Mandarin le dépouilla avec adresse de son vêtement extérieur, et y substitua une robe chinoise avec la ceinture jaune, telle que la portent les Princes qui tiennent par le sang à la dynastie régnante. La chaussure à pointe recourbée ne fut pas oubliée, ainsi que le large chapeau de feuilles de bambou; ensuite, il attendit en silence que le jeune Étranger ouvrît les yeux pour jouir de sa surprise, et le rendre par l'erreur à la raison.

Une heure se passa dans cette attente. Enfin, quand il ne resta plus dans les sens de l'infortuné aucune trace de la désorganisation ins-

tantanée causée par l'opium, il promena ses regards avec surprise, mais avec calme, sur les coussins sacrés de l'autel où il reposait, sur le simulacre vénérable du Sage du Cathay, et sur l'architecture de la Pagode; il montra un peu plus d'émotion à la vue du Mandarin : Te voilà, respectable Vieillard, dit-il : ta présence manquait à la jouissance que j'éprouve. Oui, je sens que je suis ton concitoyen, et que je me rendrai digne de ce nom, si tu m'honores de ton amitié.

Le Chinois parut s'étonner de son doute. Il lui dit de jeter les yeux sur son vêtement, et attribua au délire instantané de la fièvre le désordre d'idées qui l'empêchait de reconnaître les Princes de sa maison, dans les Souverains de la dernière dynastie du Cathay.

Cette réponse fit rêver un moment l'Inconnu. En effet, dit-il, j'ai un souvenir confus qu'il y eut autrefois des Souverains dans ma famille; mais c'était une île qu'ils habitaient. — Le Mandarin, versé dans la géographie de son pays, ne manqua pas de repartir que le Cathay avait dans sa dépendance une grande île Formose, que les Empereurs faisaient quelquefois gouverner par les Princes de leur maison, sous le titre de *Vice-Rois*.

C'est ainsi que tout concourait à faire adop-

ter à la raison de l'étranger l'illusion qui n'était l'ouvrage que de son délire. Le Chinois mit tout son génie, et il en avait beaucoup à fasciner ses yeux; surtout il employa beaucoup d'art à écarter de sa pensée toute image voluptueuse ; car l'amour ne pouvait être une planche pour l'infortuné qui avait fait naufrage par l'amour.

Le reste de la journée fut calme. Sur le soir, le nouveau Chinois, sentant le retour de ses forces, pria son Mentor de l'abandonner jusqu'au lendemain à sa destinée, et de retourner dans son pavillon.

A peine se vit-il seul, qu'il descendit sous le vestibule de la Pagode, et, s'asseyant sur le gradin des entre-colonnemens, il se mit à réfléchir sur le nuage qu'éprouvait sa mémoire, et par contre-coup sur la faiblesse de l'homme, quand l'ouragan des passions, ou simplement la fièvre, le désorganise. Si je suis né au Cathay, disait-il, pourquoi ne me reste-t-il pas la plus faible trace de mon origine ? Si, comme une voix secrète m'en assure, j'ai vécu, dès ma naissance, à une autre extrémité du globe, pourquoi me trouvai-je en ce moment au Cathay ?

Tout bien réfléchi, si j'ai un bandeau sur les yeux, je ne chercherai point à l'entr'ouvrir;

le calme que je cherche, et dont par conséquent je ne jouis pas, m'annonce qu'une existence antérieure m'a rendu malheureux; pourquoi, s'il s'en présente une nouvelle, qui me promette le bonheur, ne me livrerai-je pas à l'espérance? L'illusion, peut-on dire, n'est qu'un rêve brillant que dissipe l'approche de la lumière; mais s'il n'est donné à l'homme d'être heureux que par les illusions qui le bercent, dans le sommeil fugitif de la vie, pourquoi songerais-je à me réveiller ?

Oui, mon parti est pris : ou le Cathay m'a vu naître, et je resterai Chinois pour ne point faire divorce avec ma Patrie; ou j'ai traîné la chaîne pénible de la vie sur un autre point du globe, et je me ferai Chinois pour être au moins heureux en songe avant de mourir.

L'Inconnu s'entretenait ainsi avec lui-même, quand il aperçut dans le lointain un voyageur égaré qui franchissait les torrens, et escaladait les rochers pour arriver à la Pagode. Son premier mouvement fut d'abattre sur son visage un peu trop basané un côté de la vaste circonférence de son chapeau de bambou, et de cacher ses mains, de la même couleur, dans les larges manches de sa robe. Était-ce pour laisser soupçonner qu'il était Chinois par le

teint, comme il le paraissait par les vêtemens? Était-ce par cette coquetterie, si naturelle aux deux sexes, qui fait rougir l'homme de couleur à l'approche d'un blanc? Les deux causes purent y concourir; du moins, c'est une probabilité que la raison peut permettre à l'histoire.

Quand le voyageur se trouva à quelques pas de la Pagode, l'Inconnu vit que c'était un guerrier, armé de pied en cap, portant une cuirasse et un casque à panache ondoyant, qui n'était ouvert, sur la partie antérieure de la tête, que par la visière. Alors, il s'applaudit de l'espèce de voile qu'il avait lui-même étendu sur son visage. Car les hommes sont naturellement imitateurs, ils se cachent devant l'être qui se cache, comme ils montrent leur ame toute nue à celui dont la physionomie ouverte appelle leur confiance.

Le voyageur, arrivé au péristyle, s'incline, et, sur un signe obligeant qu'on lui fait de s'asseoir, dépose aux pieds de l'Inconnu sa lance avec son cimeterre, se place à ses côtés sur le marbre de la colonnade, et ouvre avec assurance son entretien.

— Qui que tu sois, étranger ou indigène, sauvage ou civilisé, tu es un homme, et, à ce titre, tu accorderas un asile pour cette nuit à

un Arabe écarté de sa route, qui, d'après les mœurs pures de son pays, ne refusa jamais à personne l'hospitalité.

—Tu es Arabe ! je ne crois pas le nom de ce peuple inconnu au Cathay.

—L'esprit plein d'une beauté qui parla longtemps à mes sens et à mon cœur, qui m'a trahi sans que j'aie cessé de lui être fidèle, et dont ma fierté a juré la mort sans que moi-même j'en chérisse davantage la vie; j'errais dans la chaîne de montagnes à laquelle ce désert est adossé, quand j'ai entendu de loin le cliquetis des armes qui se heurtent, et les gémissemens lugubres des hommes qui s'entre-tuent. La scène terrible se passait non loin d'un pont de mauvais augure, bâti par Rustan, que tu connais sans doute, puisqu'il n'est pas éloigné d'ici d'un grand nombre de parasanges.

Ce mot de *Rustan* n'a rien de la consonnance des noms chinois. Cependant il semble, à mon oreille, que ce n'est pas pour la première fois qu'il m'a été prononcé.

—Le combat était engagé entre un guerrier vêtu à l'Égyptienne et quatre Ismaéliens, dont l'un venait, sans doute, d'être désarmé. A l'acharnement qu'on mettait de part et d'autre, je vis bien que c'était un combat à mort; mais

la partie me parut si inégale, qu'entraîné par l'honneur, la première vertu de l'Arabe, je m'élançai, sans hésiter, vers le champ de bataille, pour secourir l'Égyptien contre des ennemis moins accoutumés à combattre qu'à assassiner: la distance qui nous séparait rendit mon zèle inutile. Quand j'arrivai, trois des Ismaéliens étaient étendus, sans vie, sur la roche teinte de leur sang; et le quatrième ayant voulu poursuivre son ennemi triomphant sur un pont de branches d'arbres entrelacés que celui-ci avait eu l'adresse de couper avec son cimeterre, était tombé dans un abîme. La mort des vaincus et la retraite précipitée du vainqueur ne me donnaient aucune lumière sur cet étrange événement. Je m'approchai tout pensif du pont, pour retourner dans ma retraite; mais, comme il était coupé, je fus contraint de faire un immense détour au travers des roches et des fondrières, pour rencontrer le niveau de ma route. Comme je ne pouvais m'orienter que d'après les pics des montagnes, qui se ressemblent tous dans cette chaîne inaccessible aux humains, je me suis égaré. Enfin, après cinq heures de la marche la plus pénible et la plus infructueuse, j'ai aperçu dans le lointain cette tour à sept étages, et je me suis déterminé à venir deman-

der un asile à celui qui l'habite; bien persuadé que, puisque cet édifice était l'ouvrage d'un être civilisé, j'y trouverais un homme, et que je ne serais pas repoussé.

—Tu m'as rendu justice, et ton attente ne sera point déçue : d'ailleurs, tu viens de voler au secours d'un infortuné, et tu as droit à ma reconnaissance : ce que j'oserais refuser à l'humanité, je l'accorderais encore à l'estime que m'inspire ton courage.

—Tranquille maintenant sur mon sort, puis-je te demander où l'erreur de ma route m'a conduit; cette retraite solitaire m'est parfaitement inconnue ; je ne me reconnais point aux sinuosités de cette rivière, à l'anse que forme la mer dans le lointain de cette perspective, encore moins aux arbustes qui croissent dans ce vallon, et à l'architecture de cette tour à sept étages.

—Tu es dans l'Empire du Cathay : ce fleuve est le Hoang-Ho : cette masse d'eaux, qui termine la perspective, est la mer Jaune ; les arbustes, qui couronnent ce vallon, produisent le thé : nous sommes au vestibule d'un Temple consacré au plus illustre des Sages : moi-même, tout Chinois que je crois être, je ne tiens l'asyle que j'offre de partager avec

toi, que d'un respectable Mandarin qui a gouverné vingt ans cette vaste monarchie.

—Le Hoang-Ho, la mer Jaune, le Cathay même, tout est ici nouveau pour moi : si je n'étais pas à l'épreuve de toutes les illusions, je croirais qu'une Magicienne m'a transporté, avec la baguette des enchantemens, à une des extrémités du monde.

—Quoi ! le Cathay serait inconnu à un Arabe! Il n'aurait jamais entendu parler d'un Empire né avec le Globe, et qui ne tombera qu'à l'époque de sa chute!

—Pardon : mais né pour la guerre, j'ai peu cultivé l'histoire; l'Arabe, confiné sur le sol embrasé et aromatique qui l'a vu naître, n'a qu'une imagination et des bras : des bras pour terrasser son ennemi, et une imagination pour chanter sa maîtresse.

—Arabe, ton ingénuité m'intéresse : je serais tenté de croire que, puisque tu as rompu avec ton amante, ce n'est pas de ton côté qu'est la perfidie : quel est ton âge?

—Vingt ans.

—Vingt ans, avec de la franchise et de la bravoure! Oh! je serais ton garant..... si l'on pouvait jamais l'être d'un homme!

—Etranger, tu me dis ce mot avec un

accent qui me ferait entendre que tu as eu à t'en plaindre.

—Mon accent te trompe. Je viens de renaître à la vie, et je ne connais encore d'hommes que le Mandarin qui me protège ; et toi..... mais je m'aperçois que tes paroles sont contraintes, en sortant de ce casque guerrier qui étouffe ta voix : crois-moi, dépose cette armure qui convient si peu quand on demande l'hospitalité à l'ami de la paix.

—Je t'obéis : voici ma cuirasse, ma cotte-d'armes et mon hausse-col : je défais les agrafes qui retiennent sur ma tête le poids importun de mon casque.... Mais d'où vient ce mouvement de surprise? Est-ce que mon visage t'inspire de l'effroi ?

—Pardonne, Arabe, à une curiosité que je croyais avoir abjurée pour jamais : mais, réponds-moi, quel est ton nom ?

—Je m'appelle Kondemir.

—Kondemir!..... ce nom semble réveiller dans mon entendement des idées sinistres : écoute, jeune Etranger, je t'estime assez pour désirer que tu ne t'appelles pas Kondemir.

—J'avais cru n'avoir pas dégradé par ma vie la pureté de ce nom, que je tiens de mes ancêtres.

— Eh! qui te dit que tu le dégrades?..... mais, dans l'Empire du Cathay, un homme d'une ame profondément perverse..... qui, je crois, me fut cher,.... se nommait Kondemir, et ce nom m'est odieux.

— Je ne sais point contrister un être sensible qui m'ouvre son cœur et l'entrée de sa retraite; puisque le nom que je reçus en naissant te rappelle des souvenirs amers, je l'oublierai tant que j'habiterai cette tour : je ne veux avoir d'autre nom ici que celui que je tiendrai de ton amitié.

— J'aurai encore une faveur à implorer de toi : il paraît que le nom de ton amante pèse autant sur ton cœur que celui de Kondemir sur le mien : eh bien! ose me l'apprendre : je lutterai avec toi de délicatesse;.... et tant que tu seras dans cette enceinte, je m'étudierai à ne jamais le prononcer.

— Ce nom, qui devrait être pour moi égal à celui d'Arimane, et que je me surprends sans cesse à chercher dans les replis de mon cœur, est celui de Tige de Myrte.

— Tige de Myrte!

— Etranger, tu prononces ce nom avec un accent bien douloureux!

— J'en ignore le motif : car, enfin, il n'y a

point ici de Tige de Myrte. Que viendrait faire cette infortunée au Cathay? Se froisser entre le crime et l'infortune ! reprendre un cœur qu'elle a donné, et l'offrir à un Ange qui n'est plus maître du sien!..... Excuse, jeune voyageur, ce désordre d'idées. Un pouvoir inconnu semble avoir aliéné ma raison : aussi, pourquoi, par ton ingénuité indiscrète, es-tu venu compromettre le calme dont je commençais à jouir?..... Je suis loin de te faire un crime de ta franchise : je vois plus que jamais qu'une fatalité, tantôt bienfaisante, tantôt cruelle, rend illusoire ce jeu de nos organes, que nous appelons liberté : mais veux-tu me rendre ma sérénité? ne nommons plus dans nos entretiens ni Tige de Myrte ni Kondemir : fais plus encore, reprends ton casque et ton armure, mes regards tombent avec peine sur toi, et j'aime mieux habiter avec ton ame qu'avec ton visage. —

L'Arabe ne pouvait concevoir comment un habitant du Cathay pouvait frissonner en entendant nommer Tige de Myrte et en voyant Kondemir : cependant il obéit, et, malgré la fatigue de sa route, il revêtit son casque et sa cotte-d'armes. A peine cette toilette martiale fut-elle achevée, qu'on vit accourir à pas

précipités vers la Pagode ce même Paladin d'Égypte, qui avait tué quatre Ismaéliens chargés d'apporter sa tête.

Ce Paladin, haut de six pieds, et d'une corpulence proportionnée à sa taille, avait le teint blafard, le regard farouche et le front cicatrisé de blessures; sa chevelure épaisse et hérissée comme la crinière du lion, présentait de loin l'image d'une touffe de couleuvres: on ne pouvait lever les yeux sur lui sans les baisser à l'instant, par un mouvement involontaire: la tête de Méduse, qui pétrifiait ses spectateurs, pouvait avoir été imaginée par les Poètes d'après un pareil modèle.

« Je suis Octar, dit-il d'une voix tonnante;
» j'ai massacré Almoadan, mon maître, parce
» qu'il opprimait mon pays, et surtout parce
» qu'il déplaisait au Sultan de la Montagne:
» je dois paraître un Dieu tutélaire à tous les
» êtres nés libres, qui regardent la tyrannie
» comme le fléau le plus terrible du genre
» humain.

» Timour, pour prix d'un si grand service,
» m'a fait don d'une de ses anciennes favo-
» rites, qui réside dans ces défilés du Liban:
» mais Timour est un traître qui ne me récom-
» pensait que pour m'assassiner; au passage

» d'un pont, j'ai interprété des intelligences » criminelles entre mes guides : alors, j'ai » saisi le cimeterre de celui qui m'approchait » le plus près, et je m'en suis servi pour ôter » la vie à mes vils ennemis. Ce dernier ex- » ploit est un nouveau titre, pour avoir la » beauté dont j'ai fait deux fois la conquête; » errant dans ces solitudes immenses qu'elle » a choisies pour sa demeure, je la demande » à tout ce qui peut répondre à ma voix : » Tige de Myrte est son nom; on la dit le » chef-d'œuvre de la nature, et elle ne doit » être inconnue à aucun être qui sait aimer. »

A ce nom de Tige de Myrte, le Chinois fit un mouvement qui tenait à la fois de la surprise et de l'indignation; il porta involontairement sa main sur son cœur, qui battait avec violence; mais fixant ensuite son vêtement, le fleuve dont il entendait les flots frapper à grand bruit ses rivages et l'architecture de la Pagode : Tu te trompes, Octar, dit-il, je crois connaître cette Tige de Myrte, et elle n'habita jamais l'Empire du Cathay.

Kondemir, dont toutes les passions étaient impétueuses, mit moins de calme dans sa réponse : Egyptien, dit-il, tu crois donc avoir conquis une femme, parce que tu as massacré



un Roi : voilà un beau titre, sans doute, pour plaire à un sexe timide, dont la paix est l'élément : il ne te manque plus, pour attendrir Tige de Myrte, que de porter à ses pieds la tête sanglante de cet Almoadan, qui ne t'avait pas fait Capitaine de ses Gardes pour l'assassiner.

— Tu parles avec bien de l'audace au fléau des tyrans de l'Asie : on dirait que tu connais Tige de Myrte, que tu la protèges.

— Je n'ai point l'orgueil de protéger la beauté : on ne protège que ce qu'on a la bassesse d'acheter : mais je connais Tige de Myrte, et il n'est pas donné à l'assassin des Rois d'en faire la conquête.

— Tu la connais! il faut que ses charmes surpassent encore sa renommée, pour que tu mettes à la défendre une chaleur qui m'outrage.

— Oui, Octar, Tige de Myrte est le chef-d'œuvre de l'amour : jamais on ne vit réunir autant de grâces à autant de sensibilité : on ne peut l'approcher sans sentir qu'on a un cœur, et on ne saurait la quitter sans reconnaître qu'on ne l'a plus.

— Guerrier, tu t'es trahi : tu aimes Tige de Myrte.

— Eh bien! pourquoi m'en défendre? Oui, il fut un temps où elle subjugua toutes les puissances de mon ame, où je n'existais que par elle et pour elle, où un de ses regards m'attestait le néant de tous les trônes de l'univers: la barbare! elle me jugea mal; elle fut perfide, parce qu'elle me crut criminel; et, depuis ce moment, je la hais..... je le crois, du moins..... et, dans mes projets sinistres de vengeance, je me surprends quelquefois à conjurer sa mort.

— Je suis ravi que Tige de Myrte te soit odieuse: car, d'après le portrait que tu viens d'en tracer, je sens que je la disputerais à l'univers, et surtout à toi.

— Octar, tu ne me connais pas: je n'ai pas moins de fierté que je n'eus de tendresse; il me suffit que Tige de Myrte ait parlé un instant à mon ame, pour que je ne déshonore jamais l'autel où j'ai sacrifié: Tige de Myrte, toute perfide qu'elle est, est ma propriété; moi seul je puis disperser les élémens qui identifient son existence avec la mienne; et, quand elle tiendrait le poignard sur mon sein, je la défendrai encore contre le téméraire qui, pendant que je respire, oserait l'aimer.

— Ton courage me plaît, et je t'estime assez

pour me mesurer avec toi : cède-moi Tige de Myrte, ou défends ta vie.

— J'accepte le défi : je trouve quelque orgueil en empêchant Tige de Myrte d'être ta victime, de venger, par ta mort, Almoadan et les Rois.

— L'inconnu, pendant cet entretien, avait paru violemment agité; lorsqu'il vit que l'effusion du sang était l'issue nécessaire de la querelle, il s'élança entre les deux guerriers; et, prenant à part le farouche aggresseur : Octar, lui dit-il, tout, dans ces lieux enchantés, est plein de Tige de Myrte. Invisible pour toi, elle t'entend; elle prend le plus vif intérêt à une cause, où elle ne t'a point choisi pour la défendre : crois-moi, cesse de défier ce guerrier généreux; car, si le Ciel, trompant son courage, le faisait tomber sous tes coups, elle ne recevrait ton hommage qu'en te frappant d'un coup de poignard.

L'assassin d'Almoadan, curieux de savoir de quelle bouche partait un discours qu'il trouvait aussi étrange, soupçonnant peut-être que c'était Tyge de Myrte déguisée qui lui parlait ainsi, souleva un peu le chapeau de feuilles de bambou qui voilait son visage; et, à la vue

de cette couleur africaine, qui contrastait avec les grâces de son adolescence, il sourit de dédain, tira son cimeterre, et se présenta sur le champ de bataille.

Dans l'intervalle, Kondemir avait défait son casque, sa cotte-d'armes et sa cuirasse; car son honneur répugnait à combattre un adversaire presque nu, lorsque lui-même offrait sur son corps invulnérable toute l'armure de l'ancienne Chevalerie. A la vue de ce corps svelte et nerveux, qui rappelait les prodiges d'amour exécutés au passage de l'Oronte et à l'incendie de la Mosquée, Tige de Myrte (car c'était elle-même) se trouva presque tout-à-fait désenchantée. Sentant renaître quelques étincelles d'un feu qu'elle croyait tout-à-fait anéanti : Kondemir, dit-elle à demi-voix, je connais ton amante : elle ne fut point perfide, tu vas combattre pour elle; apprends qu'il faut vivre pour lui rendre justice un jour, et songe que ce n'est que par ta victoire que tu peux la mériter.

Ce mot doubla le courage de l'Arabe, et par conséquent ses forces; il avait d'abord été tenté de se prévaloir, auprès d'Octar, de ce que, quelques heures auparavant, il avait volé à son secours, lorsqu'il était assailli à la fois

par les quatre Ismaéliens; mais du moment que l'amour lui fit un devoir, non d'éluder le combat, mais de vaincre, il jugea indigne de lui d'affaiblir les coups d'un adversaire, en lui tendant le piége de la reconnaissance, et il se présenta en silence sur l'arène, se plaçant en face du prétendu Chinois, comme pour le faire juge du zèle qu'il allait déployer, pour mériter le prix de sa victoire.

Le combat ne fut pas long, parce que Kondemir était impatient de vaincre, et l'Égyptien d'avoir Tige de Myrte en sa puissance : le dernier donna à son ennemi un violent coup de cimeterre sur l'épaule, qui lui fit une large blessure; mais la lame étant restée accrochée un moment au manteau de l'Arabe, celui-ci, de son instrument de mort, fit voler la tête du farouche Octar, qui alla tomber aux pieds de Tige de Myrte, en vomissant un reste de blasphême.

Kondemir ne jouit pas long-temps de son triomphe; car le sang qui coulait à gros bouillons de son épaule entr'ouverte, épuisa bientôt ses principes de vie, et il tomba sans connaissance sur le cadavre d'Octar, qui couvrait de sa vaste circonférence le champ de bataille.

On peut juger des tourmens de la sensible

Tige de Myrte, quand elle vit Kondemir évanoui près du rival farouche qu'il avait immolé à l'amour : elle se précipite sur ce corps inanimé, déchire ses propres vêtemens, et tente d'étancher un sang qu'elle trouve si pur, depuis qu'il l'a prodigué pour elle : mais tous ses efforts auraient été vains, et le généreux Arabe allait périr, quand elle aperçut Orondate.

Le Sage du Liban avait été instruit, par le Mandarin, que son protégé voulait passer la nuit seul dans la tour de Cong-fut-sée; et, redoutant les suites, soit de sa faiblesse, soit de son délire, il était accouru pour veiller avec son intéressante pupille, ou du moins pour la protéger contre elle-même pendant son sommeil : le spectacle de l'Égyptien sans tête, et de Kondemir étendu près de lui, dans les bras de Tige de Myrte, lui parut une merveille plus étonnante encore, que celles qu'il opérait tous les jours avec la baguette de la Philosophie : cependant il ne songea point à en demander une explication indiscrète : un moment de délai pouvait perdre l'Arabe, et il se hâta d'appliquer le styptique puissant de l'agaric sur sa blessure.

Quand Tige de Myrte se vit tout-à-fait ras-

surée sur la vie de Kondemir, elle se jeta, avec toute l'expression du sentiment, au cou de l'auguste Vieillard : O mon père ! dit-elle, le bandeau est déchiré, le cœur de Kondemir est pur, et bientôt, peut-être, je serai digne et de lui et de toi.

Quoi ! ma fille, répond Orondate, le Ciel approuverait les soins que j'ai pris pour te rendre heureuse malgré toi ! ce serait sous d'heureux auspices que je t'aurais enlevée des bras de l'amant de Bouton de Rose, pour te faire transporter dans cet asyle de la paix, qu'un meurtre cependant vient d'ensanglanter ! Kondemir ne t'aurait pas reconnue, quand tout te disait infidèle, et il te retrouverait en ce moment pour t'aimer !

Non, repart la jeune Sultane, Kondemir ne me reconnaît pas, mais il m'aime encore, sans s'en douter : moi-même, s'il faut en croire un pressentiment secret, qui m'a toujours éclairé sur ma destinée, moi-même, dis-je,... embrasse-moi, mon père ; aide-moi à me guérir ; et surtout éloigne de mes yeux Ariel.

Tige de Myrte parlait encore, quand elle aperçut dans le lointain une espèce d'intelligence céleste qui, les cheveux épars, une écharpe couleur de rose, flottante sur ses

épaules, et une lettre à la main, accourait avec la rapidité de l'éclair, pour parler à Orondate. Cette intelligence céleste était Ariel.

Une apparition aussi imprévue fit tressaillir, malgré elle, la jeune infortunée; les vagues des passions roulèrent, en sens contraire, dans son cœur sensible : de ce moment, elle s'occupa moins de la position critique de l'Arabe; et, les yeux fixés sur l'amant de Bouton de Rose : Mon père, dit-elle avec un saisissement qui semblait tenir de l'aliénation de son esprit, tu le vois, c'est le Ciel qui l'a envoyé : ne te hâte pas d'exaucer mes vœux, je n'ai pas encore assez de force pour supporter ma guérison.

Je ne vois que trop, dit le Sage, en se penchant sur le sein de sa pupille, qu'il est une classe d'infortunés qui voit sans cesse défaire, par le Génie du Mal, ce que fait pour elle le Génie du Bien : n'importe, achevons notre ouvrage, et ne blasphémons pas la Providence.

Cependant Tige de Myrte, sur les instances d'Orondate, regagna le pavillon de Cong-futsée; et le Vieillard, voyant Kondemir tout-à-fait revenu à lui-même, voulut apprendre de

sa bouche l'histoire de la mort de l'Égyptien, et de sa propre blessure.

Au milieu du récit, l'Ange de l'Orient vint baiser la main d'Orondate, et lui présenter une lettre de Timour: Pardonne, mon père, dit-il, si j'ai surpris, peut-être contre ton gré, le secret de cette retraite : mais l'envoyé du Sultan menaçait d'enfoncer les portes de ton séjour, si tu restais invisible : alors, sur quelques indices que m'a fait donner Adine, j'ai suivi la trace de tes pas pour avoir ta réponse.

Le Sage brise, avec quelque inquiétude, le sceau de la lettre, et lit ces mots, qui semblaient tracés de la propre main du Sultan de la Montagne.

« J'ai été sur le point, illustre Vieillard, » de perdre ma Couronne : le trait de génie » qui m'a sauvé fera sourire les ames fortes, » et contristera la froide sagesse : quoi qu'il en » soit, je règne encore, et mes ennemis ne » sont plus.

» Un seul a échappé à mon courroux, et » c'est le plus dangereux : je ne te propose » pas de l'enfermer dans tes tombeaux, avec » les tyrans qui provoquaient notre vengeance : » ce serait trop honorer l'être abject qui ne

» sait que massacrer les Rois, et non gou-
» verner les hommes.

» La victime que mes Ismaéliens t'amènent, » s'appelle Octar; c'est l'assassin d'Almoadan: » je ne sais si ces instrumens serviles de mes » volontés devineront, à mon silence énergi- » que, que le téméraire qui osa me défier » mérite la mort, et que s'il traverse le pont » d'Arimane, c'est pour être précipité dans » l'abîme.

» Tu suppléeras, Orondate, à l'inexpé- » rience de mes Ismaéliens : tu manies la » foudre avec plus d'adresse que moi; et, » puisqu'il ne s'agit ici que de délivrer la » terre d'un scélérat qui pèse sur sa surface, » je me flatte que tu ne refuseras pas d'en » faire usage.

» J'ai été obligé, pour rendre sa révolte » inutile, de lui promettre qu'on lui livrerait » Tige de Myrte : la Sultane est bien coupa- » ble, sans doute, mais elle serait trop punie » si elle tombait au pouvoir d'un pareil mons- » tre; et si j'étais assez pervers pour ordonner » un pareil sacrifice, tu aurais la grandeur » d'ame de me désobéir.

» Je n'ai rien à prescrire au Sage primitif » qui tient la destinée des hommes dans sa

» main : mais Octar, en massacrant le Sou-
» verain de l'Egypte, a outragé tous les Rois ;
» et le bienfaiteur de ma Monarchie m'enver-
» rait sa tête. »

Pendant cette lecture, l'Envoyé du Sultan, qui avait suivi de loin Ariel, avec ses satellites, s'approchait du lieu de la scène. Orondate se retourne froidement : Aga des Ismaéliens, dit-il, va dire à ton maître que, quoique mes mains soient pures, ses vœux terribles ont été prévenus : un combat singulier, dont je n'ai point donné l'ordre, a fait périr honorablement l'être farouche qui ne devait mourir que sur l'échafaud ; fais traîner dans les eaux de ce fleuve le corps sanglant de son ennemi, et porte-lui sa tête.

Les mêmes Soldats qui accompagnaient l'Envoyé, après avoir délivré le sol de l'asyle de la paix, du fardeau impur des restes d'Octar, tressèrent un lit mobile avec des feuilles de bambou et des branches de palmier ; ils y placèrent le faible Kondemir, et, sous la conduite d'Orondate et d'Ariel, ils reprirent la route de la Grotte aux Merveilles.

CHAPITRE XXXI.

Reconnaissance qui sauve Ariel des piéges d'Adine et de l'Amour.

—Adine, intéressante Adine, je vais te perdre, et ton absence laissera un grand vide dans mon cœur.

—Eh! pourquoi te quitter, ô le plus digne des pères? Je me trouve si bien dans cet asyle de paix, où tu as prodigué les enchantemens!

—Timour t'attend, ma fille : tu vas reprendre la place que tes talens t'avaient donnée dans ses États, et tes grâces, dans son cœur.

—Timour, mon père! le tyran qui exile ses maîtresses, qui leur enlève les charmes dont il a joui; qui, du lit nuptial où il les a couronnées de fleurs, les envoie au supplice!

—Ce n'est pas à Timour que tu te dois, c'est à ses peuples que tu as si sagement gouvernés; songe que de toutes les favorites qui ont régné dans Masiath sous son nom, tu es la seule qui aies eu l'art d'apprivoiser ce lion avide de sang, et de faire servir à opérer de grandes choses

un génie, que le sentiment de la toute-puissance entraînait à la férocité.

—Il est vrai que j'ai fait quelque bien au sérail et dans sa capitale; et, malgré la générosité qu'il a déployée dans ses fêtes, malgré la fidélité qu'il me conservait et que je ne lui demandais pas, le spectacle des heureux qui bénissaient mon nom, a été, pendant l'année de mon règne, mon unique jouissance.

—Les peuples, ma fille, ont besoin plus que jamais que ton humanité s'interpose entre eux et un sceptre qui les écrase : hier même, sa politique sanglante s'est ouvert un abîme de tyrannie dont je n'ose mesurer la profondeur. Voici la lettre qu'il m'écrit : juge, par les horreurs qu'il avoue, et encore plus par celles qu'il dissimule, de sa dangereuse perversité.

—Cette lettre allume dans mes veines la fièvre de l'indignation.

—Eh bien! ma fille, chaque minute de délai de ta part laisse peut-être consommer un nouveau crime : tu délibères, et Timour verse le sang : tu comptes les momens qu'il te reste à passer auprès de moi, et le tyran compte ses victimes.

—Ecartons, mon père, tant que je serai

dans tes bras, ces idées qui me font frissonner; mon imagination que tu attristes, demande à se reposer sur des objets plus rians. Dis-moi: si je vais aujourd'hui à Masiath, l'Ange qui m'a consolé dans mes peines, l'Ange qui m'a sauvé des atteintes de la foudre, sera-t-il du voyage?

—Adine, viens, que je te serre dans mes bras paternels: laisse à ma tendresse le soin d'obtenir le retour de ta raison.

—Eh bien! mon père, tu as lu dans ce cœur déchiré: un pouvoir inconnu m'entraîne; je ne m'appartiens plus à moi-même: que dis-je? je suis menacée d'un délit plus grand encore: si le Ciel ne me réveille par un coup de tonnerre, bientôt je ne serai plus à toi.

—Je suis loin, ma chère Adine, de te faire un crime de céder à la fatalité; mais s'il était en ton pouvoir de rendre à ta vertu son antique ressort, si tu pouvais épurer ta faiblesse par un grand sacrifice!.... écoute, j'ai besoin ici de toute ta franchise: Ariel, que j'ai vu dans tes bras, a-t-il des droits sur toi?

—Emportée par la fougue impétueuse de mes sens, je les lui avais donné tous, et cet être céleste m'a respectée.

—J'attendais cette sublime réserve de l'a-

mant de Bouton de Rose, mais à peine osais-je y croire.

—Il faut tout dire à mon père.... Égarée par mon délire, j'avais ourdi contre son inexpérience la trame la plus ingénieusement perfide; je voulais arriver à son cœur par ses sens; mais Ariel, sans cesser de répondre à l'intérêt que je lui inspirais, a tout déconcerté: ses sens ont paru embrasés, et son cœur est resté pur; il a rendu inutile le piége qu'il ne voyait pas, et je n'ai triomphé de lui qu'au profit de ma rivale.

—Mais enfin, c'est Adine qu'il pressait d'une main timidement hardie, qu'il couvrait de ses baisers de feu.

—Mon père se trompe : je n'ai pu porter l'incendie dans ses sens, qu'en empruntant l'image et le nom de Bouton de Rose ; ainsi chacun de mes triomphes attestait ma défaite. Adine, parvenue au dernier période, se serait regardée comme la plus abjecte des amantes; et Bouton de Rose, trahie par Ariel, se serait énorgueillie d'une pareille infidélité.

—Adine, je suis satisfait: le coup de foudre, plus sage que vous deux, m'empêche de rougir pour toi, et tout peut être réparé. Dis-moi, maintenant, ma fille : si, par un évènement

dont la bizarrerie échappe nécessairement à ton intelligence, tu pouvais expliquer à ta propre vertu le penchant irrésistible qui t'entraîne vers Ariel ; si, sans séduire une ame pure, sans outrager Bouton de Rose, et sans te préparer des remords, il t'était donné de presser sur ton sein l'Ange céleste qui maîtrise ta destinée.....

— O Dieu ! quel espoir consolateur je vois luire dans mon ame ! Achève, auguste Orondate, tu vas être deux fois mon père.

— Deux fois ton père, sensible Adine! Que ne puis-je avoir un seul titre, du moins, à ce nom, que je serais si fier de porter! Mais le Ciel ne remplit point ton attente : un autre que moi t'a donné le jour, et je ne suis devenu ton père que par le droit que ton infortune a donné à ma sensibilité.

— Il est vrai que je suis une orpheline abandonnée, presque en naissant, du Ciel et des hommes, faite peut-être pour enchaîner un despote tel que Timour, mais indigne de me dire l'égale d'une intelligence supérieure, telle qu'Ariel.

— Adine est trop modeste, Ariel ne saurait s'enorgueillir d'une plus brillante origine ; comme ma fille, il ignore jusqu'au nom des

auteurs de sa vie ; et, ce qui ajoute au rapport qui lie leur destinée, tous deux sont nés dans la même solitude du Liban, et peut-être dans le même berceau.

— Je n'avais pas réfléchi à cette dernière circonstance : il est vrai que nous naquîmes à cinq ans d'intervalle l'un de l'autre, sous une grotte naturelle, dans l'enceinte circulaire de rochers, et nos deux pères.....

— Eh! pourquoi deux pères ?

— Orondate, tu jettes dans mon ame un trait de lumière!

— Ecoute, Adine : tu m'as entendu parler souvent de l'écriture hiéroglyphique de l'obélisque, qui devait renfermer le secret de ta naissance.

— Sans doute ; et tu ne m'as pas dissimulé que tu voulais aller dans la capitale des Etats d'Almoadan, consulter, sur ce monument, l'Académie.

— Eh bien! le secret que je cherche depuis quinze ans est dévoilé, et cette traduction arabe, que je te présente, va lever un coin du rideau qui te cache ta généalogie.

— Mes yeux, ne me trompez-vous point ? Quoi! c'est de la maison d'un des illustres

Paladins des Croisades que je tirerais ma naissance !

—Une autre merveille, qui ne devrait pas être moins chère à ton cœur, t'attend : continue ta lecture. —

Sous ce rocher, réduit sauvage,
Ma jeune Adèle a vu le jour :
Cinq ans après, dans ce séjour,
Il lui naquit, pour l'esclavage,
Un frère beau comme l'Amour.

Je ne saurais poursuivre....... Je me soutiens à peine...... Ariel !...... J'ai donc perdu à jamais un amant !

— Il te reste un père....... Adine, ou plutôt Adèle, car c'est ton nom, et un nom qui m'est doublement précieux, je vais être pour toi un second Mainfroy, et tu me deviendras plus chère que jamais..... Au nom des Héros dont tu es descendue, des remords que tu donnas quelquefois à Timour, de ces pleurs même que ta vertu te fait répandre dans mon sein, ne contrarie pas la raison qui t'éclaire; le Ciel te donne un frère dans l'être le plus parfait qui soit jamais sorti du moule de la Nature : aie le courage de l'en remercier.

—Eh! croit-on que je ne sente pas le prix d'un pareil bienfait ? Peut-être la faveur eût

été plus grande, si elle avait précédé ma longue erreur! .... Orondate, aide-moi à supporter le poids de ce bienfait.

—Tu ne m'appelles plus du nom de *père*.

—Eh bien! mon père, le temps me guérira d'une faiblesse que j'abjure en frémissant; il effacera de mon souvenir l'être que je disputai à Bouton de Rose, l'être dont j'avais tant de plaisir à me dire..... Quel mot allais-je prononcer? Le crime profane donc encore mes lèvres, quand ma raison a consommé le sacrifice? .... O toi qui vas me tenir lieu de la Nature entière, ne m'abandonne pas! je ne m'aperçois que trop combien j'aurai de temps à dévorer mon cœur, avant de devenir aussi vertueuse que toi. —

Orondate, le coup une fois porté, changea habilement d'entretien; il eut surtout la prudence d'éviter de prononcer devant cette ame sensible le nom d'Ariel : c'eût été retourner le poignard dans sa blessure.

Cependant, après quelques détours ingénieux, le Vieillard eut l'adresse de mener Adine à parler elle-même de la bizarrerie de l'événement qui lui avait indiqué sa généalogie; il en profita pour tirer d'elle quelques éclaircissemens destinés à dévoiler tout-à-fait le se-

cret de sa naissance, bien déterminé à conserver dans son cœur tout ce qui, dans le débrouillement de cette intrigue mystérieuse, pourrait alarmer la Sultane et mettre à l'épreuve sa précieuse sensibilité.

Il apprit, dans le cours de l'entretien, que l'Adèle qui avait donné le jour successivement à Adine et à Ariel, n'avait que par les traits du visage quelque ressemblance avec la Princesse du même nom, qui avait épousé le jeune Orondate; la première était d'une petite taille, mais le feu pétillait dans ses yeux, et une expression singulière de sentiment vivifiait sa physionomie, tandis que l'Adèle Orondate, fille du Roi de Chypre, était une beauté romaine d'une haute stature, ayant plus de décence que de feu dans ses regards, fière de sa vertu et du respect qu'elle inspirait, mais moins faite pour subjuguer les hommes par ses grâces, que pour s'en conserver l'estime par son inaltérable dignité.

Une anecdote non moins étrange résulta des aveux d'Adine : c'est que le breuvage qui empoisonna Mainfroy fut présenté à la Sultane elle-même, alors âgée de cinq ans, par une grande et belle femme qui disparut à l'instant; que la jeune infortunée, tourmentée de

la soif, voulut en boire la première, et que déjà la liqueur avait effleuré ses lèvres, quand son père parut, lui arracha le vase, et avala d'un seul trait le breuvage qui devait lui donner la mort.

Cette confidence d'Adine expliquait ses convulsions et son état de délire, quand elle fut rencontrée mourante par Orondate; mais elle ne donnait aucune lumière sur le nom de la furie infernale qui avait préparé le breuvage, et encore moins sur le motif qui l'avait portée à un pareil attentat : le Vieillard ne se pressa point d'expliquer un fait inaccessible, par sa nature, aux calculs des probabilités, et il attendit en silence que le temps, qui dévoile tout, le conduisît par la main à la solution du problême.

Deux heures s'étaient écoulées dans ce pénible entretien. Adine paraissait plus calme ; la terreur, qui d'abord défigurait ses traits, avait fait place à une sorte d'affaissement qui n'inspirait que de l'intérêt; elle regardait plus souvent Orondate, elle lui serrait les mains avec plus de confiance, elle faisait naître le plus léger prétexte paur avoir occasion de l'embrasser. Aucun de ces mouvemens d'une sensibilité pure n'échappait au Sage; il profita

du retour de la Sultane à la raison pour lui proposer d'interpréter, ainsi qu'elle s'y était engagée, le billet énigmatique de Bouton de Rose; l'infortunée se recueillit un moment, ensuite elle demanda elle-même à en faire une seconde lecture.

Je me suis dit souvent : Prends les conseils d'Adine,
Prends-les avant l'aurore et sur la fin du jour.
Un Ange est-il reçu dans un certain séjour ?
La Vieille, dans son cœur, pénètre à la sourdine,
Et change en infidèle un amant sans détour.
Heureuse alors Adine, au péril s'il s'expose!
Mais malheur, si l'amant est bien sûr du retour!
La gloire disposa des destins de Timour;
De Timour aujourd'hui la Sybille dispose :
Elle gouverne tout, invisible à la Cour;
Le sceptre, le sérail, tout sur elle repose,
En disgrâce, en faveur, Reine ou rien tour à tour.
Respectons la vieillesse et la métamorphose.
L'une, au plus grand des Rois, livre Bouton de Rose.
L'autre jette Psyché dans les bras de l'Amour.

Hélas! dit Adine en jetant un soupir, il fut un temps où j'interprétai ces vers à celui...., qui n'est plus que mon frère....... où je les interprétai sous le nom de Bouton de Rose, et où j'étais écoutée...... Mais un siècle s'est écoulé, sans doute, entre ce moment et celui

où je parle . . . . . un siècle! n'est-ce pas, mon père? . . . .

Il fallut encore transporter l'imagination de la Sultane sur des objets étrangers, pour l'empêcher de reposer douloureusement sur le souvenir d'Ariel : ensuite Orondate, par une transition adroite, amena l'entretien sur son voyage à la Babylone d'Egypte; je voulais, dit-il, consulter l'Académie sur l'oracle énigmatique de Bouton de Rose; mais un ancien Eunuque, qui avait une longue expérience des intrigues de sérail, m'en a détourné : il a plié mystérieusement le billet, et m'a dit que l'ouverture du pli expliquerait tout à la personne qui avait le plus d'intérêt à en avoir l'intelligence.

Ce jeu d'esprit piqua la curiosité d'Adine, et c'était l'unique moyen de faire diversion à sa profonde tristesse : voyons, dit-elle, si je serai plus heureuse pour Bouton de Rose que pour moi . . . . En effet, je crois entrevoir. . . . Oui, c'est cela. . . . . . Examinons maintenant si, en pliant le papier en deux, et en ne lisant que la seconde partie du billet, je trouverai un sens suivi aux demi-vers de l'ouvrage.

Prends les conseils d'Adine ;
Et sur la fin du jour,
Dans un certain séjour
Pénètre à la sourdine :
Un amant sans détour,
Au péril s'il s'expose,
Est bien sûr du retour.
Des destins de Timour
La Sybille dispose :
Invisible à la Cour,
Tout sur elle repose :
Reine ou rien tour à tour ;
Et la métamorphose
Livre Bouton de Rose
Dans les bras de l'Amour.

Ah ! mon père, dit Adine après un long silence, par quelle fatalité faut-il que tu n'aies consulté l'Académie, que lorsqu'il n'était plus temps de vaincre ma destinée ? Si cet être qui m'est si cher. . . . . qui est mon frère . . . . était parti pour Masiath, à l'époque où ce fatal billet a été apporté par la colombe, j'aurais mon innocence, et Bouton de Rose serait sans rivale. . . . . . Au reste, le Ciel veut mon éternelle infortune : il sera obéi ; je me rendrai auprès de Timour, et ton fils . . . . . (permets, Orondate, que je ne lui donne plus que ce nom) se rendra auprès de Bouton de Rose. . . .

alors égarée, cédant à l'ivresse du sentiment.... mais non criminelle........ je ne me connais plus .... pardonne, ô le plus généreux des bienfaiteurs; mais toi seul, tu ne saurais me guérir, me rendre à moi-même; vois les caractères tracés sur l'obélisque par l'ordre de ma mère mourante : le sens n'en est point énigmatique; mon fils, dit celle qui me donna le jour, mon fils...... (c'est l'être que je dois aimer et fuir à jamais)......

Mon fils, à Dieu reste fidèle,
Et rends Adine à la raison.

CHAPITRE XXXII.

De la Théologie orientale sur les Anges. Insurrection des Anges de Masiath.

Vous tous, mes amis, qui, bercés depuis votre adolescence des contes bleus de la Théologie, ne voulez plus expliquer les phénomènes d'un monde raisonnable qu'avec la clef de la raison; vous qui, fatigués d'embrasser des nuages, comme Ixion, ne voulez plus voyager dans le monde aérien des Intelligences; vous enfin qui croyez trop aux lois immuables d'un Dieu rémunérateur et vengeur, pour ajouter foi aux dogmes versatiles d'un Prêtre d'Anubis, d'un Bonze de Foë, ou d'un docteur de Sorbonne, croyez-moi, ne vous rejetez pas dans ce chaos d'absurdes mysticités, que l'imposture religieuse vous condamnait à débrouiller; que le nom même de *Théologie* soit banni de votre grammaire, et ne lisez pas ce chapitre.

Pour vous, mes amis, qui attachez l'intérêt de la curiosité à suivre dans toutes ses divagations mon historien arabe, peut-être même qui le croyez trop instruit pour ne pas divaguer à

dessein, surtout quand le fil des événemens ne lui échappe jamais; vous qui aimez Ariel et Bouton de Rose, qui vous surprenez même quelquefois à ne pas trop haïr, dans ses grandes conceptions criminelles, mon Sultan de la Montagne, que l'idée d'être Théologien, dans un ouvrage fait pour sourire à votre imagination, n'alarme pas trop votre goût, eh! croyez-moi, lisez ce chapitre.

Kondemir, épuisé dans son duel avec Octar, par l'abondance du sang qui était sorti de sa blessure, étendu sans force sur un lit de roses qu'Orondate lui avait fait préparer, au haut de la plate-forme d'un de ses pavillons, semblait avoir fait divorce avec ses sens, et n'exister que par son entendement; comme par sa position il ne pouvait porter ses regards que sur le Ciel, qui semblait le couvrir de son immensité, les idées terrestres n'arrivaient pas jusqu'à son intelligence; il s'imaginait avoir quitté, pendant quelques momens, sa dépouille mortelle, et parcourir les sept orbes du firmament sur les pas de Tige de Myrte, avec qui il s'était réconcilié. Dans ces momens d'exaltation, ses yeux rayonnaient, sa tête devenait lumineuse, et il avait l'air de Moïse sur le mont Sinaï, ou

de la jument ailée de Mahomet, quand elle voyagea dans les sept planètes.

Orondate, disait-il au Vieillard qui l'observait avec l'intérêt d'un père et la curiosité d'un Sage, Orondate, daigne m'éclairer : le premier jour que je me présentai dans Masiath, Timour me proposa d'entrer, en qualité d'Ange, dans son Paradis : est-ce que je puis, sans franchir les bornes de la vie, revêtir le corps aérien d'une intelligence céleste? Y a-t-il un Paradis ailleurs que dans les déserts de l'espace, et surtout y serais-je dans les bras de Tige de Myrte ?

Kondemir, dit le Sage, Timour s'est joué long-temps, pour ses grands desseins, de ta touchante ingénuité; il fallait fasciner tes yeux pour les empêcher de s'ouvrir, te conduire de la volupté à l'oubli de toi-même, et te faire Ange pour te rendre assassin ; il est heureux pour toi que ce ne soit pas dans son Paradis de Masiath que tu aies reçu le poignard qui toucha au tombeau du Prophète ; car, avec un degré d'exaltation de plus, tu aurais perdu la qualité d'homme : si le Sultan t'avait fait Ange, tu aurais égorgé Louis IX.

Dans tous les pays, Kondemir, où le cri de la Nature a démontré qu'il existait hors de

ce monde visible un Être suprême qui, loin des justices vulgaires, punit les délits secrets et récompense les vertus qu'on persécute, on a présenté, comme point d'appui à la morale, un lieu de récompense pour le juste qui n'est plus, et un lieu de peine pour le pervers qui échappe à la vengeance des hommes. Cette idée est si pure et si consolante, qu'elle est devenue la philosophie du Sage; elle donne un ressort si puissant à la politique, que peu à peu il en a resulté la religion de la multitude.

Il eût peut-être été à désirer que, d'accord sur le principe, les hommes s'en fussent tenus là, sans chercher à dresser la carte exacte d'un monde inaccessible à leurs regards; mais il faut des images précises, surtout à une multitude qui, n'existant que par ses sens, passe sa vie à espérer et à avoir peur. Alors les Poëtes-Théologiens, partant de la première idée philosophique, se sont amusés à construire, dans un espace invisible, un Paradis et un Enfer très-visibles, pour y loger les ames impalpables des méchans et des gens de bien.

Dans les pays les plus civilisés, on s'est toujours représenté l'ame du méchant tramant dans les ténèbres ses complots de perversité; alors on a cru devoir accumuler les ténèbres

dans le lieu de son supplice ; et telle est l'étymologie du mot d'*Enfer*, qui, dans son acception primitive, ne signifie qu'un souterrain. La Grèce, si lumineuse dans sa philosophie, et si ingénieuse dans ses fables, pour conserver un rapport exact entre le mot et la chose, plaça l'Enfer de la Mythologie sous la base de ses montagnes; on y descendait par la Grotte d'Aréthuse ou par l'Antre de Trophonius, et les cratères embrasés du Vésuve et de l'Etna étaient censés ses soupiraux. Il était difficile de rendre plus raisonnable une théorie émanée du Ciel, il est vrai, mais dont tous les détails contredisaient la raison.

Le Paradis a eu partout des architectes aussi ingénieux et non moins extravagans : c'est toujours sur les goûts dominans de la multitude que la Théologie en a dessiné le plan. Le Paradis désigne un verger, et, à ce titre, il convient singulièrement aux climats embrasés de notre Asie, où la suprême volupté consiste à goûter le repos à l'ombre d'un cèdre ou d'un palmier. Les peuples Ichtyophages, qui sont répandus sur les rivages de l'Océan, font couler, au milieu de leur verger céleste, un fleuve poissonneux : des Sybarites y dressent des amphithéâtres où, assis sur des

tomber avec grâce dans les bras d'une Aspasie.

Timour n'admet personne dans sa légion angélique avant quinze ans ; quand on en a passé trente, on meurt martyr de l'obéissance, aux pieds du tyran qu'on assassine, ou martyr du plaisir dans les bras des Houris qui sont chargées de la récompense.

On te promit peut-être, Kondemir, de t'unir à Tige de Myrte, quand tu aurais mérité d'entrer dans la cohorte des Anges. Infortuné jeune homme! avant même qu'on te chargeât d'apporter dans Masiath la tête de Louis IX, Timour avait envoyé Tige de Myrte au supplice.

Généreux Arabe, laisse tomber de tes yeux le bandeau de la crédulité ; sois tolérant sans faiblesse, religieux sans fanatisme ; ne quitte pas le beau nom d'*homme* pour prendre celui d'*Ange*. Qui sait si, rencontrant le Paradis dans ton cœur, tu n'y logeras pas un jour Tige de Myrte, et, ce qui ne flattera pas moins ta délicatesse, Tige de Myrte digne de toi.—

Pendant qu'Orondate soulevait ainsi le rideau derrière lequel les Anges, de la création des Despotes ou des Prêtres, travaillaient de tout temps à égarer la multitude, les Anges du Sérail de Masiath s'éclairaient un peu sur

les fourberies sacrées du Sultan de la Montagne ; ils avaient assisté à la fête de la Clémence, la nuit terrible où, à l'exemple du Sénat de Rome naissante, qui assassina, au milieu d'un orage, Romulus, dont il allait faire l'apothéose, le Sultan profita d'un coup de foudre pour anéantir tous les instrumens de l'insurrection d'Octar ; ils ne s'étaient même vus, dans le moment critique, séparés que par une enceinte invisible de quelques lignes, de l'abîme qui engloutit les rebelles ; et une terreur religieuse, dont ils n'avaient pu se défendre, avait fait courber leurs fronts avilis dans la poussière ; mais, ce premier tribut payé à une erreur sucée avec le lait, ils avaient réfléchi que la foudre n'avait frappé que les hommes qui osèrent blesser l'orgueil de Timour : la tête du meurtrier d'Almoadan, qu'on eut l'imprudence d'apporter le lendemain dans le Sérail, confirma les soupçons ; et ils dégénérèrent en certitude quand on apprit que, pour rompre le premier anneau de la chaîne qui devait conduire à la découverte du complot, le despote avait fait poignarder devant lui l'architecte qui avait bâti la galerie souterraine sur laquelle reposait la plate-forme : les yeux des Anges de la crédulité s'ouvrent dif-

ficilement, mais, quand une fois ils sont ouverts, ils pénètrent, aussi bien que ceux du philosophe, la cause de leur aveuglement.

C'est dans cette disposition des esprits que Timour, escorté de sa nouvelle garde d'Anges, se rendit, le surlendemain de l'effroyable Fête de la Clémence, au vestibule sauvage et hérissé de rochers qui conduisait à son paradis.

Là, paraissait renfermée, dans une espèce de palanquin, une femme à demi-nue, les yeux ceints d'un bandeau qui paraissait avoir servi de diadême, et les mains faiblement attachées avec les tresses de sa longue chevelure. Cette infortunée était Adine, que Timour, plus que jamais épris de Bouton de Rose, voulait mettre à la tête de ses Houris, jusqu'à ce que son infidélité pour l'amante d'Ariel le ramenât aux pieds de l'Enchanteresse, qu'il punissait et couronnait tour à tour, mais qu'il ne pouvait oublier.

Adine, épuisée de fatigue pendant la route pénible qu'elle avait faite au milieu des rochers du Liban, avait, en entrant dans les jardins de Masiath, succombé au besoin impérieux du repos. C'est le moment que le Capitaine des Gardes de Timour, d'après les ordres de ce Prince, avait choisi pour lui lier les mains et

lui bander les yeux. Car il importait, au succès des grandes vues du despote, que la Sultane ne sût point où on la conduisait, et, dans le cas où elle se réveillerait avant d'arriver dans sa nouvelle souveraineté, qu'elle ne pût, avec ses mains libres, entr'ouvrir son bandeau. Au reste, le confident de Timour s'y était pris très-ingénieusement, comme on vient de le voir, pour remplir les vues de son maître, sans offenser la beauté qui pouvait un jour régner sur lui; il n'avait fait servir que les beaux cheveux d'Adine pour tenir ses mains captives, et n'avait voilé ses yeux qu'avec une sorte de dignité en les entourant du diadême.

Le Souverain de Masiath, à la vue du palanquin, ne douta pas que ses ordres n'eussent été remplis. Mais dans le doute si l'assoupissement d'Adine était l'effet de l'affaissement passager de la nature, ou le résultat d'un breuvage, il résolut de respecter son sommeil. N'employant alors, pour se faire entendre de ses Anges, que cette langue des signes avec laquelle un maître dans l'Orient descend à communiquer avec ses esclaves, il ordonna, d'un geste impérieux, à celui qui l'approchait de plus près, d'enlever la Sultane et de la porter dans l'appartement des Houris. Celui-ci s'ap-

proche, voit une femme dont la figure et la coupe du corps excitent le plus grand intérêt, mais qui, par son bandeau, par les liens qui tiennent ses mains captives, semblait moins destinée à augmenter le nombre des favorites du Prince que celui de ses victimes; il témoigne alors, par un mouvement de tête très-expressif, sa pitié pour l'infortunée; et comme si son ame fière repoussait jusqu'à l'apparence de complicité, il revient tranquillement auprès de son maître reprendre sa place.

C'était pour la première fois, depuis que Timour régnait, qu'un Ange lui avait désobéi; il crut nécessaire de faire un grand exemple; et montrant au garde indocile, d'un côté le Ciel, et de l'autre un précipice qui était à ses pieds, toujours dans un silence profond, il lui donna, au nom du Dieu de Mahomet, le signal de s'y précipiter : l'Ange à l'instant s'incline, avec les apparences du dévouement; mais prenant le Sultan par la main, il lui montre d'un autre côté les ruines encore sanglantes de l'abîme, qui, le jour de la Fête de la Clémence, avait dévoré tant de victimes : Timour redoublait de rage; mais, toujours maître de lui-même, il ne permet ni à son visage de la peindre, ni à sa bouche de l'exha-

ler : seulement il saisit le bras de son Capitaine des Gardes, et, en le pressant avec violence, il instruit son premier esclave de son devoir : celui-ci ne balance pas, il tire son cimeterre de son fourreau, et le lève pour faire tomber la tête qu'on désigne à sa vengeance : mais trois Anges, qui observaient à l'écart tous ses mouvemens, s'approchent à propos, saisissent le Capitaine des Gardes, l'entraînent vers l'éminence qui dominait sur la fatale plate-forme, et le font rouler de rocher en rocher, au sein des décombres amoncelés, qui reçoivent l'infortuné, expirant de ses blessures, et se réunissent sur son cadavre.

Toute cette pantomime terrible avait à peine duré quelques minutes ; mais elle était faite pour laisser des traces ineffaçables dans l'ame d'un despote, à qui l'hérédité du pouvoir absolu avait fait entendre que, pouvant tout, il ne tenait qu'à lui d'oser tout, et qu'il était le maître né des hommes, parce que le hasard de la naissance l'avait fait commander à des hommes.

Timour, plus habile que les Cambyse et les Caligula, parce qu'au lieu de recevoir l'impulsion de son despotisme, il lui donnait celle de son génie, conserva sa tête dans le péril qui

le menaçait; il s'était aperçu qu'à l'exception des quatre Anges insurgés, le reste de sa garde n'avait pris qu'une part passive à la désobéissance; il va auprès d'elle, prépare les esprits par ces caresses touchantes, que le peuple abusé croit toujours émanées du cœur, lors même qu'elles ne partent que de la politique; et quand il s'aperçoit que les mécontens sont à demi-subjugués, il leur dit, avec adresse, qu'il vient s'entourer de leur fidélité.

Bientôt un hasard étrange sert les ressentimens de Timour : il y avait dans les interstices des ruines sauvages, qui formaient le site du péristyle, où se passait la scène, un Mancenilier, dont les exhalaisons perfides invitaient le passant à reposer sous son ombrage : le Sultan, à l'inauguration de ses jardins, avait fait planter cet arbre de mort, pour rendre plus pittoresque l'avenue effrayante qui conduisait à son Paradis; mais il avait fait prévenir ses Soldats et ses Eunuques de s'en tenir à une distance respectueuse, sous prétexte qu'étant sous la protection de l'Ange exterminateur, celui-ci, avec son glaive de feu, en défendait les approches; les Anges de Masiath, confinés d'ordinaire dans l'enceinte de leur retraite enchantée, ignoraient également les dangers

de l'arbre et la défense de Timour : le Chef de l'insurrection en fut la première victime ; accablé de fatigue et de soif, après avoir traîné péniblement, avec ses trois complices, le Capitaine des Gardes, dans le précipice, il voit un fruit vermeil courber vers la terre une des branches du Mancenilier, il s'en saisit et le dévore : les poisons des Medée et des Locuste n'ont pas un effet plus prompt : au bout de quelques minutes, l'infortuné ouvre des yeux hagards, appelle, d'une voix éteinte, ses compagnons, et tombe mort à leurs yeux ; ceux-ci le portent au pied de l'arbre lui-même, lui donnent son tronc pour appui ; et, pour récompense de leur zèle, après un quart d'heure d'anxiété, éprouvent une léthargie douloureuse, et s'endorment pour ne se réveiller jamais.

Ce prodige terrible de la physique ne s'opéra pas, au moment même où Timour se porta au milieu du bataillon des Anges : le despote avait déjà eu le temps de haranguer ses gardes. mais en homme consommé dans l'art de maîtriser les esprits, nous verrons qu'il tirera parti de l'événement, pour mettre son pouvoir chancelant à l'abri de nouvelles atteintes : se tirer, sans se compromettre, d'un danger

éminent qu'on n'a pas prévu, est le talent de tous les Rois heureux, et de tous les perturbateurs qui ont joué un rôle brillant dans les révolutions; mais faire servir ce danger même à se rendre plus absolu, employer à vaincre un ennemi puissant, jusqu'au poignard avec lequel il nous assassine, est l'apanage exclusif de quelques hommes à grand caractère, qui se sont montrés çà et là sur la scène du monde, de Pisistrate, de César, de Mahomet, et du Sultan de la Montagne.

Timour, au moment où le supplice du Capitaine des Gardes venait de s'exécuter, ne vit qu'une seule chose : c'est que les quatre rebelles, effrayés, pour ainsi dire, de la grandeur de leur conjuration, après avoir tiré l'épée contre leur Souverain, n'osèrent pas en jeter au loin le fourreau; il n'avait tenu un instant qu'à eux de s'élancer au milieu du bataillon des Anges, d'y dévoiler la politique infernale du Sultan, et d'appeler sur sa tête la vengeance de tout le sang que depuis vingt-quatre heures il avait fait répandre; alors la Nation Ismaélienne était éclairée, et le trône de Masiath n'avait plus de maître : cette minute, perdue par l'inexpérience, fut saisie par le génie : Timour va prendre par la main les

Chefs de la Cohorte, les amène autour du palanquin où reposait Adine, et leur parle ainsi :

« Vous voyez, mes amis, dans cette beauté
» qui sommeille, un des grands exemples des
» vicissitudes humaines : elle régna sur le peu-
» ple d'Ismaël, et elle devint esclave ; elle
» s'était endormie, la beauté la plus piquante
» de l'Orient, et elle se réveilla portant sur
» son visage noirci toutes les traces de la
» difformité.

» Une seule faute a fait ses malheurs : c'est
» celle que le Dieu d'Abraham, le Grand-
» Prophète Mahomet et moi, nous regardons
» comme la plus difficile à expier : la faute
» qui consiste à désobéir au représentant du
» Ciel, et à manquer de foi.

» Le Soudan des Français était venu, à la
» tête d'une horde insolente de Croisés, me-
» nacer le repos de l'Asie et son indépendance :
» Adine (c'est le nom de cette infortunée)
» osa défendre ce brigand couronné, que le
» Ciel avait proscrit, et dont je demandais la
» tête ; l'Ange exterminateur l'en punit : elle
» perdit en un instant sa légèreté, dont elle
» était si fière, la blancheur éclatante de son
» teint, que nos yeux soutenaient à peine, et

» cette fraîcheur de l'adolescence, avec la-
» quelle elle semblait défier les atteintes du
» temps : ainsi frappée par le Maître du Monde,
» elle ne pouvait plus régner sur nous, et j'en
» fis l'esclave d'Orondate. »

Les Chefs de la Cohorte des Anges étaient saisis d'un étonnement religieux ; ils ne pouvaient se lasser de contempler Adine ; tous l'avaient vue sur le trône de Masiath, occupée à faire bénir le règne de Timour par ses bienfaits ; quelques-uns l'avaient rencontrée dans les réduits les plus obscurs du Sérail, lorsque, noire, boiteuse, et presque décrépite, elle rendait des services abjects aux femmes qui, peu auparavant, n'auraient jamais aspiré à devenir ses rivales : ainsi, personne ne pouvait soupçonner que le Sultan en imposât à ses Gardes, et chacun était dans l'attente du second prodige qui avait rendu à Adine sa couleur, ses grâces, et son adolescence.

« Adine, ajouta Timour, n'avait, pendant
» une année de règne, offensé que cette fois
» le Ciel et la puissante Nation d'Ismaël ; le
» jour de la Fête de la Clémence, le Dieu qui
» veille sur nos destinées lui accorda son par-
» don, et elle reprit sa couleur, ses charmes,
» et sa séduisante jeunesse : il ne convenait

» pas que, quand le Ciel oubliait un délit,
» moi seul j'en conservasse le souvenir ; de ce
» moment, la grâce d'Adine fut entière, je la
» redemandai à Orondate, et elle revient ré-
» gner et sur moi et sur vous. »

Ce n'était pas sans un motif de politique profonde, que Timour jetait au milieu d'hommes simples et crédules, l'idée tutélaire de la beauté couronnée, qui tempère par sa douceur et par ses grâces le despotisme sauvage d'un Prince condamné, par sa politique religieuse, à mettre ses concitoyens en tutelle, et à assassiner les Rois; aussi fut-elle adoptée avec une sorte d'enthousiasme; Adine, jeune, belle et bienfaisante, ne pouvait paraître qu'un présent des Cieux à tous ces Anges d'Ismaël, accoutumés à voir la Divinité dans les Houris dont on leur offrait la jouissance.

« Et quand j'établis Adine votre Souveraine,
» ce n'est point un vain titre que je me pro-
» pose de lui déférer : elle résidera parmi vous,
» dans ce séjour d'enchantemens, qui est
» votre demeure habituelle : c'est là qu'elle
» présidera à vos jeux, qu'elle couronnera vos
» guerriers; et s'il s'en trouve parmi vous,
» dont les exploits méritent une récompense
» extraordinaire, c'est dans ses bras que vous

» cette fraîcheur de l'adolescence, avec la-
» quelle elle semblait défier les atteintes du
» temps : ainsi frappée par le Maître du Monde,
» elle ne pouvait plus régner sur nous, et j'en
» fis l'esclave d'Orondate. »

Les Chefs de la Cohorte des Anges étaient saisis d'un étonnement religieux ; ils ne pouvaient se lasser de contempler Adine ; tous l'avaient vue sur le trône de Masiâth, occupée à faire bénir le règne de Timour par ses bienfaits ; quelques-uns l'avaient rencontrée dans les réduits les plus obscurs du Sérail, lorsque, noire, boiteuse, et presque décrépite, elle rendait des services abjects aux femmes qui, peu auparavant, n'auraient jamais aspiré à devenir ses rivales : ainsi, personne ne pouvait soupçonner que le Sultan en imposât à ses Gardes, et chacun était dans l'attente du second prodige qui avait rendu à Adine sa couleur, ses grâces, et son adolescence.

« Adine, ajouta Timour, n'avait, pendant
» une année de règne, offensé que cette fois
» le Ciel et la puissante Nation d'Ismaël ; le
» jour de la Fête de la Clémence, le Dieu qui
» veille sur nos destinées lui accorda son par-
» don, et elle reprit sa couleur, ses charmes,
» et sa séduisante jeunesse : il ne convenait

» pas que, quand le Ciel oubliait un délit,
» moi seul j'en conservasse le souvenir; de ce
» moment, la grâce d'Adine fut entière, je la
» redemandai à Orondate, et elle revient ré-
» gner et sur moi et sur vous. »

Ce n'était pas sans un motif de politique profonde, que Timour jetait au milieu d'hommes simples et crédules, l'idée tutélaire de la beauté couronnée, qui tempère par sa douceur et par ses grâces le despotisme sauvage d'un Prince condamné, par sa politique religieuse, à mettre ses concitoyens en tutelle, et à assassiner les Rois; aussi fut-elle adoptée avec une sorte d'enthousiasme; Adine, jeune, belle et bienfaisante, ne pouvait paraître qu'un présent des Cieux à tous ces Anges d'Ismaël, accoutumés à voir la Divinité dans les Houris dont on leur offrait la jouissance.

« Et quand j'établis Adine votre Souveraine,
» ce n'est point un vain titre que je me pro-
» pose de lui déférer : elle résidera parmi vous,
» dans ce séjour d'enchantemens, qui est
» votre demeure habituelle : c'est là qu'elle
» présidera à vos jeux, qu'elle couronnera vos
» guerriers; et s'il s'en trouve parmi vous,
» dont les exploits méritent une récompense
» extraordinaire, c'est dans ses bras que vous

» la trouverez; elle disputera aux Houris, qui » seront sous ses ordres, le droit de vous » conduire par le bonheur à l'immortalité. »

Pendant ce discours, les Anges de la première hiérarchie avaient redoublé d'attention: leurs regards avaient erré tour à tour sur le Sultan et sur les charmes à demi-voilés d'Adine; et ces charmes, en parlant à leurs désirs, leur en avaient imposé sur la bonne foi du despote, qui leur en faisait entrevoir la jouissance : déjà tous leurs soupçons commençaient à s'évanouir, et ils étaient prêts à tomber aux genoux de Timour : celui-ci, qui lisait leurs pensées les plus secrètes, dans le jeu varié de leurs physionomies, profitant de son ascendant, se hâta de combattre leurs derniers préjugés, en homme sûr de maîtriser la victoire.

« Adine, en entrant dans les jardins de » Masiath, devait être Reine : j'avais moi- » même envoyé le bandeau sacré qui devait » ceindre sa tête : quelle a été ma surprise, » en entrant sous ce vestibule sauvage, » de voir l'usage perfide qu'on avait fait de » mes présens! de rencontrer, dans le plus » sinistre abandon, la beauté que j'avais faite » dépositaire de ma toute-puissance, les mains » liées avec ses beaux cheveux, et ses yeux,

» d'où s'échappent tant d'éclairs, bandés avec
» mon propre diadême! Qui sait même si ce
» sommeil profond, dont tous nos mouvemens
» ne peuvent la tirer, n'est pas dû à un breu-
» vage funeste, et s'il ne conduit pas à la mort,
» dont il est l'image ?

» Tous ces actes de tyrannie, que je suis
» loin d'avoir ordonné, sont l'ouvrage d'un
» homme, qui redoutait la grande influence
» d'Adine sur mon peuple; d'un homme qui,
» ne pouvant maîtriser Timour par son génie,
» cherchait à l'enlacer dans les filets de ses
» intrigues ténébreuses; d'un homme qui,
» pour prix de mes bienfaits, chercha long-
» temps à flétrir ma gloire et à me ravir votre
» bienveillance : vous le dirai-je ? mes amis,
» ce grand coupable est mon Capitaine des
» Gardes; je vous fais juge de ses crimes, le
» Ciel vient de l'être de son supplice. »

Il est difficile de rendre tous les mouvemens qui se passèrent dans le cœur des crédules Ismaéliens, quand l'adroit Sultan osa ainsi transporter sur un infortuné qui, n'étant plus, ne pouvait plus se défendre, tout l'odieux d'un complot, que seul il avait imaginé; le bandeau d'Adine, qui avait évidemment servi à un autre usage, son apparente léthargie, la mort même

du Capitaine des Gardes, que la fable ingénieuse de Timour semblait interpréter, tout contribuait à épaissir les nuages sur les yeux des Anges; pendant qu'ils se livraient ainsi aux illusions de la crédulité, le despote, qui semblait avoir emprunté les cent yeux d'Argus, pour surveiller tous les fils du réseau de sa politique, s'aperçut que les quatre Anges insurgés allaient chercher le repos sous l'ombrage perfide du Mancenilier, et il profita, en homme qui connaît toutes les avenues du cœur humain, du hasard qui servait si bien sa perversité.

« Mes amis, j'avais donné ordre aux quatre
» Anges, qui furent un moment l'ame de vos
» discordes, de saisir mon perfide Capitaine
» des Gardes, et de le conduire au milieu de
» vous, pour vous rendre juges de ses atten-
» tentats, avant de vous rendre spectateurs
» de son supplice : mais ces hommes pervers,
» qui avaient osé semer des germes de dissen-
» tion entre vos cœurs et le mien, qui, pro-
» fitant de l'ascendant que leur audace leur
» donnait sur votre crédulité, s'étaient permis
» de calomnier devant vous ma Fête de la
» Clémence, redoutaient, avec raison, que
» les lumières qui naîtraient du grand procès

» que je voulais instruire devant vous, n'ame-
» nassent des reflets sur leur propre compli-
» cité ; et ils se proposèrent, en paraissant
» m'obéir, de rendre inutiles au dessillement
» de vos yeux les effets de leur obéissance.

» La témérité de mon Capitaine des Gardes,
» qui voulut frapper de son cimeterre le pre-
» mier des Anges que j'avais chargé de l'ar-
» rêter, offrait un prétexte pour me trahir,
» en feignant d'exécuter mes ordres : ses trois
» complices faisant semblant de croire que
» mes jours étaient exposés, se sont hâtés de
» désarmer l'ennemi de ma gloire, et de le
» précipiter dans l'abîme. »

Il était difficile de mettre plus de vraisemblance dans un mensonge aussi audacieux : comme, par respect pour le sommeil d'Adine, le despote n'avait exprimé ses volontés que par des gestes impérieux, aucun des spectateurs n'était en droit de le contredire ; cependant, les Anges restaient dans le silence, ce qui ne venait sans doute que de l'état pénible d'anxiété où les mettait la découverte de leur projet d'insurrection : mais il n'entrait pas dans la politique profonde du Sultan, de supposer un pareil motif à un silence qui lui aurait fait trouver des coupables ; et, l'attribuant avec

adresse à l'unique embarras de l'indécision, il continua de leur parler ainsi :

« Vous paraissez irrésolus, et il est permis » de l'être, quand le secret, que j'ai reçu du » Dieu d'Ismaël, de lire dans la pensée, » échappe à votre intelligence ; mais je vais » fixer vos doutes, le Ciel qui nous entend, » et qui déjà nous a jugés tous, va parler lui- » même, et vous prononcerez.

» Vous voyez le chef des rebelles, fier de » son triomphe, et s'éloignant du précipice » qui a reçu sa victime, s'approcher des arbres » sacrés qui naissent parmi les ruines de ce » péristyle : l'Ange exterminateur est là ; si » mes pressentimens sont vrais ; si l'audacieux, » dont je vous dénonce les attentats, a semé » parmi vous les germes d'une coupable in- » surrection ; s'il a été l'assassin de mon Capi- » taine des Gardes, tandis qu'il ne devait être » être que l'instrument de sa captivité, il ne » tardera pas à subir la peine qui lui est due : » au reste, je ne veux pas même évoquer » contre lui la vengeance céleste, ce serait » fournir des armes à ceux qui ont calomnié » ma Fête de la Clémence. Le Dieu qui tient » tous les cœurs dans sa main, voit le délit où » il est : il me suffit, il saura bien, sans que

» je le fatigue de mes imprécations, prendre
» sa victime.....

» Je parle, mes amis, et déjà l'Ange ex-
» terminateur s'est élancé sur sa proie : voyez
» le rebelle saisissant, d'une main sacrilége,
» le fruit de l'arbre, près duquel le ministre
» du Ciel repose : ce fruit est encore dans sa
» bouche, une partie se prolonge hors de
» ses lèvres ardentes; mais ses dents n'ont déjà
» plus la force de le broyer, il tombe, il n'est
» plus. »

Il est difficile d'exprimer l'impression que fit sur les Anges rassemblés cette espèce de coup de théâtre; jamais la voix de Jéhovah, tonnant sur le Mont Sinaï au milieu des éclairs, n'avait épouvanté les Hébreux, comme le simple discours de Timour, accompagné de ce spectacle de mort, glaça d'effroi les enfans d'Ismaël : le Sultan étudiait, d'un air calme, la gradation de tous les mouvemens qui se passaient dans leurs cœurs; quand ses crédules sujets ne savaient que craindre, il s'applaudissait intérieurement de savoir régner. Bientôt l'habile despote obtint un nouveau succès : les trois autres Anges insurgés s'étaient hâtés, comme nous l'avons vu, de traîner le corps de leur Chef sous le Mancenilier même, et de

lui donner le tronc de cet arbre infernal pour appui : leur course rapide, les feux qui embrasaient l'atmosphère, en ouvrant tous leurs pores, les avaient disposés à recevoir les vapeurs pestilentielles qui s'exhalaient autour d'eux; et, après un faible intervalle de léthargie, ils étaient tombés sans connaissance sur le cadavre même de l'Ismaélien, qu'ils avaient voulu revivifier; les Anges de la garde de Timour, l'œil fixé sur cette scène de mort, interprétèrent diversement la chute des trois derniers Chefs de l'insurrection : le grand nombre, qui ne s'était prêté que passivement à secouer le joug de l'obéissance, crut, dans ses illusions religieuses, apercevoir un trait de feu s'élancer de l'arbre, et les frapper; ils tombèrent à l'instant aux genoux de Timour, comme pour implorer leur grâce. Quelques autres, plus aguerris contre les prestiges d'un despotisme destructeur, ne virent dans la scène terrible du Mancenilier, que l'effet naturel d'un assoupissement, plus profond peut-être, dans celui des quatre Anges qui avait eu l'imprudence de s'enivrer du suc d'un fruit qu'il ne connaissait pas. Ceux-là suspendirent leur jugement, et, restant debout, attendirent en silence qu'ils fussent plus éclairés, pour par-

tager le servile dévouement de la multitude.

Le Sultan, au milieu de toutes ces scènes orageuses, avait vainement cherché dans sa politique profonde un mode pour distinguer, sans trahir ses desseins, les agens de la révolte, des hommes faibles qui n'en avaient été que les instrumens. Le Ciel, dans cette occasion, sembla le servir au-delà de son attente, et il en profita, à son ordinaire, en homme de génie. Couvrant du masque de la grandeur d'ame ses hardis projets de vengance, il dit aux Ismaéliens que les trois jours consacrés à la Fête de la Clémence n'étaient pas encore expirés : il observa que le Ciel, en frappant les quatre Anges rebelles sous l'arbre sacré, n'avait peut-être voulu que les désigner à leurs complices, pour les empêcher de partager leur égarement, ajoutant que le retour du grand nombre à l'obéissance pouvait désarmer l'Ange exterminateur, et faire changer le sommeil de mort des coupables en simple léthargie : il termina son discours en invitant, avec l'émotion de la sensibilité, ceux des Anges qui étaient restés debout, à se rendre sous le Mancenilier, pour secourir les infortunés s'ils respiraient encore, ou pour traîner leurs cadavres au-delà de l'enceinte sacrée du péristyle.

qu'ils profanaient, si, contre son attente, le Ciel inexorable les avait frappés de mort.

Il existait vingt-quatre de ces Anges, dont la raison naissante essayait à se faire jour au travers de la politique ténébreuse de Timour. Le désir de secouer encore plus, en s'éclairant, les fantômes de la crédulité, le motif, non moins puissant sur des ames neuves, de secourir des infortunés qui souffrent, tout les porta à se rendre aux vœux perfides du Sultan; ils accoururent sous le Mancelinier, firent de vains efforts pour rappeler à la vie les quatre Anges; et, pendant qu'ils traînaient leurs restes inanimés hors du portique, ils tombèrent eux-mêmes, victimes des exhalaisons meurtrières de l'arbre de la mort.

Ce dernier coup de foudre acheva d'attérer les Ismaéliens; ils se prosternèrent aux pieds de Timour, baisant la poussière où il avait marché, et jurant de lui obéir désormais, sans raisonner leur soumission, comme s'il était le Vice-Roi du Grand Prophète.

« Relevez-vous, mes amis, dit le Prince, » vos remords ont appaisé mon courroux, et » votre grâce est accordée; il n'a pas tenu à » moi que cette grâce ne fût plus entière: mais » enfin le Ciel est juste, et je n'ai pu faire ré-

» voquer une sentence qu'il avait prononcée
» de toute éternité; relevez-vous, vous dis-je,
» et n'oubliez pas que, dans ce jour terrible,
» où des Anges ont manqué à leur foi,
» c'est le Ciel qui a puni, et moi qui ai par-
» donné. »

Cependant Adine était encore endormie, ce qui annançait que son sommeil était l'effet d'un breuvage : Timour se rend auprès d'elle, détache les chaînes de cheveux qui tenaient ses mains captives, place autour de sa tête le diadême qui lui servait de bandeau, et noue, avec une agrafe d'or, autour de son col, son écharpe de commandement. C'est dans cet appareil de Souveraine que les Anges la portent, sur son palanquin, au Paradis musulman, où elle doit exercer la toute-puissance.

CHAPITRE XXXIII.

Évasion d'Ariel de la Grotte aux Merveilles.

Ariel, je reviens à toi; c'est le charme indéfinissable répandu autour de ta personne, qui m'arrache sans cesse à des scènes étrangères, que ta présence seule peut vivifier : Ange de l'Orient, tu restes caché derrière la toile; et, en attendant, les Anges de Masiath, qui ne te ressemblent que par ces grâces naïves que la fraîcheur de l'âge donne à la crédulité, se permettent de soumettre à l'examen l'obéissance aveugle dont on leur a fait une religion, sapent, par une insurrection, quoique sans succès, les fondemens d'un trône qui se croyait à l'abri de tous les orages, et ne cèdent au génie de Timour, que parce que ce génie ne se trouvait pas en présence de celui d'Orondate.

Ariel mérite d'autant plus l'intérêt de tous les êtres assez bien organisés, pour savoir pleurer, qu'en ce moment jamais il ne mérita moins ses malheurs, et jamais il n'en fut plus écrasé; le Ciel, la Nature et l'Amour, tout

semble conspirer sa perte, tandis que sa vertu fait descendre le Ciel sur la Terre, que la Nature attend, pour s'enorgueillir, de voir dévoiler le secret de sa naissance, et que les erreurs même où le livrent ses sens, attestent la sublimité de son amour.

Il errait pensif et solitaire dans la partie du Liban, où le Sage primitif avait créé sa souveraineté, cherchant Orondate, qui, depuis douze heures, se dérobait à tous les regards; et celui-ci était à la Chine, interrogeant un Mandarin sur le sort de sa pupille, et sur les heureux effets de sa métamorphose.

Arrivé à la Grotte mystérieuse du bain, il se rappelle, avec un vague intérêt, dont sa raison a peine à interpréter la cause, son entretien avec Adine, tout ce qu'a fait l'enchanteresse pour mettre son cœur aux prises avec ses sens; il s'indigne de sa molle résistance, et voudrait en voir renaître encore la cause; il cherche dans l'eau transparente du réservoir les charmes perfides dont la nuit ne lui a laissé entrevoir que l'ombre fugitive : il remercie l'éclair, qui n'a illuminé la Grotte que lorsque le corps de la rivale de Vénus avait un voile qui réprimait ses désirs, et il se plaint de ce qu'en paraissant trop tard, il ne lui a pas mé-

nagé le mérite d'un plus grand sacrifice. L'Infortuné! pendant qu'il lutte ainsi avec lui-même, son Adine lui est ravie pour jamais, elle habite par les ordres du Sultan impérieux qui l'a détrônée, avec les Anges de Masiath, et, ce qui ajoute à l'éternel déséspoir de la Sultane, après avoir déployé tant de génie à devenir son amante, elle se voit condamnée à n'être jamais que sa sœur.

Tout en cherchant Orondate, et rêvant d'Adine, l'inquiétude toujours croissante d'Ariel l'amène devant le pont d'Arimane; là, l'ouragan de ses amours prend une autre direction; à la vue de ce beau monument de sa grandeur d'ame et de sa sensibilité, où deux fois il a exposé sa vie pour sauver celle de deux êtres inconnus, que l'infortune avait jetés dans ses bras, il ne peut se défendre d'un soupir douloureux, soupir qui lui aurait paru un peu moins amer, si quelque ame sensible l'avait recueilli : oui, c'est ici, dit-il, avec une sorte d'émotion concentrée, que j'ai retenu Tige de Myrte suspendue sur l'abîme : comme elle était belle dans le double abandon de la volupté et de la reconnaissance! Elle m'appelait d'une voix si touchante son génie tutélaire! Elle est remontée sans doute au séjour céleste,

dont elle est émanée : mais pourquoi n'ai-je pas reçu ses adieux?

Le pont d'Arimane n'avait pas été réparé depuis qu'il avait eté coupé par le farouche Octar : Ariel voit, à quelque distance, un jeune cèdre renversé par l'orage, et, après des fatigues inouies, il parvient à en faire glisser la tige de l'autre côté de l'abîme ; ensuite, s'asseyant du côté du tronc, il calcule ce qui resterait à faire à l'architecture, pour construire un nouveau pont de Rustan : cet arbre qui, comme la planche du vaisseau d'Horace, ne laisse que quelques pouces d'intervalle entre la vie et la mort, lui rappelle bientôt Buisson-Ardent, qui, la tête penchée sur le précipice, appelait le trépas, pourvu que ce fût dans les bras de son libérateur. Voilà encore, dit l'Ange de l'Orient, un de ces êtres qui provoquent avec empire les épanchemens de mon ame, et que, sans motifs peut-être, je me surprends à aimer : car enfin, en quoi tient à mon existence un Chevalier nègre, qui parcourt le globe, faisant métier d'assassiner les Rois? En quoi il y tient! Je l'ignore, et, sans la baguette philosophique d'Orondate, il est probable que je l'ignorerais long-temps : mais enfin il m'est bien évident qu'il y a quelques points de con-

tact secret entre le cœur de ce Paladin d'Afrique et le mien : j'ai sauvé la vie également à Buisson-Ardent et à Kondemir ; mais je n'ai pas joui, de la même façon, de leur reconnaissance : rien de plus calme que le sentiment que j'ai éprouvé, lorsque l'Arabe, rendu à lui-même, s'est jeté dans mes bras : rien de plus actif que le plaisir que j'ai goûté, quand j'ai vu, en revenant de ma défaillance, Buisson-Ardent à genoux devant moi, pressant ma main glacée contre son cœur palpitant, pour lui rendre le mouvement et la vie. Et la scène de l'incendie du Pavillon, n'est-ce pas en caractères de feu qu'elle est gravée au dedans de moi ? Non, ce n'est pas là ce simple cri des entrailles émues, qui s'échappe à la vue de l'infortune, et qu'on appelle humanité ; un sentiment plus profond animait le Chevalier qui voulait périr pour moi, et pénétrait toutes les puissances de mon ame, quand mes yeux ardens erraient sur sa blessure ; je ne sais, mais Kondemir, une fois sauvé, j'avais oublié mon propre bienfait ; Buisson-Ardent, au pont d'Arimane et au Pavillon embrasé, vivra à jamais dans mon cœur, comme Tige de Myrte et Bouton de Rose.

Ariel, toujours les yeux fixés sur la profon-

deur de l'abîme, garda un long silence : un myrte, qui croissait dans les interstices du rocher, sur lequel le cèdre était jeté, le tira de sa rêverie; ne cherchons pas plus long-temps, dit-il, l'origine du sentiment, qui me rend plus précieuse la sensibilité de Buisson-Ardent que celle de Kondemir; je crois être sur la voie de la découverte. Tige de Myrte a paru m'aimer : Tige de Myrte était la plus belle et surtout la plus sensible des femmes..... après Bouton de Rose...... et (à la couleur près) quel être ressemble plus à Tige de Myrte que ce Paladin d'Afrique? N'a-t-il pas sa taille svelte, sa jeunesse brillante, le son de voix touchant avec lequel l'antique Orphée, sans le secours d'une frivole harmonie, apprivoisait les tigres et donnait de l'ame aux rochers? Un rapport plus admirable encore unit ces deux êtres qui me sont si chers : la nature semble avoir jeté dans le même moule les contours enchanteurs de leur sein, de ce sein le plus parfait dont mes yeux m'aient jamais offert l'image!... car je n'ai jamais vu celui de Bouton de Rose.

Cependant, le Soleil avait achevé les deux tiers de sa course sur l'horizon; et Ariel, toujours seul avec sa pensée qui faisait son tourment, s'aperçut que, si ses regards sombres

continuaient à plonger dans laprofondeur de l'abîme, il prendrait en haine le Ciel et la vie : aussitôt il s'élance hors du pont d'Arimane, et revient à pas précipités, vers la Grotte aux Merveilles, chercher de nouveau un des êtres chéris dont la société était devenue un besoin pour son cœur, soit que ce fût Adine, Buisson-Ardent, Tige de Myrte, ou Orondate.

La porte du Pavillon, où avait habité Adine, était restée entr'ouverte; l'infortuné se permit d'y entrer; tout y était dans une confusion, qui annonçait la précipitation du départ de la Sultane pour Masiath : ici était une lettre commencée pour le Sage primitif; là, un dessin au crayon, offrant l'ébauche d'une tête angélique, qui ne pouvait être que celle d'Ariel : sur le lit, la fameuse lettre énigmatique de Bouton de Rose, qu'Adine avait interprétée, dans son dernier entretien avec Orondate; ce dernier objet fut celui qui fixa le plus les regards de l'Ange de l'Orient; comme le billet avait conservé le pli mystérieux qui avait conduit à son intelligence, celui-ci le lut dans le vrai sens où il avait été écrit, et à l'instant un nouveau jour vint l'éclairer : Adine, Buisson-Ardent, Tige de Myrte, peut-être même son père, disparurent de sa pensée, comme ces

ombres légères qu'un songe amène et que le réveil anéantit, et il ne parut plus exister que pour Bouton de Rose.

Il était impossible de se méprendre sur la nature du conseil donné par l'amante captive:

> Prends les conseils d'Adine,
> Et, sur la fin du jour,
> Dans un certain séjour
> Pénètre à la sourdine.

J'ai pris long-temps ces *conseils*, dit Ariel, de l'enchanteresse qui osa s'interposer entre mon cœur et celui de Bouton de Rose, et je suis trop heureux de ne les avoir écoutés que lorsqu'ils épuraient mon premier amour, et non quand ils tendaient à lui faire outrage.

La fin du jour s'approche, ajouta-t-il avec une sorte de transport; le *certain séjour* qu'on me désigne est évidemment le pavillon secret qu'habite l'objet de mon idolâtrie, dans les jardins enchantés de Timour; et je saurai bien y *pénétrer à la sourdine*, malgré les gardes qui en défendent l'entrée, les Sultanes qui surveillent leur rivale dans l'asyle de l'innocence, et les vils Eunuques, dont la présence le déshonore.

La fin du billet acheva l'enchantement d'Ariel ;

Et la métamorphose
Livre Bouton de Rose
Dans les bras de l'Amour.

J'ai besoin, dit-il, d'une *métamorphose;* et quand même ce billet enchanteur ne m'y inviterait pas, j'aurais cédé à cet égard à la nécessité impérieuse de ne pas compromettre tout ce que j'adore : voyons dans la tour dont mon père a tiré les armures de Buisson-Ardent et de Kondemir, si je serai assez heureux pour rencontrer un costume arabe qui se prête à mon déguisement.

A peine Ariel avait-il projeté dans sa pensée de monter à la tour, que déjà il y était rendu : le premier cabinet où il pénétra, était celui que le Sage appelait le *Vestiaire des Anges :* là étaient rassemblés tous les costumes destinés à ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, avec lesquels les imaginations orientales se sont tant jouées de notre crédulité : Orondate avait formé ce dépôt, afin que Timour y trouvât des modèles, pour vêtir les intelligences célestes de son Paradis de Ma-

siath : il savait que l'homme supérieur, qui a besoin d'employer des machines pour parler à l'imagination de la multitude, doit mettre assez de perfection dans leur jeu, pour qu'on n'aperçoive pas le fil qui les dirige; et, à cet égard, le génie du philosophe s'était merveilleusement déployé : outre les vêtemens divers, dont il avait cherché les types dans les Théologies, soit populaires, soit philosophiques, des peuples de l'antiquité, il avait fait construire par ses artistes des machines ingénieuses destinées à aider à l'illusion : tels étaient des jeux de nuages transparens, qui s'ouvraient à la voûte d'un temple, pour laiser voir un instant le Chérubin chargé d'annoncer un Oracle : tels, des glaives à ressorts, qu'on secouait pour en faire sortir avec fracas les feux qui y étaient renfermés : l'Archimède du Liban avait été jusqu'à imaginer des ailes d'un grand volume, avec lesquelles un Ange robuste pouvait fendre un moment les airs, sans craindre la maladresse d'Icare et sa catastrophe.

Ariel n'avait point ce spectacle de fanatisme à donner; content d'être un Ange, puisqu'il en avait reçu le nom de Bouton de Rose, il ne prit, dans le dépôt d'Orondate, qu'une paire d'ailes légères sans mécanique et non dé-

ployées, une écharpe bleu-céleste et un sceptre de commandement; ce vêtement lui était nécessaire d'ailleurs, pour paraître de la cohorte des Anges de Masiath, dans le cas où, arrivé dans les jardins du Sérail, il serait surpris par les satellites de Timour; le plus difficile était d'être introduit dans ces jardins, dont la garde était confiée à d'impitoyables Eunuques noirs, habiles dans l'art de déjouer toutes les ruses de l'amour : ici, Ariel fut plus prudent qu'on ne devait l'attendre de sa jeunesse et de son inexpérience : il enveloppa son costume d'Ange d'une robe d'Arabe, ceignit sa tête du turban vert de la famille de Mahomet; et, se rappelant que le Sage du Liban avait donné à Kondemir une épée, qui devait lui ouvrir toutes les portes de Masiath, il en choisit une pareille dans le trésor de la tour : ainsi préparé contre tous les événemens, il se mit en marche vers la fameuse plate-forme, où Tige de Myrte avait vu commencer son supplice.

A peine avait-il fait quelques pas dans les défilés du Liban, que l'idée de la douleur qu'éprouverait son père, quand il apprendrait son évasion, sans en conjecturer le motif, vint déchirer son ame sensible : l'ingratitude est le vice de l'homme civilisé; Ariel, l'enfant de la

Nature, ne voulut pas même que son bienfaiteur pût l'en soupçonner; il se hâta de rentrer dans la tour, et, à genoux devant le buste d'Orondate, il écrivit au Sage cette lettre, que les larmes de la tendresse filiale furent deux fois sur le point d'effacer :

« J'ai cherché le plus tendre des pères par-
» tout où il porte ordinairement ses pas : mes
» soins ont été inutiles; et, après avoir erré
» huit heures dans ses vastes domaines, j'ai
» vu, avec amertume, qu'il n'existait pour
» moi.... que dans mon cœur.

» J'ai voulu interroger Adine sur la destinée
» de mon bienfaiteur, et j'ai appris que, cette
» nuit même, elle était allée dans Masiath, re-
» prendre ses droits sur le cœur de Timour et
» sur sa couronne.

» J'ai parcouru toutes les retraites de ce
» séjour, pour découvrir l'asyle de Tige de
» Myrte : je me flattais que cet être céleste
» cesserait d'être invisible pour moi, quand
» il s'agirait de me rassurer sur l'absence de
» notre commun Dieu tutélaire : le Ciel a
» encore trompé mes espérances; tout porte
» ici l'empreinte de ses pas; le chiffre qui com-
» pose son nom, est gravé sur l'écorce des
» arbres; la fleur qui la désigne, est cultivée

» partout avec une espèce d'idolâtrie ; et sa
» personne m'a échappé, comme l'ombre
» d'Euridice, quand Orphée se retourna près
» du vestibule des Enfers, pour contempler
» sa conquête.

» Il me restait Buisson-Ardent, l'incom-
» préhensible Buisson-Ardent, pour m'éclai-
» rer sur le motif qui arrache si long-temps
» mon père au besoin que j'ai de l'embrasser ;
» et, depuis l'aventure de l'incendie de mon
» Pavillon, cet être que je me surprenais,
» malgré moi, à aimer, à l'égal de Tige de
» Myrte, a disparu.

» Il m'est impossible d'exister plus long-
» temps dans ce funeste abandon ; ne plus voir
» les êtres enchanteurs que je me suis fait
» une si douce habitude d'aimer, c'est me
» condamner à mourir.

» Je n'ai plus que Bouton de Rose à tenter
» de placer à côté de mon cœur : son billet,
» que j'ai trouvé sur le lit d'Adine, plié dans
» le sens qui me permet de l'interpréter, m'au-
» torise à aller la trouver dans Masiath : j'y
» cours, mon père, non pour tenter une sé-
» duction dont ma délicatesse s'indigne, ainsi
» que la vertu de mon amante, mais pour
» épancher les secrets que nos deux ames ont

» tenu si long-temps renfermés, pour nous » éclairer sur notre origine, et intéresser » peut-être la grandeur d'ame de Timour à » nous rendre heureux.

» Si le premier nom que je prononcerai à » Bouton de Rose est celui de son amant, » le second sera celui de mon père, et le peu » d'intervalle que je mettrai entre eux épar- » gnera à l'Enfant de la Nature la peine de » rougir.

» Oui, je l'attesterai au plus auguste des » Sages; content de n'exister que par ses bien- » faits, je veux que tout ce qui m'entoure » partage ma reconnaissance; si Bouton de » Rose pouvait un moment ne pas désirer » d'être la fille d'Orondate, je dirais, en ca- » chant mon visage dans le sein d'Orondate: » J'ai perdu Bouton de Rose. »

Cette lettre terminée, Ariel se relève, descend avec précipitation le Cône aux Cascades, et, après l'avoir posée toute ouverte sur l'autel de la Nature, reprend, avec sérénité, la route des Etats du Sultan de la Montagne.

CHAPITRE XXXIV.

Suite des infortunes de Tige de Myrte ; fatalité qui la rapproche sans cesse de l'être qu'elle doit oublier ; elle poignarde par vertu l'Amiral Barbantar.

Pendant qu'Ariel, seul avec son cœur, qui faisait à la fois son bonheur et son tourment, demandait Orondate aux rochers du Liban et à tous les habitans muets de la Grotte aux Merveilles, celui-ci était loin de soupçonner que le fils, que sa tendresse avait adopté, songeât à se dérober à ses caresses, et méditât une évasion imprudente qui pouvait remplir sa vieillesse d'amertume : il se reposait sur l'excellence du naturel de cet être céleste ; comme si, à quinze ans, un cœur qui palpite d'amour pouvait écouter la voix d'un vieillard qui se nomme Orondate, quand il est attendu par une beauté qui s'appelle Bouton de Rose !

Le Sage du Liban venait de mettre le dernier appareil sur la blessure de Kondemir ; déjà ses lèvres s'étaient rapprochées : et, grâce

à la puissance de son styptique, à la jeunesse de l'Arabe, et surtout à la pureté du sang qui circulait dans ses veines, il s'était promis qu'avant le coucher du soleil, il ne resterait plus sur ce brave jeune homme de traces de son duel dangereux avec Octar. Ces dispositions terminées, l'illustre Vieillard, dont l'ame semblait n'exister que par le sentiment de la bienfaisance, avait porté ses regards sur un autre théâtre de son pouvoir et de sa magnanimité; inquiet sur la nuit cruelle qu'avait dû passer Tige de Myrte, il s'était empressé de se rendre auprès de cette intéressante victime de l'amour, dans le prétendu Empire du Cathay; et comme les soins qu'entraînait sa tendre sollicitude avaient demandé beaucoup plus de temps qu'il n'avait d'abord imaginé, il lui avait été impossible de retourner, avant la nuit, à la Grotte aux Merveilles : ce qui avait fait soupçonner à Ariel un abandon, qui justifiait, en quelque sorte, son voyage téméraire dans les jardins du Sultan de la Montagne.

Tige de Myrte, tourmentée toute la nuit du désir de bannir Ariel de sa mémoire, et de se voir dans ses bras, venait de s'assoupir, quand Orondate entra dans la Pagode de Cong-fut-sée :

celui-ci ne voulut pas troubler le sommeil fugitif de sa pupille, et, descendant sans bruit, alla trouver le Mandarin.

—Ministre du Cathay, dit le Sage primitif, il s'est passé bien des événemens dans ton petit Empire, depuis que j'ai confié à tes soins l'être sensible que tu as adopté.

—Tu veux parler, illustre philosophe, du duel de Kondemir et du farouche Octar: cette scène tragique, dont je suis loin de regretter de n'avoir pas été le témoin, a singulièrement affecté ma sensibilité: j'ai cru voir toute la nuit la tête de l'Égyptien rouler à mes pieds, et faire rejaillir son sang noir et livide jusque sur mes vêtemens.

—Eh! quelle impression a dû faire un tel spectacle sur ton nouveau concitoyen, sur l'être le plus sensible qui soit jamais sorti du moule de la Nature?

—Mon infortuné n'a pas prononcé une fois, devant moi, le nom d'Octar: il semblait que cet événement terrible avait à peine effleuré sa sensibilité, qu'il ne se présentait à sa mémoire que comme un fait historique des premiers âges, tel que serait la mort de Patrocle, ou le combat d'Étéocle et de Polynice; mais quand l'entretien a roulé sur la blessure de Kon-

demir, alors toutes les puissances de son ame ont paru en action; il a tour à tour exhalé des reproches amers contre le vaincu, et versé, sur le vainqueur, des larmes d'attendrissement: cet intérêt pour le dernier était si vif, que, sans la différence des couleurs, qui écarte toute idée de famille, j'aurais été tenté de regarder Kondemir comme son père.

—Embrasse-moi, Mandarin: tu verses un baume consolateur sur les blessures de ma sensibilité.

—Quoi! mon pressentiment serait fondé, et ce Kondemir, que je n'ai jamais vu, pourrait être.....

—Oui, mon digne ami, il pourrait être plus que son père..... mais je rougis de n'avoir confié qu'une partie de mon secret à ton amitié: dis-moi, sommes-nous seuls dans ce champêtre édifice, ouvrage de tes mains?

—Derrière ce treillage repose un enfant de dix ans, le charme et l'appui de ma vieillesse: c'est la nièce et l'unique héritière de mon fils, de ce fils infortuné dont le dernier de nos tyrans a payé les longs services, en l'envoyant à l'échafaud: tes bienfaits m'ont permis de la faire venir dans cette solitude, que son esprit précoce et son ame sensible vivifient: grâce

à son sommeil, si paisible à un âge où toutes les passions ne sont que dans leur germe, elle ne peut nous entendre; mais j'aime à croire que si tu la voyais un moment, tu n'aurais pas plus de secret pour elle que pour moi.

— Il suffit ; et mon ame toute entière va s'épancher dans ton sein : l'être céleste, que j'ai amené dans ton asyle n'est point du sexe que supposent ses vêtemens ; c'est une femme, et, ce qui va redoubler ta surprise, une femme dont la beauté a captivé un Roi.

— Pardonne, mon auguste bienfaiteur, mais ma confiance en toi a peine à se faire à l'idée d'un tel prodige : quelque svelte que soit sa taille , quelques charmes que la nature ait répandus sur sa physionomie, il me semble que sa couleur doit repousser l'être sensible que ses grâces appellent.

— Cette couleur, qui n'atteint que ses mains et son visage, n'est point l'effet de la nature, mais d'une liqueur factice , dont la Chimie a offert l'idée : une minute a suffi pour donner cette difformité éphémère, et une minute suffira pour la faire disparaître.

— Tu promènes mon esprit de merveille en merveille : mais ce Kondemir, dont le cœur de ta pupille semble épris, est-il un Roi?

— Eh! mon ami, est-ce qu'un Roi est toujours là pour épier un cœur qui s'ouvre pour la première fois? est-ce qu'on aime un Roi? Qu'il te suffise de savoir que le cœur de ma pupille n'était plus à elle, quand il plut à un amant couronné d'en tenter la conquête.

— Et sans doute, l'héroïne qui sacrifie un trône à l'amour n'a pas à rougir de son choix.

— Tige de Myrte, c'est le nom de cette héroïne, est digne de Kondemir; et Kondemir, le vainqueur d'Octar, est digne de Tige de Myrte.

— Eh bien! puisque le Ciel unit aujourd'hui deux êtres intéressans faits l'un pour l'autre, quel est le fondement de leur infortune et de ta profonde sensibilité?

— Si le sentiment les unit, une fatalité cruelle les sépare.

— Ton génie, ô le premier des Sages, vaincra cette fatalité sans doute : un pressentiment secret m'en avertit; ce que tu as fait pour moi m'est un garant sûr de tes triomphes.

— Mon génie combat sans cesse cette fatalité, qui, comme l'hydre de Lerne, renaît sous le couteau qui la mutile : le Roi, que Tige de Myrte tenait, sans le vouloir, enlacé dans ses filets, n'a plus de pouvoir sur elle;

mais un être bien supérieur à tous les Rois de l'Orient, est venu se jeter à la traverse entre le cœur de cette infortunée et celui de Kondemir : ma pupille aime, malgré elle, ce rival dangereux, et l'aime avec fureur : je la plains, je n'ai pas le courage de la trouver coupable, mais je voudrais la guérir.

— Combien tu ajoutes, Orondate, au sentiment pur que j'éprouverais, si je pouvais partager avec toi l'avantage d'être le bienfaiteur de Tige de Myrte!

— Tu le peux, Mandarin : il s'agit de concourir avec moi, pour épaissir le voile que j'ai étendu sur ses yeux ; le prestige de son voyage au Cathay avait commencé son illusion, et elle durerait encore, sans le duel de Kondemir avec Octar, et surtout sans l'apparition subite d'Ariel, qui est venu un moment dans sa retraite, égarer un cœur ingénu, et rouvrir toutes ses cicatrices; crois-moi, employons de nouveau toutes les ressources d'une industrie tutélaire, pour ramener Tige de Myrte au Cathay : il faut qu'elle se croie encore quelque temps issue d'une des Dynasties Impériales ; je ferai en sorte, dans l'intervalle, qu'Ariel reste invisible pour elle, et, sa personne une fois bannie, les illusions dont nous

remplirons la tête de l'infortunée, ne tarderont pas à en bannir l'image. —

En ce moment, un bruit léger, qui se fit entendre derrière le treillage, annonça le réveil de la petite nièce du Mandarin ; l'enfant, à la vue du jour, ne tarda pas à venir s'élancer dans les bras de son bienfaiteur, qui la jeta lui-même dans ceux du Sage du Liban ; après une effusion de caresses, qu'on devait encore moins à sa beauté qu'à sa gentillesse, il fut convenu entre les deux Vieillards, qu'elle serait en tiers dans le secret d'Orondate ; on l'instruisit à fond de tout ce qu'elle devait faire, pour redoubler l'erreur consolante de Tige de Myrte, et on lui fit promettre de ne pas quitter l'infortunée, jusqu'à ce que l'ivresse de sa tête la conduisît au retour de sa raison.

La jeune Atane répéta plus d'une fois son rôle devant les Sages ; et quand ceux-ci n'eurent plus rien à lui apprendre, Orondate lui remit entre les mains deux flacons de nacre de perle ; l'un était destiné à procurer une douce léthargie à l'amante d'Ariel, afin de fasciner, d'une manière plus sûre, les yeux de son entendement ; l'autre devait être remise, au moment de la guérison, à Tige de Myrte elle-même, pour recolorer au ton de la nature

les lys et les roses de son visage, quand elle jugerait à propos de se faire reconnaître à Kondemir.

Le piége tendu à la Sultane était d'autant plus adroitement tissu, que le hasard avait donné à Atane quelques faibles traces de ressemblance avec une jeune esclave, qui la servait dans la maison paternelle, avant qu'on l'enlevât pour le sérail du Sultan de la Montagne : au reste, cette ressemblance n'était que pour les traits du visage : elle avait l'embonpoint ordinaire à son sexe, dans l'Empire du Cathay, et surtout cette excessive petitesse du pied, que le préjugé chinois regarde comme une grâce, et le bon goût, sur le reste du globe, comme une difformité.

Pour ne point rappeler à Tige de Myrte une série de souvenirs consolateurs, qui pouvaient la conduire, par degrés, jusqu'à l'image enchanteresse d'Ariel, Orondate se proposa de protéger son erreur, sans se rendre visible à ses yeux ; il y avait heureusement dans la Pagode de Cong-fut-sée une tribune, invisible aux yeux qui ne la cherchaient pas, et fermée négligemment d'un tapis de Perse, où il promit de se rendre, avec le Mandarin, lorsque

l'intrigue ourdie par l'industrieuse Atane approcherait de son dénouement.

Quand Tige de Myrte ouvrit ses yeux à la lumière, Atane, qui jouait à petit bruit dans un angle de la Pagode, vint lui baiser les mains, et lui demander ses ordres pour son service : la Sultane, étonnée, crut faire un songe, et resta dans le silence ; quelques momens après, l'enfant redoublant de caresses, l'infortunée se mit à l'examiner avec plus d'attention : alors sa faible ressemblance avec son esclave favorite la frappa assez, pour la transporter en idée sur les bords de l'Oronte ; de cet instant, Atane lui parut avoir un air moins étranger, elle applaudit à ses soins, elle sourit à ses grâces, et, au bout d'une heure, sa présence lui devint aussi nécessaire, que si son ame aimante avait depuis long-temps contracté la douce habitude de ne jamais la quitter.

Le déjeûner vint, ce repas favori des femmes, d'où l'étiquette sociale est bannie, et où, du moins, quelques minutes dans la journée, elles sont elles-mêmes ; Atane y fut d'une gaîté folle, et Tige de Myrte, d'une mélancolie douce, qui, sans inspirer l'enjouement, ne le repoussait pas. Vers la fin du repas, la jeune

Chinoise fit couler adroitement dans un vase de sorbet la liqueur d'un des flacons de nacre de perle : la Sultane avala le mélange d'un seul trait; bientôt après, ses bras se roidirent, ses yeux se fermèrent; et les deux Vieillards, descendant de la tribune, la portèrent sur la pile de coussins, où elle avait passé la nuit après la dernière apparition d'Ariel.

Le premier soin d'Orondate, après avoir cherché le secret de l'armure de Tige de Myrte, et l'avoir délivrée de ce fardeau importun, fut de visiter le dernier appareil qu'il avait mis sur sa blessure ; le succès de ses soins avait été complet; et, grâce au spécifique régénérateur dont il avait fait usage, on ne voyait, entre les deux demi-globes d'albâtre de la Sultane, qu'une légère cicatrice, qui, aux yeux de l'amour même, ne présentait qu'un charme de plus.

Le Sage, rassuré sur la santé de sa charmante pupille, aida alors l'industrieuse Atane à la dépouiller de ses vêtemens d'homme, et leur fit substituer l'habillement complet des Chinoises du premier rang, sans oublier les bordures à caractères hiéroglyphiques de leurs robes, les larges manches, où elles cachent leurs mains, et la toque à aigrettes, qui surmonte leur modeste chevelure.

Quand tout fut disposé pour cette nouvelle métamorphose, les deux Vieillards remontèrent à la tribune, et jouirent, en silence, du spectacle de la surprise de Tige de Myrte, quand les yeux de la Sultane se rouvrant, pour la seconde fois, elle vit à ses pieds la sensible Atane, qui, une tasse de thé à la main, semblait épier son réveil pour lui donner son déjeûner.

—Charmant enfant, que j'aime déjà sans te connaître, peux-tu me dire si le Soleil est bien élevé sur l'horizon, et pourquoi, contre mon ordinaire, je n'ai pas devancé l'aurore?

—Le Soleil colore déjà depuis long-temps les flots de la Mer Jaune, et les tours de la Grande Muraille; je m'étonne que vous ayiez tant tardé à appeler votre fidèle Atane; il faut qu'un songe enchanteur, tel qu'à votre âge on les fait toujours, ait beaucoup retardé votre réveil.

—Ce songe prolongé, si je l'ai fait, n'a laissé aucune trace dans mon souvenir; tout ce que je me rappelle, c'est que j'étais infortunée quand je m'endormis, et que je ne prévoyais pas, dans mon isolement funeste, que cette infortune s'allégerait un peu, en te voyant à mon réveil.

— Pardon, ma belle maîtresse, mais je n'ai pas quitté un seul instant votre Sérénité.

— Ma Sérénité! une jolie esclave, du nom d'Atane, à mon service! Mais, quel est donc ce nouveau prodige? est-ce que je ne suis plus moi? est-ce que je renais à une vie nouvelle, par la Métempsycose?

— Ce mot de *Métempsycose* ne m'a jamais été prononcé au Cathay : il appartient sans doute à quelque langue étrangère, qu'on ne m'a point apprise; mais ce que je sais bien, c'est que votre existence d'aujourd'hui est celle d'hier, celle des années qui se sont écoulées depuis que j'ai le bonheur de vous appartenir: vous n'avez rien changé à votre manière de vie, vous habitez toujours la Pagode de Cong-fut-sée : je vous vois la même robe que vous aviez hier, et que vous aimez tant, que cette nuit même vous n'avez pas voulu la quitter.

— Ma robe! Atane, qu'est-ce que c'est que cette robe? C'est celle d'un sexe que je n'avais pas.... du moins hier.

— Je suis tenté maintenant, ma belle maîtresse, de croire que quelque songe sinistre vous a fait perdre la mémoire : mais examinez donc les formes arrondies de votre main, la coiffure qui surmonte votre superbe chevelure,

surtout ce sein charmant qui fait effort contre le tissu qui le voile.....

— Mon sein!..... il est vrai, le secret de l'armure qui le renfermait n'existe plus..... Mais du moins, Atane, tu m'assures que nul homme n'a porté sur lui un œil téméraire! que le regard d'un Ange même ne l'a pas profané!

—Moi seule, vous le savez, j'ai l'intendance de votre toilette; et dans le culte que nous tenons de Cong-fut-sée, le culte sublime du Tien, il ne peut y avoir d'Ange entre vous et moi.

— Atane, je ne puis débrouiller tous les nuages dont tu te plais à entourer mon intelligence. Réponds-moi : j'ai bien un souvenir confus d'avoir fait un voyage au Cathay, mais est-ce que j'y habite maintenant? Que signifie cette toque à aigrettes, qui remplace les fleurs sur ma tête? et pourquoi portai-je une robe dont je n'ai jamais vu que sur toi le modèle?

— Ma réponse est simple : vous avez mon vêtement, parce que c'est celui du pays qui nous a vu naître; vous n'avez pas eu besoin de faire un voyage au Cathay, puisque, d'après les lois impériales, vous n'avez jamais dû en sortir.

— Pardonne, mon Atane, mais sûrement le Cathay n'est point ta patrie : tu es née sur les bords de l'Oronte, et je me rappelle encore avec quelque émotion les jeux de ton enfance, et les grâces de ton service.

— J'atteste le Dieu de ce Cong-fut-sée, dont vous voyez l'image vénérable, que je n'eus jamais d'autre patrie que la sienne ; d'ailleurs, tout vous indique que je ne saurais être étrangère au Cathay ; mon nom d'Atane, porté par la mère d'un de nos plus illustres Mandarins ; ce pied, qui, d'après les usages de mon pays, fortement comprimé dans mon berceau, s'oppose, par sa conformation, à ma légèreté naturelle, et me menace d'une chûte à chaque pas.

— Il est vrai, je commence à soupçonner que tu es vraiment Atane : mais moi, dont un songe sinistre a, dis-tu, égaré la mémoire, moi qui trouvais quelques charmes à caresser en toi l'esclave favorite que j'avais sur les bords de l'Oronte, qui suis-je donc ?

— Ma charmante maîtresse veut m'éprouver sans doute : assurément, un songe, quelque sinistre qu'il soit, ne peut avoir effacé son nom de sa mémoire ; elle sait bien qu'elle se nomme Idamé, et qu'elle descend en droite

ligne des Rois de Lu, qui ont fourni au Cathay une Dynastie Impériale. —

En ce moment, les petites clochettes de la Tour à sept étages annoncèrent que l'heure de faire sa prière au Tien, ou à l'Ordonnateur des Mondes (car c'est ainsi qu'on le nomme au Cathay), était arrivée. Atane baise, avec respect, la main de Tige de Myrte, et, après lui avoir présenté sa tasse de thé, l'emmène hors de la Pagode.

Orondate et le Mandarin, devenus libres, descendirent de la tribune, se félicitant de l'adresse d'Atane, et du succès de leur stratagême. Pour ajouter encore à l'illusion de Tige de Myrte, instruits que l'infortunée allait quelquefois promener ses rêveries le long de la rivière, à laquelle le Ministre exilé avait donné le nom de *Hoang-Ho*, ils confièrent quelques instructions secrètes au pilote d'une nacelle, décorée à la manière des Jonques Chinoises, qui portait sur les bords de la Mer les denrées du pays, pour un commerce d'échanges, et abandonnèrent le reste à l'intelligence d'Atane, au Ciel, et à l'influence d'un premier amour.

Le Sage du Liban avait passé la journée presque entière avec le Mandarin, toujours

occupé du bonheur de sa pupille, mais toujours invisible pour elle ; quand l'Astre du jour annonça, par la faiblesse de ses feux, que, dans quelques heures, il allait céder à la Lune l'empire du firmament, il monta sur son léger dromadaire, et reprit, avec une gaîté qui l'abandonnait depuis quelque temps, la route de la Grotte aux Merveilles.

Cette soirée était charmante ; un vent léger, qui caressait les feuillages des cèdres, invitait à respirer l'air pur de l'atmosphère. Tige de Myrte, qui commençait à s'apprivoiser avec le costume et les mœurs du Cathay, proposa elle-même à Atane une promenade sur le Hoang-Ho. Orondate, quoique invisible, n'était pas encore parti ; et le Soleil, comme je l'ai annoncé, avait encore plusieurs heures à rester sur l'horizon, avant de se cacher tout-à-fait dans les flots de la Mer Jaune : ainsi, la partie de plaisir n'offrait aucun inconvénient, et, acceptée avec joie, elle fut à l'instant exécutée.

Le hasard, aidé un peu par l'adresse d'Atane, conduisit la maîtresse de Kondemir précisément à la partie du rivage où se trouvait la Jonque Chinoise ; le pilote, vêtu à la manière des gondoliers de Nan-King, vint au-devant

d'elle, se prosterna trois fois à ses pieds, comme si c'était une Princesse de la Dynastie régnante, et lui dit : Excellente Idamé, viens embellir de ta présence les rivages fortunés du Hoang-Ho; j'ai, dans ma Jonque, des coussins à franges de pourpre, où tes pieds délicats pourront se poser; tu seras pour moi l'étoile de Vénus, qui guide les matelots, et je naviguerai sous tes auspices, sans craindre les vents, les écueils et les naufrages.

Tige de Myrte, transportée dans un monde nouveau, dont la Carte lui était inconnue, ne pouvait avoir de volonté à elle; l'infortunée prit le bras d'Atane, et monta machinalement sur la Jonque; on lui avait préparé un siége décoré au centre du tillac, et là, elle donna sa main à baiser aux matelots, qui vinrent lui présenter leurs hommages.

Cependant, malgré la gaîté bruyante d'Atane, et les cris d'allégresse des rameurs, la prétendue Idamé avait toujours un air égaré; on voyait dans ses yeux éteints une langueur secrète, qu'elle s'efforçait en vain de dissimuler : chaque coup d'aviron qui éloignait la Jonque du rivage semblait déchirer son ame, comme si on la forçait de quitter un monde où elle commençait à goûter le repos, pour

la transporter dans celui où l'ouragan des passions avait bouleversé son existence.

Atane, assise sur les genoux de Tige de Myrte, éloignait, dans sa conversation tendre et animée, tout ce qui pouvait donner lieu à des souvenirs sinistres : mais, quoi qu'on fasse, l'imagination que l'amour exalte trouve, dans une nature muette, des allusions qu'elle saisit; si elle voyait une tour dans le lointain de la perspective, elle demandait si on y nourrissait des colombes de message ; le maître de la Jonque ayant, par hasard, fait arrêter devant un site pittoresque de la Chaîne du Liban, pour laisser reposer les rameurs, il se trouva que deux rochers, détachés en apparence de la masse, étaient réunis par un pont qui dominait sur l'abîme : ce tableau fit tressaillir la Sultane ; quoique, dans le désordre de ses idées, le nom du pont d'Arimane n'arrivât pas jusqu'à sa mémoire, elle conçut, à sa vue, un effroi mêlé d'un sentiment de plaisir : Atane, dit-elle, ce pont me fait mal ; tournons-nous de l'autre côté du rivage.

Quelques minutes après, le pilote, sans le vouloir, donna une secousse encore plus violente à cette ame de feu : dans une des sinuosités du fleuve où il se partageait en deux

courans, pour former une île, il lui échappa de crier à ses matelots de longer la rive du côté de l'Orient; ce mot, qui pouvait, par sa résonnance, avoir une sorte de rapport avec celui d'Ariel, ne fut pas perdu pour la sensibilité de Tige de Myrte. Charmante amie, dit-elle à sa compagne, et toi aussi tu es à ton Orient; la nature te promet un bonheur..... qui me fuira désormais.... Ori.... Ari.... pourquoi ce mot, que je n'ose achever de prononcer, est-il dans mon cœur comme dans mon oreille?... Atane, Atane, vois mes yeux s'éteindre, mon visage se flétrir : c'en est fait, il n'y a plus d'Orient pour moi.

Cependant, le Soleil annonçait que bientôt il ne dorerait plus, de ses rayons mourans, que les sommités des montagnes : la Jonque, retirée dans une anse du prétendu Hoang-Ho, faisait ses préparatifs pour remonter le fleuve jusqu'à la hauteur où Tige de Myrte s'était embarquée; mais la Sultane, poursuivie sans cesse par un génie malfaisant, ne devait pas reposer en paix cette nuit dans le sanctuaire de la Pagode de Cong-fut-sée : un orage épouvantable se formait lentement sur sa tête, et, pour comble d'infortune, tout ce qu'elle faisait pour éloigner de ses regards l'Ange de l'Orient,

par un concours d'événemens incalculables à la prudence humaine, ne servait qu'à l'en rapprocher.

Le fleuve, que le Mandarin de la Chine appelait le *Hoang-Ho*, était souvent infesté par des Pirates, qui descendaient à l'improviste sur l'un des deux rivages, s'emparaient des troupeaux, violaient les femmes, et, faisant monter les jeunes cultivateurs sur leurs navires, allaient les vendre au loin en qualité d'esclaves: le Sultan de la Montagne, à qui une partie de cette belle contrée appartenait, n'avait trouvé d'autre moyen, pour réprimer ces brigandages, que de faire croiser, vers l'embouchure du fleuve, quelques petits vaisseaux armés en guerre, chargés de combattre les Forbans, de couler à fond leurs navires, et d'envoyer ceux qui les montaient au supplice.

Malheureusement, le choix de Timour pour son Amiral avait rendu sa sagesse inutile. Barbantar, c'est le nom de ce marin, était une espèce de géant, qui avait le visage féroce et l'ame perverse de l'assassin d'Almoadan : il s'entendait avec les ennemis qu'il avait à combattre, afin de partager, sans péril, leur butin; et plus pirate lui-même que les Barbares qui en portaient le pavillon, il descendait la nuit

sur la côte, mettait les hommes à contribution et enlevait les femmes, sous prétexte de les protéger; son nom portait l'effroi dans toutes les campagnes qui avoisinent le Liban : quelques hommes courageux avaient tenté de faire parvenir les plaintes des peuples aux oreilles de Timour; mais comme toutes les avenues du trône ne s'ouvraient qu'au gré de l'Amiral, qui soudoyait les Eunuques, lorsqu'il ne pouvait corrompre les maîtresses, les réclamations avaient été anéanties; et, lorsque Barbantar s'était cru en danger, la personne même de leurs auteurs avait disparu.

C'est au moment où le maître de la Jonque Chinoise donnait le signal d'appareiller, pour remonter le Hoang-Ho, qu'il voit arriver devant lui, à pleines voiles, un petit navire armé en guerre, que commandait le féroce Barbantar: le Chinois avait une partie du secret d'Orondate; et, se doutant du danger qu'allait courir Tige de Myrte, il court à l'infortunée, lui expose le sujet de ses craintes, et, lui présentant une feuille de Papyrus égyptien, la conjure de faire part, dans un billet énergique, de sa position à l'homme qu'elle croit le plus fait pour prendre, avec générosité, sa défense, l'assurant qu'il sera rendu avant que la Jonque

tombe au pouvoir de l'Amiral du Sultan de la Montagne.

Tige de Myrte, depuis qu'elle était devenue la princesse Idamé, semblait n'avoir d'autre volonté que celle des hommes bienfaisans dont elle suivait l'impulsion. Atane était en ce moment assise sur elle : l'infortunée écrit, sur les genoux de cet enfant aimable, le billet suivant, dont l'adresse ne porte que ces mots: AU VAINQUEUR D'OCTAR.

« J'ignore à qui j'écris, et encore moins le
» sens de ce qu'on me force d'écrire, mais on
» m'annonce d'odieux attentats de la part
» d'un Amiral du Sultan de la Montagne : si
» l'être sensible et fier, qui s'est montré deux
» fois un Héros près de l'Oronte et non loin
» de la mer Jaune, est toujours lui-même,
» qu'il accoure partout où l'on me persécute,
» qu'il frappe à la fois l'esclave titré, qui m'ou-
» trage, et le despote qui refuse de me venger;
» malheur à lui s'il méconnaît les caractères
» tracés par ma main tremblante; et malheur
» à moi, si, écrasée par sa grandeur d'ame,
» j'osais jamais l'oublier! »

Pendant que le maître de la Jonque faisait porter ce billet au Mandarin par un de ses matelots, et que celui-ci, pour échap-

per à toutes les poursuites, nageait entre deux eaux pour atteindre le rivage, l'Amiral de Timour mettait son bâtiment en travers, afin d'empêcher la gondole Chinoise de remonter le fleuve : bientôt l'approche s'exécute; le brigand, à la vue d'un navire de construction étrangère, portant sur son tillac des hommes qui se disaient Chinois, feint de soupçonner des vues hostiles, ou du moins un commerce interlope, et, sans demander aucune explication, monte, avec ses soldats, à l'abordage; la Jonque, équipée pour une simple partie de plaisir, ne pouvait faire de résistance : alors le féroce Ismaélien s'en empare; quelques hommes d'élite sont placés sur son bord, pour contenir l'équipage; et quand la conquête est assurée, Barbantar se fait descendre sur la plage avec le Pilote, Atane et Tige de Myrte, qu'il fait remettre entre ses mains, en qualité d'ôtages.

L'invasion de l'Amiral de Timour ne fut pas fatale aux seuls passagers de la Jonque : le hasard avait fait rencontrer en ce moment, sur la rive, deux Arabes, qui, montés sur leurs chameaux, côtoyaient paisiblement le fleuve. Comme ils ne s'étaient pas écartés assez respectueusement à l'approche de Bar-

bantar, ce fut un prétexte pour lui, de se saisir de leur monture : les deux habitans du Désert, dépouillés de leur unique propriété, continuèrent leur route, à pied, maudissant cet empire de la force, qui menace d'envahir le globe, et qu'on ose appeler *droit* dans quelques gouvernemens : pour le Pirate, il monta sur les chameaux ainsi conquis, avec ses ôtages, et prit la route d'un petit fort qui lui appartenait, dans les défilés du Liban, bénissant son Dieu chéri, le Dieu Arimane, de ce que le mal des autres devenait toujours pour lui le principe de bien.

On était plus près de la nuit que du crépuscule, quand la caravane arriva au château : on n'y voyait ni gardes à la porte, ni sentinelles sur le rempart; mais le brigand ayant porté à sa bouche un petit instrument à vent, qu'il avait volé dans le tombeau antique d'un Pharaon, tout-à-coup le pont-levis s'abaissa de lui-même, la porte s'ouvrit, et on arriva, comme par enchantement, dans l'intérieur de la forteresse.

Atane avait versé des pleurs tout le long de la route; et, comme elle voyageait avec le Pilote, Tige de Myrte n'avait pu les recueillir avec ses baisers, et par conséquent en tarir

la source : pour l'amante infortunée d'Ariel, assise sur le chameau du brigand, elle avait, malgré les questions dont celui-ci l'accablait, gardé le silence le plus majestueux : d'ailleurs aucun soupir, aucune larme ne lui était échappée; étrangère à tout ce qui se passait dans un monde que le premier des Sages lui avait fait quitter, oubliant jusqu'au billet qu'on lui avait fait écrire au vainqueur d'Octar, peu lui importait quel serait son exil, quel maître on la condamnerait à servir, pourvu que, l'abandonnant à ses illusions tutélaires, on ne renouât pas ses idées fugitives à un amour sans espoir, qui ne pouvait qu'éterniser son supplice.

Cependant, malgré l'espèce d'apathie que Tige de Myrte avait adoptée pour être moins malheureuse, elle ne put domter une sorte d'effroi, quand elle s'aperçut que son ravisseur n'était servi que par des esclaves cachés, qui semblaient des génies invisibles; quand elle parcourut, à la lueur d'une lampe funèbre, la longue voûte lugubre qui conduisait à son repaire : elle donna, en silence, sa main à Atane, qui la porta avec vivacité sur son sein, et, grâce à ce langage muet, mais éloquent, les deux cœurs s'entendirent.

La salle principale du château, où la longue

galerie aboutissait, était une espèce de chambre sépulcrale, taillée dans le roc, sans porte et sans fenêtre; à droite, l'on voyait un long bloc de marbre noir, entouré, de trois côtés, d'une décoration en bois peint, qui représentait les branches entrelacées du plus lugubre des cyprès: il servait de table à manger quand il était découvert, et de lit quand on le revêtait d'une pile de coussins à la musulmane. A gauche, paraissaient rangés deux files de tombeaux les uns fermés, les autres ouverts, et attendant leurs cadavres: pour le centre de la salle, il était occupé par une colonne sauvage, sans base comme sans chapiteau, vers l'extrémité inférieure de laquelle pendaient des chaînes, et qui portait, à hauteur d'appui, un collier de fer hérissé de pointes: en entrant dans cette enceinte terrible, le féroce Ismaélien s'enorgueillit de sa puissance, et ses tristes ôtages sentirent commencer leur supplice.

On m'a assuré, dit le brigand en s'adressant à Tige de Myrte, que tu étais une princesse de la Chine: il y a long-temps que je désire d'avoir des Reines dans mon Sérail: Timour, mon maître, assassine les Rois; moi j'épouserai leurs veuves, et nous remplirons tous deux nos destinées.

La Sultane répondit par un geste, où se peignait le mépris encore plus que la fureur : Atane voulut ouvrir la bouche, et le reproche expira sur ses lèvres, que l'effroi avait décolorées; le pilote de la Jonque fut le seul qui répondit au corsaire par quelques mots entrecoupés et sans suite, où il lui demanda de quel droit il comptait ses ôtages au nombre de ses victimes.

De quel droit, repart l'insolent Ismaélien! du droit de la force, qui gouverne encore moins le monde sauvage que le monde civilisé. Je veux avec énergie, et la tourbe des êtres passifs m'obéit; j'ai un poignard dans ma main, et tout ce qui entre ici désarmé devient mon esclave ou ma victime.

Cependant, Tige de Myrte, au milieu de cet horrible danger, conservait cet air de majesté qui en impose au vulgaire des oppresseurs; cette majesté perçait dans son attitude contrainte, dans ses regards abattus, et au travers de la couleur d'ébène qui déshonorait son visage : le brigand, qui la contemplait avec une sorte d'admiration, qui sentait accroître ses désirs, par le soin même qu'on semblait mettre à les repousser, s'approche les yeux enflammés, et le poignard à la main : Jamais, dit-il, une

femme introduite ici ne m'a résisté; avant que la nuit soit entière, il faut que je triomphe de tes dédains, ou qu'une de ces tombes se referme sur toi.

Atane, à ces mots, se précipite entre la Sultane et son tyran : à genoux devant ce dernier, elle tente, par des larmes touchantes, par les caresses de l'ingénuité, d'obtenir la grâce de sa maîtresse; et quand elle croit l'Ismaélien ébranlé, quand elle le voit replacer son poignard dans sa ceinture, elle l'entraîne jusqu'au milieu de la salle, comme pour mettre plus de distance entre le crime qui menace, et la tranquille innocence qui n'a pour sauvegarde que le respect qu'elle impose : c'est là où le scélérat l'attendait : il saisit sa jeune captive, lui passe les pieds dans les chaînes de la colonne, et le col dans le collier de fer, dont le ressort se referme de lui-même : ce fut l'ouvrage d'un clin d'œil : Tige de Myrte n'eut que le temps de jeter un cri d'horreur, et le Chinois de poser machinalement la main sur sa ceinture, comme si, au sortir de la Jonque, son cimeterre ne lui avait pas été arraché.

Barbantar, après avoir félicité, avec un sourire sardonique, la malheureuse Atane du succès de son zèle, se rapproche de Tige de

Myrte, qui, sentant ses genoux se dérober sous elle, avait été chercher un appui contre le cyprès, dont le bloc de marbre noir était entouré: Voilà ton trône, dit-il, auguste Idamé, et je vais le décorer à la manière des Arabes, afin que tu me permettes de le partager avec toi.

En même temps, sans attendre de réponse, l'abominable Ismaélien se retourne vers le pilote, et, d'un geste de desposte, lui fait signe de recueillir les coussins épars le long des murs, et de les rassembler avec ordre sur la table de marbre. Le Chinois, la pâleur sur le front, et la mort dans le sein, obéit : Atane baisse alors, vers la terre, des yeux qui ne peuvent plus pleurer : et Tige de Myrte, abandonnée du Ciel et des hommes, est tentée un moment de blasphémer la Providence.

Quand tout est disposé pour l'infernal sacrifice, Barbantar, ivre de désirs, montre l'autel à Tige de Myrte : Viens, dit-il, y recevoir mon hommage; je ne t'offre pas mon cœur, car il n'appartient qu'à Timou ret à Arimane; mais voilà ma main, règne dans mon sérail, mes esclaves t'obéiront, et ce château est à toi.

Tige de Myrte relève un moment ses yeux abattus, parcourt avec fierté la personne du

féroce Ismaélien, et, sans l'honorer d'un mot de réponse, va auprès d'Atane, tentant d'entourer ses pieds de ses chaînes, et de passer sa tête dans le collier hérissé de pointes, qui la tient captive. Faible et fière ennemie, lui dit Barbantar, tu voudrais bien échapper à mon triomphe par l'esclavage, mais ton arrêt est prononcé, et le Ciel même ne le cassera pas; je t'ai dit qu'avant que la nuit eût étendu ses derniers voiles sur le firmament, tu devais être à moi; je vais au bout de la galerie, m'instruire de l'état du Ciel; si l'heure de ta défaite est arrivée, j'en jure par Arimane, tu seras à l'instant ou ma maîtresse, ou ma victime.

Pendant la courte absence du brigand, Tige de Myrte, à la lueur de la lampe sépulcrale, promène ses yeux égarés autour de cet antre de Polyphême : aucune ouverture ne se présente pour se cacher, aucune fenêtre pour se dérober, par la fuite, à l'opprobre qui l'attend; le tyran, initié dans toutes les recherches de la scélératesse, n'avait même laissé, dans toute l'étendue de son repaire, aucun instrument meurtrier, qui pût servir à la vengeance ou au suicide; un seul poignard pouvait s'offrir aux regards des infortunés dont

il faisait les tourmens, et ce poignard armait sa main, quand il n'était pas suspendu, d'une manière menaçante, à sa ceinture : O fatalité, dit-elle, tu ne cesseras donc de me poursuivre qu'au bord de la tombe ! Je souffrais dans le monde que je viens de quitter, mais quelques jouissances étaient entremêlées à mes longues douleurs : maintenant, qu'un monde nouveau s'ouvre devant moi, le crime ou l'opprobre est mon partage ; le satellite du Génie du mal m'obsède de son génie pervers, et il ne me reste qu'à dévorer mon cœur.

La Sultane erre douloureusement dans cet antre funèbre, allant du pilote à Atane, et d'Atane au pilote. L'intéressante pupille du Mandarin, attachée à la colonne par les pieds et par la tête, ne peut que serrer entre ses bras sa mourante maîtresse ; le pilote, à qui son courage donne encore quelque espoir, montre à l'infortunée ses mains qui ne partagent pas les chaînes d'Atane. Eh ! que peux-tu, dit Tige de Myrte, avec ces mains généreuses, mais désarmées ? — Je l'ignore, répond le Chinois ; mais je puis te défendre, puisque je sais mourir.

En ce moment entre Barbantar ; enfin, dit le tigre, dévorant de ses yeux enflammés le

visage et le sein de sa victime, enfin mon triomphe s'approche ; le Couchant n'offre plus que les feux pâlissans d'un crépuscule qui s'éteint ; à peine reste-t-il à Idamé le temps de se dépouiller de ces vêtemens importuns qui fatiguent mes regards. Arimane, sois béni, ma captive va gémir, et moi je vais être heureux.

Tige de Myrte, altérée par la joie féroce de son oppresseur, restait dans le silence de l'abattement, les yeux fixés sur les chaînes d'Atane, et la main appuyée contre la colonne. Barbantar la saisit par le bras ; et, lui montrant les deux faces opposées de la caverne : Choisis, dit-il, ou le lit de ton maître, ou ce cercueil ; surtout, choisis à l'instant ; car, la minute que je laisse à ton orgueil, une fois passée, tu rempliras ton double destin, et, du lit où je triompherai de toi, tu passeras dans la nuit du cercueil.

C'est le moment que le pilote généreux choisit pour tenter un dernier effort ; tombant aux genoux de Barbantar, étonné de tant d'abaissement : « Amiral de Timour, dit-il, je » ne viens point te ravir le fruit de ta con- » quête ; tu règnes par le droit du fer, il est » naturel que l'être sans défense plie devant

» toi ; tu nous as vaincus, il semble tout simple
» que tu jouisses, sans trouble, du fruit de
» ta victoire.

» Mais si, connaissant l'étendue de tes dé-
» sirs, j'en surpassais encore la mesure ; si je
» te faisais atteindre des objets de jouissance
» inaccessibles à ton ambition même ; si enfin
» la reconnaissance te faisait trouver un bien-
» faiteur dans l'esclave qui baigne tes genoux
» de ses larmes !.... Tu t'étonnes, Barbantar ;
» tu sais cependant que je ne puis tendre un
» piége à ta bonne foi, puisque je ne puis
» échapper à ta vengeance : achève de m'en-
» tendre.

» Idamé a été confiée à ma garde, et j'en
» réponds sur ma tête. Idamé est du sang des
» Empereurs du Cathay ; mais née sans doute
» dans le voisinage de la zone torride, la noir-
» ceur de son teint en obscurcit les grâces et
» altère le jeu de sa physionomie. Une femme,
» dont la jeunesse ne parlerait qu'une minute
» à tes sens, ne saurait te fixer, et ce n'est pas
» une conquête digne de toi.

» Je te propose, pour ta captive, une ran-
» çon et un échange ; la rançon sera celle que
» tu voudras déterminer ; on te comptera, si
» tu le désires, tout l'or dont on paierait une

» beauté destinée à être Sultane. L'échange
» dépend de moi seul, j'ai une fille de quinze
» ans, blanche comme une femme d'Europe,
» vive comme une Arabe, et belle comme
» une Princesse de Géorgie : on me la de-
» mande pour le Sophi de Perse, et je te
» l'offre pour ton Sérail.

» L'unique sacrifice que j'exige de toi, c'est
» de refréner cette nuit la fougue de tes dé-
» sirs; demain, au point du jour, tu feras
» reconduire Idamé de l'autre côté du fleuve;
» Atane et moi nous resterons tes ôtages;
» moi, je répondrai de l'échange, et Atane
» de la rançon. »

Pendant ce discours, Tige de Myrte et sa jeune amie avaient vu luire dans leurs cœurs un faible rayon d'espoir. Atane, les yeux tournés vers le Ciel, les bras étendus, attendait une sentence qui lui semblait la sienne, bien plus que celle de sa maîtresse; l'amante de Kondemir ne s'appuyait plus sur la colonne, elle avait osé faire un pas vers Barbantar, et même fixer sur lui des regards qui tenaient de la surprise plutôt que du dédain, d'un reste d'abattement plutôt que d'un reste de fureur : pour le pilote, resté à genoux devant le tyran, il tenait sa main pressée dans les siennes, prêt

à la baiser avec transport, si un seul mot consolateur partait d'une bouche impure, accoutumée à n'exhaler que des blasphêmes et des arrêts de mort.

Sais-tu, étranger, dit Barbantar, que tes offres séduisantes ont flatté délicieusement mon oreille? Sais-tu que, quelques minutes plus tòt, j'aurais peut-être révoqué ma sentence? mais enfin, le traité que tu me proposes n'est pas de nature à être tout-à-fait rejeté. Nous sommes tous les deux hommes de mer; l'élément sauvage où nous vivons, en endurcissant nos ames, nous a fait contracter une morale différente des autres hommes. Voici comment tes intérêts et les miens peuvent être conciliés :

Dans une heure, mes esclaves, invisibles pour tout étranger qui entre dans cette forteresse, conduiront Idamé sur la rive même du fleuve où ta Jonque est venue la recevoir; je t'y ferai transporter toi-même avec cet enfant, dès que j'aurai reçu l'or et la beauté qui doivent être mon partage; mais l'heure que tu as laissé échapper m'appartient sans réserve : ce n'est point en vain qu'elle aura donné, en sonnant, le signal de la défaite de ta pupille et celui de mes plaisirs. Idamé va

céder à l'instant à son vainqueur, j'en jure par ce poignard, seul souverain des lieux que j'habite, et aucune puissance du globe ne saurait me faire enfreindre ce dernier serment.

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, que Barbantar, rejetant avec violence loin de lui le pilote à genoux, qui cherchait encore, par ses larmes, à l'attendrir, s'élance vers Tige de Myrte éperdue comme un tigre sur sa proie; l'infortunée cherche en vain à se faire une barrière du corps d'Atane, et ensuite de ses chaînes, dont elle tente d'envelopper ses vêtemens : déjà le premier voile, qui sert de collerette, est déchiré, et l'ouverture laisse apercevoir la naissance d'un sein dont la blancheur, égale à celle de l'albâtre, contraste avec le noir factice de son visage. Le scélérat, plus enflammé que jamais, se retourne vers le pilote : Tu le vois, dit-il, j'avais raison de ne point me dessaisir de ma conquête; tant de beauté légitime tant d'audace : que le Ciel tonne s'il lè veut, ce ne sera du moins qu'après le crime que je serai foudroyé.

Le pilote ne se possédait plus; résolu à lutter, avec les armes de la nature, contre le

brigand pour l'empêcher d'être heureux, il se précipite entre lui et Tige de Myrte, défendant les approches de l'infortunée, et immobile dans son poste, malgré les coups dont le brigand l'assaille pour le lui faire abandonner; mais la lutte était trop inégale entre un homme d'une taille moyenne, qui n'avait d'autre force que dans sa vertu, et un colosse de six pieds, accoutumé à braver tout, en raison des succès de son audace. Barbantar, ramassant toute sa vigueur, entoure le Chinois de ses bras nerveux et le jette derrière lui avec une telle rudesse, que ses dents fracassées vont ensanglanter le bloc de marbre qui sert de lit au pirate. Le pilote bientôt reprend ses sens, il voit que son ennemi n'a plus que le faible rempart des chaînes d'Atane à franchir pour être tout-à-fait maître d'Idamé; alors se relevant avec courage, il le saisit par la ceinture à laquelle son poignard est suspendu, et tente de l'entraîner avec lui dans sa nouvelle chute, afin de lutter ainsi corps à corps, et d'ôter au géant armé tous ses avantages. Barbantar, quoique lassé de sa victoire, avait eu le temps de reprendre de nouvelles forces dans le spectacle des charmes à peine voilés de Tige de Myrte. Furieux à son tour de voir

les obstacles, sans cesse renaissans, qu'on oppose à son triomphe, il tire son poignard du fourreau, au moment où la ceinture rompue tombait à ses pieds, et en perce le cœur de l'infortuné qui expire sans se permettre le plus léger murmure, et satisfait du moins, puisqu'il n'a pu empêcher le crime, de ne pas le voir se consommer.

Le monstre, quoique hors de lui-même, réfléchit que la vue de ce cadavre ensanglanté pouvait, en privant Idamé de l'usage de ses sens, retarder sa propre jouissance; alors il traîna le corps du pilote qu'il venait d'assassiner loin de ses regards, et l'enferma dans un des cercueils ouverts, laissant le poignard dans sa blessure.

Tige de Myrte, lorsque le Ciel et la terre la trahissaient, ne crut pas devoir se livrer elle-même; elle concentra dans le fond de son cœur son désespoir; et, défendant à son visage d'en conserver l'empreinte, elle attendit que son tyran, dont elle suivait des yeux tous les mouvemens, revînt du cercueil pour lui disputer sa dernière victoire.

Enfin, dit Barbantar de retour auprès de la colonne, je n'ai plus d'ennemi. Arimane, tu le vois, Idamé, est plus puissant que le

Dieu du Bien qui te protège; dans quelques minutes ta fierté va céder à ma puissance, et tu seras à moi.

Il est vrai, dit l'infortunée, en forçant au sourire sa bouche livide et glacée, rien ici ne peut te résister; j'ai eu tort d'avoir voulu refréner si long-temps l'impétuosité de tes désirs. Dans l'âge tendre où je suis, le Ciel, que je n'offensai jamais, peut semer de quelques jouissances la longue carrière qu'il me présente, et ce n'est pas parce que l'homme fort triomphe, que l'être faible doit mourir.

C'étaient là les premiers mots que Barbantar avait entendu sortir de l'organe enchanteur de Tige de Myrte; ils allèrent résonner jusqu'au fond de ses entrailles, émues pour la première fois; et, en augmentant l'incendie de ses sens, ils lui firent pressentir un autre ordre de jouissances, si les plaisirs qu'il voulait conquérir étaient partagés.

Quoi! réellement, dit l'effroyable assassin, Idamé abandonnerait un fantôme de vertu, qui pèse à tout ce qui est fait pour être libre; elle me recevrait sans effroi dans ses bras, et j'essaierais, malgré mes principes, à être heureux à la fois de son bonheur et du mien!

Tu vois, Barbantar, répond l'infortunée,

que cette colonne où je voulais expirer attachée est déjà loin de moi; je te suivrai sur ce marbre lugubre...... qui doit en ce moment recevoir une victime;..... je t'y devancerai peut-être;...... un nouveau jour m'éclaire; tous ces vains préjugés, qui condamnent le sexe à n'être que faible, se dissipent à sa lumière..... Le Dieu bienfaisant que j'honorais me pardonnera sans doute; mais, puisque je ne saurais être heureuse qu'en t'imitant,............ je remplirai ma destinée.

Je ne sais, Idamé, reprend le féroce ravisseur, mais je te vois bien plus belle depuis que, regardant la nécessité comme la loi suprême, tu consens à me ressembler : cède donc à mes désirs, qui sont devenus les tiens. Que tardons-nous? l'autel est prêt, et la volupté nous appelle.

Idamé ne respirait que d'une manière pénible; plus elle approchait du fatal dénouement, plus sa force d'ame était un poids qui l'écrasait. Donne encore, Barbantar, dit-elle, quelques minutes au souvenir à demi-effacé de mon ancienne vertu; cet infortuné, dont les regards nous gênaient, et qui n'est plus, me tenait lieu de père; permets-moi de l'aller embrasser pour la dernière fois, ensuite

ma main rassurée fermera le cercueil; et, loin du spectacle hideux qui empoisonnerait mes plaisirs, je pourrai me livrer sans contrainte.... à tout ce qu'Arimane exige de moi.

Barbantar était dans l'extase; il va disposer les coussins sur le bloc de marbre, de manière qu'il ne s'y trouve aucun interstice, par où les membres délicats de la Princesse du Cathay puissent se blesser; ensuite il revient auprès de la colonne compter les momens qui retardent encore son infernale jouissance.

Dans l'intervalle, Tige de Myrte, toute entière à son désespoir, mais toujours maîtresse d'elle-même, marche d'un pas ferme vers le cadavre du pilote, se baisse sur lui comme pour l'embrasser, et arrache de la blessure le poignard sanglant qu'elle essuie et cache avec adresse dans son sein; ensuite elle abat le couvercle du cercueil, et revient serrer avec transport la main d'Atane, comme pour lui dire : Malgré le monstre, je suis encore à moi.

Enfin, je vais donc être heureux, dit Barbantar avec l'ivresse réunie de la joie et de la férocité, et il veut enlever Tige de Myrte dans ses bras pour la porter sur l'affreux lit d'hymen. Encore un moment, dit la Sultane avec une dignité qui commande le respect;

les minutes que tu as accordées à ma prière ne sont pas expirées; je veux que ce soit ma chère Atane qui délie de sa main délicate les nœuds de ce premier vêtement, dont la force ne peut me dépouiller qu'en le déchirant avec violence. Atane est mon esclave, ajouta-t-elle, son service ne finit que lorsqu'il pourra être suppléé par un époux.

L'abominable Amiral accède, avec un sourire qu'il voudrait rendre gracieux, à ces dernières instances; mais au premier nœud que la jeune Chinoise essaie de délier, Tige de Myrte fait remarquer son attitude contrainte, et demande que sa tête soit délivrée du collier qui la captive. Barbantar réfléchit un moment; ensuite, sur l'observation de l'infortunée, qu'Atane, attachée par les pieds à la colonne, n'en sera pas plus libre, il fait mouvoir le secret du ressort, et l'enfant dégagé peut, en remplissant son triste ministère, se pencher sur sa maîtresse et laisser couler quelques larmes d'attendrissement sur son sein.

C'en est fait, le vêtement antérieur de Tige de Myrte ne tient plus qu'à une dernière agrafe; l'infortunée a reçu le baiser d'adieu de sa chère Atane; et, montée d'elle-même sur le bloc de marbre noir, elle indique à son

farouche oppresseur le moyen de disposer les coussins de manière qu'ils forment un rideau du côté de la colonne, et empêchent l'enfant de la nature de voir consommer le sacrifice.

Barbantar a terminé l'ouvrage; à genoux devant la Sultane, il défait l'agrafe de la robe antérieure qui tombe à ses pieds; déjà il étend sa main encore sanglante vers son sein. Pardonne, dit Tige de Myrte en retenant son bras, pardonne à ma curiosité. Mais, quel a été, avant moi, le sort de tes captives, lorsque ce qu'elles appelaient leur vertu, contrariait tes désirs? — Lorsque cette vertu n'a pas expiré avant le signal donné par mes caresses, j'ai vaincu et puni à la fois; la force m'a rendu heureux, et mon poignard m'a vengé. — Ainsi voici l'autel où tu les as deux fois sacrifiées? — Tu vois de l'autre côté leurs cercueils. — Et toujours, Barbantar, le Ciel a été sourd au cri de tes victimes? — Le Ciel est un vain nom, et je ne veux le connaître que dans tes bras. — Eh bien, monstre! connais-le donc ce Ciel que tu outrages, et qu'enfin la vertu soit vengée.

Ces derniers mots n'étaient pas encore achevés, que le poignard, que Tige de Myrte

tenait caché dans son sein, était déjà plongé jusqu'à la garde dans le cœur de Barbantar: l'effroyable scélérat exhale, de sa bouche hideuse, un blasphème que la mort l'empêche d'achever; et, tombant à la renverse du haut du bloc de marbre, il couvre des flots de son sang livide tout l'intervalle par lequel ce lit infernal est séparé de la colonne.

La pupille du Mandarin jeta un cri de surprise et de joie, quand elle entendit tomber avec fracas le corps colossal de l'affreux Barbantar, et qu'elle le vit remplir le pavé de la caverne de sa vaste circonférence: pour Tige de Myrte, ne se sentant plus oppressée par le poids importun de sa douleur, aussitôt après sa victoire, elle s'élance, avec légèreté, de l'abominable lit d'hymen, et vient affranchir Atane de ses derniers liens: ce n'était pas sans raison qu'elle s'était servi, avec adresse, de la main même du monstre pour dégager sa tête: car le ressort du collier était à secret, et il n'y avait point d'instrument dans l'antre pour le briser: pour les entraves, qui retenaient l'extrémité inférieure de son corps captive, ce ne fut qu'un jeu, pour les rendre inutiles: comme des pieds chinois sont d'une petitesse qui tient de la difformité, ceux d'Atane élu-

dèrent sans peine la précaution barbare du tyran, et passèrent dans l'anneau.

Il s'agissait, après une expédition aussi hardie, de sortir de la forteresse, sans être reconnu par un vil amas d'esclaves qui, n'ayant pu défendre leur maître, pouvaient se piquer de l'honneur peu périlleux de le venger. Les deux amies tinrent conseil, et le résultat de leur plan fut le même : il y avait, dans un angle de la salle des tombeaux, une robe de cérémonie que portait Barbantar quand il était invité, en qualité d'Amiral, à se rendre au Conseil d'État de Timour; Tige de Myrte s'en revêt par-dessus ses vêtemens chinois, elle y joint un magnifique turban à aigrette, et, comme elle était grande et bien faite, ce déguisement, même en plein jour, ne l'aurait point déparée : l'unique disconvenance, qui pouvait donner l'éveil aux gardiens du Fort, venait de la disproportion entre la taille svelte de la Sultane, et la corpulence presque monstrueuse de Barbantar : mais ici le remède était dans le mal même; car Tige de Myrte se proposait d'envelopper sa jeune amie dans les larges plis de la robe étrangère, et de se glisser ainsi, au travers des ombres de la nuit, jusqu'à la porte du château : ce stratagême eut tout le

succès que le courage, réuni à la prudence, avait droit d'en attendre; les deux héroïnes arrivèrent, sans être reconnues, jusqu'au pied du rempart; et, comme Tige de Myrte avait à la main l'instrument à vent, dont Barbantar s'était servi pour se faire entendre aux ministres invisibles de ses volontés, à peine eut-elle donné le signal, que la porte s'ouvrit, le pont-levis s'abaissa; et, en moins de quelques minutes, les deux belles fugitives se trouvèrent hors des États de l'effroyable Polyphême.

Dès que la jeune pupille du Mandarin se vit parfaitement libre, elle se jeta dans les bras de Tige de Myrte, et la vivacité de ses caresses annonça qu'elle avait vu, dans toute son étendue, l'effroyable danger auquel elle venait d'échapper : Oui, dit la Sultane, j'ai abjuré un moment mon sexe, et le désespoir m'a fait homme : mais je ne sais, cet homicide, quoique commandé par le Ciel même, répugne à ma sensibilité; il me semble qu'il est dans notre nature, quand l'exemple ne pervertit pas en nous la morale, de ne savoir ni connaître le crime, ni le punir.

Ensuite, après un moment de recueillement: Ma chère Atane, ajouta-t-elle, rends-moi le plus pur des services qu'il soit en ton pouvoir

de me rendre ; que cette nuit abominable ne souille plus nos regards, et réunis ta prudence avec ma raison, pour qu'elle soit à jamais effacée de notre mémoire.

Je remplirai tes vœux, magnanime Idamé, dit l'aimable enfant : Oui, Atane, repart Tige de Myrte, je suis Idamé.... et je veux toujours l'être..... Que ne l'ai-je toujours été! mon cœur, malgré les prestiges de l'amitié, ne saignerait pas de temps en temps de ses anciennes blessures.

Cependant les deux fugitives, qui songeaient bien plus à s'éloigner de la forteresse de Barbantar, qu'à chercher le fleuve Hoang-Ho, se perdirent dans la route nouvelle qu'elles se frayèrent : accablées de lassitude, n'ayant rien mangé depuis le déjeûner fait à la Pagode, elles s'assirent tristement sur un tertre, faisant des réflexions amères sur leur destinée, lorsqu'Atane, apercevant à quelque distance un jeune Arabe qui réunissait, avec des branchages, les deux fragmens de l'arche d'un petit pont brisé, qu'on avait bâti sur un torrent, courut à lui, et l'amena par la main devant Tige de Myrte.

La Sultane, un peu effrayée de voir un inconnu sur le point de devenir l'arbitre de son

sort, ne put que balbutier quelques mots sans suite, qui, quoique interprétés par sa jeune amie, restèrent sans réponse : seulement l'Arabe, à la vue de l'habit de cérémonie, et du turban à aigrette, croyant avoir affaire à l'Amiral du Sultan de la Montagne, se prosterna devant l'héroïne de l'amour, et baisa, à plusieurs reprises, la frange de sa ceinture.

Jeune homme, dit Tige de Myrte, que cet hommage respectueux avait un peu rassurée, procure un asyle pour cette nuit à deux êtres infortunés, qui, malgré l'abandon du Ciel, méritaient un meilleur sort : tu es Arabe, et, à ce titre, tu nous dois l'hospitalité.

L'Arabe ne répond rien : mais étonné d'entendre la voix la plus douce et la plus enchanteresse sortir de l'organe monstrueux d'un Barbantar, il se permet d'entr'ouvrir la robe de cérémonie, voit un vêtement de femme, et sourit d'une manière assez expressive, pour faire connaître qu'il n'est point la dupe d'un pareil déguisement.

Jeune voyageur, ajoute Tige de Myrte, si tu nous devines, respecte au moins notre secret : surtout, songe qu'en t'implorant, nous pouvons, sans rougir, accepter tes bienfaits.

L'Arabe s'incline, et borne, à ce geste, sa réponse.

Les deux fugitives ne savaient que penser; Tige de Myrte, qni croyait à la vertu de l'homme, lorsque l'âge, qui use tout, ne l'avait point dépravée, continua ses instances, et y mit quelque expression : Atane, non moins confiante, prend les mains de l'Arabe et les serre avec un sentiment qui vaut bien l'éloquence des paroles : celui-ci ne peut plus résister, et se jette aux genoux des Héroïnes, en signe de dévouement.

J'entends ton cœur, dit Tige de Myrte, en le relevant avec bonté; mais pourquoi ne parles-tu pas? — C'est, répond l'Arabe, que je suis muet. — Quoi! muet! et c'est ta voix même qui nous en assure! — Ma voix a menti; il faut que je sois muet pour être aimé de mon maître, et avoir mes entrées libres dans son sérail.

— Après ce premier dialogue, la conversation s'engagea avec moins de réserve entre le muet et les deux fugitives : il fut arrêté entre eux qu'on se rendrait à un petit édifice qu'on découvrait à quelques parasanges, et qui semblait adossé à une tour : c'était le seul asyle, dit l'Arabe, digne de femmes aimables qui

avaient un secret à garder. Au même moment il leur servit de guide, les soutint sur des ponts dangereux, et, après une marche pénible, les amena, sans accident, jusqu'en face du bâtiment indiqué. Tige de Myrte, en arrivant à sa vue, fut loin de soupçonner que l'asyle qu'on lui offrait était une des portes du sérail de ce Timour, qui, après l'avoir fait Sultane, avait signé l'arrêt de son supplice.

Le gardien de la porte était en c emoment dans la gondole de l'Arabe, où un eunuque l'interrogeait sur l'entrée d'Ariel dans les jardins; le muet se détacha pour l'aller prévenir; car on ne pouvait, sans son aveu, introduire pendant la nuit des étrangers dans ce poste de surveillance; pendant cet intervalle la Sultane et sa compagne allèrent examiner les dehors de la tour; la première avait une idée confuse qu'elle connaissait ce monument, et l'étoile sinistre qui semblait présider à toutes les opérations de sa volonté, en la conduisant à la lumière, la conduisait toujours à l'infortune.

Ne trouve-tu pas, disait Tige de Myrte à Atane, que cette tour ressemble, par sa position, par son pont-levis, par les fortifications extérieures dont elle est hérissée, à l'infernal

château de Barbantar? Je le pensais, répond la jeune Chinoise; mais à cause de la défense qui m'a été faite de rappeler d'affreux souvenirs, je n'osais le dire.

Pendant que les deux belles errantes examinaient, avec un intérêt plus vif que celui de la curiosité, les bastions de la petite citadelle, un soldat en faction, qui les observait, étonné qu'on choisît une pareille heure pour étudier les dehors de la place, alla avertir le commandant de la tour : quelques minutes après, le pont-levis s'abaissa ; on vint arrêter les deux fugitives et on les conduisit dans la salle du Conseil, où l'Aga vint les interroger.

Qui es-tu, dit l'Ismaélien à Tige de Myrte? pourquoi te voit-on errer, avec cet enfant, dans ces lieux solitaires, lorsque la nuit t'invite au sommeil?

— Je suis, répond la Sultane, un être infortuné qui, ayant éprouvé tous les modes d'injustices, viens demander à une nature paisible un asile contre la tyrannie des hommes.

— Mais cet habit de guerre cache des desseins sinistres; on t'a vu observer, d'une manière malveillante, les ouvrages extérieurs de ce fort, comme si tu voulais étudier ses par-

ties faibles pour le livrer aux illustres brigands de la Croisade.

— Cet habit de guerre m'est tout-à-fait étranger; il ne m'appartient que parce que j'en ai fait la conquête.

— Il est vrai que ta voix douce et touchante est en contradiction avec le vêtement guerrier qui te couvre. Écarte cette robe extérieure, et que ta personne, ainsi que ton ame, paraissent devant moi sans déguisement.

— Je t'obéis avec plaisir; cette robe, ce turban sont déjà loin de moi, ils ne me rappelleront plus un souvenir qui m'écrase.

—Je vois en toi une femme étrangère. Quel est le pays qui t'a vu naître?

— On dit que je suis une princesse du Cathay.

— *On dit!* Quoi! tu n'es pas sûre de la patrie qui t'a reçu dans son sein! ou tu cherches à t'en imposer à toi-même sur ta destinée, ou tu oses feindre devant moi.

—Qui que tu sois, tu n'as pas assez de titres à ma confiance pour que je t'explique le secret d'une fatalité qui ne pèse que sur moi; si tu es juste, laisse-moi errer encore sur cette partie du globe où le Ciel m'a jetée, jusqu'à

ce que je ne rencontre plus de terre inhospitalière qui dévore ses habitans; si tu es à la fois juste et généreux, procure-moi, et à ma jeune compagne, un asile pour cette nuit, et que l'aurore nous retrouve libres sur les bords du Hoang-Ho, et près de la tour à sept étages.

— Ce pays inconnu dont tu me parles ajoute à ma défiance; tu as des secrets pour moi, et tout étranger qui se cache, dans ces momens d'alarmes, m'est suspect : je te demande, au nom du souverain que je représente ici, à qui appartient cette robe magnifique et ce turban à aigrette dont tu prétends avoir fait la conquête?

— A un ennemi du Ciel et des hommes, appelé *Barbantar*.

— C'est l'Amiral de mon maître.

— Je plains ton maître, quel qu'il soit, d'avoir de pareils monstres à son service.

— Il me suffit; je n'ai pas besoin d'autre explication; je t'arrête avec cet enfant, au nom du Prince dont je tiens le commandement de ce fort. Remets-moi ce poignard qui a servi sans doute à répandre le sang de Barbantar; dans peu de jours on te jugera, et tu sortiras d'ici pour être libre ou pour monter à l'échafaud.

CHAPITRE XXXV.

Contre-temps qu'éprouve Ariel dans les jardins du Sultan de la Montagne.

Le jour allait s'éteindre, quand Ariel parut à la porte des jardins de Masiath; mais, grâce à la lune, qui montrait la moitié de son disque argenté sur l'horizon, la nuit, qui devait éteindre les feux du firmament, annonçait qu'elle ne serait qu'un long crépuscule.

L'Eunuque noir qui gardait la porte du Sérail, entendant prononcer le nom d'Orondate, voyant que le sentier parcouru par l'Arabe ne pouvait conduire qu'à la Grotte aux Merveilles, et surtout reconnaissant dans l'épée qu'on offrait à ses yeux le talisman désigné par Timour, ne fit aucune difficulté d'introduire l'Ange de l'Orient, qui, une fois hors de la vue du satellite du Prince, jeta, sous un rosier, sa robe extérieure ainsi que son turban; et, ne conservant que son léger vêtement d'Ange pour éluder le péril, et son épée pour le braver, s'il était nécessaire, alla à la découverte du pavillon de Bouton de Rose.

Malheureusement, à une heure pareille, les avenues des Sérails de l'Orient sont aussi solitaires que les sables mobiles du Grand-Désert à l'approche des feux de la Canicule. Ariel erra long-temps dans les vastes jardins de Timour, sans rencontrer le plus modeste des Pavillons; enfin, parvenu à une pièce d'eau qui embrassait, dans son enceinte circulaire, la partie la plus pittoresque de ce séjour d'enchantemens, il vit une gondole joliment décorée, qui servait à conduire d'une rive à l'autre du bassin, et il y entra avec légèreté, dans le dessein de voguer à l'autre bord. Déjà ses mains hardies se posaient sur le double aviron, quand il entendit la voix éteinte d'une femme endormie qui semblait se bercer des illusions d'un songe; il se retourne, et voit, dans un angle de la gondole, un hamac tressé avec des cordons de soie et à crépines de pourpre, où reposait, dans l'attitude la plus voluptueuse, une jeune Arabe au nez retroussé, et dont la beauté un peu mâle offrait des grâces plus piquantes que régulières : c'était l'esclave chargée par l'Intendant des jardins de faire traverser, pendant le jour, la pièce d'eau aux Sultanes du Sérail; elle avait gagné leur confiance, parce qu'elle joignait quelques qualités

qu'on ne s'attend à rencontrer que dans l'homme, aux faiblesses naturelles de son sexe. Elle avait un babil prodigieux, et savait garder un secret; elle conciliait une sorte de philosophie pratique avec un grand fond de crédulité (*a*). *Ange de Timour*, disait la brune aux yeux bleus, *est-ce toi que je tiens dans mes bras?* Ariel n'avait pas le temps d'attendre la fin de la rêverie : il secoue, en sens contraire, les cordons qui tenaient le hamac suspendu, et la jeune Arabe se réveille.

En ce moment, un nuage couvrait le disque de la lune, et la tête de l'Adonis de l'Orient était dans l'ombre. Quelle est ma surprise, dit l'Arabe! Quoi! c'est mon Ange qui devance l'heure du rendez-vous! Viens-tu m'annoncer que l'assemblée immortelle des Houris m'attend dans son sein? Qu'est-ce qu'une Houri? Je voudrais bien être Houri, et ne l'être que pour toi.

(*a*) J'avertis les races futures que ce portrait ne se trouve qu'en marge de mon manuscrit arabe; sans doute le goût de l'Auteur aurait été blessé de s'amuser à peindre de trois quarts un personnage subalterne qui ne paraît que deux fois sur la scène, et qui ne ser ici que comme les *Fâcheux* de Molière, à ennuyer Ariel.

Le nuage disparaît; et la vraie tête d'Ariel s'offrant à sa vue : Non, Ange de Timour, continua-t-elle, ce n'est pas toi, mais c'est mieux que toi. Intelligence céleste, car sûrement tu en es une, qu'exiges-tu de ton esclave? Parle........ Non, ne parle pas, j'aime mieux te contempler : alors mon ame parle à la tienne, et ce langage en vaut bien un autre.

Ariel ouvre la bouche pour s'expliquer : la jeune brune, avec une vivacité charmante, pose sa jolie main sur ses lèvres de rose, comme pour intercepter les paroles à leur passage. Je te devine, s'écrie-t-elle ; quelque Houri, échappée du Paradis de Mahomet, t'attend non loin de cette nappe d'eau : je vais t'y conduire ; j'ai tant de plaisir à faire des heureux! Dis-moi, est-ce sous le berceau d'Acanthe, à la colonnade d'Aspasie, dans les bains de Vénus?

La jeune Arabe parlait avec une telle volubilité, qu'il était impossible à Ariel de placer une seule réponse; chaque minute, employée ainsi à exercer sa philosophie, lui semblait un larcin fait à son bonheur : cependant il n'osait éclater ; un mot d'impatience pouvait le perdre. Il attendit donc, dans un calme étudié, que l'esclave des Sultanes, ne trouvant

plus d'aliment à sa curiosité, toujours renaissante, se condamnât elle-même au silence.

C'est ton étoile, être céleste, qui t'amène dans cette partie du bassin, dont seule j'ai la surintendance; mais dis-moi donc de quel côté du firmament tu es descendu? Étais-tu à l'extrémité de cet arc-en-ciel que j'ai vu, au soleil couchant, plonger dans ce réservoir? As-tu vu Timour prendre le bain, avec une de ses Sultanes, au dessous de la cascade d'Amphitrite?

Timour! s'écrie Ariel avec l'accent de la terreur, où est-il? L'a-t-on vu rentrer dans son Pavillon? Sommes-nous loin de la Cascade d'Amphitrite?

Ici, la jeune Arabe garde le silence le plus absolu; et Ariel, qui la voit se taire, est tenté de croire qu'elle a perdu connaissance.

La parole revient à l'esclave au moment où on cesse de l'interroger. Avec quel enchantement, Ange de Mahomet, dit-elle, je vois que tu n'as point partagé la révolte des Anges de Timour! Tu n'es pas, sans doute, le Génie exterminateur qui en a tant fait périr ce matin sous le portique du mancenilier? Tu sembles, par la sérénité de tes regards, par l'expression touchante de ta physionomie, l'interprète, non

du Dieu qui punit, mais du Dieu qui pardonne........ Mais tourne donc de mon côté ces yeux que la Nature n'a faits que pour toi; je veux les mettre en parallèle avec ceux de mon Ange de Timour, faire rougir tout ce que j'aime, et le consoler en lui conservant ma foi.

L'Ange de l'Orient trembla d'une confidence qui pouvait le faire découvrir; il regarde l'esclave avec ces yeux de feu, dont l'éloquence n'est jamais perdue pour la sensibilité, et la prie avec émotion de l'entendre. J'ai entendu ton silence, dit l'Arabe, et tu n'as plus rien à m'apprendre; c'est toi qui as ramené, dans les jardins de Timour, la paix, qui, depuis le supplice de la plus belle des Sultanes de Masiath, semblait s'en être exilée pour jamais. Nous te devons le retour d'une Favorite de notre Souverain dans un séjour qu'elle avait si long-temps vivifié de sa présence; et tous les heureux qu'elle va faire ne pourront que mêler ton nom au souvenir de ses bienfaits. Écoute, je veux te conter tout cela, comme si tu n'y avais pris aucune part; j'aime tant à causer avec les Anges, surtout avec ceux qui ne font que du bien! Mais s'il était possible, dit Ariel un peu impatienté, de causer moins avec un

être qu'on condamne à être muet? Tu resteras muet, répond l'Arabe, et je causerai avec toi. Tu m'as réveillée au milieu du songe le plus voluptueux, et je borne là ma vengeance.

Ariel ne voulait causer qu'avec Bouton de Rose, et chaque phrase prononcée par l'esclave était, pour son cœur oppressé, un tourment de plus; dans son dépit, il se propose de conduire lui-même la gondole, et, arrivé à l'autre rive, de laisser l'Arabe au milieu de sa période. Celle-ci s'aperçoit du dessein de l'Ange, descend de son hamac à demi-nue, et, s'emparant des deux avirons, tout en fatiguant de ses regards pleins de feu le modeste amant de Bouton de Rose, continue son monologue.

Ce matin, à la pointe du jour, le palanquin qui renfermait la Favorite est descendu d'un groupe de nuages, non loin du vestibule du Paradis de Timour; il s'est élevé à ce sujet un doute parmi mes compagnes, que toi seul tu pourrais résoudre : l'une a vu le palanquin s'échapper comme une étoile tombante du char transparent de l'Aurore; l'autre a remarqué un Ange de feu qui, la main sur son impériale, le conduisait avec rapidité au travers des plaines de l'air : quel est celui des deux récits qui offre

la vérité? toi seul tu peux m'éclairer, puisque tu viens du firmament. Je t'avouerai que, née peu crédule, j'ai quelque doute sur l'existence du char de l'Aurore; mais toute ma vie j'ai vu des Anges, et tout me porte à croire que celui qui transportait les montagnes à la voix de Mahomet, a pu, sur les instances de Timour, transporter ici un palanquin. Dis-moi, être céleste, serais-tu cet Ange de feu? Oh! si tu pouvais me faire remonter au Ciel avec toi! Quoi qu'il en soit, je te remercie, au nom de tout le Sérail, de nous avoir ramené, après un an d'exil, la plus bienfaisante de nos Sultanes, la seule du moins qui ait su façonner au bonheur des Ismaéliens le génie altier de Timour, l'incomparable Adine........

Adine! s'écrie avec transport Ariel : quoi! elle est dans ces bosquets enchantés! Je pourrais tourner sur elle mes regards........... respectueux!......... tu me conduirais à ses pieds!

Profond silence de la part de la jeune Arabe: elle reste au gouvernail de la gondole, les mains légèrement appuyées sur les rames, cherchant à deviner, dans les yeux émus de l'Ange, ce qui se passe dans le fond de son cœur, et montrant les trente-deux dents d'ivoire de sa bouche ouverte, comme si elle voulait parler, et qu'un

pouvoir supérieur vînt faire expirer sa voix sur ses lèvres de corail.

Dans l'intervalle, le fils d'Orondate vient au gouvernail, et se permet de poser ses mains délicates sur celles de l'esclave, comme pour lui donner le signal du départ : celle-ci, transportée, ainsi que le serait un cœur neuf à l'approche d'un plaisir qu'il ignore, abandonne les avirons, et reste un moment en extase : Ariel retire ses mains, et l'Arabe retrouve sa volubilité.

Plus je t'envisage, Ange de Mahomet, plus je retrouve de tes traits dans un tableau tracé de la main d'une Sultane qui me protège : lève-toi un moment; oui, voilà la taille élancée de son héros, sa démarche fière, la blonde chevelure qui tombe en ondoyant sur ses épaules d'albâtre : regarde-moi............ avec l'ame qui vivifie d'ordinaire ton visage........ plus tendrement encore....... Fort bien : c'est lui, je n'en saurais douter. Mais, quoi! ma maîtresse est donc la Favorite de Mahomet? Le Dieu d'Abraham lui a donc permis d'avoir commerce avec ses Anges? Je me perds dans mes conjectures; au reste, elle mérite tant d'être heureuse, cette incomparable Sultane! Avec quelle bonté elle nous accueille, du haut du trône où

sa vertu l'a fait asseoir! comme elle descend jusqu'à nous, après avoir élevé le Monarque jusqu'à elle! C'est cette femme-là qui mérite d'être aimée! Pardonne, être angélique, si je t'entretiens si long-temps d'elle; mais aussi son nom est sans cesse sur ma bouche, comme la reconnaissance l'a placé sans cesse dans mon cœur. Je puis oublier l'Ange de Timour qui m'a donné un rendez-vous à minuit, mais je n'oublierai jamais Bouton de Rose.

Bouton de Rose! dit à demi-voix et dans un trouble inexprimable l'enfant adoptif d'Orondate; il ne peut prononcer que ce mot : des sons inarticulés, effet de la surprise et du plaisir, vont expirer dans sa bouche. Bientôt il se jette avec transport sur une des mains de l'esclave, qu'il porte sur son cœur, et il attend dans le silence du saisissement que l'être capricieux, qu'il n'ose interroger, lui fasse du moins pressentir sa réponse.

L'Arabe pouvait ennuyer ses auditeurs de son babil; mais elle avait une ame. A la vue du beau mouvement d'Ariel, elle ne résiste plus à l'ascendant qui l'entraîne : assise devant lui, sans songer à lui répondre, du moins ne lui parlant qu'avec des yeux humides de pleurs, qui annoncent qu'elle est digne des confidences

de l'amour, elle agite avec force les avirons qu'elle avait abandonnés, et conduit, en quelques minutes, la gondole de l'autre côté du rivage.

Au moment où la nacelle aborda, l'esclave, toujours en silence, se jette à genoux en face d'un pavillon situé à l'Orient, dont le péristyle était formé de colonnes de granit rouge : Ariel, également en silence, embrasse la jeune Arabe, passe dans son doigt une bague d'émeraude, et, lui montrant l'Orient, lui fait entendre, avec un léger sourire, qu'à l'approche de l'aurore il aura besoin de sa gondole et de ses services pour le retour.

Entre le péristyle et la pièce d'eau se trouvait un tertre fait de main d'homme, qui commandait les environs, et dont l'intérieur, taillé en grotte, formait divers compartimens de stalactites et de rocailles. Ariel, convaincu que désormais, pour entreprendre ses conquêtes amoureuses, il ne devait ambitionner que la légèreté du Zéphir, quand il est à la poursuite de Flore, dépose dans la grotte le fardeau importun de son épée, et prend, avec la rapidité de l'éclair, la route de la colonnade.

CHAPITRE XXXVI.

Scène de nuit entre Ariel et Bouton de Rose.

Il est d'usage en Orient que, dans les ardeurs de la canicule, lorsque pendant le jour on n'a respiré qu'un air embrasé, on se rende, quelques heures de la nuit, sur la terrasse de sa maison, afin de donner du ressort à ses organes par la fraîcheur de l'atmosphère, et de jouir en silence de la beauté du Ciel, du parfum des fleurs, et de la Nature. Les femmes même, malgré l'austérité de leur clôture, ne sont pas privées de cet avantage; seulement la jalousie d'un maître, qui les tourmente sans cesse sous prétexte de les rendre heureuses, a imaginé d'entourer de persiennes ces asiles solitaires, afin de les dérober à la vue d'étrangers qui pourraient les fatiguer de leurs hommages. Les Sultanes du Sérail de Timour, isolées chacune dans leur pavillon, ne manquaient pas cette espèce de promenade nocturne, et elles en goûtaient d'autant plus les charmes, que c'était le seul moment où, dé-

barrassées de leur Tyran-Roi, ou de leurs Tyrans-Eunuques, elles pouvaient se dire presque libres.

Jamais Bouton de Rose n'avait plus senti le besoin d'être quelques heures à elle-même, que la nuit où Ariel vint tenter de découvrir son asile. Timour, ivre de désirs plutôt que d'amour, venait d'épuiser l'art des séductions, pour l'engager à répondre à ses feux, et c'était pour la punir de sa vertueuse résistance, qu'il avait emmené sous ses yeux son esclave favorite pour prendre le bain avec elle sous la cascade d'Amphitrite. Bouton de Rose, sans amour, fut peu blessée de cette perfidie; mais c'était une jouissance pour elle de se recueillir un moment, pour mettre en contraste la façon d'aimer d'un Sultan, avec celle qu'adoptait l'Enfant de la Nature, quand il ne consultait que son cœur; aussi à peine la distribution régulière des heures, sur son clepsydre, lui eut-elle annoncé une nuit absolue, qu'elle appela le petit Amour de sept ans, vêtu en Ange, qu'elle avait fait un moment l'ôtage de Bondocdar, afin d'avoir occasion de faire porter une lettre à Orondate; ensuite, la tête ceinte d'un voile couleur de rose, tenant à la main le pigeon apprivoisé qui lui avait apporté des nouvelles d'Ariel, elle

monta, accompagnée de Zulica, une de ses femmes d'honneur, et suivie de son beau page, sur la terrasse de son pavillon.

Ariel, de son côté, ayant aperçu à l'angle droit du Pavillon, et du côté où, par la position de la lune, l'édifice faisait ombre, un berceau de chèvrefeuille adossé à un acacia, s'y glisse avec adresse; et là, tapis sous des fleurs dont le parfum lui échappait, l'oreille au guet, et tâchant de retenir son haleine, il se dispose, puisqu'il ne peut espérer de voir son amante, à surprendre les secrets de son cœur : comme si l'esclave couronné d'un Roi pouvait, à quinze ans, avoir des secrets pour celui qui lui apprit à aimer!

Comme le Ciel est pur! disait Bouton de Rose à Zulica; enfin, je respire à mon aise : plus d'orage dans les airs, comme dans cette fête infernale de la Clémence; le Dieu de la Nature paraît calme; et si mon cœur pouvait l'être, il le serait aussi.

Ma chère maîtresse, répondit Zulica, je vous ai bien étudiée l'avant-dernière nuit, lorsque vous partagiez le trône de Timour : le chagrin intérieur qui vous dévorait flétrissait, malgré vous, les roses de votre teint; plus le despote implorait le Ciel, plus vous craigniez sa per-

fidie; et quand il jura le bonheur de ses sujets, vous parûtes pressentir qu'ils allaient être engloutis dans les abîmes.

—Que cette nuit est différente, Zulica! Il me semble qu'en m'approchant du Ciel j'en contracte la paix et la pureté. Tu vas sourire des fantômes dont ma crédulité se berce, mais je n'ai que des pressentimens couleur de rose: mon cœur me dit qu'il m'arrivera quelque bonheur, avant que je quitte la terrasse de mon pavillon.

—D'abord, Timour ne vous fatiguera pas de ses caresses impérieuses, et c'est un grand bonheur pour vous.

—Je pense peu à Timour, quand il n'a pas la fureur de vouloir me rendre heureuse malgré moi; mais, puisque tu me le rappelles, Zulica, il faut que je te conte un tour assez adroit que je viens de lui jouer : aussi de quoi se mêle-t-il de vouloir, parce qu'il est Roi, m'ôter la propriété de mon génie et de mon cœur? Tu connais le tableau qu'il m'a enlevé, parce qu'il croyait, dans sa jalousie ombrageuse, que la tête du principal personnage était celle d'Almoadan?

—Si je le connais! Je vous ai surprise tant de fois avec ce beau jeune homme que votre

pinceau, plein d'expression, a représenté entre une tombe et un berceau!

—Eh bien! je ne causerai plus avec lui, et je continuerai à être heureuse.

—Peut-être, en perdant le portrait, avez-vous retrouvé le modèle; quoiqu'à dire vrai, une tête d'une touche si céleste soit plus faite pour se rencontrer parmi les Anges que parmi les hommes.

—Ecoute-moi, Zulica; tu sais que le jour où une Sultane est couronnée, elle a le privilége de se choisir un Page parmi les enfans des Houris qui sont renfermées dans le Paradis de Masiath; il s'en présenta une cohorte entière, tous beaux comme l'Amour, et nus comme lui: ils briguaient à genoux l'honneur de m'appartenir; je me décidai pour celui qui me parut le plus sensible et le plus modeste, pour celui qui cachait, dans les plis de ma robe, ses beaux yeux baignés de pleurs: te dirai-je un motif bien plus puissant encore, mais que je n'oserai confier qu'à toi? c'est que mon jeune Chérubin avait, par la coupe de son visage, par ses grands yeux bleus, par sa piquante physionomie, une ressemblance presque parfaite avec le prétendu Almoadan de mon tableau.

—Il est vrai que cette ressemblance est telle, que j'ai cru quelque temps que l'Ange du paysage était son père.

—Eh bien! Zulica, Chérubin m'a servi de modèle pour ma tête, et j'ai refait, d'après mon imagination, le paysage que Timour a eu la barbarie de m'enlever : seulement, pour prévenir un nouveau délit de sa part, j'ai réduit ce grand tableau de chevalet à une simple miniature, afin de pouvoir, au moindre péril, la renfermer dans mon sein ; l'ouvrage est achevé de ce matin, et je vais te le montrer; dis-moi ce que tu en penses, et ne me flatte pas. —

Un assez long silence suivit ce dialogue : Chérubin était sur les genoux de Bouton de Rose, et Zulica promenait alternativement ses regards de la miniature à l'Ange, et de l'Ange à la miniature; enfin, dans un moment d'enthousiasme, elle se précipite vers sa maîtresse, et, n'osant l'embrasser, elle donne un baiser à Chérubin ; celui-ci, enchanté de la perfection de l'ouvrage, en donne un pareil au tableau, et Bouton de Rose, plus émue encore, le rend avec une grâce inexprimable à Chérubin. Ces trois baisers, qu'aucun des personnages n'eut le temps de raisonner, eurent la rapidité de

l'eclair, mais laissèrent pendant quelques minutes une teinte de volupté sur les trois visages.

Cette scène anacréontique, dont le charme ne nous paraît si pur que parce qu'elle est essentiellement liée avec de chastes amours, qui la vivifient, fut, à cause du silence absolu qui régnait alors dans le Pavillon, entièrement perdue pour Ariel.

Ce fut Chérubin, que son âge rendait moins susceptible d'une longue émotion, qui rompit le premier le silence; il demanda à voir de près la miniature que tenait Zulica; et, ayant essuyé un refus, il saute légèrement sur le ruban bleu-céleste, auquel le petit cadre était attaché, s'en saisit, et se sauve vers l'angle le plus opposé du Pavillon; l'Ismaélienne poursuit le ravisseur, et celui-ci, pour mettre à couvert son larcin, entr'ouvre une jalousie, et y passe la main qui tenait le ruban. Zulica insiste, veut avoir de force la miniature; mais, dans le débat, le ruban s'échappe de la main de l'Ange, et l'ouvrage de Bouton de Rose tombe au pied du Pavillon, assez loin du berceau de chevrefeuille.

La pâleur subite de Zulica et de Chérubin, bien plus que le bruit de la miniature, avertit Bouton de Rose de sa perte : aussitôt un cri

d'effroi lui échappe; jamais elle n'a plus senti le prix de son tableau, que depuis qu'il n'est plus en son pouvoir : d'ailleurs, elle ne se dissimule pas le danger éminent qu'elle court, si les soldats de garde, qui font leur service autour des enceintes extérieures des Pavillons, rencontrent sous leurs pas ce monument de ses premières amours. Son premier mouvement est de descendre elle-même pour reprendre son bijou; mais Zulica lui fait observer que les Eunuques reposent dans la pièce qui tient au vestibule, et qu'il est impossible à la prudence humaine de franchir une pareille barrière : alors Bouton de Rose, toujours plus inquiète, maudit la nuit paisible qui lui avait fait espérer des plaisirs si purs; peut-être même que, dans son cœur égaré, elle est tentée de la comparer à celle qui entoura de ses voiles funèbres la fête de la Clémence et sa catastrophe.

Le jeune enfant qui avait fait le mal fut le premier à en imaginer le remède. A un des angles du Pavillon se trouvait un petit obélisque de bois vernissé et doré, destiné, dans l'origine, à soutenir un vase d'illumination pour éclairer, pendant les nuits d'hiver, une avenue de cèdres contiguë à l'édifice. Bouton de Rose, qui aimait tous les amusemens de son âge, y

avait fait, quelques jours auparavant, suspendre la corde d'une balançoire, dont l'autre extrémité était liée avec force à l'arbre correspondant de l'avenue. Comme l'obélisque faisait partie du Pavillon, et que, du haut de la terrasse, il n'y avait que l'intervalle de quelques pieds à franchir pour atteindre à la corde, Chérubin proposa à Bouton de Rose et à Zulica de tresser leurs deux voiles réunis, et d'y former des nœuds de distance en distance, pour le faire arriver sans danger jusqu'à la naissance de la balançoire; on se doute bien qu'un projet aussi ingénieux fut accueilli de plus d'un baiser, où la Sultane et sa dame d'honneur semblèrent lutter de vivacité. Toutes deux à l'instant se mirent à l'ouvrage : Chérubin lui-même y travailla avec activité; et, quand cette espèce d'échelle d'amour fut terminée, on la lia fortement au barreau d'airain qui servait d'appui aux jalousies. Le jeune pupille de Bouton de Rose, qui brûlait de réparer sa faute involontaire, attendit à peine les derniers nœuds du tissu pour s'élancer hors de la terrasse; il atteignit, en un clin d'œil, l'extrémité de la corde, et, se laissant glisser de là jusqu'au hamac qui servait de siége à la balançoire, il se jeta sans accident sur un tapis de

fleurs, peu éloigné de l'endroit où avait dû tomber la miniature.

Il s'était écoulé un certain espace de temps depuis la chute du bijou jusqu'à la descente de Chérubin, et ce temps n'avait pas été perdu pour l'amour d'Ariel. Inquiet, d'après le long silence qui régnait sur la terrasse, il était sorti de son berceau, et avait longé les murs du Pavillon pour chercher un poste d'où il pût voir du moins l'objet de son idolâtrie, puisqu'il cessait de l'entendre. Arrivé près de la jalousie où Chérubin tenait le portrait suspendu, il le voit tomber, le ramasse avec une émotion où l'effroi avait peut-être autant de part que le plaisir, et le porte, en chancelant à chaque pas, sous son berceau de chèvrefeuille.

L'Ange de l'Orient, qui savait que Bouton de Rose était Souveraine dans Masiath, s'attendait à rencontrer le portrait de Timour : quel fut son saisissement quand il se vit lui-même dessiné, tel qu'il parut autrefois dans l'enceinte circulaire de rochers, entre la tombe de sa mère et le berceau où une chèvre était venue l'allaiter! De pareils momens se pressentent par les ames sensibles, mais ne se peignent pas. Dans le délire de sa joie il prend conseil, non de sa prudence, mais de son cœur.

Non loin du berceau il avait aperçu un parterre de fleurs, qui n'était séparé du reste du jardin que par une enceinte d'orangers; il y cueille un lilas de Perse, la fleur favorite de son amante, y joint des boutons de rose, et en compose une guirlande avec laquelle il entoure le cadre de la miniature; ensuite il détache le ruban bleu-céleste qui était passé dans l'anneau, y substitue une tresse de ses cheveux, et attache le tout dans une bande de son écharpe. Cet ouvrage de l'amour terminé, il pose le portrait sur l'herbe, dans l'endroit même où il était tombé, et va se placer dans un des entre-colonnemens du péristyle, d'où il pouvait voir à la fois et le berceau de chèvre-feuille et la balançoire.

Il y avait déjà quelque temps que toutes ces dispositions étaient faites, quand Chérubin descendit de la terrasse du Pavillon; il court, d'un pied léger, sous la jalousie qu'il avait laissée entr'ouverte, voit le médaillon, le reconnaît malgré les ornemens étrangers qui l'environnent, et le place avec précaution dans l'écharpe de satin lilas qui lui sert de ceinture : le reste n'est qu'un jeu pour son zèle; il s'élance dans le hamac, grimpe avec adresse le long du cordage qui le soutient, atteint l'échelle d'amour

suspendue vis-à-vis de l'obélisque, et arrive triomphant sur la terrasse, où il est reçu dans les bras de Bouton de Rose.

La Sultane était si impatiente de revoir son médaillon, qu'elle ne laissa pas à Chérubin le temps de le démêler dans les plis de sa ceinture; elle dénoue avec précipitation l'écharpe, et voit.......... Tout-à-coup son visage prend un coloris plus prononcé, ses yeux étincellent, son sein palpite avec force : Zulica, dit-elle avec la plus vive émotion;..... mais vois donc...... On dirait qu'il est là............. Voilà le lilas que j'aime, les boutons de rose qui me désignent à ses yeux : tout cela ne s'est point arrangé de soi-même autour de mon tableau..... Et ce morceau de son écharpe bleu-céleste, que, dans des temps heureux, je lui posai moi-même!...... Dieu! qu'est-ce que je vois encore? serait-ce une tresse de cette belle chevelure qui tombait en ondoyant sur ses épaules d'albâtre?........... Zulica, je ne me connais plus : un Dieu qui se joue de mon cœur, ou bien l'Ange que je n'ose nommer, sont en ce moment autour de mon Pavillon.

Bouton de Rose, un peu revenue à elle-même, se mit à interroger Chérubin, qui, n'ayant rien vu des jeux d'amour imaginés par

Ariel, ne pouvait lui donner aucune lumière. Zulica, de son côté, attestait qu'ayant suivi de l'œil le petit Ange de sa maîtresse, depuis sa descente de la terrasse jusqu'à son retour, elle ne l'avait vu ni s'arrêter ni parler à personne; elle ajoutait que s'il fallait choisir entre deux prodiges, sa raison préférerait de croire à une intelligence céleste, qui se joue du cœur ingénu d'une beauté de quinze ans, plutôt que de supposer que le modèle d'un portrait descend du Ciel, précisément à la minute où l'on en laisse tomber le médaillon.

Toutes ces raisons semblaient excellentes à Bouton de Rose, mais elle n'y croyait pas : un instinct secret, qui, dans les amans, contredit la logique, et cependant la supplée, maintenait la Sultane dans sa première opinion. Zulica raisonne fort bien, dit-elle, mais elle n'a pas mon cœur : l'Ange du Liban, encore une fois, est ici; j'ignore quelle merveille l'y amène, mais celle-là, du moins, parle à ma sensibilité : eh! que sont, auprès des jouissances qu'elle me procure, les froids calculs de mon entendement? Au reste, j'ai un moyen sûr d'éclaircir tous mes doutes avant le lever de l'aurore. Voici la colombe dont je fais l'agent de mes correspondances; il y a précisément

vingt-quatre heures qu'elle est à jeun ; je vais l'envoyer dans la Grotte d'Orondate : là est un grain de maïs parfumé, qui ne semble indigène qu'au sol d'Alexandrie et de la Chaîne du Liban : ma colombe en est singulièrement friande. Une fois détachée, elle s'élevera dans la moyenne région de l'air, verra, de ses yeux perçans, la tour où on laisse ce grain en dépôt pour sa nourriture, et m'apportera des nouvelles de l'original de mon tableau. Que dit Zulica de mon expédient? Assurément, si l'Ange............ que j'ai vu une fois, pour ne l'oublier de ma vie,......... est dans la Grotte aux Merveilles, il ne peut se rencontrer ici; mais s'il a quitté l'asile du premier des Philosophes, si........ Avec quelle volupté j'embrasserai et mon Chérubin et mon médaillon!

Zulica, qui ne s'était pas encore surprise à aimer, n'avait pas la persuasion de sa maîtresse, mais elle était trop adroite pour ne pas feindre de la partager; seulement elle observa que, comme Timour avait fait semer du maïs parfumé dans un parterre voisin de l'avenue des cèdres, et que ce maïs, depuis quelques jours, était dans toute sa maturité, il pourrait bien se faire que la colombe, une fois dans la moyenne région de l'air, voyant à ses pieds son aliment

favori, songeât peu à franchir un espace immense pour lui apporter des nouvelles. Bouton de Rose, toujours de plus en plus éprise de son opinion, trouva dans son cœur réponse à tout : elle dit que le champ de maïs ne renfermait que quelques toises, qu'il était adossé aux cèdres qui le couvraient de leur ombrage; et que d'ailleurs, en dirigeant le vol de l'oiseau du côté du Liban, il lui serait impossible de plonger sur l'avenue. Zulica, toujours calme, sourit, et céda à sa maîtresse. La Sultane, toujours ardente, chargea Chérubin de préparer la colombe, et, tirant ses tablettes, se hâta d'écrire quelques mots sur le billet que le messager ailé devait porter à la tour d'Orondate.

Cependant, aucun des mots du dialogue de Bouton de Rose et de Zulica n'avait été perdu pour Ariel : ce héros de l'Amour était ivre de joie; il se croyait transporté, avec la favorite de Mahomet, dans un des sept orbes du firmament. A l'instant où il entendit parler du parterre de maïs, une idée heureuse vint sourire à son imagination, et son ame aimante l'adopta : il courut vers l'avenue des cèdres, y recueillit un faisceau de ces épis parfumés, si chers aux colombes de l'Orient; et grimpant ensuite avec légèreté jusqu'à la tige de l'arbre auquel était

adossé le bereeau de chèvrefeuille, il y attacha une partie de sa gerbe, de manière qu'elle fût tout-à-fait en évidence. Un hasard singulier le servit encore dans ses projets; il avait rencontré, en passant au travers des branches les plus touffues de l'acacia, un nid de tourterelles dont les petits avaient récemment pris leur essor : il le transporte à l'instant au dessous de son faisceau, le remplit de grains de maïs; et quand tous ces préparatifs sont achevés, il se cache dans l'intérieur de l'arbre, attendant en paix que l'Amour, qui lui avait inspiré son dessein, fît servir la colombe d'instrument pour l'exécuter.

Bouton de Rose, dans l'intervalle, avait disposé son oiseau pour le voyage au Liban. Après l'avoir long-temps caressé de sa main douce et vermeille, elle avait attaché à l'anneau de son collier un petit billet en papier de soie; ensuite, tournant sa tête du côté opposé à l'avenue des cèdres, elle lui avait montré la tour vers laquelle il devait diriger son vol pour prendre son repas favori et apporter la réponse.

Heureusement, la colombe, qui était à jeun depuis vingt-quatre heures, fut plus empressée de céder aux besoins de son estomac qu'à l'impatience amoureuse de la Sultane. Dès qu'elle

se fut élevée assez haut dans les nuages pour qu'on la perdît de vue, elle plana un moment pour s'assurer de sa route : apercevant alors, dans une direction opposée, le faisceau de maïs beaucoup plus à sa portée que la tour du Liban, elle fondit sur l'acacia, commença à becqueter les épis de la plante parfumée, et, découvrant ensuite au dessous le nid de tourterelles, trouva plus commode de saisir de son bec les grains en monceau, que de les arracher de la gerbe. On sait qu'il n'y a rien de plus apprivoisé en Asie, dans la classe des oiseaux, que ces colombes de l'Égypte ou du Liban, qu'on instruit à porter des messages : celle-ci surtout, que Bouton de Rose baisait sans cesse, ou dont la main caressait le plumage, était loin de s'effaroucher à la vue de ses bienfaiteurs. Ariel, pour se rendre l'oiseau favorable, essaie d'abord de lui rapprocher les grains épars dans le nid de tourterelles; bientôt après, le voyant plus occupé à appaiser la faim qui le dévore, qu'à prendre de l'ombrage de la main qui le caresse, il détache doucement l'anneau de son collier, saisit le billet, et va le lire dans le petit réduit de branchages touffus, où il s'était créé un asile.

Il paraît que Bouton de Rose, impatiente

de savoir des nouvelles de son amant, et surtout comptant sur son intelligence, s'était contentée d'écrire son nom sur le papier de soie, et de solliciter une réponse. Ariel ne trouva que trois mots sur le billet, et ils étaient figurés ainsi :

BOUTON DE ROSE A L'ANGE.

Réponse.

L'Ange de l'Orient baisa avec transport ces deux lignes, tracées par l'objet enchanteur qui lui avait appris à aimer; mais quelle réponse faire, n'ayant ni une plume pour en tracer les caractères, ni le temps nécessaire pour la préparer? Heureusement, ce qui semble impossible à l'être calme qui ne fait usage que de son intelligence, est un jeu pour celui qui a un cœur. Ariel découpe avec adresse le billet de Bouton de Rose, et en transpose les mots, de manière qu'ils se trouvent figurés ainsi :

L'ANGE A BOUTON DE ROSE.

Réponse.

Et cette réponse, il la trouva naturellement dans les trois derniers vers du billet mystérieux

que la Sultane lui avait fait parvenir dans la Grotte aux Merveilles; il se contenta donc d'en détacher ce petit fragment, et de l'insérer à la suite du mot *Réponse*. Ces vers étaient :

Et la métamorphose
Jette Bouton de Rose
Dans les bras de l'Amour.

Il était difficile de faire entendre plus ingénieusement que le billet énigmatique avait été reçu, qu'on l'avait interprété, et qu'on avait bravé tous les dangers pour venir chercher sa récompense.

Ariel ne mit pas plus de temps à imaginer cette ruse d'amour et à l'exécuter, que je n'en mets à l'écrire. Il y avait un peu de gomme extravasée dans une branche malade de l'acacia; il s'en servit à propos pour coller, dans un sens contraire, sur le papier de soie, les trois mots écrits récemment par Bouton de Rose, et pour y ajouter les vers de l'ancien billet énigmatique; ensuite il revint doucement auprès de la colombe qui mangeait encore, lui replaça son anneau avec la lettre préparée, et, fier du succès de son stratagème, redescendit dans son berceau de chèvrefeuille, espérant

surprendre de la bouche même de Bouton de Rose le secret de son suffrage.

L'attente de l'Ange du Liban ne fut pas déçue ; il était à peine à son poste, que la colombe rassasiée, et ne se souciant plus d'entreprendre sans fruit pour elle un long voyage, quitta la cime de l'acacia, et vint s'abattre au centre même de la terrasse du Pavillon, et sur les genoux de Bouton de Rose.

La Sultane vit avec chagrin le retour si prompt de son messager ailé ; comme il était d'ordinaire plus d'une heure à exécuter une pareille route, elle s'imagina qu'il lui avait désobéi ; dans son dépit, elle refuse de le caresser, et le jette même avec une sorte d'impatience dans les bras de Zulica. Celle-ci, en détachant l'anneau, s'aperçoit que le billet était froissé et formait un plus grand volume. A l'étonnement qui se peint sur son visage, Bouton de Rose accourt, déplie avec précipitation le papier de soie ; et, comme si le plaisir avait étendu un nuage sur ses yeux, lit deux fois, sans l'entendre, la réponse d'Ariel. Peu à peu ses sens se calment, et elle regarde sa Favorite avec un sourire ironique qui n'a rien d'amer, mais qui semble lui dire : Ce n'est pas là, du moins, le Dieu du Mal qui se joue de mon

cœur, et le prodige que je vois en vaut bien un autre.

Zulica ne pouvait disconvenir que l'envoi des trois vers du premier billet de sa maîtresse et la transposition des mots du papier de soie ne fussent évidemment l'ouvrage de l'Ange du Liban; mais comment, à moins d'être dans les nuages, celui-ci avait-il pu rencontrer la colombe et correspondre en si peu de temps avec les habitans du Pavillon? Cette considération ne laissait pas que de dérouter l'ame aimante de la Favorite de Timour, qui, pour être heureuse, avait tant d'intérêt à mettre toute sa philosophie dans sa crédulité.

Bouton de Rose, sur ces entrefaites, avait rappelé la colombe, et l'avait posée sur son sein; celle-ci, en jouant, tentait d'entr'ouvrir le tissu de soie qui voilait le charme le plus touchant de la beauté : le cygne de Léda n'aurait sûrement pas témoigné à la nymphe qui le caressait plus de reconnaissance. La Sultane, dans son délire, demandait plus encore; elle aurait souhaité que l'oiseau de Masiath lui eût découvert tout ce qui s'était passé entre lui et Ariel sur la tige de l'acacia; et celui-ci l'aurait fait sans doute, s'il avait vécu dans ces âges primitifs où les Héros faisaient parler les bêtes, les

fontaines, et jusqu'aux chênes de la forêt de Dodone.

Cependant Chérubin était assis tristement aux pieds de sa maîtresse, témoin de son anxiété, et rêvant aux moyens de la faire disparaître. Tout-à-coup il se lève; et baisant respectueusement la main qu'on avait abandonnée à ses caresses : Sultane, dit-il, tu voudrais, je le vois, t'assurer si le modèle de ton portrait est ici; je puis te satisfaire : laisse-moi redescendre cette terrasse par la route qui m'a déjà réussi une fois; il n'y a aucune retraite solitaire que je ne connaisse autour de ce Pavillon : quelque intelligence qu'ait cette colombe, je pénétrerai aussi bien qu'elle ce secret, et surtout je le dirai mieux.

Le petit Amour attend à peine l'aveu de Bouton de Rose; celle-ci, pour toute réponse, l'ayant serré avec transport dans ses bras, il s'élance de la terrasse par le tissu à nœuds qui pendait aux barreaux de la jalousie, se laisse glisser par l'extrémité du hamac, et, arrivé au siége de la balançoire, se précipite vers le tapis de verdure où il avait laissé tomber le médaillon.

Ce tapis de verdure était dénué même d'arbustes, et déroutait ainsi toutes les recherches.

Chérubin fait le tour de l'édifice, va à la découverte par l'avenue des Cèdres, et ne trouve aucun vestige de pas humains qui l'éclaire dans ses recherches. Il reprenait, triste et pensif, le chemin de la terrasse, lorsqu'arrivé devant l'acacia, il se sent pressé par une main étrangère qui l'entraîne sous le berceau de chèvre-feuilles; là, Ariel se présente à ses yeux, et lui met la main sur la bouche, pour lui faire entendre qu'un silence absolu était nécessaire pour ne compromettre personne; ensuite il lui montre du doigt la jalousie entr'ouverte de la terrasse, se met à genoux devant cette jalousie, comme si c'était un autel élevé à Bouton de Rose, et présente au jeune Amour, pour sa maîtresse divinisée, une offrande de fleurs et de cheveux, dont il le fait dépositaire. Chérubin à l'instant s'échappe du berceau, et, son trésor dans sa ceinture, vole à la balançoire.

En ce moment, Bouton de Rose était à genoux du côté de l'Orient, priant le Dieu de la Nature, et par conséquent de l'Amour, de lui faire apparaître, fût-ce dans un nuage lumineux, l'Ange au sort duquel tenait toute son existence. Chérubin se précipite dans ses bras, en criant : Je l'ai trouvé, il était sous l'acacia..... Oui, c'est la tête du portrait........ il a ma figure

et mon vêtement....... Si un Ange du Ciel pouvait être père, il serait le mien.

Bouton de Rose n'avait pas la force de parler; toute son ame était dans ses yeux et dans ses oreilles. Pendant ce moment de silence, le petit Ange entr'ouvre les plis de son écharpe, et déploie le trésor qu'ils renferment : Eh bien! Zulica, dit la Sultane, qui venait de retrouver l'usage de sa voix, avais-je raison de croire aux merveilles de l'Amour? Me diras-tu encore que l'être céleste que mes vœux appellent n'a pu rencontrer mon messager que dans les nuages? Étudie la composition mystérieuse de ce bouquet, et tu verras, dans le choix des fleurs, l'éclaircissement de tous les doutes; cette branche d'acacia, qui domine le mélange, annonce l'arbre d'où l'Ange du Liban a saisi ma colombe sur sa route; ces grains de maïs parfumés désignent le piége qu'il lui a tendu pour l'empêcher de voler vers la tour d'Orondate; et cette boucle des plus beaux cheveux qui aient jamais ombragé une tête humaine, peut-elle avoir appartenu à d'autres qu'à mon génie tutélaire? Je ne te parle pas de cette touffe d'immortelles, sur laquelle la boucle est jetée : suis-je digne de cette flamme impérissable, dont de pareilles fleurs sont le symbole?......... Oui, je le suis,

car je sens que le don d'un simple bouquet m'offre plus de jouissances que le trône de Timour; car cette nuit, toute orageuse qu'elle a paru à mon ame sensible, est pour moi l'avant-goût de l'immortalité.

L'émotion avec laquelle Bouton de Rose avait prononcé ces derniers mots, n'avait pas échappé à Chérubin. Cet aimable enfant, voyant des feux nouveaux colorer le visage de sa maîtresse, la prit doucement par la main, et tenta de l'entraîner vers la jalousie entr'ouverte, qui tenait à l'obélisque. Un léger vent d'est, qui venait de s'élever de ce côté, lui semblait propre à la rafraîchir; la Sultane céda, en souriant, à la tendre sollicitude de son Page : déjà même elle avait étendu sa main hors de la jalousie pour en augmenter l'ouverture, lorsque Zulica, qui craignait qu'elle ne succombât à la tentation dangereuse de voir et d'entretenir son amant, accourut, l'arrêta par les franges de sa robe, et faisant parler les lois rigoureuses des Sérails, lui représenta en pleurant, qu'un instant de faiblesse était, aux yeux de Timour, un délit qui ne s'expiait que par la mort.

Tes larmes me sont chères, dit Bouton de Rose; j'en respecte le principe, mais elles m'offensent : eh! d'où penses-tu que je puisse

ainsi me manquer à moi-même ? Timour, l'invincible Timour, a voulu m'acheter avec un trône, et je suis encore à moi.

Non, répond Zulica, Bouton de Rose ne s'appartient plus à elle-même; elle est assez fière pour dédaigner un Roi, mais elle est trop tendre pour triompher de l'Ange que son cœur a choisi; cet Ange est dans ces jardins, sous cette terrasse peut-être : qui sait s'il n'entend pas nos débats, si, fier de savoir que son amante est vaincue avant de combattre, il n'entreprendra pas de violer cet asile de la décence?.....

Arrête ! s'écrie la Sultane, tu outrages l'être sublime que, s'il avait pu être vil un moment, je ne serais jamais descendue à aimer : j'ai pour gage de la réserve de ses sens la pureté de mon cœur; moi-même, s'il était possible que, jouet d'une imagination criminelle, je dégradasse mon sexe par des désirs que je dois combattre dans un homme, et non partager, il me respecterait encore; et, en se couvrant de la pudeur que j'abandonne, il me ferait rougir de mon audace.

C'est ainsi que Bouton de Rose, emportée en sens contraire par l'amour et par le devoir, cherchant sur une mer en courroux un écueil pour le franchir, et croyant trop à sa vertu

pour se défier de son inexpérience, appelait sur sa tête un orage qu'il est bien plus sûr de fuir que de braver. Rien de plus pittoresque que l'attitude de la Sultane dans un moment aussi critique; elle avait un bras d'albâtre hors de la jalousie, qu'elle persistait à vouloir ouvrir dans toute son étendue, tandis que, d'un côté, Chérubin, sous prétexte de ramener sur la tête de sa maîtresse une chevelure éparse sur son sein, l'attirait doucement en face du berceau de chèvrefeuille, et que, de l'autre, Zulica à ses pieds, et les mains passées dans les franges de sa robe, employait une violence à la fois tendre et respectueuse, pour l'empêcher de porter ses regards hors de la terrasse. Cette lutte était d'autant plus inégale, que Zulica n'opposait que le cri impérieux de la pudeur, et que Bouton de Rose, sans cesser d'entendre ce cri résonner au fond de son cœur, avait pour elle Chérubin, sa reconnaissance pour Ariel, et la conscience de sa propre vertu.

Cependant Ariel, qui n'avait pas besoin d'entendre le dialogue animé de son amante avec sa Favorite, pour s'expliquer à lui-même l'apparition de la plus belle des mains de l'Asie, sans le concours de la tête à qui elle appartenait, tira parti du tableau pour y ajouter une

nouvelle teinte de sentiment. Instruit par le retour de Chérubin sur la terrasse, dont il avait été témoin, il s'élance sur le siége de la balançoire, grimpe avec légèreté le long du cordon qui le tenait fixé à l'obélisque; et, arrivé au tissu léger qui en faisait le prolongement, s'y tient un moment suspendu. Zulica, qui avait l'oreille au guet, n'avait entendu aucun de ses mouvemens. Zéphyr lui-même aurait été plus bruyant, parce que le souffle de l'Ange du Liban aurait à peine déplacé un feuillage; c'est au moment que Bouton de Rose serrait avec plus de vivacité le barreau de la jalousie dont on voulait l'éloigner, qu'Ariel, dirigeant avec adresse l'extrémité du double voile qui lui servait de point d'appui, s'approche de la main d'albâtre que le Ciel lui abandonne, y imprime un baiser de feu, et, plus prompt que l'éclair, redescend le long de la balançoire pour cacher sa témérité au fond de son berceau de chèvre-feuilles.

Ce coup de théâtre fut tout-à-fait perdu pour Chérubin et pour Zulica, mais il n'en fit qu'un plus grand effet sur Bouton de Rose; celle-ci qui, sans avoir tourné la tête du côté d'Ariel, avait tout vu des yeux de l'amour, à peine sent sa main rougie par ce sublime baiser, qu'elle

jette un cri de plaisir : la Favorite accourt, mais déjà l'excès du bonheur semblait avoir anéanti la Sultane ; les roses de son visage s'étaient flétries, ses yeux s'étaient fermés, et elle était tombée sans connaissance au pied de la jalousie, que sa main, en se retirant, avait refermée.

Pour comble de perplexité, le cri de Bouton de Rose, qui aurait pu se perdre dans cette immense solitude, consacrée la nuit au plus profond silence, alla frapper, à une assez grande distance du Pavillon, des Eunuques de garde qui faisaient la ronde dans les jardins du Sérail; ceux-ci inquiets, et soupçonnant quelque coupable rendez-vous, vont semer l'alarme dans tous les postes, placent des sentinelles sur chacune des gondoles de la pièce d'eau qui entoure le quartier des Sultanes, et se répandent ensuite, des flambeaux à la main, dans l'enceinte d'où le cri s'est fait entendre. Zulica, née dans le Sérail de Timour, apprécia d'un coup-d'œil toute l'étendue du danger que cette scène nocturne pouvait faire naître; aussi n'attendit-elle pas que sa maîtresse fût tout-à-fait revenue à elle-même pour le conjurer ; elle la prit dans ses bras, et la porta en silence dans le plus secret de ses appartemens. Pour

Chérubin, dont l'âge si tendre écartait toute idée de défiance, il eut ordre de rester sur la terrasse, d'observer, par les jalousies entr'ouvertes, tout ce qui se passait dans les jardins, et de venir de temps en temps rassurer, sur un avenir orageux, l'ame profondément sensible de Bouton de Rose.

CHAPITRE XXXVII.

Ariel erre, d'asile en asile, dans les jardins de Timour; son Odyssée.

Il n'était pas rare, dans la haute antiquité, de voir des Héros, qui n'avaient aucun grand délit à se reprocher, victimes des vicissitudes de la fortune, perdre leur puissance et traîner une vie errante sur le globe, se consolant de l'abandon des hommes par le sentiment de leur courage et le souvenir de leur vertu.

Tel fut en particulier cet Ulysse, qui, après dix ans consumés au siége d'une ville qu'aucun des vainqueurs ne devait garder, en consacra dix autres à chercher, au travers de mers orageuses, sa chaste Pénélope, tandis que Télémaque son fils, également jouet des vents, de la magie et de l'Amour, le cherchait à son tour sur le même élément. Homère appelle *Odyssée* ce voyage célèbre; c'est un magnifique tableau des mœurs antiques, auquel l'auteur a donné pour cadre les richesses de l'Épopée; il est probable que ce grand homme, quand l'âge eut

mûri son imagination sans dégrader son génie, se surprit plus d'une fois à préférer les beautés douces et attachantes de son Odyssée au fracas sublime des batailles de son Iliade.

Il y a loin, sans doute, de l'Odyssée d'Ariel à l'Odyssée d'Ulysse; il est vrai que la scène ici se passe dans de nouveaux jardins d'Alcinoüs; que le Hérós trouvera sur sa route des Eunuques noirs aussi farouches que Polyphème, des Enchanteresses aussi dangereuses que Calypso; mais enfin, on ne saurait raisonnablement comparer un simple chapitre à un Poème de vingt-quatre chants, ni une fable dramatique qui se développe dans une durée de dix ans, avec une intrigue nocturne qui se dénoue au bout de quelques heures; d'ailleurs, c'est Homère qui a écrit l'Odyssée d'Ulysse; eh! quel est l'homme de goût qui, en présence de ce beau génie, ne trouve pas ses propres ouvrages insipides, et ne brise pas ses pinceaux?

L'Odyssée d'Ariel commença au moment même où finit la scène du baiser; il avait entendu le cri de Bouton de Rose, le bruit de la clôture de la jalousie, celui de la descente précipitée de Zulica dans l'intérieur du Pavillon. Effrayé de son propre triomphe, et, appréhendant les suites sinistres qui pouvaient

en résulter pour le repos de son amante, il sort doucement du berceau de chèvrefeuilles, et monte sur le tertre que nous avons vu à égale distance du Pavillon et de la pièce d'eau, et d'où la vue pouvait embrasser toute la partie des jardins qui formait le quartier des Sultanes; là il aperçoit, non sans un redoublement de terreur, les Eunuques avec des flambleaux, parcourant la plaine dans toutes ses directions, et se distribuant les divers Pavillons pour en visiter avec scrupule toutes les avenues. L'idée que sa fatale imprudence avait été le germe de ces alarmes, vient alors glacer ses sens, quoique sans éteindre son courage; et c'en était fait de lui, si son cœur n'avait soutenu sa tête; si, voyant l'existence de Bouton de Rose attachée à la sienne, il n'avait mis à calculer le danger de cet être céleste, et par conséquent à l'affaiblir, le temps que, n'ayant à répondre que de lui-même, il aurait perdu à le braver.

La première pensée d'Ariel, en descendant le tertre, fut d'aller chercher dans la grotte intérieure l'épée de Timour, qu'il y avait déposée : cette épée devait servir à le faire reconnaître, s'il n'était que surpris, ou à le défendre, si on osait l'insulter; mais à peine

tournait-il le tertre pour se présenter devant l'ouverture de la grotte, qu'une petite épagneule de Bouton de Rose, qui s'était échappée du Pavillon, lorsque le Sultan avait emmené l'esclave à la cascade d'Amphitrite, se mit à défendre, par ses jappemens, l'épée avec laquelle elle jouait; en vain l'Ange du Liban tenta de la flatter de la main, celle-ci resta constamment attachée à veiller sur le dépôt, dont il semblait que le génie du mal lui avait donné la garde. Il eût été aisé, sans doute, à Ariel, de substituer la force à l'adresse, et d'enlever l'épée, au prix de quelques futiles morsures; mais il réfléchit qu'alors l'animal courroucé le poursuivrait avec ses aboiemens, et découvrirait ainsi sa retraite. Il se détermina donc, par prudence, à sortir à pas lents de la grotte, et, pour ne pas compromettre Bouton de Rose, à abandonner à son chien sa victoire.

Comme les jappemens de l'épagneule étaient de nature à attirer vers le tertre les gardes des jardins, Ariel se porta, avec sa légèreté ordinaire, vers un point très-opposé, c'est-à-dire, du côté du champ de maïs, qui était contigu à l'avenue des Cèdres : la plante de ce nom, parvenue alors à sa plus grande hauteur, s'élevait à près de six pieds; il était aisé d'y entrer par

une route inconnue, en escaladant un buisson de lilas de Perse, et encore plus de s'y tenir caché, parce qu'il était défendu, sans un ordre exprès de Timour, de violer l'enceinte de ce champ, réservé pour la correspondance de Bouton de Rose. L'Ange du Liban, une fois arrivé vers les plus hautes tiges du maïs, se crut en sûreté, et attendit avec calme que la visite du jardin fût finie pour aller prier l'Arabe qui avait reçu son émeraude et ses baisers, de le mener dans sa gondole hors du quartier des Sultanes.

Déjà plusieurs Eunuques avaient passé, la torche à la main, le long du champ, sans oser franchir le faible fossé qui lui servait d'enceinte; et Ariel, plus tranquille que jamais, se riait des vains efforts de la jalousie asiatique, quand elle croit, avec la puissance, éluder les stratagèmes de l'Amour. Au moment où il s'applaudissait le plus de sa phisosophie, une voix sourde se fait entendre à lui dans la direction du vent. Mes amis, dit l'Intendant des jardins, pendant que vos compagnons sont à la découverte pour saisir le téméraire qui a osé violer ce sanctuaire des plaisirs de votre maître, prenez vos faucilles, et coupez sans bruit ce maïs, qui est dans sa maturité : j'ai entre les mains l'ordre du Sultan;

il se fait un plaisir de porter, à la pointe du jour, dans la corbeille d'honneur, le grain de cette petite moisson à Bouton de Rose : c'est l'aliment des colombes qu'elle nourrit de sa main. Travaillez, vous dis-je : vos têtes me répondent que dans une heure l'ordre du Souverain sera exécuté.

Ariel n'attendit pas que le champ fût entouré pour en sortir; il se glissa à pas de loup dans la direction contraire à la voix, et, après plusieurs fausses marches nécessaires pour donner le change aux Eunuques, il eut le bonheur d'atteindre l'acacia d'où il avait correspondu avec la colombe, et de se cacher vers la tige, dans le plus épais du feuillage.

Cette dernière retraite, en apparence plus sûre que les autres, mit l'Ange du Liban à portée de se convaincre de l'infidélité de celles qu'il venait de quitter. Du haut de son arbre il vit distinctement les gardes entrer dans la grotte du tertre, se saisir de l'épagneule, ainsi que de l'épée, et porter le tout en triomphe au grand édifice, où ils supposaient le Sultan renfermé. D'un autre côté, le champ de maïs fut moissonné en un moment, le grain placé avec ordre dans les divers compartimens d'une corbeille de satin rose, et une sentinelle posée à l'entrée de

l'avenue des Cèdres, pour veiller à ce dépôt jusqu'à l'approche de l'aurore et du Sultan de la Montagne.

Ariel, dans l'intervalle, avait eu le temps de reprendre ses sens; il avait les yeux plus volontiers fixés vers la terrasse où il avait été heureux, que vers les groupes d'Eunuques qui infestaient l'enceinte des Pavillons; il pensait moins aux dangers qu'il venait de courir, et un peu plus à Bouton de Rose.

Quelques observations qu'il entendit faire à un groupe d'Eunuques qui passaient au pied de l'arbre, ajoutèrent à sa sérénité : on a rencontré une épagneule, disait l'un; eh bien! c'est une preuve qu'il n'y a ici personne de suspect: est-ce qu'on amène des chiens qui aboient, quand on veut goûter en silence les plaisirs de l'amour? On a saisi, disait l'autre, une épée dans la grotte; assurément, si elle appartient à quelque rival de Timour, je ne crois pas qu'il ait la maladresse de se cacher autour du Pavillon de la Sultane favorite.

Il semblait, d'après cette dernière réflexion, que s'il était un asile où l'amant de Bouton de Rose pouvait être en sûreté contre les Argus déchaînés par la jalousie, c'était au pied même de la terrasse de Bouton de Rose. Ariel, en

réfléchissant sur cette idée, y donna son assentiment ; il ne fut désabusé que par la présence sinistre de l'Intendant des jardins sous le berceau de chèvrefeuilles.

Cet Intendant, le plus difforme des nègres attachés au service intérieur du sérail, était un colosse de six pieds, borgne, bossu et boîteux à la fois, qui joignait l'ame à la figure d'un Cyclope. Servile instrument des caprices de son maître, il ne trouvait de jouissances qu'à créer des coupables et à tourmenter des victimes : les Sultanes, qui le détestaient, s'amusaient à lui donner des ordres ridicules ; celui-ci, à leur obéir et à les détrôner : on soupçonnait à Masiath qu'il avait pris une part très-active à la disgrâce d'Adine, et à l'arrêt qui condamna Tige de Myrte au supplice.

Mes amis, dit à demi-voix l'Ismaélien aux esclaves de sa suite, maintenant que le champ de maïs est moissonné, j'attends un nouveau gage de votre zèle. Vous voyez cet arbre qui n'est point dans l'alignement, et qui empêche la vue de se perdre dans le lointain de la perspective ; combien de fois j'ai entendu la Sultane désirer qu'il fût transporté devant la grotte aux stalactites ! que ne donnons-nous à cet égard le plaisir de la surprise à notre Souveraine ?

Enlevons cet acacia avec la terre qui entoure ses racines, et que Bouton de Rose, qui a passé sous son ombrage en venant s'endormir dans son Pavillon, le retrouvant à son réveil en face de sa grotte favorite, l'y croye transporté par la baguette des enchantemens.

Chaque mot qui s'échappait de la bouche infernale de cet Intendant des jardins, était un coup de poignard pour Ariel; il ne voyait aucun moyen pour échapper à ce nouveau danger : Orondate n'était pas là pour guider sa tête; et croyant toucher à son dernier moment, l'unique espoir consolateur qui lui restait était de mourir devant le lieu fortuné où il avait ravi, avec une si touchante pudeur, le plus ardent des baisers sur la main de Bouton de Rose.

Pendant que l'infortuné était ainsi en proie à toute l'amertume de ses réflexions, les esclaves étaient allés chercher leurs instrumens; et l'ordonnateur, resté seul avec son propre Eunuque, venait de commander à ce dernier de disposer un cordage vers la tige de l'acacia, afin d'en diriger la chute, de manière qu'il n'endommageât pas l'édifice; quant à lui-même, pour laisser l'Eunuque plus libre dans son travail, il s'était approché de la terrasse du Pa-

villon, précisément sous la jalousie à laquelle la main de Bouton de Rose avait été si longtemps attachée, tâchant, dans ses conceptions scélérates, de se rendre compte, dans le cas d'un délit contre Timour, de la manière dont la Sultane aurait pu correspondre, de sa terrasse, avec un amant placé sous le berceau de chèvrefeuilles.

Au milieu de ces machinations perfides, l'Eunuque avait grimpé le long de l'acacia, et disposait son cordage autour de l'arbre, précisément sous le pied d'Ariel, qui n'en était séparé que par un simple rideau de feuillages: celui-ci retenait son haleine, ne se permettait pas même le mouvement d'un vent léger qui murmure faiblement entre les rameaux de la tige. C'en était fait de l'Ange du Liban, s'il avait attendu l'arrivée des esclaves, et que son procès eût été instruit par le Polyphême des jardins.

Heureusement pour Ariel, Chérubin n'avait pas quitté la terrasse; il avait suivi, avec le plus tendre intérêt, toutes les marches et contremarches de l'infortuné, qu'il aurait bien voulu appeler son *père;* il l'avait vu se cacher vers la tige de l'acacia, et son cœur, à l'approche de quelque nouveau danger, battait avec vio-

lence. Quand il aperçut le Cyclope au pied de la terrasse, mesurant avec méchanceté, de l'œil unique qui lui restait, l'intervalle du berceau au Pavillon, il imagina de le rendre pour un moment tout-à-fait aveugle, espérant qu'Ariel alors aurait assez d'intelligence pour se défaire de l'autre Argus, et descendre de l'arbre sans être aperçu. A cet effet il prend, dans un bijou d'or que Bouton de Rose avait laissé tomber en perdant connaissance, quelques prises d'une poudre sternutatoire infiniment active, qui servait à la Sultane à dégager sa tête dans ses migraines; et au moment où l'œil de l'Intendant était fixé sur les barreaux de la jalousie, il les laisse tomber sur lui avec adresse, de maniere à l'en couvrir. L'effet de cette poudre fut aussi prompt que l'Ange Ismaélien avait pu le désirer. Le nègre difforme, persuadé que c'était une simple poussière amenée par le souffle du vent, passe sa main avec force sur son œil, qui s'enflamme; et le Cyclope, devenu aveugle, maudit le Ciel, la Sultane, et l'idée qu'il a eue de faire, du perron d'une terrasse, un observatoire.

Pendant ce temps-là, Ariel ne resta pas oisif : à peine s'aperçut-il que l'Intendant des jardins, souffrant de l'œil qui lui restait, en

couvrait de sa main l'orbite enflammé, qu'il imagina une ruse pour changer d'asile, sans laisser de traces de son évasion. L'esclave, qui nouait à plusieurs intervalles son cordage autour de l'acacia, avait pour point d'appui une branche parasite dont le peu de feuillage annonçait la vétusté; l'Ange pose avec adresse son pied sur la naissance de ce frêle rameau, le casse; et l'esclave, sans appui, tombe lourdement sur le berceau de chèvrefeuilles, qu'il brise à son tour, et sous lequel il va s'ensevelir. Alors Ariel descend sans être vu de ses Argus; et comme il avait la légèreté de ces esprits de feu qui ne marchent que dans les nuages, il est déjà bien loin de l'arbre maudit, quand Polyphême recouvre l'usage de la vue, et que l'esclave enterré dans le berceau vient à bout de sortir de son tombeau de chèvrefeuilles.

Ariel avait l'œil aussi perçant que son pied était léger; il distinguait les objets au sein de ces nuits d'Asie, qui ne sont que de longs crépuscules, presque aussi bien que des yeux vulgaires les discerneraient lorsque l'horizon est imprégné des feux de la lumière; il ne lui fut pas difficile de dérouter les satellites armés de flambeaux, qui allaient à sa poursuite dans les jardins, et il arriva, sans accident, à un petit temple

désert et en ruines, masqué par un taillis épais, dont tous les sentiers couverts de broussailles n'offraient de passage depuis long-temps qu'aux couleuvres et aux lézards.

Ce temple, situé dans un site très-romantique, avait deux faces, pour causer une double surprise : Orondate, qui en avait dessiné le plan primitif, avait voulu que, partagé en deux par le sanctuaire, une des portes ne présentât, dans une enceinte à peine éclairée, qu'un amas de colonnes tronquées et de statues sans tête; et que l'autre offrît, dans un espace éclairé avec la plus grande intelligence, un ordre d'architecture digne des Propylées d'Athènes ou des temples de Palmyre et d'Héliopolis. Ce n'était pas sans un motif philosophique, que le Sage avait admis un contraste aussi étrange dans le même édifice; il avait voulu que le temple à double face fût l'emblême de notre nature; si on y entrait par le côté du sanctuaire, c'était l'homme qui commençait le cercle brillant de la vie pour arriver à la mort; si on ne s'y présentait que par la porte du péristyle en ruines, c'était l'homme qui, trompant la mort par la perspective d'un avenir consolateur, arrivait, par l'image du néant, à l'immortalité.

L'architecte qui avait décoré les jardins de

Timour n'avait placé ni murs ni barrières au-devant de l'avenue du temple de la Mort, parce qu'il avait imaginé que personne ne serait tenté de franchir des ronces et de fouler aux pieds des couleuvres, pour parvenir à des ruines; mais le portique en marbre de Paros, du sanctuaire de la vie, était entouré d'une balustrade d'airain doré, dont le Sultan seul avait la clef. C'était une faveur distinguée quand il y introduisait ses Généraux, ses Eunuques ou ses Maîtresses.

Ariel, quoique persuadé, à l'inspection du taillis sauvage qu'il avait parcouru, qu'aucun homme depuis long-temps n'y avait pénétré, s'occupa, avec une sorte d'inquiétude qu'il ne pouvait définir, à se faire dans le temple même une retraite plus sûre que le champ de maïs ou l'acacia, dans le cas où la fatalité qui le poursuivait y amenât des Eunuques. A force de recherches, il aperçut, à la réverbération de la lune, qui éclairait à demi la voûte entr'ouverte, une colonne à jour adossée au sanctuaire, dont il soupçonna que la partie inférieure était creuse et pouvait contenir le corps d'un homme; à l'instant il se fait un chemin au travers des décombres, enjambe des triglyphes, escalade des chapiteaux, et arrive à la colonne, où il

entre par les interstices de la partie supérieure qui est à jour. Quelle est sa surprise, quand il est parvenu à une certaine hauteur, de voir le côté du sanctuaire, contrastant, par sa lumière et la magnificence de son architecture, avec la nuit lugubre, qui entoure de son voile les ruines sinistres qu'il vient de parcourir! Il est tenté de supposer que cet édifice sacré, dont le reste du globe n'offre aucun modèle, est destiné à éterniser le combat du Dieu du Bien avec le Dieu du Mal, combat qui n'aura de terme que lorsque la chute des mondes amenera le sommeil éternel de la Nature.

Ariel, toujours suspendu aux ornemens de la colonne à jour, étudiait, avec un respect religieux, les effets sublimes de ce contraste, quand il entendit une clef résonner dans la serrure de la balustrade, une porte à compartimens de cèdre s'ouvrir, et qu'il vit entrer dans le sanctuaire un guerrier de la taille la plus imposante, portant à son turban l'aigrette de diamans des Souverains, dont la main était appuyée sur l'épaule d'un Arabe richement vêtu, mais qui, par sa démarche timide et abjecte, avait l'air du premier de ses esclaves. A l'instant l'Ange se précipite dans l'intérieur de la colonne, et, sans être à portée de voir plus

long-temps les personnages, prête une oreille attentive à leur entretien.

Tu viens, mon cher Ali, avec ta mine grave et ton air empesé, m'annoncer quelque événement sinistre; réserve, je te prie, ta gazette de Cour pour l'audience que je donne à mes Ministres; c'est à ces automates titrés, dont le fil est dans mes mains, à trembler. Pour moi, qui dépose la nuit le titre de Roi, pour me contenter d'être homme, je ne veux rien apprendre qui attriste mon imagination et empoisonne mes jouissances.

— Pardon, étoile du firmament; mais ce que j'ai à t'annoncer intéresse ton repos.

— Eh! ne vois-tu pas que tu le troubles, en me donnant des alarmes indignes de mon courage et de ma fierté.

— Il s'agit d'une conspiration, Timour.

— Eh bien! laisse mes ennemis conspirer dans l'ombre; moi je déjouerai leurs complots au retour de la lumière.

— Peut-être le frère de l'arc-en-ciel dédaignerait moins l'humble esclave qui baise la poussière de ses pieds, s'il savait que la conjuration que j'ai découverte est tramée contre ses plaisirs.

— Ce n'est que cela, mon cher Ali; eh bien,

les conjurés peuvent attendre. Moi qui te parle, je viens bien de conjurer contre une beauté de treize ans, qui m'offrait son cœur, et que j'ai eu la cruauté de ne pas accepter. Écoute-moi; l'aventure est originale et je veux te la conter, ne fût-ce que pour servir d'antidote au poison de ta nouvelle.

— Je cède à mon Souverain; il a le droit d'enchaîner ma langue, lors même qu'elle n'est que l'interprète de mon cœur.

— J'étais dans le pavillon de Bouton de Rose......

— Bouton de Rose, Sultan!

— Eh oui! Bouton de Rose! Quel rapport a ton étonnement à mon conte? J'étais donc chez cette favorite, toujours faisant parler mes regards, sans rencontrer les siens, toujours offrant un cœur superbe, dont elle devait s'enorgueillir, et toujours dédaigné : enfin, dans un moment de dépit, que je rougis maintenant d'avoir écouté, je lui dis qu'elle allait avoir une rivale; et, pour l'humilier davantage, c'est Zéni, une de ses esclaves, que je lui nommai : la Sultane se lève aussitôt, appelle cet enfant, qui jouait dans un enfoncement du salon; et, avec un sentiment de dignité qui ne pouvait m'échapper : Prince, dit-elle, je

te dois tout, excepté le tribut d'un cœur dont tu ne m'as pas appris l'usage; tu veux ma Zéni, voilà sa main; puisse-t-elle te rendre un jour plus heureux que moi!

Quoique Bouton de Rose, la plus séduisante des femmes, même dans ses refus, ne cherchât point à me braver, j'interprétai mal sa fierté, et dans mon dépit je quittai le pavillon, ordonnant à Zéni de me suivre aux bains de la cascade d'Amphitrite.

Zéni est un enfant de treize ans, sans expérience, ayant des sens plutôt qu'un cœur, et offrant aux yeux des charmes à peine développés, qui promettent l'amour sans l'inspirer et sans faire croire qu'elle le goûte. Arrivée à la cascade, le premier mot qui lui échappe est pour me demander mon aigrette de diamans, afin de montrer dans tout le sérail qu'elle était l'égale de Bouton de Rose: cette vanité, quoiqu'elle ne fût point un délit à son âge, me blessa; je lui lançai un regard sévère, et elle alla pleurer à une autre extrémité du bassin: un moment après je l'appelle; et, trouvant que ses larmes vivifiaient les lys de son visage, je la pose sur mes genoux pour l'appaiser : cette caresse fit sur elle l'effet du feu sur des matières inflammables; tout

d'un coup, et sans passer par des nuances intermédiaires, son teint s'anime, elle me jette des regards si pleins de feu, elle me serre les mains avec un tel transport......... que........

— Cette réticence me dit que ta Hautesse ne laissa plus rien à désirer à son amante.

— Cette réticence dit un mensonge; Zéni en fut pour son audace, et elle désire encore.

— Je n'entends pas le sublime favori de l'étoile de Vénus.

— Je vais, Ali, me faire entendre. Dans ma fougueuse adolescence je ne connaissais de l'amour que cette fièvre ardente qui nous désorganise; toutes les beautés faciles parlaient à mes sens; j'avais, comme Salomon, sept cents amantes dans mon sérail, sans qu'une seule en méritât le nom; alors je jouissais et mon cœur était vide, je cherchais le plaisir dans le plaisir même; et blasé sur tout, j'étais tenté de blasphémer la nature. Adine vint; et, par une résistance adroitement prolongée, elle redonna du ressort à mes organes éteints. Tige de Myrte, la plus sensible des femmes, mais celle qui laissait le moins entrevoir, du moins à un maître, sa sensibilité, me subju-

gua ensuite; et comme je ne sortais jamais de ses bras qu'avec de nouveaux désirs, plus je la voyais, plus je sentais le néant de mes anciennes jouissances; enfin j'ai connu Bouton de Rose, que j'idolâtre depuis si long-temps, que j'ai fait Sultane, mais que je ne possède pas encore; et cette sublime ennemie de mon repos a ajouté un dernier chapitre à ma théorie du bonheur : je suis convaincu à jamais que la pudeur dans le sexe est le plus piquant de ses attraits; que si on obtient une femme par le délire des sens, on ne la conserve que par l'idée qu'on en a fait la conquête : ainsi, quelque désintéressé que soit le penchant que je puis faire naître, je t'avouerai, Ali, que toute beauté qui s'abandonne est perdue pour moi.

— Mais, Seigneur, si Bouton de Rose, dont la vertu te transporte, n'était sévère que pour toi......

— Esclave, tais-toi, ton doute m'outrage.

— Dieu de la terre, ton regard m'a foudroyé : pardonne, mais je croyais que Zéni, si facile, Zéni dont l'ame neuve devait être façonnée par sa maîtresse......

— Tu fais bien de me rappeler Zéni que je perdais de vue; je te pardonne, et ne m'in-

terromps plus...... Mais où en étais-je de mon récit? Toutes les Zéni de la terre sont si peu faites pour captiver ma pensée, quand mon ame est en présence de Bouton de Rose!.....

—Ta Hautesse, Sultan, tenait Zéni, haletante de plaisir, sur ses genoux.

—Zéni n'y resta pas long-temps; je craignis qu'un moment de caprice ne me fît dévier de mes principes : d'ailleurs, tout en me vengeant de Bouton de Rose, je voulais me conserver digne d'elle; je me levai donc précipitamment pour prendre le bain; l'enfant m'offrit, pour me défaire de mes vêtemens, des services que je ne pouvais lui demander sans compromettre son innocence, mais qu'elle me rendit sans rougir; et j'allai ensevelir sa honte plutôt que la mienne dans les ondes de la cascade.

— Je crois que c'est pour la première fois qu'un Sultan de l'Asie s'est condamné à être muet devant des charmes naissans, qu'il avait tant désiré de faire parler.

— Zéni, en me résistant, m'aurait vaincu peut-être; en prenant avec chaleur la défense de Bouton de Rose, elle aurait réussi à me rendre infidèle; mais sa petite vanité m'a donné

le temps de raisonner mon caprice, et ce caprice a disparu.

— Ainsi Timour, en triomphant de Zéni, a vengé lui-même l'amour-propre de Bouton de Rose.

— Mon triomphe, Ali, a été complet...... Comme je m'étais prêté avec grâce à recevoir les services de Zéni, ma complaisance donna le change à l'émotion de ses sens; persuadée qu'en prenant le bain devant elle, c'était l'inviter à le partager, elle se dépouille de ses vêtemens; et, soit précipitation de sa part, soit ruse ingénieuse pour m'empêcher de la renvoyer, son voile, sa robe extérieure et sa chaussure, à mesure qu'ils sont jetés à ses pieds, tombent dans le bassin et suivent le fil de l'eau qui les entraîne dans la cascade : j'étudiais, de mon bain, tous ces mouvemens sans paraître les apercevoir; chaque pas qui l'éloignait de la touchante réserve de son sexe, me rapprochait de Bouton de Rose; enfin, quand le dernier voile est sur le point de s'échapper: Arrêtez, téméraire, m'écriai-je! vous violez les lois du sérail; personne ne peut, sans délit de lèse-majesté, s'y dépouiller sans l'ordre de son Souverain. Un amour avoué pourrait seul alors servir de sauve-garde; mais

Zéni sait bien que tant que je ne l'ai point couronnée Sultane, elle n'est point mon amante, mais mon esclave.

— Je me prosterne, mon auguste maître, devant la profondeur de tes jugemens; mais si j'avais été Timour, Zéni aurait acheté, dans la cascade d'Amphitrite, le droit de succéder à Bouton de Rose.

— Zéni, effrayée, comme si l'Ange exterminateur avait fait entendre sa voix, pâlit, baisse les yeux vers la terre, cherche, sur la rive du bassin, ses vêtemens, et surtout son voile pour me dérober sa rougeur : je me hâte de sortir du bain, de m'habiller; et, lui tendant avec douceur une main qu'elle baise avec respect : Zéni, lui dis-je, ton délit s'expie par ton ingénuité; je suis satisfait de tes services, et je les récompenserai par une corbeille de tissu d'argent qu'on t'apportera de ma part, et qui renfermera des robes de la plus grande magnificence; en attendant, repose quelques heures sur ce tapis de fleurs; et si tu crains des regards indiscrets, jette-toi derrière cette nappe d'eau; tu presseras un bouton de cristal qui représente une étoile, et à l'instant tu deviendras invisible. Adieu, aimable Zéni, quand tu seras vêtue au gré de ma puissance,

tu reprendras ton service auprès de Bouton de Rose; l'unique retour que je demande de ton cœur sensible, c'est de raconter avec franchise à la Sultane tout ce qui s'est passé cette nuit entre nous.

— L'aventure a un côté sublime, c'est le rôle qu'y joue ta Hautesse; mais je ne sais si Bouton de Rose n'aurait pas été aussi satisfaite, qu'en cédant à un caprice amoureux, tu lui eusses donné à elle-même le droit d'être infidèle.

— Bouton de Rose infidèle! ah! le Ciel est dans son cœur; et s'il était possible qu'elle s'offrît à moi dans les bras d'un rival, j'en croirais moins mes yeux que la trace ineffaçable qu'a laissée dans mon ame l'idée de sa vertu.

— Mon auguste maître n'a pas toujours cru à ce prodige de constance; et plus d'une fois la tête d'un beau jeune homme, dans un tableau tracé par Bouton de Rose, a excité ses transports jaloux.

— J'avais cru cette tête celle d'Almoadan; d'Almoadan, le seul des Rois de l'Orient, digne de me disputer le cœur de Bouton de Rose : la tête même du Soudan, toute mutilée qu'elle

m'a été présentée par Octar, m'a démontré mon erreur, et mes soupçons ont disparu.

—Mais enfin, cette tête du tableau ne représente point un être imaginaire; on ne peint point avec cette chaleur et cette vérité l'amant fantastique, qu'on n'aurait vu que dans les nuages de son entendement.

—Eh bien! Ali, je garde le tableau; et quand tu auras rencontré le modèle de la tête,.... alors je croirai..... je croirai que l'idée de femme est incompatible avec l'idée de vertu.

—Seigneur, je ne sais si je me trompe, mais j'entends ici quelque bruit.

—Voilà encore, Ali, une des rêveries de ta crédulité: eh! comment veux-tu qu'on pénètre dans ce sanctuaire inaccessible, dont seul je possède la clef? Cette terreur panique est aussi insensée que celle que tu voudrais me faire naître, sur la fidélité de Bouton de Rose.

—Il faut bien que Bouton de Rose soit fidèle, puisque ta Hautesse le croit, et que jamais un Sultan de Masiath ne s'est trompé: mais nous, faibles mortels, qui ne voyageons pas dans le firmament, et, ce qui est bien plus difficile, qui ne lisons pas dans le cœur des femmes, il nous est permis d'avoir quelques

doutes, du moins jusqu'à ce que ta sagesse profonde nous éclaire.

—Eh bien, Ali, pour t'aguerrir un peu contre tes terreurs paniques, je te permets de me communiquer tes doutes; parle: mais, au nom de Mahomet, garde-toi de ternir de ton souffle dangereux cette glace toujours pure, qui me représente la vertu de Bouton de Rose.

—Si ta Hautesse le désire, je ne prononcerai pas même son nom.

—J'approuve cette réserve; il ne devrait pas être donné à tout le monde de prononcer un nom peut-être aussi ineffable que celui du grand Jéhovah; un nom qui devrait être un secret éternel entre le Ciel, mon amante, et moi.

—Ta sublime Grandeur avait quitté depuis quelques heures le Pavillon, dont un rang de colonnes de granit rouge forme le péristyle.

—Oui, le Pavillon de Bouton de Rose.

—Un cri, soit de plaisir, soit d'effroi, s'est fait entendre, au milieu du silence de la nuit, sur la terrasse de ce pavillon.

—Eh bien, rêveur infernal, achève donc.

—L'alarme s'est répandue dans les jardins:

tes Eunuques fidèles ont été à la découverte, et on a saisi..... Seigneur, je ne me trompe pas, un bruit, parti du sein de ces ruines, se fait entendre de nouveau.

—Eh! qu'a de commun ce bruit, fantastique ou non, avec ta nouvelle? Achève, oiseau de mauvais augure; qu'a-t-on saisi?

—Une épagneule, sortie sans doute de la colonnade, qui jappait dans la Grotte aux Stalactites.

—Ah! je respire: voilà donc, Ali, cette conspiration terrible qui devait empoisonner ma vie! eh bien, apprends que cette épagneule de Bouton de Rose a suivi, malgré nous, Zéni, quand je la menai à la cascade d'Amphitrite; elle s'est perdue dans la route, et on l'a trouvée dans la grotte, conspirant sans doute contre la chute d'eau et le jeu des rocailles.

—Mon Prince voit, en se jouant, tous les dangers, parce qu'il a une ame forte qui les maîtrise; mais il me pardonnerait la terreur que m'inspire mon zèle pour sa personne, s'il savait qu'avec l'épagneule, on a trouvé dans la grotte une épée très-riche et d'une forme inconnue, qui n'appartient à aucun des braves Ismaéliens qui sont à son service.

—Une épée est un indice un peu moins

trompeur que le jappement d'une épagneule; mais enfin, que fait cette épée à l'honneur de Bouton de Rose? Un séducteur vient-il armé à un rendez-vous? Au reste, voyons cette épée.

—On l'a portée dans ton palais, avec l'épagneule..... Mais encore une fois, Seigneur, nous ne sommes pas seuls ici, daigne écouter.....

—Oui, une sorte de murmure peu effrayant a frappé mon oreille.

—Si c'était l'inconnu dont on a saisi l'épée?

—Je le voudrais, Ali: je suis curieux de voir comment est fait un rival de Timour.

—Plus je prête l'oreille, plus il me semble que c'est le bruit d'un homme qui se cache.

—Un homme qui se cache, Ali, n'est pas dangereux.

—Le Roi des Rois va me croire un visionnaire: mais en approchant la main de cette base de colonne, j'ai cru sentir un léger frémissement.

—Tu sais qu'il n'y a dans ce temple de la nature humaine aucune communication entre le sanctuaire de la vie et le parvis lugubre de la mort, si ce n'est par une porte masquée dont j'ai seul le secret; je suis tenté de croire

que le bruit que nous avons entendu est le croassement de quelque corbeau, qui plane sur la voûte entr'ouverte de l'édifice ruiné qui nous avoisine : mais enfin, puisque ton zèle ombrageux, mon cher Ali, est devenu une maladie que par reconnaissance je dois guérir, je vais descendre à prendre quelques mesures de sûreté : sortons ; j'irai dans le palais reconnaître cette épée qui te semble aussi redoutable que celle de Charlemagne ; toi, dans l'intervalle, tu feras entourer de mes fidèles cohortes ce double édifice ; et si, d'après tes soupçons, un inconnu s'y était glissé, fût-il le Souverain de Constantinople, ou l'Empereur du Cathay, il payerait son audace de sa tête. —

Ariel n'avait pas perdu un seul mot de cet entretien ; indigné des soupçons odieux qu'Ali avait voulu jeter sur Bouton de Rose, il avait été tenté plusieurs fois de se découvrir, et se fiant à la générosité de Timour, de faire juge son rival même, entre les deux cœurs que se partageait l'objet commun de leur idolâtrie : telle avait été l'occasion du bruit qui avait alarmé le chef des esclaves : trois fois il avait fait un mouvement, pour s'élever jusqu'à la hauteur, par où la colonne recevait le jour du sanctuaire, et trois fois cet instinct secret, qui

appelle impérieusement l'homme de la nature à la conservation de sa vie, l'avait obligé à reprendre sa position gênée dans l'intérieur du monument : les derniers mots de Timour prouvèrent à l'Ange du Liban, que le cri de la nature, dans de telles circonstances, conseillait plus sûrement que l'élan du courage : aussi se hâta-t-il, après le départ du Prince, de quitter l'asile sinistre du temple de la mort; et reprenant, au travers des ruines, la route mal frayée qui l'y avait conduit, il se trouva, après mille fatigues, à peu de distance de la rive de la pièce d'eau, où la jeune Arabe l'avait fait aborder dans sa gondole.

Cette Arabe, comme toutes les jolies esclaves de l'Orient, n'avait été insensible ni à la beauté d'Ariel, ni au don de son émeraude : au moment où le premier des Eunuques posa des sentinelles sur sa barque, elle se douta qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'intérieur du sérail; et craignant que l'Ange, qu'elle avait déposé en face du pavillon de Bouton de Rose, ne fût l'objet de tant d'alarmes, elle se promit de le servir autant qu'elle le pourrait, sans se compromettre : après quelques heures d'attente, elle vit de loin une espèce de corps aérien, se glissant de buisson

en buisson, jusqu'à ce qu'il fût à peu de distance du rivage; son cœur palpitant lui dit que c'était Ariel, et elle ne se trompait pas: il s'agissait de faire connaître à l'infortuné le danger qu'il courait de conserver ce poste, surveillé par d'impitoyables satellites de Timour; et comme un seul mot indiscret, prononcé devant de pareils Argus, pouvait les perdre tous deux, elle imagina de faire virer le gouvernail du côté de l'Ange, et de lui chanter à demi-voix un couplet d'une romance, connue des gondoliers de l'Oronte et de l'Euphrate, dont l'amour pouvait lui dévoiler les allusions, et le mettre sur la voie de leur intelligence.

Le long de l'eau,
Jouait gentille Tourterelle,
Du jeu varié de son aile
Agaçant un amant nouveau,
Qui, de la tige d'un ormeau,
En roucoulant, jurait d'être fidèle;
L'arc est tendu du fond d'une nacelle:
Frémis, indiscret Tourtereau,
Et fuis le plaisir qui t'appelle
Le long de l'eau.

A peine l'Arabe avait-elle chanté les derniers vers du couplet, qu'Ariel, instruit du danger qui menaçait sa tête, s'échappe avec légèreté,

comme l'ombre de la nuit en présence de l'aurore, et prend, à la lueur des étoiles, une route où il ne rencontre ni champ de maïs, ni acacia, ni colonne à jour, ni pièce d'eau.

Malheureusement pour les projets du Héros errant, le canal, sur lequel était la gondole de l'Arabe, entourait circulairement, de son onde paisible, tout le quartier des Sultanes, et il était difficile de marcher long-temps dans cette partie des jardins de Timour, sans rencontrer un de ses rivages. Ariel, après de longs détours pour fuir les Eunuques et les satellites d'Ali qui étaient à sa recherche, se retrouve, sans le savoir, à une faible distance du temple de la nature humaine : la Lune, depuis quelques minutes, cachait son disque argenté derrière un groupe de nuages amoncelés sur l'horizon ; l'Ange, à la clarté de la planète de Vénus, qui dominait alors dans le firmament, aperçoit sur une hauteur, et dans un massif de platanes, une statue colossale représentant une espèce de Déesse des Eaux, à demi-couchée sur l'énorme rocher qui lui sert d'appui, et épanchant de son urne un fleuve qui se précipite à grand bruit, de cascade en cascade, jusqu'au bas de l'éminence : cette

retraite solitaire et inhabitée, lui parut, à cause du fracas de la chute des nappes d'eau, propre à couvrir ses pas, tandis que les arbres de la montagne et les sinuosités de ses routes lui procureraient des moyens de se dérober à la vigilance de tant d'hommes qui conspiraient sa perte: pour comble de sûreté, l'architecte de ce lieu de plaisance l'avait rendu inaccessible par une double clôture, l'une formée par une muraille élevée, ayant des pointes de fer recourbées à la place de créneaux, et l'autre, par une enceinte de peupliers joints ensemble, du tronc inférieur à la cime, par des lianes entrelacées; cette seconde enceinte, dont l'idée venait d'Orondate, avait un autre avantage, c'était de masquer la muraille, et d'écarter ainsi toute idée sinistre de prison, dans un lieu d'enchantement, où l'œil, aussi libre que la pensée, ne devait avoir d'autres limites que celles dela nature.

L'embarras était de parvenir dans une pareille citadelle; l'enceinte des peupliers ne pouvait se franchir à cause des lianes, et encore moins la muraille, à cause des crampons de fer dont le sommet était hérissé: heureusement Ariel, en faisant le tour, aperçut un canal pratiqué sous la double enceinte, et destiné

originairement à décharger les eaux des cascades dans la rivière où étaient placées les gondoles : ce canal, soit à cause des ardeurs de la canicule, soit par défaut d'entretien, était parfaitement à sec : l'amant de Bouton de Rose y introduit, quoiqu'avec peine, son corps svelte et souple; et se traînant, à la manière des quadrupèdes, comme dans quelques galeries de la grande Pyramide, il arrive sans blessure presque au pied de la montagne.

Son premier soin est de chercher autour des nappes d'eau, quelque asile plus sûr que ceux qu'il vient d'abandonner : il y avait, non loin de la principale cascade, une ouverture pratiquée dans le sein de la montagne; il s'y glisse doucement et pénètre, malgré l'obscurité, jusqu'à un angle du fond, où l'on avait rassemblé, sans ordre, des fleurs fraîchement épanouies, et des rameaux d'arbustes avec leurs feuillages : à peine s'y était-il assis, pour rêver à son aise de Bouton de Rose, qu'il se sent pressé légèrement par deux mains délicates, qu'un instinct plus fort que celui de la peur l'empêche de repousser : l'inconnue, qui reposait au haut du lit de fleurs, encouragée par le peu de résistance qu'elle éprouve, se permet d'ouvrir une bouche, quoique timide

encore ; et d'un ton qui va au cœur, lors même qu'il ne le cherche pas : Seigneur, dit-elle, serais-je assez heureuse pour que l'être, qui a tant de droit à ma reconnaissance, ne dédaignât pas mes hommages ?

J'ignore où je suis, dit l'Ange du Liban, et à quelle intelligence céleste appartient la voix touchante que je viens d'entendre.

L'inconnue, surprise de savoir un étranger dans une retraite qu'elle croyait ignorée de la nature entière, et de le savoir reposant à ses genoux, fait un mouvement pour s'éloigner de lui, et se trouvant arrêtée par le mur angulaire, rassemble sur son corps les touffes de fleurs et les rameaux épars autour d'elle, comme pour se faire une barrière contre des attentats, dont elle était loin cependant de se faire une idée ; ensuite sa bouche tremblante se dénoue : Qui que tu sois, dit-elle, respecte une infortunée qui appartient à Timour, et qui, dans son abandon, n'a pas à rougir de ses bienfaits.

Tout infortuné m'est cher, répond Ariel ; je le suis plus que toi, sans doute, car tout ici vient tendre un piége à mon inexpérience ; je ne puis faire un pas dans ces jardins de Timour, sans y rencontrer des ennemis, et je

suis réduit, par la fatalité qui me tourmente, à demander un asile à l'être faible qui implore mon appui; au reste, le Ciel nous sert peut-être, en nous jetant dans les bras l'un de l'autre; deux roseaux deviennent forts en s'unissant contre l'orage.

Ariel avait reçu de la nature un organe si séducteur, que sa voix allait remuer jusqu'au fond de l'ame l'être qui semblait le plus fait pour repousser toute sensibilité; il était difficile qu'un enfant ingénu résistât à un pareil talisman : Quoi! tu n'es point Timour, dit-elle, et je me surprends cependant à trouver quelque plaisir à t'entendre!

Timour fait des infortunés, répond Ariel; et, malgré sa puissance, ce n'est pas à lui que je voudrais ressembler.

Ce mot fut prononcé d'un son de voix encore plus touchant; l'inconnue, qui sentait l'intérêt croître dans son cœur, à mesure qu'on en parlait le langage, s'occupa dès-lors un peu plus à pénétrer les secrets de l'étranger, et un peu moins à rassembler les feuillages autour d'elle, pour se dérober à l'effet de ses séductions.

Le sexe, ajouta Ariel, est, par la délicatesse de ses organes, bien plus susceptible de

pitié que l'autre moitié du genre humain; chez lui, la voix, les regards, les palpitations du sein, tout parle en faveur de l'être qui souffre: on dirait que, dans la beauté qui n'a pas répudié la nature, toute sa personne est sentiment; j'en ai fait l'expérience dans ces jardins de Timour, trop funestes à mon repos; si je n'ai rencontré que des cœurs d'airain dans les hommes qui les surveillent, je n'ai vu que des ames sensibles dans les femmes qui les embellissent.

Plus Ariel se faisait connaître, moins l'inconnue sentait le besoin de se mettre en état de défense: déjà sa main, peut-être à l'insu de son innocence, écartait quelques-unes des faibles barrières qui la séparaient de l'amant de Bouton de Rose, lorsqu'un nouvel incident, auquel elle ne s'attendait pas, vint ajouter à son émotion: la scène, jusqu'à ce moment, s'était passée dans une obscurité profonde, parce que le sycomore obstruait l'entrée de la grotte, et que la Lune était voilée par les nuages; mais tout-à-coup l'Astre de la nuit déchira ce faible rideau, et vint illuminer le côté du réduit sauvage où reposait Ariel; à la vue des formes heureuses et des grâces vivifiantes de ce corps admirable,

dont les plus belles statues de l'antiquité offraient à peine le modèle, l'inconnue tombe en extase; bientôt l'idée de Timour s'efface entièrement de sa mémoire, ou plutôt elle voit Timour dans le jeune étranger, et croit n'avoir rien perdu au change.

Le même effet de lumière qui avait dissipé les terreurs de l'inconnue, en avait fait naître dans l'ame d'Ariel; celui ci, en combinant les paroles de l'habitante ingénue de la grotte, avec son âge tendre et sa demi-nudité, n'eut pas de peine à deviner que c'était cette même Zéni, dont Timour, tout ivre de désirs qu'il était, avait rejeté l'hommage; il conçut alors de justes alarmes sur le double danger qu'il courait d'être cru le rival du Sultan, ou, ce qui blessait encore plus sa délicatesse, de faire soupçonner à Bouton de Rose qu'elle pouvait avoir une rivale; sa position était si critique, qu'il n'osa en faire part à la jeune amante de Timour: il attendit donc son salut, non de sa franchise, mais des événemens: des hommes plus consommés dans l'art de séduire, auraient probablement calculé mieux et réussi moins.

Jeune étranger, dit Zéni, toujours de plus en plus rassurée, tes malheurs m'intéressent,

et ils seraient à leur terme, si j'avais la moitié de la puissance des êtres impitoyables qui te persécutent; mais enfin, que puis-je faire pour toi? et le Ciel protégerait-il assez ma jeunesse pour me donner quelque titre à ta reconnaissance?

Ariel répondit en tremblant, qu'il ne demandait qu'un asile, et un asile assez sûr pour se dérober au ressentiment de Timour, jusqu'à ce qu'il pût instruire de ses périls l'être qui veillait sur sa destinée. Ce moyen est en mon pouvoir, dit Zéni; attendons que l'Astre de la nuit nous voile encore quelques instans sa lumière importune, et l'Étranger qui m'honore, en me demandant mon appui, ne m'aura pas imploré vainement.

Le nuage désiré ne tarda pas à être porté par les vents au-dessous du disque de la Lune: alors Zéni, après s'être débarrassée des touffes de fleurs et des feuillages qui lui servaient de vêtement, invita Ariel à sortir de la grotte, et à marcher devant elle, dans un sentier unique qui conduisait au bassin des cascades; surtout, lui dit-elle, mais à voix basse, comme si elle craignait d'être entendue, et par conséquent obéie, ne tourne pas en arrière ta vue indiscrète: tu sais ce qu'il en coûta au chantre de

la Thrace, dans une circonstance pareille, pour avoir violé ses engagemens; tu as sans doute le talent d'être Orphée, et j'aurais peut-être le malheur d'être Eurydice.

Ariel qui, dans sa route, ne vit que Bouton de Rose, obéit aux ordres de Zéni avec plus de scrupule qu'elle ne l'aurait désiré : arrivé derrière la nappe d'eau qu'on lui avait indiquée, Zéni, qui le suivait de près, qui aurait marché sur son ombre, si la Lune avait éclairé l'horizon, lui dit avec un peu d'humeur, qu'il lui restait, pour se rendre invisible, de presser sur le rocher un bouton de cristal, qui avait la forme d'une étoile; l'Ange eut la cruauté de faire mouvoir le ressort, sans voir de quelle bouche partait l'ordre de sa bienfaitrice : à l'instant, de tous les points de la voûte circulaire de cette salle hydraulique, partent des filets d'eau prompts à se réunir dans leur chute, et formant une muraille de cristal, qui, jusqu'à l'avénement de la lumière, entretient, au sein de l'humide édifice, une fraîcheur douce et une demi-obscurité.

Voilà, dit Ariel ému, un lieu qui tient du séjour des enchantemens : cette salle respire la volupté, et ce n'est pas à mes yeux le moindre des prodiges qu'elle renferme, que de m'y voir.

— On ne peut du moins, dans cette retraite magique, répond Zéni, ni nous apercevoir, ni nous entendre.

—J'aime, autour du foyer d'ombres qui nous reçoit, cette demi-teinte de lumière dont nous sommes environnés; et qui, en donnant quelque hardiesse aux ames sensibles, favorise leurs épanchemens.

—Étranger, approche-toi du centre de la salle où je repose; le bruit de ces nappes d'eau m'empêche de t'entendre;.... un peu plus près encore,..... je ne veux rien perdre de ce que ton organe enchanteur laisse échapper;..... mais j'admire ta réserve: on dirait que tu redoutes un enfant de treize ans, qui a plus besoin de tes conseils que tu n'as besoin de son appui.

—Pardonne, charmante Zéni; mais je t'ai vue un instant, quand la lune a entr'ouvert le nuage qui la voilait, et je sens qu'il y aurait du danger pour moi à respirer de trop près l'air pur que ta bouche exhale.

—Tu m'appelles du nom de Zéni! Dieu de Mahomet! puisque tu n'es pas Timour, tu es donc un Ange du firmament!

—Hélas! ce nom d'Ange me fut donné dans un temps plus heureux par un être parfait qui

a ta jeunesse, tes grâces naïves, et surtout ton visage de rose.

— Et moi aussi, je t'ai considéré furtivement, quand la lumière oblique de l'astre de la nuit se réfléchissait sur toi; et, en voyant le feu divin qui pétillait dans tes yeux, j'étais tentée de te prendre pour un Ange; maintenant je regrette que ce nom, dont tu es si fier, ce ne soit pas mon cœur qui te l'ait donné.

— Zéni, Zéni! ton cœur te trompe; je ne suis pas l'Ange que tu attendais il y a quelques heures vers cette cascade d'Amphitrite.

— Quoi! tu sais......

— Je sais tout, tu as voulu vaincre Timour, et c'est Timour qui a remporté la victoire.

— Eh bien, puisque tu lis si bien dans les replis secrets des cœurs, apprends l'erreur où des conseils perfides ont entraîné mon ingénuité : écoute l'infortunée Zéni, et juge-la, moins par sa faiblesse que par ses remords.

— Zéni, je veux à mon tour ne rien perdre des mots touchans que ton innocence laisse échapper, et je me rapproche de toi.

— Je n'avais jamais rencontré un homme depuis que j'étais entrée dans ce sérail. Timour se présente, il parle à mon ambition, et propose, s'il est aimé, de me faire Sul-

tane : il est bien difficile, à treize ans, de ne pas donner un cœur, dont on ignore l'usage, en échange d'une couronne. Cependant un instinct indéfinissable, qui semblait veiller à sa garde, me disait que pour être heureuse il fallait en disputer la conquête : malheureusement, un eunuque, qui voulait un jour régner sous mon nom, échauffe mes sens; il me dit que, pour enchaîner mon Souverain, il faut que je prévienne tous ses désirs; et, contrariant ainsi la nature, il façonne ma voix à la pétulance et mes yeux à l'audace : ma condescendance pour des conseils pervers m'a perdue. Timour n'a pu reconnaître un sexe timide, dans l'abandon de ce qu'on appelle *mes charmes;* et, trompée à la fois dans toutes mes espérances, je ne sens que trop maintenant que je ne suis ni Sultane ni aimée.

—Zéni, en ce moment où l'obscurité nous couvre, je te vois bien plus belle que lorsque le flambeau de la lune t'éclairait dans l'intérieur de la grotte.

— Tu n'as pas droit de m'estimer encore; écoute un aveu qui pèse bien plus à mon cœur. J'étais au service de la femme la plus parfaite, dont les trônes de l'Asie se soient jamais honorés, de l'incomparable Bouton de

Rose....... Il me semble t'entendre tressaillir; est-ce que tu douterais de la justice de mes éloges?

— Je ne doute de rien de ce qui peut embellir ton ame, depuis que j'ai vu la vérité de tes remords.

— J'étais au service de la céleste Bouton de Rose. Trompée par la franchise avec laquelle elle m'a jeté dans les bras de Timour, je n'ai pas eu le courage de plaider sa cause contre moi-même, de tenter de lui rendre, auprès de son Souverain, une influence qu'elle n'avait jamais méritée de perdre : ce délit, contre lequel tout ce que j'avais d'existence réclamait, pendant que j'osais m'y livrer, empoisonnera les beaux jours de ma jeunesse: le Prince, peut-être même Bouton de Rose, me le pardonneront; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais.

— Pardonne, intéressante Zéni, mais je ne puis résister au mouvement involontaire qui m'entraîne à tes genoux....... qui me fait baigner de mes larmes, ces mains d'une forme si heureuse, que tu tends vers moi pour me relever.......

—Et moi, je n'ai jamais plus senti le prix du retour de ma vertu, que lorsque le Ciel m'a

inspiré de rougir, devant toi, de mes erreurs et de mes faiblesses.

— Zéni, un faible crépuscule commence à colorer les murs humides de notre prison; je distingue les éclairs qui partent de tes yeux; ces éclairs vont chercher mon ame et l'alarment.

— Eh! pourquoi s'alarmerait-elle du plaisir que t'inspirent mes remords? Ne vois-je pas en toi une intelligence céleste? n'es-tu pas descendu du firmament pour lire dans ma pensée et la rendre moins criminelle? Je te dois d'être rendue à ma dignité primitive, et mes yeux ne savent pas plus que mon cœur déguiser ma reconnaissance.

— Charmante Zéni, ta reconnaissance me fait mal; elle m'annonce une sensibilité dont je m'honorerais si je pouvais en être digne; elle sollicite du retour de la part d'un cœur infortuné qui n'est plus à moi.

—Oh! je sens bien que, dans les plaines célestes que tu habites, les Houris immortelles ne t'ont pas laissé disposer de ton cœur; mais je n'ai pas l'audace d'être leur rivale : pardonne à mon inexpérience; j'ai eu tort, sans doute, de te croire un Ange du Paradis de Timour, de te supposer la sensibilité d'une

mortelle; je ne devais que t'adresser un hommage respectueux; eh bien, sois content, je tombe à tes genoux.

—Zéni,...... relève-toi,...... je ne me connais plus;...... le jour qui s'élève par degrés me permet d'entrevoir ce sein à demi-nu, que ta main tente en vain de voiler : je pressens les formes de ton corps céleste sous le léger tissu qui l'enveloppe...... Ah! si tu prends quelque intérêt à mon sort, cache-moi des charmes que je ne saurais apprécier, sans me rendre vil à mes yeux; ne m'écrase pas du poids d'un bonheur qui remplirait ma vie d'amertume.

—Je ne te comprends pas; tu es fait comme un Ange du Ciel, et tu parais sensible à la manière des hommes. Eh bien, puisque tu ne peux descendre jusqu'à Zéni, Zéni tentera de s'élever jusqu'à toi; Zéni fut coupable, sans doute, en tentant d'enlever Timour à Bouton de Rose; mais elle obéira..... s'il est possible..... à l'Ange de Mahomet, qui lui ordonne de ne pas l'aimer, et son délit sera réparé.

—Plus ta tête, Zéni, se relève vers le Ciel, plus la mienne semble se courber vers la fange....... A mesure que les feux de l'aurore colorent les murs de cette retraite, je me

surprends à fixer avec plus de volupté ces yeux qui me cherchent, en m'évitant; ce sein qui palpite avec plus de force sous la main qui le comprime, cette bouche de rose qui s'ouvre avec tant de grâces pour m'instruire de mes devoirs...... Zéni, séduisante Zéni! n'abuse pas de ton empire; sois plus généreuse encore que je ne suis faible : déjà mes regards sont coupables, fais que le délit ne passe pas jusqu'à mon cœur.

—Tu me pries avec des grâces qui rendent mon sacrifice plus pénible encore. Eh bien, j'aurai la force de remplir ton attente : au moment précis où le Soleil prendra, à l'Orient, la place de l'aurore, on doit m'apporter une corbeille pleine de vêtemens à mon usage, et me ramener au pavillon de Bouton de Rose: alors la cascade d'Amphitrite se remplira des satellites de Timour; mais je t'ouvrirai, en pressant dans un sens contraire cette étoile, la porte de cet édifice transparent, et tu chercheras, au pied d'une tour, qui sert ici de point de perspective, un asile non moins sûr que celui que ta prudence te force de quitter....... Alors nous nous séparerons...... pour toujours peut-être...... Tu t'applaudiras de mon courage, et il ne restera plus de toi, à la triste Zéni,.....

que ton image...... que, sans doute, tu ne lui défendras pas d'aimer......

— Tu pleures, Zéni! Que ces larmes touchantes, que ma main recueille en tremblant, sont douces,....... sont cruelles pour moi!........ Mais le Soleil teint en pourpre ces nappes d'eau; déjà ta main se porte vers le bouton de cristal;...... arrête,..... il n'est pas temps encore...... Reçois du moins, dans ce baiser pur, mes funestes adieux.

— L'émotion de Zéni était à son comble; son corps, trop faible contre l'épreuve d'un sentiment aussi voluptueux, chancela, et trouva les bras d'Ariel pour appui. Heureusement pour tous deux que la main de l'esclave de Bouton de Rose, en quittant l'étoile, fit un mouvement qui en pressa le ressort; à l'instant les filets d'eau cessèrent de s'échapper du cintre, et l'Ange de l'Orient, ayant posé doucement sur un tapis de fleurs sauvages sa jeune victime, haletante de plaisir et de douleur, prit le chemin de la tour et disparut.

Il était temps que cette scène critique se dénouât; car à peine Zéni avait-elle recouvré l'usage de ses sens, que les portes de la Cascade d'Amphitrite roulèrent avec fracas sur leurs gonds d'airain. Ali, l'impitoyable Ali,

se présenta avec un cortège d'eunuques à l'entrée de la nappe d'eau, y déposa la magnifique corbeille de Timour, et quand l'aimable enfant fut habillée, la conduisit en triomphe aux pieds de Bouton de Rose.

Ariel se trouvait près d'une guérite, placée à mi-chemin de la tour et de la cascade, quand les eunuques d'Ali se répandirent dans les jardins; il eut la hardiesse d'y chercher un asile : heureusement elle était vide; c'est là que Timour mettait un de ses Anges en sentinelle, quand il visitait, avec quelque favorite, ce séjour d'enchantement. Ariel y ayant rencontré un casque, une lance et une armure complète, trouva prudent de s'en revêtir, dans le cas où il serait abordé par quelques satellites du Sultan; et c'est dans cet équipage, nouveau pour lui, qu'il se glissa jusqu'au pied de la citadelle.

CHAPITRE XXXVIII.

Ariel s'amuse à tirer de captivité une Princesse de la Chine.

Pendant qu'Ariel sacrifiait Zéni à Bouton de Rose, Tige de Myrte cherchait en vain à sacrifier Ariel à Kondemir : cette intéressante Sultane, arrivée à la prison de la tour, avait bien pu bannir entièrement de sa pensée l'image sinistre de Barbantar, qui n'avait fait qu'effaroucher un moment sa vertu; mais elle n'avait pas tardé à voir renouer dans sa mémoire le fil des idées attachantes, qui l'avaient long-temps captivée lors de son séjour à la Grotte aux Merveilles. Quelque soin qu'on eût pris pour en faire une Princesse du Cathay, quoique ses vêtemens, son voyage sur le Hoang-Ho, et surtout l'adresse d'Atane, conspirassent au succès de cet innocent stratagême, elle n'avait pu promener ses regards sur les environs de la tour, sans reconnaître le temple de la nature humaine, la cascade d'Amphitrite et la plupart des sites pittores-

ques de ces jardins enchantés, qu'elle avait long-temps parcourus en Souveraine; heureusement pour son repos, l'Ange du Liban n'avait jamais paru pour elle que dans les domaines d'Orondate; ce qui l'empêchait d'arriver, par l'image des jardins de Masiath, jusqu'à l'idée d'Ariel, et prolongeait par-là l'illusion d'où semblait dépendre sa félicité.

La prison de Tige de Myrte, faite sur les dessins d'Orondate, ne ressemblait en rien à ces cachots terribles de Bagdad, de Damas et d'Alexandrie, où des tyrans, dont le but n'était pas de donner force à la loi, mais de venger leurs injures, faisaient expirer lentement leurs victimes. Le Sage du Liban, persuadé que l'infortuné qu'on prive provisoirement de sa liberté, n'est censé coupable qu'au moment où un tribunal légal lui lit sa sentence, avait mis tout son génie dans son ame sensible, afin de trouver un mode d'adoucir la rigueur d'une justice, qui se permet de punir avant de juger. Les salles de la tour, surtout celles où on tenait les femmes captives, étaient vastes, bien aérées, meublées, non avec faste, mais avec goût et propreté. Tous les jours, à midi, des esclaves apportaient le sorbet, le meilleur café de l'Arabie, des aromates pour purifier l'air,

et des corbeilles de différens fruits pour servir de nourriture : ils se chargeaient des mémoires des détenus et apportaient la réponse le lendemain.

Comme dans les climats brûlans de l'Asie, l'eau, soit pour les ablutions religieuses, soit pour les bains de propreté, devient un des premiers besoins de l'homme, Orondate avait fait creuser au pied de la tour un grand nombre de citernes, d'où chaque captif pouvait, à l'aide d'une poulie ingénieuse et d'un seau de bois de cèdre, tirer l'eau nécessaire à sa provision journalière. Jamais ces citernes n'étaient vides, et le factionnaire chargé de leur entretien aurait payé sa négligence de sa tête.

Afin de ne point prolonger dans un infortuné le sentiment pénible de sa solitude, chaque appartement avait sa bibliothèque, composée des meilleurs ouvrages de la littérature grecque, persane et arabe; et là, en société avec les ombres illustres des Aristides, des Phocions et des Barmécides, un captif, dont la conscience était pure, pouvait se consoler d'avoir irrité la jalousie de quelque Sultane, ou blessé l'orgueil d'un eunuque en faveur.

Un des grands bienfaits d'Orondate était d'avoir ménagé dans la tour, à l'être qui souffre de l'injustice des hommes, le spectacle de la nature; la prison de Tige de Myrte avait une belle fenêtre à hauteur d'appui, qui donnait sur la cascade d'Amphitrite, et qui n'était élevée que de vingt-cinq pieds sur le sol du jardin : elle formait une ellipse dont le grand axe avait six pieds, et le petit quarante pouces : cette ouverture suffisait pour promener sa vue sur les tapis de fleurs, les nappes d'eau et les arbres odoriférans qui peuplaient ce séjour enchanté; les regards atteignaient jusqu'à la chaîne du Liban, qui semblait servir de muraille aux jardins de Timour; les yeux ne se trouvaient un peu gênés que par un saule d'Orient de quarante pieds de hauteur, placé en face de la fenêtre, et dont le tronc était baigné par les eaux de la plus limpide des fontaines; l'ordonnateur des jardins n'avait laissé subsister cette espèce de barrière, qui interceptait à demi la vue, que pour maintenir, dans les ardeurs de l'été, la fraîcheur de l'appartement.

Cependant il entrait dans la sagesse d'Orondate de prévenir, par quelques mesures de prudence, les tentatives d'évasion. Comme

tout prisonnier trouvait dans l'architecture de la tour deux issues naturelles, la citerne et la fenêtre, il voulut qu'elles fussent fermées, dans les deux directions perpendiculaires et horizontales, par des barres d'airain scellées dans les pierres de taille : comme de pareilles ouvertures ne permettaient pas au corps d'un adulte de passer, et que d'ailleurs un criminel d'État évadé par ces issues se trouvant circonscrit par la double enceinte de la cascade, n'aurait fait que changer de prison, le commandant de la citadelle ne mettait en faction de ces côtés-là ni soldats ni eunuques; Atane et sa maîtresse avaient étudié tout ce plan d'architecture dès le premier moment de leur entrée, et se promettaient bien d'en faire usage, s'il était possible, pour tenter leur délivrance.

Après une nuit bien douloureuse, que Tige de Myrte passa en tenant Atane endormie sur ses genoux, l'aurore étant venue colorer de ses feux naissans la fenêtre de sa prison, elle parut voir avec quelque intérêt ce beau tableau de la nature; alors sa charmante compagne lui proposa, dans le dessein de la dissiper, de tromper, par quelque chants d'une mélodie douce, les ennuis de sa solitude; la

Sultane n'avait rien à refuser à un enfant qui mettait tant de grâces dans sa sensibilité, et, après avoir rêvé un instant, elle promit, par un baiser à Atane, de remplir son attente.

Il existait dans la littérature arabe un morceau de chant très-célèbre, composé dans une tour par une héroïne captive, de l'illustre maison des Barmécides; ce chant, de la mélodie la plus suave, était dans la bouche de tout le monde, ainsi que la réponse du Paladin du sang des Califes, qui vint délivrer la princesse. Tige de Myrte, qui cherchait à se faire entendre de quelque ame sensible, sans se compromettre auprès de ses gardes, qui surveillaient la plupart des postes de la forteresse, se mit à chanter d'abord à demi-voix, et ensuite, en donnant à son organe enchanteur toute sa force, la chanson arabe qui pouvait lui procurer un libérateur.

Avec éclat le jour s'annonce au monde :
Dans mon cœur seul la nuit profonde
A laissé son obscurité..................
Que ce jour va peser sur mon œil attristé !
Quand j'entends sous ces murs le tonnerre qui gronde,
Que me fait la Nature et sa sérénité?........
L'arbre dans son essor ne peut être arrêté ;
L'eau, dont on fixe en vain la course vagabonde,

Porte au loin le ravage ou la fécondité ;
L'oiseau fend le nuage avec légèreté :
Rien n'est captif dans l'air, sur la terre et sur l'onde ;
Et moi, dans cette Tour, que de larmes j'inonde,
Je vois mourir ma liberté.

La première fois que Tige de Myrte chanta ce couplet, Ariel n'entendit qu'un vain bruit qui se perdit dans les airs; la seconde fois, la voix de l'infortunée ayant acquis plus de volume, il distingua quelques vers de la chanson mémorable des Barmécides; enfin, à la dernière répétition, il ne perdit pas un mot de la complainte; comme elle avait été chantée avec goût et avec ame, et que le timbre de cette voix mélodieuse, qui ne pouvait appartenir qu'à une femme, ne lui était pas inconnu, après avoir rêvé un moment, il se détermina à faire connaître à la captive que les jardins de Timour recelaient un être d'un autre sexe, dont le cœur n'était pas inaccessible à la pitié : et comme il y aurait eu du danger de part et d'autre, à ne pas se perdre dans le vague de ces réponses, où la langue seule des poètes est adoptée, se fiant à l'intelligence de la victime de Timour, il se contenta de chanter la dernière moitié du second couplet, fait sur les mêmes rimes que le pre-

mier, et où était la réponse du héros qui délivra la Princesse.

Ce chant, dans tes filets, tient mon cœur arrêté :
Je termine pour toi ma course vagabonde,
Et tu rends mon génie à sa fécondité ;
Mais si, fendant les mers avec légèreté,
Vainqueur de tes tyrans, sur la terre et sur l'onde,
Je tarissais les pleurs dont ta bouche s'inonde,
Que deviendra ma liberté ?

Ariel avait déposé son casque sur le tapis de verdure où il était assis, pour que sa voix, moins circonscrite, pût se faire entendre jusqu'à la fenêtre de la tour; cette voix mélodieuse parvint en effet à Tige de Myrte et la fit tressaillir. Atane, dit-elle, le ciel nous envoie un libérateur; et, ce qui ajoute à la félicité que j'attends, c'est que la voix qui me l'annonce me rappelle des temps heureux...... que ton amitié me contraint d'oublier........ Comme ce second couplet de la chanson des Barmécides a rouvert....... mais d'une manière voluptueuse....... toutes mes anciennes blessures!....... Non, il n'y a qu'un Ange qui puisse avoir ce timbre argenté, chanter avec une pareille expression....... Il est vrai, comme tu me l'as déjà dit plusieurs fois, qu'il n'y a point d'Ange dans la religion du Cathay.

Quand les sens de l'infortunée devinrent un peu plus calmes, il fut agité, entre les deux captives, quel mode elles emploieraient pour concerter, avec l'inconnu, un plan d'évasion : il y avait du danger à Tige de Myrte à se montrer à un homme, qui pouvait n'être qu'un espion de Timour, et encore plus, de lui parler à haute voix : Atane, que son âge mettait à portée de déployer une étourderie qui serait sans conséquence, se chargea de tenter l'aventure : elle proposa de détacher le cordage qui servait à puiser l'eau de la citerne, de l'adapter à la fenêtre, et de descendre, à l'aide de sa maîtresse, jusqu'au pied de la Tour ; cet expédient fit sourire la prétendue princesse du Cathay, et elle l'adopta, à condition qu'il pourrait s'exécuter sans danger pour la jeune Chinoise ; à l'instant les deux Héroïnes courent à l'ouverture de la citerne, amènent le seau de bois de cèdre, détachent le câble léger qui le tient suspendu, et viennent à bout, après de pénibles efforts, de placer sur la fenêtre l'appareil portatif des poulies, qui pouvait, dans des mains aussi délicates que celles de la Sultane, aider le mouvement de la machine ; jusque-là, tout se prêtait au succès du stratagême : mais quand il fallut placer l'enfant

dans le vaisseau, et mettre le cordage en jeu, il se trouva qu'à cause de la hauteur de la poulie, la machine allait frapper le centre de réunion des deux barreaux qui circonscrivaient l'ouverture : par bonheur, la fenêtre placée au couchant, recevant toutes les impressions des vents humides, à la longue, le temps avait rouillé les crampons des barreaux, dans les pierres de taille qui les tenaient assujettis : Atane fut la première à s'en apercevoir ; comme, dans son dépit enfantin, elle secouait ces barreaux, elle observa qu'ils cédaient un peu à ses efforts : alors Tige de Myrte forma une espèce de levier, d'un long candelabre, destiné à porter un vase où on brûlait des aromates, le dirigea vers le centre de l'appareil d'airain, et, après quelques secousses, parvint à le faire tomber aux pieds de la Tour.

Le bruit de sa chute avertit Ariel, que la captive qu'il voulait délivrer allait entrer en correspondance avec lui ; il se hâta de remettre son casque, afin de ne point se compromettre, et vint se placer au pied du saule d'Orient, qui, planté précisément en face de la fenêtre, pouvait dérober un peu la vue, mais non intercepter la voix des interlocuteurs.

Pendant ces dispositions de l'Ange de l'O-

rient, Atane s'était placée dans le vase de bois de cèdre destiné à recevoir l'eau de la citerne; et, grâce au jeu gradué de la poulie que dirigeait la main industrieuse de Tige de Myrte, elle était descendue sans accident au pied de la Tour.

L'Ange de l'Orient s'approche avec empressement, enlève d'une main légère la jeune Chinoise, et la fait asseoir à ses côtés, sous le saule d'Orient : Quoi, dit-il, aimable enfant, c'est toi qui chantais d'une voix si mélodieuse la complainte des Barmécides ? Mais non, dans un âge si tendre, l'organe n'est pas si ferme, les sons qui en sortent n'ont pas cette étendue, surtout cette touchante expression qui remue encore mon ame, long-temps après qu'ils se sont fait entendre; il y a dans cet événement quelque chose de surnaturel, que toi seule peux m'expliquer.

Atane, interdite de se voir à côté d'un Guerrier armé de toutes pièces, dont la lance, la cuirasse, et surtout le panache ondoyant, devaient effaroucher les grâces timides de son âge, gardait le silence : l'Ange s'aperçut de son effroi; et, détachant son casque pour un instant, il lui montra ce superbe visage d'Apollon, qui contrastait d'une manière si étrange

avec le vêtement du Dieu des Batailles; cette espèce de coup de théâtre n'avait jamais manqué son effet : le sourire enchanteur d'Ariel en fit aborder un plein de grâces sur les lèvres glacées d'Atane ; les yeux des deux personnages se rencontrèrent, et, en quelques minutes, la pupille du Mandarin se trouva aussi à son aise avec l'amant de Bouton de Rose, que s'ils ne se fussent jamais quittes depuis le berceau.

Atane apprit alors au prétendu Guerrier, que sa maîtresse était la vraie prisonnière de la Tour, dont les malheurs sollicitaient son appui; elle lui dit que l'expression touchante qu'il avait mise dans son chant, et l'intelligence avec laquelle il avait choisi le second couplet de l'air des Barmécides, pour lui faire parvenir sans danger sa réponse, avaient fait sur elle une grande impression; qu'elle était déterminée à s'abandonner sans réserve à sa loyauté; et que c'était de concert avec cette noble victime de Timour, qu'elle était descendue elle-même, pour concerter avec lui le plan de son évasion.

Ariel, rassuré par cette ouverture, se permit d'interroger Atane sur l'objet qui tenait le plus son cœur en suspens, sur le nom de cette

infortunée, dont la voix magique l'avait, malgré lui, fait tressaillir; quand il apprit qu'elle s'appelait Idamé, et que c'était une princesse de la Chine: Je suis satisfait, dit-il en soupirant; mon pressentiment m'a trompé, et je puis enfin obliger une femme, sans compromettre mon amour pour Bouton de Rose.

Alors il remit son casque, et s'occupa avec Atane des moyens de faire descendre la Princesse au pied de la Tour, sans exposer sa vie et sans se compromettre lui-même.

Il n'était pas possible de renouer le stratagème qu'Atane avait imaginé, parce que la corde était trop faible, et qu'il ne se serait trouvé personne dans l'appartement, pour la dérouler lentement et sans péril autour de la poulie: mais cette corde, si on faisait servir le saule d'Orient comme l'instrument d'un mode d'évasion, pouvait être attachée à l'arbre, et Ariel se proposa bien d'en tirer parti pour jouer son rôle de libérateur.

Une première précaution était nécessaire pour rendre la chute d'Idamé moins dangereuse, en cas que le plan de l'Ange n'eût pas dans l'exécution tout le succès qu'il avait droit d'en attendre; c'était d'accumuler au pied de la Tour des espèces de fascines qui, en s'affais-

sant par degrés sous le poids du corps, l'empêchassent de se heurter avec violence : la disposition de cette partie des jardins se prêtait sans peine à cette mesure de sagesse ; on venait d'arracher un grand nombre d'arbustes à fruits d'un vieux plant, pour leur en substituer de plus jeunes et de plus vigoureux, et ils étaient entassés à quelque distance avec leurs racines et leurs feuillages : d'un autre côté, les feux du soleil ayant desséché une pièce d'eau, des joncs d'une grande hauteur, qui y avaient pris naissance, y soutenaient avec peine leurs tiges jaunies et desséchées : Atane se chargea de recueillir de ses mains délicates les joncs les plus faciles à arracher, tandis qu'Ariel porta péniblement sous la Tour les arbustes dont il vouloit faire le premier lit de son édifice ; il fallut une heure entière pour terminer cet ouvrage, et les vrais préparatifs du plan d'évasion n'étaient pas encore commencés.

Pendant qu'Ariel et Atane se partageaient ainsi les soins de la délivrance de Tige de Myrte, il se passait un événement étrange dans la prison de la Tour. La prétendue princesse de la Chine, fatiguée d'avoir transporté un appareil aussi massif que celui de la poulie,

de l'ouverture de la citerne à celle de la fenêtre, s'était sentie dévorée d'une soif ardente, et avait cherché vainement à l'étancher; la descente du vaisseau de bois de cèdre dans le jardin la mettait dans l'impossibilité de puiser l'eau de la citerne; et les esclaves qui montaient à midi dans la Tour, comptant sur la facilité laissée à chaque prisonnier de faire lui-même sa provision, n'en remplissaient jamais les vases des appartemens. Tige de Myrte, dont la soif s'irritait par les recherches inutiles qu'elle faisait pour l'appaiser, aperçut enfin, dans un angle de sa prison, sous le chapeau de fleurs d'Atane, un flacon de cristal qui renfermait la liqueur la plus limpide et la plus transparente; persuadée que c'est l'eau tutélaire qu'elle cherche, elle ouvre le vase avec précipitation, et le fluide qui s'en échappe tombe sur sa main: quel est son étonnement, quand elle voit que ces gouttes éparses, telles qu'un caustique bienfaisant, ont enlevé, partout où elles sont tombées, la couche de noir d'ébène qui voilait la blancheur éclatante de sa peau! A peine en peut-elle croire ses yeux; elle répète l'expérience, et le même succès en est le résultat. Emportée alors par le désir de plaire, qui semble former un des élémens

constitutifs de la beauté, et qui n'est qu'un attrait de plus, quand la fatigue de la fidélité ne le fait pas dégénérer en coquetterie; l'intéressante captive oublie et sa soif et l'audace généreuse d'Atane, et la voix touchante du guerrier qui doit être son libérateur; elle verse lentement sur ses mains le fluide réparateur, et, par une ablution légère, achève de leur rendre leur couleur primitive; ensuite elle tente une opération plus délicate sur son visage, et, en quelques minutes, son teint, qu'on croyait noirci par tous les feux du soleil de la zone torride, prend une blancheur et un éclat qui le dispute à celui de Bouton de Rose.

Ce prodige, que Tige de Myrte était encore loin d'attribuer à la baguette philosophique d'Orondate, concourait cependant à la mettre sur la voie de son désenchantement; il n'est pas dans l'ordre des choses possibles, dit-elle, que l'être dont la nature a été quinze ans à noircir le visage, acquière en un clin d'œil un teint de lys et de roses, par l'effet d'une simple liqueur imaginée par des hommes. Non, quoi qu'en disent tous mes bienfaiteurs, conjurés peut-être pour troubler mon repos, je ne suis point née avec cette noirceur de tête,

qui contraste si fort avec la blancheur de mon sein. Idamé n'est point le nom que j'ai reçu de mes pères, et je ne suis point née au Cathay.

Au milieu de toutes ces agitations, Tige de Myrte, ramenée vers la fenêtre, se rappelle l'évasion de son esclave, reconnaît, avec un sentiment profond de douleur, qu'elle est encore captive; et cette dernière pensée, absorbant toutes les autres, elle ne songe plus qu'aux moyens de se rendre libre elle-même : seulement pour ne point donner trop à penser à Atane par sa subite métamorphose, et surtout afin de s'attirer le respect du guerrier inconnu qui travaillait à sa délivrance, elle prend dans la corbeille, où les esclaves de Timour avaient renfermé ses nouveaux vêtemens, un de ces voiles grecs, qui avaient servi quelques nuits auparavant à l'ingénieuse Adine pour provoquer l'infidélité de l'amant de Bouton de Rose; et s'en couvrant le corps, ainsi que la plus grande partie du visage, elle vient jeter un coup d'œil furtif sur les travaux d'Ariel, qu'elle est loin de regarder comme ce Héros du pont d'Arimane, que son cœur lui dit d'aimer, et son devoir de fuir à jamais.

En ce moment, le fragile édifice élevé par

la main industrieuse d'Ariel, était élevé à sa juste hauteur : la partie supérieure avait été couverte de joncs, de roseaux et de touffes de fleurs, et on n'attendait plus que la présence de la belle Captive pour l'instruire, avec l'aide d'une heureuse pantomime, de ce qui lui restait à faire à elle-même pour concourir au succès de son évasion. A l'instant où elle parut couverte de son Macrame, Ariel, dont l'œil vigilant observait tout au travers de la visière de son casque, se rappelle l'effet que fit sur ses sens, profondément émus, un voile pareil tombant du sein d'Adine, à l'époque de l'incendie du Pavillon des Colombes : il soupire malgré lui ; mais persuadé qu'un tel vêtement ne va servir désormais qu'à la délivrance d'une Princesse de la Chine, il espère bien, par son zèle pur et désintéressé, expier le délit involontaire d'avoir arrêté ses regards sur d'autres appas que sur ceux de Bouton de Rose.

Il s'agissait d'abord de faire sur lui-même une expérience qui pût tranquilliser la jeune Captive, par rapport au danger de s'élancer de la fenêtre de sa prison sur le lit de fascines placé au pied de la Tour. Atane, qu'il instruisit de son plan, se chargea d'inviter la prétendue

Idamé, par la langue expressive des signes, à fixer ses regards sur tous les mouvemens de son libérateur; et pendant ce temps-là il monta, avec sa légèreté ordinaire, vers la cime du saule d'Orient, dont il s'occupa à tresser en divers faisceaux les branches les plus faibles, pour qu'elles acquissent de leur union une force qu'elles ne pouvaient tenir de leur isolement; cet ouvrage terminé, il lia avec adresse toutes les parties prominentes de son corps avec ces tresses élastiques; et, entouré d'elles comme d'un réseau, il se jeta avec courage au pied de l'arbre; le mouvement accéléré de la chute ne brisa que quelques faisceaux, et Ariel resta un moment suspendu à une toise au-dessus des fascines.

Certain désormais du succès de sa tentative, l'Ange détache les liens d'une espèce nouvelle qui l'enlacent, et, descendant au pied même de la Tour, saisit l'extrémité inférieure du câble léger de la citerne, et va l'attacher à la tige même du saule d'Orient. Tige de Myrte ne tarda pas à deviner l'idée de son libérateur: faisant mouvoir le ressort de sa poulie, elle roule la corde autour du cylindre de la machine, jusqu'à ce que la tige de l'arbre entre presque toute entière par l'ouverture de la

fenêtre, et elle la fixe d'une manière stable à l'appareil : le reste du travail ne fut qu'un jeu; enveloppée presque toute entière de son Macrame, et n'ayant de libres que ses mains, elle eut assez d'intelligence pour se faire un nouveau vêtement avec les tresses du saule d'Orient : alors elle déroula lentement le câble dont elle avait coupé le nœud à l'extrémité; l'arbre, qui ne trouvait plus de résistance, emporta la belle captive hors de la fenêtre, où le poids de son corps la fit descendre jusqu'à quelques pieds des fascines : là l'attendait Ariel avec Atane : tous deux de concert l'attirèrent à eux jusqu'à ce que tous les faisceaux se brisassent. Tige de Myrte aurait bien désiré de n'avoir que sa jeune esclave pour témoin de sa chute; mais la fatalité qui la poursuivait rompait toujours tous ses desseins : non seulement ce fut l'Ange de l'Orient qu'elle rencontra, mais encore la tige de l'arbre qui se rompit tout d'un coup par la secousse, ajouta tant de maladresse à cette descente précipitée, que la Princesse de la Chine tomba dans les bras de son libérateur en l'embrassant.

Cependant l'évasion de la Tour n'était qu'un demi-succès; il était évident qu'à midi les esclaves, en montant à la prison des deux

Captives, s'apercevraient de leur fuite; la poulie à ressort restée sur la fenêtre, le saule d'Orient brisé, le lit de fascines, encore froissé par la chute de Tige de Myrte, tout déposait que les belles fugitives n'avaient cherché d'asile qu'autour de la cascade d'Amphithrite; Ariel, qui sentait qu'une évasion complète était impossible le jour, parce qu'outre la double enceinte de la cascade, il fallait traverser la pièce d'eau circulaire et franchir la grande muraille des jardins de Timour, se détermina à attendre jusqu'à la nuit, dans la Grotte des Nayades, dont Zéni lui avait découvert le secret; en même temps pour dérouter les soldats qu'on enverrait à la poursuite d'Idamé, il traîna au pied du mur de la première enceinte la tige fracassée du saule d'Orient, et l'éleva jusqu'à la hauteur des créneaux, ayant soin de faire passer de l'autre côté la corde de la citerne, afin de laisser croire que les prisonnières avaient pris cette route pour échapper au pouvoir de Timour, et surtout à sa vengeance.

Ces dispositions faites, le jeune Paladin, d'après les principes de la galanterie arabe, ne put se dispenser de proposer son bras à la Princesse du Cathay; celle-ci, d'après les mou-

vemens de la reconnaissance, qui est de tous les pays, ne put se dispenser de le recevoir, et ils marchèrent ainsi, précédés d'Atane, sur la pelouse qui conduisait à la Cascade.

Au commencement de la route, l'entretien fut vague, et surtout un peu peiné; Ariel, tout discret que l'histoire le représente, était curieux de savoir par quel tissu d'événemens bizarres, une Princesse de la Chine se trouvait dans la Tour de Masiath. Tige de Myrte, toute décidée qu'elle était à ne point entr'ouvrir le rideau pénible du passé, sentait le besoin que son cœur lui faisait de connaître à quel Héros elle devait sa délivrance : cependant aucun des deux n'osait interroger le premier; et, pour comble d'embarras, les mots sans suite et insignifians qui leur échappaient, se trouvant rompus en passant, par le casque de l'un, et le Macrame de l'autre, semblaient ne point partir de l'ame, et ne point arriver à celle de l'autre interlocuteur.

Un cri de surprise et d'admiration de la part d'Atane, à la vue du jeu des eaux à la Cascade d'Amphytrite, arracha à la maîtresse de Kondemir un commencement d'éclaircissement : Je connais ces nappes d'eau, dit-elle, j'y ai pris autrefois le bain, accompagnée d'une

esclave favorite qui n'était point ma charmante Atane : Eh quoi ! répond Ariel, il y a donc long-temps qu'Idamé a quitté la Chine ! Je l'ignore, repart l'infortunée : au reste, ajoute-t-elle en soupirant, qui peut assurer que j'y aye jamais été ?

Le soupir de Tige de Myrte, qui semblait sortir du fond de ses entrailles profondément émues, fit vibrer à la fois dans Ariel toutes les cordes de sa sensibilité ; il chercha à lire un peu plus dans le cœur de l'infortunée ; mais comme elle promenait sans cesse sa pensée douloureuse sur les jardins de Timour, et qu'Atane la ramenait sans cesse au Cathay, il en résultait un désordre d'idées qui tenait de l'égarement ; l'Ange de l'Orient vit bien que, pour rendre Idamé à elle-même, il fallait la séparer de son esclave : heureusement pour son projet, le Soleil qui marchait avec rapidité vers le centre du firmament, embrasait de ses feux l'horizon : la guérite du sentinelle, où Ariel avait trouvé son vêtement guerrier, se trouvait à quelques pas : Tige de Myrte proposa elle-même de s'y reposer un moment pour reprendre des forces ; et, comme l'enceinte de ce poste militaire était infiniment étroite, Atane fut invitée, en restant à la por-

tée de la vue, de cueillir quelques fleurs, ou quelques branches d'arbustes odoriférans pour sa maîtresse.

Tige de Myrte et Ariel, seuls dans la guérite, gardèrent quelque temps le silence; il leur était commandé par l'épuisement de leurs forces, et encore plus par l'embarras où les mettait la lutte entre la crainte et le désir de s'ouvrir; ce fut Ariel qui le rompit le premier, par une phrase insignifiante qui servit à renouer l'entretien.

Le Cathay, intéressante Idamé, est, disent nos Arabes, séparé par un monde entier de cette contrée sinistre où notre tyran donne des lois.

— Le Cathay est ici, si j'y puis respirer sans contrainte; du moins, quels que soient les points du globe que j'habitais un jour, il me semble que je n'ai jamais goûté une ombre de bonheur qu'au Cathay.

— La vie, et surtout la vie heureuse, n'a que la durée de l'éclair : je conseillerais à Idamé, s'il lui était possible, de revoir la contrée où des songes rians embellirent un moment son existence : moi-même je trouverais une jouissance à l'y accompagner, si une passion impérieuse n'enchaînait ici mes pas; ici, où le

courroux d'un despote m'entoure d'un piége invisible, et ne me laisse d'autre alternative que le crime de l'infidélité ou l'opprobre de l'échafaud.

— Il me semble, généreux Inconnu, que la même chaîne de plaisirs et de douleurs unit nos destinées : un amour sans espoir, et d'autant plus enraciné qu'il est malheureux.... Mais non, je me trompe : on ne saurait aimer un homme, quand on s'appelle Idamé ; ce vêtement intérieur désigne le sang de nos Dynasties Impériales ; c'est bien mon Atane qui me cueille ici des fleurs, et je suis certainement née au Cathay.

— Il ne m'appartient pas d'interroger le cœur trop sensible d'Idamé : son secret est sa propriété, et je perdrais le faible mérite du service que j'ai eu le bonheur de lui rendre, si je tentais de le lui arracher ; mais enfin j'ai quelque peine à concilier une passion malheureuse, que ces climats semblent avoir vu naître, avec un long séjour fait récemment au Cathay. L'intervalle qui nous sépare de cet Empire est immense, il n'y a que les coursiers du Soleil ou l'Ange de Mahomet, qui, en si peu de temps, puissent le franchir.

— L'Ange de Mahomet ! quel mot viens-tu

de prononcer ? Comme il résonne douloureusement à mon oreille ! comme il fait saigner de nouveau toutes mes blessures !..... Il y a donc des Anges dans ce climat inhospitalier, comme dans la région à demi-effacée de ma mémoire, où j'ai commencé à être infortunée !... Malheur à la femme qu'un Ange se surprend à aimer ! Elle marche de supplice en supplice jusqu'à ce que la tombe se ferme sur sa tête.... Oh ! que je hais ces êtres adorables qu'on appelle des Anges !..... J'espère bien n'en pas trouver un dans mon libérateur.

— Idamé, je ne sais où j'en suis, mais ta peine ne semble point étrangère à mon cœur, depuis le moment surtout, où, emportée par l'élan de ta sensibilité, ton voile entr'ouvert a laissé échapper des sons douloureux que rien ne gênait au passage; ces accens vrais m'ont rappelé des jouissances dont je m'honorerais encore, même en rougissant de les partager. —

Cet épanchement fut suivi d'un long silence; Ariel, l'œil fixé sur Tige de Myrte, cherchait à pénétrer comment le son de voix d'une captive étrangère qui s'appelait Idamé, pouvait remuer son cœur encore ouvert aux vibrations de l'organe enchanteur de Bouton de Rose; de son côté, Tige de Myrte, dont le regard

furtif allait, au travers des plis de son Macrame, épier l'ame d'Ariel, ne pouvait comprendre pourquoi l'attendrissement de cet inconnu lui devenait cher. Tous deux sentaient qu'ils avaient quelque chose à se dire, et ils ne se disaient rien, tant ils appréhendaient qu'une ouverture indiscrète ne satisfît leur curiosité qu'aux dépens de leur repos.

Ce silence, où l'ame seule avait son langage, ne se rompit qu'à l'approche d'Atane, qui vint, en jouant, secouer, aux pieds de sa maîtresse, un pan de sa robe rempli de fleurs et de branchages d'arbustes odoriférans; l'amante de Kondemir, sortant alors de sa léthargie, se mit à tresser en guirlande tous ces bouquets pour en former une ceinture à sa jeune amie; un dernier rameau à petites feuilles odorantes s'étant présenté à ses regards, elle en demanda le nom avec une sorte d'inquiétude à Atane. C'est, dit celle-ci, la branche supérieure d'un petit arbre peu connu au Cathay, que le Mandarin mon bienfaiteur m'a fait cultiver, d'un arbre qu'on appela long-temps ici l'*Arbre de Vénus*; c'est, en un mot, une Tige de Myrte. Tige de Myrte, s'écria douloureusement l'infortunée, elle n'appartint jamais qu'à Vénus en fureur.... Charmant enfant, tu es sensible, le ciel te doit le

bonheur dont ton innocence offre l'image.... Crois-moi, sois toujours Atane, et jamais Tige de Myrte.

Ce dernier épanchement, qu'un long soupir avait accompagné, ajouta encore à la rêverie d'Ariel; mais comme il ne pouvait concilier dans son esprit l'identité de l'ancienne Sultane de Timour avec une princesse de la Chine, la vérité s'éloignait de lui à chaque pas qu'il faisait pour s'en rapprocher. Seulement, il conjectura qu'Idamé, par la sympathie des malheurs, était devenue l'amie de Tige de Myrte; et il se proposa bien, quand il aurait acquis quelques droits à sa confiance, de l'interroger sur la destinée de la beauté touchante que ses sens émus avaient prise pour Bouton de Rose.

La prétendue Idamé et sa jeune amie furent transportées à la vue de ce site pittoresque, où l'art ne se montrait que pour faire ressortir les beautés de la nature; mais leur admiration parvint à son comble quand, s'étant assises sur le tapis de fleurs qui était au centre de la grotte, l'Ange de l'Orient fit jouer le ressort qui tenait les ondes captives dans leur réservoir, et qu'une nappe d'eau continue s'échappant de tous les points de la voûte, forma un mur de cristal, qui rendait les ha-

bitans de ce séjour enchanté invisibles à tous les regards. Ariel, quand les deux captives furent un peu revenues de leur extase, leur expliqua le jeu de l'étoile; il leur dit que le soin de leur subsistance l'obligerait bientôt à les quitter pour quelques momens, et il convint avec elles d'un signal pour se faire reconnaître, lorsqu'il désirerait qu'elles lui ouvrissent l'entrée de leur asyle.

Le moment de ce départ ne pouvait être éloigné; il y avait déjà quinze heures qu'aucun des trois infortunés n'avait pris d'aliment : Ariel s'était nourri de son amour, et Tige de Myrte, ainsi que sa compagne, n'avaient pu que s'abreuver de leurs larmes : de telles nourritures ne servent qu'à épuiser les forces au lieu de les réparer. L'Ange se hâta donc de quitter la grotte d'Amphitrite, pour chercher dans les environs quelques fruits qu'il pût apporter à ses belles Captives, et les dérober ainsi à la faim, avant de songer à les dérober à la mort.

Ariel ne trouva autour de la Cascade aucun arbre à fruit : l'idée primitive de l'Architecte avait été de consacrer cette partie des jardins de Timour à un parterre de fleurs, dont l'émail serait entretenu par les eaux

toujours renaissantes des bassins : l'unique terrain, consacré à recueillir quelques fruits vermeils de l'Orient, se trouvait aux environs de la Tour; et nous avons vu qu'à cause de la vieillesse du plan, tous les arbustes venaient récemment d'en être arrachés : le fils d'Orondate, dans le cours de ses recherches infructueuses, était arrivé jusqu'à quelques toises de la porte extérieure de la Cascade, lorsqu'il aperçut un enfant qui, pour se dérober à ses regards, se traînait, en marchant sur ses mains, le long de quelques buissons de lilas de Perse qui tapissaient les murs de cette charmante retraite : son premier mouvement fut de se cacher lui-même; le second, de s'ouvrir à un être ingénu qui, dans un âge aussi tendre, ne pouvait avoir abjuré la nature; heureusement que ce fut ce dernier sentiment qui fut seul écouté; car l'enfant, qui, à la vue d'un guerrier inconnu, avait témoigné de l'effroi, était le même Chérubin qui l'avait servi avec un zèle aussi ingénieux, lors de la scène de nuit entre lui et Bouton de Rose. Ariel reconnaît l'Ange qui lui apparut un moment sous le berceau de chèvrefeuilles; et, ôtant avec précipitation son casque, il le prend dans ses bras et l'élève jusqu'à la hauteur de

son visage pour l'embrasser : Les momens nous sont chers, lui dit Chérubin ; j'ai su par Zéni que ce lieu était ton asyle, et je t'apporte de la part de Bouton de Rose une corbeille de fruits qu'elle a cueillis de sa main : l'orange, surtout, te sera chère ; car lorsqu'on lui a appris ta retraite, elle venait d'en manger la moitié : j'ai déposé, avec la plus grande circonspection, la corbeille sous ce rosier voisin ; ne retiens plus mes pas, on m'attend au pavillon. Adieu.

Chérubin était déjà hors de la porte, quand Ariel, ivre de joie, revint à lui-même ; il se précipite vers le rosier, saisit l'orange qu'il cache avec soin dans les plis de son écharpe, et, remettant son casque, reprend, sa corbeille à la main, la route de la Cascade.

Les deux Captives attendaient leur libérateur avec le double empressement du plaisir et de la faim. A peine celui-ci a-t-il déployé la corbeille, qui renfermait tout ce que l'Asie offrait de plus vermeil en dattes, en olives et en pastèques, qu'Atane, dont l'âge se prêtait moins à l'art du sexe, de dissimuler une partie de sa reconnaissance, se jette dans les bras d'Ariel, et le serre avec des transports, qu'elle était toute étonnée de sentir pour d'autres que

pour Idamé et le Mandarin : l'Ange est tenté de défaire son casque pour prendre sur le corail naissant de ses lèvres un baiser ; mais il s'arrête, persuadé qu'il devait attendre l'ordre de sa maîtresse pour mettre tout-à-fait à nu son ame et son visage.

Le repas, tout frugal qu'il était, fut délicieux. Atane ne pensa plus à la prison de la Tour. Tige de Myrte s'occupa moins de ses voyages au Cathay. Ariel seul éprouva quelques dirtractions, à cause de l'orange qu'il tenait dans son écharpe, et que son cœur lui commandait de manger seul, en pensant à Bouton de Rose.

Quand les trois convives furent rassasiés, il régna entre eux plus de confiance et d'harmonie ; Atane se mit à jouer, à une extrémité de la Grotte, avec les filets d'eau qui formaient la nappe circulaire ; et Ariel, assis avec Tige de Myrte sur un banc de gazon adossé aux rocailles de la Grotte, céda au besoin que lui faisait sa sensibilité, de continuer son entretien.

—Intéressante Idamé, une tige de myrte présentée par Atane t'a rappelé des souvenirs pleins d'amertume : j'ai vu ton cœur ému, et le mien a partagé le trouble où tu étais en

proie ; tu n'es pas le seul être sensible que l'image d'une fleur transporte et déchire tour à tour : que ne puis-je diminuer ta peine, et me récompenser par cette jouissance de tout ce que j'oserai entreprendre pour te délivrer des entraves de ta prison!

— Homme généreux, achève ton ouvrage, et ne prononce plus devant moi ce nom fatal de Tige de Myrte .... que je croyais avoir oublié .... et que je serais tenté de donner, si l'enfer me le rappelait, à l'ennemie la plus mortelle de mon repos.

— Oui, ne parlons à Idamé que d'elle-même; au bonheur près que le ciel lui doit, et dont elle semble n'avoir pas encore joui, n'est-elle pas une des femmes les plus accomplies de l'Orient? La perfection de ses formes, que la finesse de son Macrame fait pressentir, annonce sa beauté : sa voix touchante, qui me rappelle quelques souvenirs heureux, atteste le sentiment qui vivifie ses grâces ; son visage seul m'a toujours été voilé; mais j'ai une trop haute idée de la nature, pour croire qu'en organisant son chef-d'œuvre, elle en ait négligé la tête.

—Mon héros me flatte, et tout autre que lui affaiblirait par-là ma reconnaissance ; cepen-

dant, je l'avouerai, c'est une jouissance pour moi, dans mon infortune, de savoir que ma voix lui rappelle des souvenirs heureux. Oh! si je connaissais cet être que ton cœur associe à moi, par la magie de son organe et la mémoire de ses bienfaits!

—Tu m'as défendu de le nommer.

—Que dis-tu?.... quelle illusion!.... Non, tu te joues de ma crédulité; un siècle entier s'est écoulé depuis que...... Mais un pouvoir inconnu m'entraîne...... Puisqu'une fatalité cruelle dont je suis l'éternel jouet, veut que ma pensée rétrograde vers un passé qui n'est plus, dis-moi, guerrier terrible, où as-tu rencontré cet être plus infortuné que coupable, dont le nom nous semble à tous deux si pénible à prononcer? Est-ce sur les frontières du Cathay?

— Non, intéressante Idamé, c'est au pont d'Arimane.

—Au pont d'Arimane!..... Je respire à peine..... Arimane est, dit-on, le génie du mal. Oh! que ce dieu infernal a bien réussi à souffler tous ses poissons dans mon cœur!

—Je partage les justes imprécations d'Idamé; il me semble voir ce dieu du mal tenir sus-

pendus sur les abîmes les infortunés dont il a proscrit la tête.

— Eh ! qui t'a dit que la perspective d'une pareille mort fût pénible aux êtres sensibles qui allaient la subir ? Arimane...... Dieu tutélaire, on dégrade ta puissance, on calomnie tes bienfaits.

— Malheureuse Idamé ! ton cœur s'ouvre à des sentimens qui se repoussent ; ta pensée se contredit, ta tête se désorganise.

— Oui, je sens que je m'égare ; mais aussi, quand le ciel me plonge dans le fleuve de l'oubli, pourquoi empêcher son onde d'atteindre les lèvres de sa victime ? Eh bien, jouis de mes angoisses ; le rideau qui me cachait la moitié d'une vie consacrée au malheur, commence à s'entr'ouvrir....... Où es-tu, chef-d'œuvre dangereux de l'amour, ennemi sublime de mon repos ?..... Je te dois, je le sais, le jour qui m'éclaire ; je ne puis contempler le tableau de la nature, sans t'associer à l'admiration que je lui voue ; je ne puis respirer l'air pur de l'atmosphère, sans désirer de le partager avec toi ; mais pourquoi as-tu abusé de ton empire sur l'être sensible que la reconnaissance faisait tomber à tes genoux ? Pourquoi m'as-tu regardé avec ces yeux cé-

lestes que jamais la beauté indifférente n'a fixé en vain ? Était-il à moi, ce cœur que défiaient tes regards ? Par quel art perfide es-tu venu te jeter au-devant d'une première passion, la seule que la nature avoue, la seule que, dans les ames pures, elle marque du sceau de l'éternité ? Et ne dis pas que je devais, au souvenir de tes bienfaits, cette espèce de reconnaissance qui me dégrade. Tes bienfaits ! As-tu donc oublié ce que j'ai fait pour toi ? Quelque épais que soit le bandeau que l'amitié a mis sur mes yeux, je te vois suspendu dans les airs, et cherchant vainement un appui; mes bras étendus vers toi appellent ma mort, pour écarter celle qui te menace..... Et ce délire touchant, qui suivit mon sacrifice, est-il échappé de ta mémoire? Ne reconnais-tu pas, sur ton écharpe, l'empreinte de ce sang qui jaillit de mon sein pour arriver jusqu'à toi ?..... Momens cruels, momens enchanteurs, revenez occuper ma pensée, et, s'il le faut, bouleverser mon existence...... J'ai tout fait pour l'être que je ne puis regarder avec complaisance, sans me croire vile ; et, malgré mon innocence, je n'en rougis pas..... j'ose m'honorer du dévouement même qui compromet ma vertu. —

Ce touchant abandon de Tige de Myrte fut suivi d'un silence qui tenait de l'affaissement de son ame. Ariel s'était levé du siége de verdure qu'il partageait avec l'infortunée ; tristement penché du côté d'Atane, qui baignait de ses larmes la main de l'innocente victime de l'amour, il cherchait à s'interroger lui-même sur la nature d'une confidence qui l'oppressait ; les premiers mots de la Sultane l'avaient mis sur la voie de la découverte de son secret ; mais quand il l'avait entendu appuyer sur la scène qui suivit l'incendie du pavillon des Colombes, rappeler la blessure du Paladin, qui l'avait si douloureusement affecté, convaincu qu'il ne devait ce grand sacrifice qu'à la grandeur d'ame de Buisson-Ardent, il s'était vu tout-à-fait dérouté ; enfin, la curiosité, le désir d'adoucir les peines d'un être qui souffre, un intérêt plus grand encore, dont il ne pouvait définir la cause, l'engagèrent à conjurer la prétendue Idamé de ne pas se jouer plus long-temps de sa sensibilité, et d'avoir assez de confiance dans la réserve de son libérateur, pour ne laisser de voile devant lui, ni ni sur son ame, ni sur son visage.

Tige de Myrte, revenue un peu à elle-même, répondit qu'elle ne se défiait point du

héros qui avait exposé sa vie pour la tirer de la Tour; mais elle fit entendre, avec toutes les grâces qui pouvaient justifier ses incertitudes, qu'il y avait du danger pour elle à se dévoiler devant l'homme dont elle ne connaissait encore que les bienfaits. Ariel sentit tout d'un coup le tort qu'il avait eu d'être resté si long-temps déguisé devant un sexe timide, dont le déguisement lui faisait ombrage à lui-même; alors, brûlant de réparer sa faute, il prend Atane par la main, ouvre devant elle la porte de la nappe d'eau, et lui dit à l'oreille qu'il va déposer son vêtement guerrier, désormais inutile à ses desseins, dans la guérite d'où il l'a tiré; la conjurant de prévenir sa maîtresse, qu'en se montrant à elle sous ses véritables traits, il a droit d'en attendre quelque retour.

Ariel aurait pu jeter son armure dans la grotte même d'Amphitrite; mais un autre motif qu'il n'osait avouer, le déterminait au voyage de la guérite; il avait déposé dans les plis de son écharpe l'orange précieuse recueillie par Bouton de Rose, et dont celle-ci avait mangé la moitié: en réfléchissant sur une pareille attention, que Chérubin n'avait pas manqué de lui faire apercevoir, il se douta que le frag-

ment vide du fruit pouvait renfermer quelque billet qu'il lui importait de ne pas lire devant les deux captives ; et avant de connaître le secret d'Idamé, il se résolut à faire l'apprentissage de la réserve que tant de confiance lui inspirerait, en cachant dans les replis de son cœur le secret de Bouton de Rose.

L'Ange était à peine à la moitié de sa course, que voyant un cèdre touffu qui couvrait un vaste terrain de son ombrage, il ne put résister au besoin impérieux d'entr'ouvrir son orange; il s'assied au pied du tronc, du côté opposé à la Cascade ; et, tirant le fruit vermeil de son écharpe, il voit........ Quel moment pour l'être sublime qui, malgré ses quinze ans, a déjà sacrifié les charmes séducteurs d'Adine, et les grâces naissantes de Zéni, à sa maîtresse! il voit que le vide de l'orange était rempli par une miniature entourée d'un cadre de nacre de perle, qui représentait la tête de Bouton de Rose : la Sultane avait écrit de sa main, sur le ruban bleu-céleste qui était passé dans l'anneau : *Talisman contre l'infidélité.* Ariel, à cette vue, ne se possède plus, il baise à plusieurs reprises le portrait que l'amour, pour cette fois du moins, abandonne sans danger à ses caresses; et, jetant à la hâte son casque,

sa cuirasse et son armure au pied du cèdre, il revole, son médaillon dans son écharpe, vers la grotte d'Amphitrite.

L'infortunée Tige de Myrte était derrière la porte même, son Macrame jeté avec indifférence loin d'elle, et abandonnant le soin de tresser sa superbe chevelure, à Atane, à qui elle expliquait, avec un intérêt tendre, le prodige de sa métamorphose : tout d'un coup, le signal d'intelligence se donne, l'étoile de cristal joue, et l'Ange apparaît dans tout l'éclat de sa beauté; Tige de Myrte, dans un clin d'œil, se trouve désenchantée : *C'est Ariel*, s'écrie-t-elle...... *Ordonnateur des mondes, je te remercie..... O terre, engloutis-moi dans tes abîmes !*...... Et ces mots à peine prononcés, elle tombe sans connaissance dans les bras d'Atane, qu'elle entraîne dans sa chute, et qui déchire, en tentant de retenir sa maîtresse, la partie de son vêtement chinois qui couvre son sein.

On peut juger de la surprise d'Ariel, quand il reconnaît dans la princesse du Cathay, cette intéressante Tige de Myrte, qu'il a sauvée de la mort au pont d'Arimane, et dont il regrettait tant de n'avoir pas reçu les adieux : il se rappela le touchant abandon de sa recon-

naissance, l'asile qu'elle venait chercher dans ses bras aux éclats de la foudre, le désordre, non préparé, de sa demi-nudité. Les jouissances pures, qu'on goûte en obligeant, augmentent de force par le temps même qui devrait les effacer; l'Ange, plus ému encore qu'au sortir du pont d'Arimane, s'élance sur le corps inanimé de la Sultane, fait tomber, sur son front, une de ces larmes du sentiment, qui vivifierait le marbre, et dispute de caresses vertueuses avec Atane, pour rendre l'infortunée à la lumière. Enfin, Tige de Myrte ouvre avec peine un œil éteint; et, voyant, dans l'attitude de la douleur, l'être céleste qui régnait dans son ame, mais que ses regards ne cherchaient pas: On dirait qu'il est sensible, dit-elle à Atane avec une émotion concentrée, et c'est par lui et pour lui que je meurs; en même temps elle se couvre le visage de sa main, comme pour cacher la rougeur que devait lui causer l'aveu qui venait de lui échapper.

Ariel, qui commençait à lire dans le cœur de Tige de Myrte, ne crut pas devoir, par une réponse même adroite, irriter le poison de sa blessure: il garda le silence le plus absolu; mais ce silence, accompagné de larmes

douces qu'on s'efforçait de retenir entre les paupières, avait quelque chose de si séducteur, que l'infortunée crut un moment que le cœur de l'Ange du Liban entendait le langage du sien ; elle se leva alors avec le secours d'Atane, et, assise seule sur le banc de verdure qu'elle avait occupé quelque temps avec Ariel, elle reprit ainsi son entretien.

—Le soleil, qui s'est levé pour moi au milieu des tempêtes, se coucherait-il avec sa sérénité ? Oui, le calme d'Ariel, la paix intérieure dont je commence à jouir, m'en sont les garans ; et, loin d'un monde qui m'a été si funeste, je vais reprendre une nouvelle existence.

— Eh ! pourquoi, Tige de Myrte, se bercer de ces trompeuses espérances ? Le ciel, qui nous éclaire, n'est pas aussi pur que ta sécurité semble te le promettre : à quelques pas d'ici est la Tour où tu fus captive; l'heure lugubre de midi va sonner, et les satellites de la tyrannie vont inonder ces jardins enchantés qui nous servent d'asyle : rien ici, si nous sommes découverts, ne peut nous dérober à la vengeance de Timour; ne nous endormons pas sur ces fleurs dont nous respirons le parfum : l'image du plaisir est autour de nous ;

mais le tonnerre gronde sourdement sur nos têtes.

— Autour de nous..... sur nos têtes..... Comme cette idée d'union dans nos destinées rafraîchit mes sens! comme elle jette une teinte d'intérêt jusque sur le péril que nous allons partager!

— Infortunée ! tes sens étaient bien plus calmes, tu avais bien plus de droits au bonheur, quand, jetant un rideau sur le passé, tu habitais en paix le long des rives du Hoang-Ho et vers les limites de la Grande Muraille.

— Ce Hoang-Ho, cette Grande Muraille ne sont plus : ta vue a déchiré le bandeau que je tenais de l'indulgente amitié : je puis être encore Idamé pour la sensible Atane; mais pour toi, je ne dois plus être que la malheureuse Tige de Myrte. Est-ce que je puis méconnaître ces lieux où j'ai donné des lois, quand je partageais le trône de Timour; la Tour, où j'envoyais prisonniers des Eunuques insolens; cette Cascade d'Amphitrite, où je faisais préparer mon bain par mes anciennes rivales? Ouvre cette nappe d'eau du côté du midi, et tu verras la chaîne du Liban, où sont les domaines d'Orondate; c'est dans les défilés que cette chaîne renferme, que tu trou-

veras la fatale esplanade destinée pour le lieu de mon supplice, l'arbre dont tu m'éloignas au moment où il allait être frappé par la foudre, le pont d'Arimane, où tu dévouas ta vie pour sauver la mienne; tous ces lieux sont pleins de ta grandeur d'ame encore plus que de ma reconnaissance, et je serais la plus abjecte des femmes si j'osais les oublier.

—Tige de Myrte, tu relèves trop de faibles services; ils furent l'ouvrage d'une soirée d'enchantement, et, cette soirée même, tu disparus tout-à-fait pour moi.

—Oui, Ariel, je disparus : ce fut de ma part un prodige de raison, dont je doutais encore au moment où je triomphais de ma faiblesse; mais mon cœur restait avec toi : ce cœur t'obsédait sans cesse; il remplissait ton imagination, facile à s'embraser d'illusions heureuses; il te procurait des jouissances pures, quand moi-même, en les partageant, je rendais les miennes criminelles. Sublime jeune homme, il m'en coûte de déchirer ton bandeau; mais prolonger ton erreur, est un crime pour moi. Si tu entends Tige de Myrte, je veux que tu connaisses tout ce qu'elle a fait pour se rendre digne de toi; si le ciel en courroux me destine à mourir, je veux que celle

qui triomphera de moi connaisse toute l'étendue de mes sacrifices.

— Chaque mot que tu me dis, étonnante Tige de Myrte, réveille en moi une émotion nouvelle; je me souviens, en effet, que le lendemain même du jour où tu partis de la Grotte aux Merveilles, un être à qui tu avais légué ton ame, sembla s'attacher à mes pas: il avait ta taille, le feu touchant de tes regards, surtout ta divine sensibilité; on l'appelait Buisson-Ardent; et sans la couleur d'ébène imprimée par la nature sur son visage, je l'aurais pris pour ton frère: je commençais à croire son existenceessenti ellement liée à la mienne, quand tout d'un coup, à ton exemple, il a disparu.

— Je respire: il a donc suffi d'avoir mon ame et une partie de mes traits, pour que mon existence devînt nécessaire à la tienne? Ange du Liban, que pouvais-tu davantage; et mon bonheur a-t-il de quoi te faire rougir?

— Je dois l'avouer avec franchise, les grâces de Tige de Myrte, plus prononcées dans le compagnon d'armes de Kondemir, donnaient à mon cœur plus de sécurité; je me défiais moins de l'émotion de mes sens, quand elle

n'avait pas pour objet une rivale de Bouton de Rose.

—Et comment as-tu pu imaginer qu'un être, qui n'aurait en partage que la force et l'orgueil qui la suit, descendrait avec toi à ces petits détails de sensibilité qui alimentent l'amour naissant et conservent l'amour satisfait ? Et les grands mouvemens qui tiennent au plus héroïque des delires, sont-ils l'apanage d'un guerrier qu'on instruit froidement à assassiner les rois? Non, il n'y a qu'une femme qui ait su se jeter jusqu'au fond de ton cœur, sans s'abandonner à toi; tenir sa tête suspendue sur un abîme, pour faire sortir ta passion du fond de ton humanité; s'élancer au-devant de ton corps qui tombait du haut d'une voûte embrasée, pour mourir en t'embrassant.... Ariel, Ariel, si tu as cru Buisson-Ardent capable de tout cela, tu n'as jamais aimé.

— Ainsi, cet incomparable Buisson-Ardent, qui me faisait aimer Tige de Myrte, et qui me la faisait aimer sans péril apparent pour mon cœur......

— Était Tige de Myrte elle-même.

— Et cette couleur d'ébène, cette armure de Chevalier.....

— La couleur étendue avec art sur mes mains

et sur mon visage, était un stratagême d'Adine, ma rivale ; l'armure, un don d'Orondate qui voulait me faire lire dans le cœur de Kondemir. J'ai cessé d'être guerrier en entrant dans la Pagode de Cong-fut-sée, j'ai retrouvé ma couleur naturelle en habitant dans la Tour, d'où ton courage m'a fait descendre.

—Tige de Myrte, séduisante Tige de Myrte, quels piéges tu tendais à mon inexpérience ! Où en serions-nous, si nos cœurs faciles avaient pu avoir un langage commun ; si, rômpant nos premiers sermens, j'avais pu faire divorce avec l'ame sublime de Bouton de Rose, et toi donner un rival à Kondemir !

— Kondemir ! Quel nom est sorti de ta bouche ? Était-ce à toi du moins à le prononcer ? Au reste, je suis loin d'ajouter à mes égaremens le délit plus grand encore de les justifier. Ariel, connais-moi toute entière. Du moment que j'ai su que le cœur de Kondemir était pur, j'ai cherché à te bannir de ma mémoire; j'ai voulu, sous l'armure d'un Chevalier, combattre loin de toi ; j'ai conservé la couleur étrangère qui déshonorait mon visage : je me suis prêtée à l'illusion qui me transportait au Cathay. J'atteste ton Dieu et le mien qui nous entend, que j'ai appelé à mon secours

toutes les forces de mon entendement, pour empêcher ton image céleste de venir tourmenter ma pensée. Vains efforts ! Que pouvais-je contre la fatalité qui me poursuit ? Plus je te fuyais, plus tu m'obsédais de tes regards : hier encore, lorsqu'après le duel d'Octar, j'allais couronner la foi de son vainqueur, tu es venu me trouver dans un monde inconnu pour toi, et où je me croyais à l'abri de tes enchantemens. Aujourd'hui, du moins, confinée dans une Tour, captive dans un sérail, où tu ne pouvais mettre un pied téméraire sans t'exposer à la mort, je devais me croire en sûreté contre la magie cruelle de tes regards ; et il faut que tu ajoutes à toutes tes séductions, la plus puissante sur les ames fortes, celle de me contraindre à baigner de mes larmes la main de mon libérateur ; il faut que, renfermée presque seule avec toi, dans un asyle enchanté, qui offre à peine quelques pieds de superficie, je respire le poison qui me consume, dans l'haleine que ta bouche exhale, dans le feu qui étincelle dans tes regards. Oui, Ariel, j'ai osé, par un effort de vertu, qui semblait impossible à mon sexe, mettre l'univers entier entre nous deux ; et c'est toi qui, toujours sans le vouloir, as conspiré contre ma gloire, et

opposé une barrière insurmontable à mon repos; gémis sur les destinées humaines, accuse le Ciel, et ne me condamne pas.

—Condamner Tige de Myrte! Ah! quand la nature entière déposerait contre elle, moi seul je prendrais sa défense; je peserais l'erreur involontaire qu'elle avoue, avec la sublimité de ses remords; je placerais l'héroïne qui s'accuse d'une manière assez grande pour mettre ses juges à ses pieds, en présence de ces femmes vulgaires qui, parce que le ciel les a fait froides, osent parler de leur vertu.

—Tu n'as pas trompé mon attente, Ariel; je pensais en effet que l'Enfant de la Nature, qui n'a jamais nui à personne, ne conjurerait pas ma mort.

— Le Ciel sait, Tige de Myrte, que je sacrifierais ma vie, si le droit d'en disposer m'appartenait encore, pour te rendre un bonheur que tu n'as jamais mérité de perdre : quel que soit l'avenir qui nous attend, je me rappellerai, avec un charme inexprimable, les illusions dont ta tendresse, toujours pure, berça ma crédulité : je te verrai, tantôt au pont d'Arimane, te déguisant à toi-même les erreurs de l'amour, par l'enthousiasme de la reconnaissance; tantôt sous les poutres incen-

diées du Pavillon des Colombes, appelant la mort la plus généreuse, pour sauver la vie de celui que ta vertu redoutait de nommer ton amant; alors quelques larmes, que l'amour ne désavouera pas, s'échapperont de ma paupière : je mêlerai, dans mes souvenirs, le nom le plus chéri à celui qui n'était pas indigne de l'être; et l'idée d'avoir obéi à la fois au sentiment et au devoir, ennoblira mes jouissances. —

Il était difficile qu'un pareil entretien se prolongeât plus long-temps; quand l'éloquence a porté le sentiment à son dernier degré d'expansion, il n'y a qu'un silence d'attendrissement qui puisse le remplacer : en effet, Ariel, persuadé que la grandeur d'ame de Tige de Myrte rendait possible, en elle, le plus grand des sacrifices, était tombé involontairement à ses genoux, et serrait, avec une émotion respectueuse, une main qu'on ne redoutait plus de lui abandonner : malgré le courage des deux victimes, cette attitude trop prolongée était du brasier jeté sur des matières inflammables; la Sultane ne put voir le plus beau des hommes à ses pieds, sans soupirer sur son dévouement; l'Ange de l'Orient ne put presser la main d'albâtre d'une des beautés les plus parfaites de

l'Asie, sans que les feux de l'adolescence, qui circulaient dans ses veines, ne le menaçassent d'une explosion : déjà les yeux ardens d'Ariel se portaient sur un sein à peine voilé, dont ses mains seules avaient pu pressentir les charmes, au second voyage vers le pont d'Arimane : déjà, Tige de Myrte emportée par un délire, dont elle pouvait rendre responsable la fatalité qui ne cessait de la poursuivre, achevait de déchirer elle-même le reste du voile, qui gênait les regards de son libérateur, pour lui montrer sa blessure à peine fermée, cette blessure qui, par son origine, était de nature à la mettre au niveau de Bouton de Rose, et, par sa position, à lui donner l'espérance de la supplanter : tout conspirait donc à les rendre coupables ; et s'ils l'étaient devenus, quel est le philosophe qui aurait eu le courage barbare de les en punir !

Cependant Ariel sentait croître à chaque instant le trouble de ses sens ; il se trouvait dans la situation pénible de ces Juges de l'Aréopage, dont Périclès osa corrompre la froide équité, en leur dévoilant les charmes les plus touchans d'Aspasie ; l'œil ardent de désirs, mais le cœur toujours pur, il se lève à demi ; et, la tête penchée sur le charme séducteur qui le subjugue : Arrête, s'écrie-t-il

d'une voix sourde et entrecoupée, arrête, Tige de Myrte, sois généreuse, couvre cette cicatrice, qui atteste que tu fus la plus magnanime des femmes, et me fait craindre de devenir le plus coupable des amans; couvre-la, te dis-je, elle me tourmente, elle empoisonne la volupté que je goûte auprès de toi.

Eh bien, dit la Sultane, qui reprenait quelques forces dans sa raison, à mesure que l'Ange sentait expirer les siennes, je remplirai ton attente; donne-moi ton écharpe pour voiler de faibles appas, qui ne devaient être faits que pour l'œil de Kondemir; tu me l'offris toi-même, la première fois que je parus à tes yeux sur la fatale esplanade, je m'en laissai, avec calme, revêtir par ton père: alors, Ariel, nos regards avaient leur innocence; alors le jour qui luisait dans nos cœurs, était tout-à-fait sans nuages.

Le fils d'Orondate admirait le courage de Tige de Myrte, mais sans détourner ses regards de la fatale cicatrice: comme il ne se pressait pas de se dépouiller de son écharpe, la Sultane étend elle-même, pour la dénouer, sa main tremblante, qui va involontairement se poser sur son cœur; là était le médaillon de Bouton de Rose, qui, détaché par ce mouvement

des plis qui le renferment, tombe sans bruit sur le tapis de fleurs, et va rouler aux pieds d'Ariel : la vue de ce beau monument de fidélité fait sur le jeune Héros de l'amour l'effet que fit le bouclier des Chevaliers Danois sur l'amant d'Armide ; inspiré par le noble dévouement de l'infortunée, par l'image de celle qui lui a sacrifié les têtes couronnées de Timour et d'Almoadan, il prend ce médaillon, et, d'une main à la fois tremblante et hardie, il le pose sur le sein de Tige de Myrte : Pardonne, dit-il, sublime amante de Kondemir; mais le ciel ne m'a donné que ce moyen de couvrir ta cicatrice : je suis perdu, si l'incendie qu'elle allume dans mon sang n'est pas appaisé par la vue de Bouton de Rose.

Tige de Myrte voit le portrait, change de couleur, et, reprenant sa grandeur d'ame, arrache l'écharpe de l'Ange pour en couvrir son sein : Il me suffit, dit-elle,... j'ai prononcé moi-même ma sentence..... Ariel, tu es digne de posséder ma rivale..... Soyez heureux tous deux.... Pour moi, il ne me reste qu'à mourir.

En ce moment, la trompette d'alarmes a résonné du haut de la Tour; le Commandant, instruit de l'évasion de ses captives, rassemble les soldats de la garde, les Eunuques et les

Esclaves du sérail; tout ce qui veille aux plaisirs du despote ou à sa sûreté se répand dans les jardins; la cascade même d'Amphitrite est abandonnée aux recherches, et il n'y a plus que les jeux innocens d'Atane qui puissent en imposer dans la Grotte, sur les dangers de Tige de Myrte et d'Ariel.

CHAPITRE XXXIX.

Embarras où se trouvent les Personnages dominans de cette Histoire; l'intrigue dramatique marche vers son dénouement.

Eh bien! Ali, on dirait que tes terreurs redoublent à mesure que ta confiance dans mes ressources tend à les faire disparaître; je ne t'ai jamais vu le visage si pâle, la démarche si tremblante, l'air si égaré, que depuis que j'ai dissipé devant toi les nuages répandus sur la fidélité de Bouton de Rose.

—Il est vrai que ta Hautesse a reconnu que l'épée trouvée dans ses jardins appartenait à Orondate.

— Et je ne crains pas qu'un vieillard, contemporain du déluge, vienne enlever à Timour, encore dans la fleur de l'âge, le cœur de Bouton de Rose.

— Mais aussi ce ne sont point de petites intrigues de sérail, dignes tout au plus des regards de tes Eunuques, qui me glacent d'épouvante: on trame ici, n'en doute point, des complots

contre ta souveraineté, et peut-être contre ta vie.

— Des complots! ah! sois aussi calme que je te le parais! Si j'ai quelque ennemi franc et loyal, je le défierai dans les champs de l'honneur; s'il en est de secrets qui conjurent dans l'ombre, je dédaigne leurs coups impuissans, qui ne parviendront jamais jusqu'à moi.

— C'est ainsi que ta grandeur d'ame t'en impose toujours sur la grandeur du péril qui te menace; il n'a cependant tenu qu'à un fil que le farouche vainqueur d'Almoadan ne t'ait détrôné.

— Qu'à un fil, Ali! non, tu n'as pas calculé l'intervalle immense que la Nature a mis entre l'homme qui cède en automate à l'impulsion de son courage, et celui qui lui imprime la marche de son génie. Placés tous deux dans les mêmes circonstances orageuses, déployant la même bravoure, moi je devais vaincre, et Octar devait mourir.

— Ta Hautesse permettra-t-elle à son premier esclave de lui observer qu'en déployant son génie contre Octar, elle n'a vaincu qu'un seul homme; mais si des ennemis sans nombre se permettaient de conspirer, dans les ténèbres, contre le représentant du Dieu d'Ismaël.......

— Eh bien! Ali, n'ai-je pas pour moi une fête de la Clémence?

—Ces abîmes, Timour, ne sont pas toujours à tes pieds pour s'ouvrir à ta voix et recevoir tes victimes.

— La Nature entière est tributaire de mon génie; si les entrailles de la terre sont sourdes à mes évocations, je demande vengeance aux arbres empoisonnés qui croissent sur sa surface, et je suis exaucé. Eh quoi! ne te souvient-il plus, Ali, du mancenilier où j'ai montré à mes Anges rebelles le génie exterminateur qui exécutait mes arrêts de mort?

— Ce sont tes triomphes mêmes, Sultan, qui m'alarment sur l'avenir orageux qui se prépare; toutes les traces de tes attentats heureux ne sont pas anéanties : on murmurait hier, on conspire aujourd'hui, et demain le trône où tu t'assieds avec tant de gloire peut être renversé.

—Je croyais, Ali, que n'étant pas appelé à mon Conseil d'État, et ne voyant en toi que le ministre de mes plaisirs, tu ne me parlerais d'autre conjuration que de celle qu'aurait tramée contre l'Amour Zéni ou Bouton de Rose; mais enfin, puisque ton grand caractère t'appelle à de grandes choses; puisque, las des intrigues

subalternes d'un sérail, tu aspires à devenir mon premier Visir, voyons quels sont ces ennemis superbes qui me restent à vaincre, ces trames dangereuses que j'ai à déjouer; mais hâte-toi, car j'ai à quelques pas d'ici une nouvelle Zéni qui m'attend........ je me trompe, un nouveau sacrifice à faire à ma tendresse pour Bouton de Rose..... dans les bains de la Cascade d'Amphitrite.

—Le premier éveil donné à ma vigilance a été l'entrée d'un conspirateur dans ces jardins; il avait le vêtement et les dépouilles de Barbantar, qu'il venait d'assassiner. Barbantar, Seigneur, semblait après moi l'officier des Ismaéliens le plus dévoué à ton service. Ce n'était qu'en marchant sur son corps et sur le mien qu'on pouvait arriver jusqu'à toi.

— Eh bien! l'être téméraire qui a osé se souiller du sang de mon Amiral n'est-il pas prisonnier à la Tour?

— Il est resté captif toute la nuit; mais ce matin, aidé de ses nombreux complices, il s'est évadé.

—Ce conspirateur, qu'il quel soit, Ali, est peu à craindre : le Commandant de la Tour m'a fait prévenir, avant le lever du soleil, que c'était une femme, et, par une bizarrerie d'évé-

nemens qui échappe à mon génie même, une Princesse du Cathay.

— Ta Hautesse n'a-t-elle pas fait renfermer autrefois un Empereur du Cathay dans les tombeaux du séjour d'Orondate?

— Oui, Ali; mais une femme qui traverse une partie du globe pour venger un Souverain que ses armes n'ont pu défendre, une femme qui va poignarder dans les défilés du Liban, à cause de son titre d'Amiral, un guerrier qui de sa vie n'a été au Cathay; une femme enfin, qui, pour se faire reconnaître sans doute, se présente aux portes de mon sérail, couverte des dépouilles de sa victime, tout cela offre tant d'invraisemblance, que je suis tenté de prendre ta conspiration moins pour un crime d'État que pour les résultats romanesques d'une intrigue d'amour.

— Eh bien! je vais approcher encore plus des yeux de mon maître le flambeau de la vérité. Au moment où l'être qui a assassiné Barbantar exécutait dans tes jardins le prodige de son évasion, un Arabe, armé d'une épée, semblable en tout par la poignée et par la lame à celle qu'on a saisie cette nuit près du pavillon de Bouton de Rose, venait de la forteresse de ton Amiral, et, suivant à la piste son assassin,

entrait avec moi dans la ville de Masiath, et cherchait à y causer un soulèvement.

—Ceci présente un fait un peu mieux caractérisé; un Arabe qui soulève mes sujets dans ma capitale, semble un peu plus dangereux qu'une Princesse qui vient exprès de la Chine pour tuer mon Amiral, et se faire constituer prisonnière dans ma Tour.

—Tu n'ignores pas, Timour, combien les esprits étaient aigris dans Masiath depuis la sentence de ton Conseil de guerre qui prononça le supplice de Tige de Myrte. Cette fermentation s'est accrue par les coups d'État que ton génie a imaginés pour sauver l'inviolabilité de ta couronne; l'imprudence de ton Capitaine des Gardes, qui a fait promener la tête d'Octar dans les rues de ta capitale, les imprécations de l'architecte de ta plate-forme qui, en se rendant coupable pour toi, a prétendu n'expirer que par toi; tout, jusqu'à la mort des Anges de ta garde sous le Mancenilier, t'a fermé le cœur du vulgaire de tes sujets : il en est peu qui osent s'élever aux sublimes conceptions de la politique; ils rampent, et tu règnes; mais cette race abjecte de mécontens, à cause du nombre, n'est point à dédaigner : il ne manque à cette multitude de bras qu'une tête

de génie, et ton trône, descendu du Ciel, est renversé.

—Le génie, Ali, ne se commande pas, surtout chez un peuple que le sceptre et l'autel condamnent à un double aveuglement; mais enfin, toi qui as surpris les secrets de l'Arabe entré dans Masiath pour soulever mes peuples, dis-moi quel était le plan primitif de sa conjuration. Au nom de qui déployait-il, au sein de ma capitale, l'étendard de la révolte? lequel de mes prétendus attentats avait-il un grand intérêt à venger?

—Il m'a paru que le nom de Tige de Myrte sortait sans cesse de son cœur pour arriver jusqu'à sa bouche; c'est au nom de cette Sultane qu'il échauffait les esprits et ranimait la cendre éteinte de l'insurrection d'Octar.

—Un complot, Ali, dont Tige de Myrte est l'ame, n'a rien qui alarme le juge des Rois et l'ami d'Orondate; cependant je te remercie de ton zèle. Retourne dans ma capitale, rétablis le rempart qui interceptait sa communication avec les jardins du sérail, et dont une partie, la nuit de la Fête de la Clémence, a été engloutie dans l'abîme avec l'esplanade; surtout, suis les pas de ton Arabe perturbateur, et, quand tu le pourras sans danger, amène-le,

chargé de fers, dans les prisons de la Tour.—

Pendant que Timour cherchait ainsi à faire face à l'orage qui grondait sur sa tête, un péril non moins grand menaçait Bouton de Rose dans son Pavillon, et surtout Ariel dans la grotte d'Amphitrite.

Depuis l'alarme donnée au milieu de la nuit, dans les jardins, la malveillance avait eu le temps de rassembler un certain nombre de semi-preuves d'une intrigue, sinon ourdie, du moins tacitement approuvée par Bouton de Rose : personne ne doutait plus que le cri qui avait éveillé les sentinelles des postes ne fût parti de la terrasse de son Pavillon; l'épagneule qui avait défendu dans la grotte l'épée saisie, appartenait évidemment à la Sultane; enfin, des traces de pas d'homme sur une pelouse humectée par une faible rosée, et qui conduisaient jusqu'à l'acacia, faisaient soupçonner un entretien entre l'inconnu qu'on cherchait et la maîtresse de Timour. Toutes ces probabilités, accréditées par l'envie, devenaient des démonstrations dans un lieu aussi ouvert à toutes les dénonciations contre les Favorites, que l'est un sérail. Timour seul, trop fier pour se croire un rival, défendait l'amante d'Ariel; mais Ali, le premier Eunuque, et l'Ordonnateur des jardins, qui

prévoyaient que le Prince serait bientôt éclairé, avaient résolu, dans un conseil secret, de garder à vue leur Souveraine, pour se faire un mérite de leur zèle dans le cas de son détrônement; ils avaient trouvé le moyen de séparer Zéni, Zulica, et jusqu'à Chérubin, de Bouton de Rose; et celle-ci, entourée d'esclaves nouveaux qu'elle ne connaissait pas, ayant voulu inviter, par un billet, le Sultan à venir la trouver, on se prosterna devant elle; mais la lettre, portée aux Triumvirs, resta sans réponse.

L'orage était encore plus grand aux bains d'Amphitrite; les soldats du Commandant de la Tour, les Eunuques du sérail, et jusqu'aux esclaves des jardins, répandus dans cette retraite enchantée, en visitaient avec soin les réduits les plus secrets, pour trouver quelques vestiges de l'évasion des captives : la seule rotonde à murailles d'eau avait échappé à leurs recherches, parce qu'on ne soupçonnait pas cette merveille hydraulique; d'ailleurs, il était impossible d'y pénétrer à l'extérieur quand les eaux jouaient, si ce n'est par une galerie souterraine, dont Timeur seul avait la clef. Ariel et Tige de Myrte, à qui tous ces mouvemens ne pouvaient être étrangers, attendaient dans le silence de l'inquiétude la fin de ces odieuses

recherches. Atane, assise entre eux deux, leur partageait ses innocentes caresses; mais, tandis que l'Ange de l'Orient, pour se dérober au danger, toujours renaissant, de l'infidélité, avait les yeux fixés sur le portrait de Bouton de Rose, l'infortunée Sultane, qui désirait la mort, ne pouvait, dans les intervalles de ses sinistres accès, se dispenser de jeter un regard furtif sur la beauté d'Ariel.

C'est en ce moment de crise que Timour, qui, à la vue du jeu des eaux de la rotonde, s'était douté qu'elle n'était pas sans habitans, montant par la galerie souterraine, parut tout d'un coup, avec une femme voilée, en présence des enfans adoptifs d'Orondate.

Timour, accoutumé à maîtriser les événemens, avait, dans les circonstances difficiles, ce coup d'œil du génie qui voit tout, devine tout, et tire parti de tout. A peine dans la rotonde, il juge, à l'embarras des personnages, que sa présence déjoue des intrigues dont il est l'objet. Le premier personnage qui frappe ses regards est Tige de Myrte, chancelante, égarée, mais conservant assez de fierté pour refuser de descendre à la prière; il ne peut comprendre par quel tissu d'événemens bizarres elle est devenue Princesse du Cathay, mais

il voit en elle, et dans l'enfant qui l'accompagne, les deux captives de la Tour. Ariel était moins fait encore, par les grâces indéfinissables de sa physionomie, pour échapper à la pénétration du Sultan ; ces grâces avaient été rendues avec la franchise de la vérité et l'expression du sentiment dans le beau paysage de Bouton de Rose. Timour n'eut besoin que de fixer une minute l'Ange de l'Orient pour reconnaître son rival.

Toute cette série d'idées et de jugemens s'était exécutée dans la tête de Timour en bien moins de temps que je n'en mets à la peindre. Les trois personnages de la rotonde, muets d'étonnement et d'effroi, n'avaient pas encore eu le temps de songer à conjurer l'orage, quand le Sultan pressa l'étoile de cristal, fit cesser la chute circulaire des nappes d'eau, et parut tout d'un coup en présence du Commandant de la Tour avec ses victimes.

Aga, dit-il, je suis satifait de ton zèle; fais cesser toutes les recherches dans les jardins du Sérail : voilà tes captives; je leur donne pour prison ces bosquets et ces bains d'Amphitrite, jusqu'à ce que je vienne examiner moi-même les motifs qui les ont fait mettre à la Tour. Quant à cet Ange, tu le conduiras sous l'arc

de triomphe où j'ai tenu mon Conseil d'État le jour de la fête de la Clémence; là, tu attendras mes ordres......... ou ceux de Bouton de Rose.

Le Commandant, qui vit dans le calme apparent de Timour des teintes de fureur concentrée qu'il dissimulait vainement, s'appliqua à lui obéir dans le sens qu'il cachait, encore plus que dans celui qu'il faisait paraître. Après avoir fait appeler des esclaves du sexe de Tige de Myrte et d'Atane, pour les consacrer à leur service, il plaça tout autour des murs, de distance en distance, un certain nombre de sentinelles, chargées de surveiller toutes les démarches qui pouvaient tendre à leur évasion. Comme Ariel lui paraissait un personnage plus important encore, il donna l'ordre en secret, à douze soldats d'élite, de se rendre, par des routes détournées, aux environs de l'arc de triomphe, et de ne pas perdre de vue un instant le prisonnier qu'il allait y conduire. Toutes ces dispositions faites, il fit évacuer les bains d'Amphitrite, apposa le sceau du Prince sur la serrure de la porte; et prenant, avec un respect apparent, la main d'Ariel, il se rendit vers le poste qu'on lui avait indiqué, en s'écartant le plus qu'il lui était possible de la vue du Pavillon de Bouton de Rose.

Les pressentimens de l'Aga se trouvèrent justes. Timour, qui, dans l'affaire de Tige de Myrte, ne voyait d'autre coupable que lui-même, qui croyait peut-être régner encore sur son cœur, ne lui donnait une ombre de liberté dans les bains d'Amphitrite, que pour tirer avec douceur son secret sur la conspiration de Masiath; bien décidé, si elle en était complice, à la faire périr obscurément dans les prisons de la Tour. Ayant plus que des soupçons sur la rivalité d'Ariel, il annonça plus ouvertement ses projets de vengeance. Il était difficile, en effet, de se prononcer d'une manière plus sinistre pour l'infortuné, que de donner l'ordre de le conduire sous l'arc de triomphe, qui, comme nous l'avons vu, servait de péristyle à l'édifice lugubre des enfers. Quant à Bouton de Rose, le Sultan brûlait de tirer de cette ame ingénue des aveux qui l'autorisassent à devenir, avant la nuit, son tyran ou son époux. Toutes ces idées terribles roulaient dans la tête du despote des Ismaéliens, quand il se présenta devant l'amante d'Ariel.

Bouton de Rose, dit Timour, je viens de passer une heure entière en extase devant ton paysage; la tête du Héros a une expression si céleste, que l'idée première semble n'en avoir

point été puisée sur la terre. Je commence à croire que, portée par ton imagination dans le firmament, tu as pris un des Anges qui l'habitait pour ton modèle.

—Timour honore trop et mon imagination et mon pinceau : je connais peu les Anges de son Paradis, et point du tout ceux du Firmament.

—Mais s'il s'en trouvait, dans l'enceinte de mes jardins, qui eussent des traits de ressemblance avec celui du tableau !

—Oui,........ Seigneur,..... je crois qu'en effet il y a quelque rapport entre la tête de Chérubin et celle qui se trouve sur le premier plan de mon paysage.

—Chérubin ! comme si un enfant de sept ans pouvait avoir cette ame, qui ne vivifie que trop une tête que je voudrais anéantir !

— Timour a quelque chagrin secret qu'il voudrait cacher à mon amitié.

—Non, je suis calme, Bouton de Rose.

—Seigneur, je lis mieux que vous dans votre pensée : le calme est sur votre visage, mais il n'est pas dans votre cœur.

—Eh bien ! quand il serait vrai que ce cœur, abusé long-temps par l'être le plus ingénieusement perfide, le plus adroitement pervers.......

Ecoute, Bouton de Rose, j'ai encore quelques minutes à donner à une clémence que ta beauté sollicite ; mais réponds-moi avec une franchise qui seule peut me désarmer : quel est ce rival que tu donnes à l'homme généreux qui, sans avoir mis ta reconnaissance à l'épreuve, a jeté à tes pieds son cœur et sa couronne ?

— Il n'est point le rival de Timour, mais Timour est devenu le sien.

—Qu'entends-je?

—Prince, à ton tour, écoute-moi. J'étais libre quand un être parfait, que j'ai cru tel du moins, est venu subjuguer ma destinée ; il ne me demandait rien, et je me surprenais à sentir que je n'aurais rien pu lui refuser : il ne m'offrait pas son cœur, et déjà le mien n'était plus à moi.

— Cette franchise me déchire, mais m'éclaire. Continue : quel est le nom de cet être heureux dont le premier regard a subjugué Bouton de Rose?

—Il n'en a point, si ce n'est peut-être celui d'Ange que je lui ai donné.

—Et, sans doute, cet être angélique a achevé, par la persévérance de ses soins, l'ouvrage commencé par la magie de ses regards?

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois; le lende-

main on m'amena dans ce Sérail, et de ce moment il a été perdu pour moi...... peut-être pour jamais.

— Il me semble, Bouton de Rose, que tu prononces bien douloureusement ces mots : *pour jamais.*

— Tu t'es condamné, Sultan, à voir mon ame toute nue; elle vient sur mes lèvres à ta prière.

—Ainsi, cet Ange, quel qu'il soit, ne s'est point offert à tes regards depuis que j'ai tenté de t'enlacer par la double chaîne de mon amour et de mes bienfaits?

—Non, Seigneur.

—Bouton de Rose, répétez-moi ce mot, et tremblez, si le Ciel qui nous entend n'en confirme pas la vérité.

—Ce n'est pas moi, Seigneur, qui doit appréhender que le Ciel nous écoute; je n'offense ni lui ni vous-même par une imposture : encore une fois, je ne vis jamais l'être qui vous fait ombrage, que la veille de mon enlèvement.

—Bouton de Rose, il m'en coûte de porter la lumière dans les derniers replis de ton cœur. Ecoute, je sens, au silence de ma fureur, que tu me fus chère,...... que tu peux l'être encore : épaissis à ton gré sur mes yeux le bandeau que

tout conspire à m'arracher; fais-moi croire, j'y consens, que la Nature a effacé une nuit, fatale pour tous deux, de la série des temps: je me prêterai à l'illusion, si tu achètes mon erreur volontaire par un grand sacrifice.

—Timour, tes bienfaits ont laissé dans mon ame une trace profonde, et je suis loin de les oublier; je suis prête à tous les sacrifices, excepté à celui que me défendrait ta propre générosité.

—Je t'ai donné cette nuit un grand exemple. Zéni brûlait d'être à moi, et j'ai eu le courage de te rester fidèle; que ce dévouement appelle le tien : oublie l'Ange que tu n'as vu qu'une fois, comme j'ai déjà oublié la jeune esclave que tu as jetée vainement dans mes bras; qu'ils achèvent tous deux, loin de nous, une carrière importune, et soyons heureux.

—Heureux! Seigneur, est-ce qu'on peut l'être hors de la Nature? abjure-t-on ainsi un sentiment qui, né avec nous, s'identifie avec notre existence? Le premier tressaillement de deux ames pures qui s'entendent ne marque-t-il pas leur passion naissante du sceau de l'immortalité? Non, je connais ta grandeur d'ame, tu n'exigeras pas, pour tes bienfaits, un prix qui les rabaisse; tu ne mettras pas l'amour le

plus désintéressé en contradiction avec la reconnaissance; content de me séparer d'un être que le Ciel jeta vainement au-devant de mon cœur, dont l'unique délit est sans doute d'avoir porté ses regards sur la triste Bouton de Rose avant toi, n'ajoute pas à la nécessité fatale de ne plus le voir le tourment de me condamner à l'oublier.

—Je connais, madame, les lois de la générosité; mais ce n'est qu'envers des héroïnes que j'en fais usage. Quelques aveux ont échappé à votre politique; ils ne suffisent pas pour désarmer mon juste ressentiment : ce n'était pas sur une erreur de vos sens, née avant mon amour, que j'interrogeais votre franchise; il fallait me dévoiler un complot plus récent, destiné à empoisonner vos jours et les miens; il fallait........

—Vous ne m'avez jamais regardée, Seigneur, avec des yeux aussi enflammés de courroux.

— Mes yeux ne virent jamais un être aussi séduisant dans son délit, aussi adroit dans ses perfidies....... Bouton de Rose, ton règne dure encore sur mon cœur, mais ce règne est sur le point de t'échapper : ne me force pas à juger un attentat, quand je voudrais acheter de mon existence l'abandon de tes charmes; songe que

je n'ai qu'une minute pour te pardonner, et que si je sors sans être heureux, je consacrerai une vie entière à te punir.

— Je crois vous entendre, Seigneur; vous m'accusez des erreurs de cette nuit, que je n'ai point provoquée, dont je n'ai point été la complice; qu'il vous suffise de savoir que je n'ai point vu l'infortuné que votre courroux poursuit; peut-être que, si je l'avais vu, j'aurais la franchise de l'avouer, et le courage bien moins grand de savoir mourir.

— Il me suffit; mon cœur n'a plus rien à dire à Bouton de Rose. Esclave, rentrez dans le néant qui fut votre partage; et moi, outragé par un homme sans nom qui osa être mon rival, je vais ordonner qu'on m'apporte sa tête. —

Bouton de Rose avait soutenu avec calme l'idée affreuse d'être condamnée à servir dans un sérail où elle avait régné; mais quand elle entendit prononcer l'arrêt de mort d'Ariel, son teint pâlit, ses yeux s'égarèrent, et elle alla tomber sans connaissance au pied du chevalet où elle avait dessiné son paysage.

Timour n'avait pas attendu ce moment pour sortir du pavillon de Bouton de Rose. A peine avait-il prononcé sa dernière menace, que tout entier à la jalousie, qui soufflait dans son cœur

tous ses poisons, il prit la route du vestibule des Enfers, pour commencer le supplice d'Ariel.

Pendant sa marche, des Eunuques lui présentèrent deux lettres, l'une d'Adine, et l'autre d'Orondate. Aussi préoccupé que César, quand sur le point d'entrer au Sénat, où il fut assassiné, il refusa de lire l'avis qu'on lui donnait de la conjuration dont il allait être la victime, le Sultan, qui ne voyait dans l'univers que Bouton de Rose, mit froidement les deux billets dans sa ceinture, et s'approcha de l'arc de triomphe, où Ali l'attendait avec Ariel.

L'interrogatoire fut court, parce que l'Ange était fier, et que Timour, déterminé à être désormais le plus impitoyable des despotes, n'en avait plus que le langage.

—Étranger, dit ce dernier, qui es-tu?

—Je n'ai plus de nom, depuis que l'être de qui je tenais le mien m'est ravi pour jamais.

—Reconnais-tu cette épée?

— Elle était destinée à me défendre contre des assassins.

—Et ce portrait, échappé du sein de Tige de Myrte à la grotte d'Amphitrite ?

—Je sens que je vais prononcer mon arrêt; mais je ne déshonorerai point, par un men-

songe, la belle cause pour laquelle je vais mourir : le portrait est à moi; souffre que je le baise pour la dernière fois, et fais tomber ma tête.

—Tu réveilles ma générosité; je ne veux point te ravir ce gage touchant de l'amour de Bouton de Rose.

—Quoi! il se pourrait que Timour......

—Timour, que tes feux offensent, mais que ton courage réconcilie avec sa fierté, ne veut point, puisque ton amante va cesser d'être, que tu te sépares, même après la mort, de son image; tous deux vous expirerez sous les yeux de l'objet de votre idolâtrie : on placera ce médaillon dans ta tombe, et le paysage où tu es représenté, dans le cercueil de Bouton de Rose.—

L'Aga, en ce moment, appela les soldats qui étaient en faction à une certaine distance de l'arc de triomphe; Timour les partagea en deux bandes, chargea l'une de la garde d'Ariel, et l'autre se détacha pour amener Bouton de Rose au vestibule des Enfers. L'ordre exprès fut donné à haute voix de faire boire à part, à chacun des deux amans, la coupe de poison, et de ne les mettre en présence l'un de l'autre que, lorsque la mort ayant dévoré sa proie,

ils ne seraient plus à portée ni de se voir ni de s'entendre.

Cet affreux plan de vengeance une fois arrêté, l'Aga fut renvoyé à la Tour pour surveiller Tige de Myrte; et le Sultan, prenant la route de la porte des jardins, qui donnait sur la ville de Masiath, alla au-devant d'Ali, afin d'avoir des nouvelles de l'insurrection.

Dans sa route, il se rappela qu'il avait renfermé dans sa ceinture deux billets sans les lire; il les prend avec précipitation et en brise le cachet; le premier portait la signature d'Adine, et se trouvait conçu ainsi :

« Timour, tes Anges murmurent; l'empire
» que tu m'as donné sur eux est sur le point de
» m'échapper : peut-être as-tu abusé de l'as-
» cendant que te donnait ton génie sur une
» religion d'esclaves : songe qu'il est des bor-
» nes à la crédulité, comme à la toute-puis-
» sance.

» Un autre Ange, bien supérieur à tous ceux
» du culte de Mahomet, Ariel, erre, dit-on,
» dans tes jardins; il serait de ta grande ame
» de le protéger contre la fidélité exagérée de
» tes adulateurs, et surtout contre leur per-
» fidie; fais-le conduire dans l'Élysée, où je
» réside : je réponds de lui sur ma tête; il est

» mon frère, et je le rendrai digne, si tu l'ho-
» nores de ton amitié, de devenir le tien. »

Cette lettre fit rêver le Sultan ; il s'occupa peu des murmures des Anges : le coup d'État qu'il avait imaginé sous le portique du Mancenilier lui assurait ses triomphes futurs, quand il voudrait les ramener à l'obéissance passive, dont il avait fait pour eux une religion ; mais l'idée que son rival était le frère d'Adine parut le tourmenter. J'aurais autant désiré, dit-il en lui-même, de n'avoir à punir qu'un être abject et sans nom, dans l'amant de Bouton de Rose.

La lettre d'Orondate ajouta encore à sa perplexité ; car, malgré la fougue de ses sens, et la perversité qu'il tenait du pouvoir arbitraire, il n'avait jamais cessé de regarder le Sage du Liban comme la seconde Providence de sa Monarchie.

« J'apprends, Timour, que tes peuples sont
» en insurrection contre ta couronne. Si ta
» cause est juste, j'irai parler aux rebelles, les
» ramener au joug de tes lois, ou mourir en
» combattant à tes côtés; si tu as abusé de la
» toute-puissance, aie le courage d'abdiquer,
» et viens vivre libre dans l'asile d'Orondate.

Post-scriptum.

« Ce billet devait t'être présenté par Ariel ;
» il aura sans doute prévenu mes désirs : j'ap-
» prends qu'il est en ce moment dans tes jar-
» dins. Je recommande à ta bienveillance cet
» être céleste, que tu as déjà vu avec quelque
» intérêt dans mon Pavillon des Colombes ; il
» te deviendra encore plus cher, quand tu
» apprendras qu'il est le frère de ton Adine,
» ainsi que le fils chéri que vient d'adopter ma
» vieillesse. »

Non, dit Timour après cette lecture, Ariel, né dans la poussière, protégé par sa seule beauté, aurait pu trouver grâce devant moi; ne pouvant me disputer, à armes égales, le cœur de la perfide, je ne me serais pas abaissé jusqu'à lui ôter la vie; mais il est le frère de l'Enchanteresse qui m'a aidé un an à porter le fardeau de ma couronne ; il a été adopté par le Sage qui m'a appris à régner : que de titres pour avoir le cœur de Bouton de Rose..... et pour partager son supplice!...... Cependant, Adine va reprendre son empire sur moi, le généreux Orondate offre de mourir pour me défendre........ Pourquoi contristerai-je les seuls amis qui me restent peut-être sur le globe?.....

J'ai eu tort peut-être d'ordonner si vîte le trépas d'Ariel....... et de Bouton de Rose.

C'est en ce moment qu'Ali se présenta devant le Sultan de la Montagne; il parut, par son rapport, que les esprits étaient partagés dans sa capitale; les uns (et c'était le plus grand nombre) se proposaient d'éclairer leur Souverain et de lui rester fidèles; les autres (et c'étaient les plus actifs) ne voulaient de justice qu'à la pointe de leur épée; ils étaient retranchés devant les décombres de l'esplanade, et menaçaient de les escalader pour se répandre dans le quartier du sérail, et embraser le Palais du Prince et les Pavillons des Sultanes. Kondemir, à la tête des mécontens, demandait à grands cris Tige de Myrte, et Ali avait été sur le point de payer de sa tête l'audace avec laquelle il avait voulu s'emparer de son épée pour le conduire prisonnier à la Tour.

Eh bien! dit Timour, puisqu'on le veut, je défendrai moi-même ma couronne; et je la défendrai par tant d'exploits, qu'ils serviront à légitimer mes vengeances.

Il ordonne à l'instant qu'on rassemble toutes ses cohortes, qu'on couvre le rempart de balistes et de catapultes, et dispose ses soldats d'élite autour des ruines de l'esplanade, pour en faire son principal champ de bataille.

Au milieu de tous ces mouvemens militaires, Timour, toujours obsédé par l'image importune d'Ariel et de Bouton de Rose, entraîne Ali dans l'édifice lugubre des Enfers : tu as été, dit-il, plus clairvoyant que moi ; ma Sultane favorite se jouait de mon cœur avec la plus adroite des perfidies ; j'ai découvert le complot et ordonné sa mort, ainsi que celle de mon rival. Cependant, quelque considération, non pour l'amant téméraire, mais pour Adine, sa sœur, et Orondate, son père adoptif, qui le protègent, pourrait suspendre encore quelques heures l'effet de mon juste courroux. Le dirai-je encore? une voix secrète, que ma fureur ne peut étouffer, plaide dans mon ame ulcérée la cause de Bouton de Rose : j'ai besoin de m'éclairer davantage. S'il était possible de séparer à jamais les deux amans, sans compromettre ma renommée ; de déchirer leur amour, sans déchirer leur existence....... Ali, suis-moi : en parcourant ces voûtes funèbres, je t'en dirai davantage.

Le Sultan aussitôt fait allumer une torche de bois résineux, et, seul avec le confident de ses pensées, traverse la galerie lugubre, toute entière de marbre noir et à veines de feu, dont des colonnes mutilées ou des Cariatides à têtes

de Méduse semblaient soutenir la voûte, et qui conduisait, par un pavé de pointes de roc, d'un côté à la chambre des tombeaux, et de l'autre à la salle des supplices.

Ali, dit Timour, je ne veux point que tu repaisses les yeux du fils d'Orondate, et encore moins ceux de l'Héroïne criminelle qui régna autrefois dans mon cœur, du spectacle terrible des instrumens de mort rassemblés dans cet édifice. Voici deux flacons qui renferment un breuvage destiné à ravir à jamais Bouton de Rose à Ariel, et Ariel à Bouton de Rose : cette vengeance me suffit. Le couple odieux que ma haine poursuit n'a jamais répandu de sang, et celui qui coule dans leurs veines sera respecté.

Le Sultan touchait en ce moment le seuil de la chambre des tombeaux; là, étaient rangés sans ordre une foule de monumens funèbres, depuis le simple marbre lapidaire jusqu'au mausolée le plus somptueux, destinés à couvrir la cendre des victimes, soit abjectes, soit illustres, des Monarques de Masiath. Au centre de la pièce, paraissaient divers gradins disposés en amphithéâtre, où on avait posé un assez grand nombre de Momies. Ce mode égyptien, d'inhumer les morts, pour donner à leur froide dépouille les apparences de l'immortalité, avait

singulièrement souri à l'imagination de Timour; il aimait, dans ses conceptions ingénieusement féroces, à se persuader que, quand on avait osé l'offenser, la mort même de l'infortuné ne mettait pas un terme à ses vengeances.

Cette salle des tombeaux ne présentait, dans son enceinte circulaire, qu'une ouverture par où la plus faible lumière pût s'introduire; mais derrière l'amphithéâtre des Momies, on voyait s'élever un candelabre de bois d'ébène, portant une girandole à trois branches, où étaient des flambeaux d'une forme et surtout d'une couleur particulières. Timour enjoignit à Ali de les allumer; ensuite il lui fit éteindre sa torche en appuyant sa flamme contre le marbre des tombeaux. L'ordre exécuté, le dernier revient auprès de son maître : Seigneur, dit-il avec l'accent de l'effroi, il vient de se passer ici quelque chose d'extraordinaire : vous n'êtes plus cet homme supérieur qui, calme dans les dangers, la sérénité sur le front, et l'audace du Héros dans le cœur, sembliez sourire à l'orage qui grondait sur votre tête; en un moment vos traits se sont altérés, votre teint a pâli, et tout, sur votre visage livide, semble porter l'empreinte de la mort. Viens, Ali, repart le Prince, approche-toi de ce marbre poli qui réfléchit ta figure;

tu te contempleras toi-même, et voilà ma réponse.

L'Ismaélien, épouvanté, recula en se voyant; sa tête lui parut aussi désorganisée que celle de son Souverain : Timour jouit quelques instans de son trouble; ensuite lui faisant rallumer sa torche, il reprit avec lui la route de la galerie. A peine avait-on fait quelques pas, qu'Ali se retourne; et, retrouvant le visage de son maître dans sa forme naturelle, il témoigne une surprise d'admiration, égale, en énergie, à sa surprise d'effroi : le Sultan sourit; et, le faisant asseoir à ses côtés, sur le tronçon d'une colonne, il lui parle ainsi :

« Tout, dans mes jardins, Ali, porte l'em-
» preinte du génie supérieur qui les a créés :
» l'homme instruit y voit une nature puissante
» que la main du Sage modifie; il ne s'y ren-
» contre que des merveilles aux yeux de l'igno-
» rance et de la crédulité.

» Le moment n'est pas venu de dissiper le
» prestige qui t'en impose, de te faire voir le
» spectacle de mon Tartare avec les yeux du
» décorateur qui en a dessiné le plan : con-
» tente-toi d'exécuter à la lettre tout ce que
» je vais te prescrire, sans te permettre d'y
» faire la moindre addition, et surtout le moin-

» dre retranchement; la plus légère infraction
» en ce genre te ferait donner pour demeure
» la salle des supplices.

» Dès que j'aurai quitté ce séjour funèbre,
» tu iras trouver Ariel sous l'arc de triomphe :
» tu lui présenteras dans une coupe le breu-
» vage renfermé dans un des flacons dont je
» t'ai fait dépositaire; et quand, par l'effet ter-
» rible de cette liqueur, il sera privé du mou-
» vement et de la vie, tu le feras transporter
» par tes soldats jusqu'à la porte de la salle des
» tombeaux, où nul être vivant, excepté toi,
» n'a, sans mon ordre, le droit de s'introduire.

» Dans l'intervalle, Bouton de Rose, es-
» cortée des esclaves de son sexe, sera amenée
» dans cette galerie. Dès qu'elle sera assise sur
» le fragment même de la colonne où je re-
» pose, tu lui verseras le breuvage du second
» flacon, dans la même coupe qui aura servi
» au supplice d'Ariel.

» Pour entourer d'une ombre de jouissance
» les derniers soupirs de ces coupables, qui,
» quand leur délit s'expie, ne sont plus que des
» infortunés, tu suspendras au col de l'amant,
» pendant qu'il videra la coupe, le médaillon
» de Bouton de Rose; et l'amante, du moment

» qu'elle reposera sur ce marbre, pourra fixer
» ses regards sur le portrait d'Ariel.

» Ma vengeance ainsi assouvie par la sépa-
» ration éternelle de ce couple odieux, tu iras
» chercher, dans la salle des tombeaux, les
» bandelettes qui servent à envelopper les corps
» dont on veut conserver les dépouilles; tu les
» apporteras dans cette galerie, avec les gaînes
» de bois incorruptible dans lesquelles les morts
» sont renfermés : les soldats entoureront de
» ces bandelettes le corps d'Ariel, en lui lais-
» sant sa parure d'Ange, et les esclaves du
» sexe de Bouton de Rose, celui de leur maî-
» tresse, sans se permettre de lui ôter le moin-
» dre de ses vêtemens; ensuite les soldats, ainsi
» que les esclaves, seront congédiés; et, seul
» avec tes deux Momies, tu les déposeras avec
» soin sur le gradin le plus élevé de l'amphi-
» théâtre funèbre, en présence l'un de l'autre,
» et de manière que la girandole à trois bran-
» ches réfléchisse sa lumière sur leur visage.

» L'instant qui suivra ma victoire sur les re-
» belles de Masiath, je me rendrai ici avec toi;
» je contemplerai avec délices ton ouvrage,
» et tu connaîtras le Sultan de la Montagne. »

Ali, en signe d'adhésion, baisa avec res-
pect la main de son maître, et tous deux sor-

tirent de la galerie; le premier alla présenter la coupe fatale, sous l'arc de triomphe, à l'infortuné fils adoptif d'Orondate; et Timour s'étant revêtu de son casque, de sa cotte-d'armes et de son écharpe de commandement, vint se mettre à la tête de ses cohortes sur la brêche de l'esplanade, où déjà les rebelles montaient à l'assaut.

CHAPITRE XL.

FIN tragique de Tige de Myrte et du Sultan de la Montagne.

Nous avons vu que quand Timour entra dans la rotonde d'Amphitrite, il y déposa une femme voilée qui devait remplacer Zéni dans son caprice amoureux, ou lui procurer à lui-même l'occasion de faire à Bouton de Rose un nouveau sacrifice : cette inconnue garda son voile tant qu'il y eut des spectateurs importuns autour d'elle ; mais dès qu'Atane, en faisant jouer l'étoile, eut rendu invisibles au-dehors les habitans de l'humide édifice, la favorite du Sultan jeta son Macrame, et, s'approchant de Tige de Myrte éperdue, lui parla ainsi :

Belle captive, ne t'effarouche pas de ma présence, je suis l'esclave de Timour, mais non pas sa complice ; quel que soit l'empire que lui donne sur moi mon âge et sa toute-puissance, je trouverai moins de plaisir à le voir à mes pieds, qu'à lui dérober ses victimes.

Tu vois en moi Zéni, une infortunée que le

Prince, cette nuit même, tenta de séduire, qu'il égara un moment peut-être, et qu'après avoir rendue criminelle envers la plus généreuse de ses bienfaitrices, il abandonna par un jeu perfide, au milieu de l'incendie de ses sens, au tourment de ses remords.

Depuis cette nuit odieuse, j'ai appris que cette même bienfaitrice, que je me suis surprise un moment à désirer de supplanter, était dans un péril qui menaçait son repos et peut-être sa vie : alors j'ai conçu le projet de réparer mes torts envers elle, en la faisant régner avec plus d'empire que jamais, et sur son Souverain et sur moi.

Une occasion, qui ne pouvait naître que dans un Sérail tel que celui-ci, s'est présentée, et je l'ai saisie avec d'autant plus d'empressement, qu'un mauvais succès ne pouvait compromettre que ma tête.

Timour, ému un moment à la vue d'une jeune esclave Européenne, que son premier eunuque venait de lui acheter, a voulu interroger ses désirs naissans dans cette grotte d'Amphitrite; née sous le même ciel que moi, elle m'a confié sa vertueuse indignation : alors je me suis enveloppée de son voile; et, profitant de l'erreur que pouvait faire naître notre

identité de taille, de jeunesse et de vêtement, j'ai pris, avec adresse, sa place dans le palanquin de l'eunuque, qui m'a transportée jusqu'à la galerie souterraine où le Sultan m'attendait; je comptais profiter d'un reste de bienveillance du despote, pour les aveux qu'il avait arrachés à mon ingénuité, afin de l'éclairer sur l'innocence de ma bienfaitrice et lui épargner à lui-même des regrets qui pouvaient empoisonner à jamais son existence.

Quelle a été ma surprise lorsqu'à peine introduite dans cette rotonde, je l'ai vu habitée! lorsque mes premiers regards sont tombés sur un être céleste, qu'une femme ne peut voir impunément, et qu'un prince aussi jaloux que Timour ne saurait envisager que comme un rival! lorsque tout entier à une fureur interne que le calme de son front cherchait à désavouer, notre ennemi commun, sans s'occuper un moment de moi, est sorti de ce sanctuaire de ses plaisirs pour aller dans son Tartare, ou dans les abîmes de son esplanade, exécuter ses plans de vengeances!

Malgré la position effrayante où nous sommes tous, il nous reste encore quelques ressources; une colombe est allé avertir Orondate du péril d'Ariel: la Sultane pour qui je me dévoue,

avait fait préparer un breuvage pour se dérober, dans le cas où elle éprouverait du Ciel le dernier abandon, à tous les raffinemens de vengeance de son oppresseur, et j'ai emporté le vase fatal qui renfermait ce poison; enfin, un enfant qui a l'âge de l'amour et sa beauté, trompant la surveillance de ses gardes, m'a promis de s'introduire dans cette retraite, et de me donner des nouvelles de tout ce qui se passera dans l'intérieur du Sérail; dans le cas où nos alarmes deviendraient plus légitimes que jamais, je connais l'issue d'un canal desséché, par où le petit Ange doit pénétrer jusqu'au pied de cette cascade; nous en profiterons tous pour tenter notre évasion; les gardes des gondoles, les eunuques des portes, tout est dévoué à mon Héroïne; nous sortirons malgré l'impitoyable Ali, le commandant de la Tour, et le Sultan même, de ce séjour odieux, et nous irons demander un asile au vertueux Orondate.

Atane, pendant ce discours, avait prodigué à Zéni les mêmes caresses innocentes avec lesquelles elle ranimait la vieillesse du Mandarin; Tige de Myrte, moins expansive, parce qu'elle était plus égarée par son désespoir, se contenta, dans le silence qui suivit l'épanche-

ment de la jeune esclave, de la regarder avec un trouble mêlé d'attendrissement, qui, en peignant le désordre de ses idées, la justifiait assez; ensuite, quand Zéni sollicita d'elle une réponse, elle parut n'avoir retenu qu'une seule chose de sa longue confidence, c'est que Bouton de Rose avait préparé pour elle un breuvage de mort, et que ce breuvage se trouvait en ce moment dans la rotonde des bains d'Amphitrite; l'infortunée, après un quart d'heure de pénible rêverie, tendit une main tremblante à Zéni, et la pria, avec un empressement dont le motif sinistre n'aurait point échappé à une longue expérience, de lui montrer le vase qui renfermait le poison; quand elle l'eut en sa puissance, elle le posa, avec une indifférence simulée, du côté du tapis de verdure où Atane était assise; et, serrant avec la plus vive sensibilité les mains de l'esclave de Bouton de Rose : Intéressante Zéni, dit-elle, tu as bien fait de tromper les espérances cruelles de l'Héroïne que tu sers, le malheur ne peut peser long-temps sur celle dont le cœur ne connut jamais le sentiment de la haine; elle reprendra son empire sur son Souverain;.... elle fera plus, elle régnera sur un être bien supérieur à tous les Rois,.... elle est

digne d'y régner;..... le ciel qui m'écrase peut en croire sa rivale..... Zéni, Zéni, ce vase enlevé servira à justifier la Providence.... Tu ne sais pas combien, en l'apportant ici, tu as fait d'heureux!.....

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, qu'on entendit au bas de la grotte un signal d'intelligence; la porte de l'humide édifice s'ouvre, et l'on voit arriver Chérubin, l'air pâle, la chevelure en désordre, et l'écharpe en lambeaux, qui vient se jeter dans les bras de Zéni. C'en est fait, dit-il en coupant d'un sanglot chaque mot qu'il prononce, le tyran sait tout, et l'arrêt de Bouton de Rose est prononcé: je l'ai vue, cette incomparable Sultane, au milieu d'un groupe de femmes, de soldats et d'eunuques, marchant, avec une sérénité que personne ne partageait, vers l'effroyable vestibule des Enfers: on portait devant elle un tableau fait de sa main, dont elle regardait le principal personnage avec attendrissement; dans un moment où le cortège s'est arrêté, elle a pris Zulica par la main; et, lui montrant le ciel du côté de l'Orient: Il est là, a-t-elle dit avec un sentiment mêlé de terreur et de joie; il est là, te dis-je, il m'attend, et sa voix touchante me presse de mourir.

Tige de Myrte fondait en pleurs ; et ces larmes, dont la source avait semblé tarie depuis l'apparition de Timour dans la rotonde, ayant donné une nouvelle direction à sa sensibilité, elle prit Chérubin sur ses genoux, et chercha à remplir sa jeune ame de toutes les consolations dont la sienne propre était dépourvue ; ensuite elle lui demanda timidement, et de manière à n'être entendue que de lui seul, des nouvelles d'Ariel : Je n'ai pu arriver jusqu'à lui, dit l'aimable Chérubin ; mais pourquoi m'interroger ? Bouton de Rose, en parlant à Zulica, ne vous a-t-elle pas donné sa réponse ?

Je l'entends cette réponse terrible, dit à demi-voix l'infortunée, et elle jette furtivement un regard plein de la plus sombre expression, sur le vase funeste qui renferme le breuvage.

Zéni et Atane, qui voyaient sur le visage de cette femme aimante toutes les teintes d'une douleur concentrée, et toutes les gradations du désespoir, employèrent alors les plus touchantes caresses pour éloigner les idées lugubres qui l'obsédaient, et elles parurent y réussir ; car dans un moment où elle tentait de répondre au délire de leur tendresse, par l'ivresse de la reconnaissance : Oui, dit-elle en les pressant tour à tour dans ses bras,

vous me feriez aimer la vie si j'étais sûre de la passer avec vous,.... avec ce second Ariel,.... que je me surprends à aimer, et à aimer sans délit, car il n'est que le Page de Bouton de Rose.

Lorsque Tige de Myrte parut un peu réconciliée avec la vie, Zéni, qui savait combien le spectacle d'une belle nature a de pouvoir sur une ame sensible, lui proposa une promenade dans les bosquets des bains d'Amphitrite : la maîtresse de Kondemir parut accueillir ce projet; elle mit adroitement, dans sa ceinture chinoise, le vase de poison, et ils descendirent tous au pied de la cascade.

Comme les sentiers, tracés originairement pour un tête à tête, étaient singulièrement étroits, les quatre habitans de la grotte furent obligés de se partager : Tige de Myrte prit Chérubin par la main, et Atane, que son âge rapprochait encore plus de Zéni, lui donnant le bras, suivit avec elle le premier groupe, jusqu'à ce qu'ils fussent tous en présence de la Tour.

Déjà l'on tournait la guérite de la sentinelle, lorsqu'on vit arriver du côté de la forteresse un certain nombre de femmes, qui, d'après les ordres de Timour, venaient offrir leurs ser-

vices à Tige de Myrte, et la surveiller. L'Aga qui commandait dans la Place, était à leur tête; il baisa respectueusement la frange de la ceinture de la Sultane, et lui demanda, dans l'attitude du premier de ses esclaves, ce qu'il pourrait faire pour lui adoucir les ennuis de sa prison : Ma prison me plaît, lui dit l'infortunée, puisque je la partage avec ce second Ariel; mais satisfais ma curiosité, et dis-moi ce qu'est devenu l'être céleste que je suis tentée de nommer son père.

— Timour l'a interrogé devant moi, a tiré de sa bouche l'aveu de son délit, et il a prononcé sa sentence.

— Sa sentence, Aga! l'inventeur de la Fête de la Clémence, prononcer la sentence d'Ariel!

— Ariel a été condamné à mourir, mais sans ignominie, et en baisant le médaillon de Bouton de Rose qui avait provoqué sa mort.

— Chérubin, soutiens-moi, mes forces m'abandonnent; c'est de mon sein qu'il est tombé ce médaillon fatal qui va faire tant d'infortunés..... Oui, je me rends justice, Timour n'est pas le plus grand des ennemis d'Ariel : c'est moi qui, sans le vouloir, lui ai mis le poignard à la main : c'est moi qui lui ai dicté l'arrêt effroyable dont tout le peuple d'Ismaël va

gémir..... Chérubin, j'ai assassiné ton père;..... pardonne-moi, tu ne seras que trop tôt vengé.....

—Apprends, Tige de Myrte, les suites de ce déplorable événement : lorsque j'ai paru devant lui, la coupe fatale à la main, il n'a témoigné ni terreur ni surprise : je remercie, a-t-il dit, Timour, de ne m'avoir point ravi le prix de ma victoire; je mourrai, mes lèvres collées sur l'image enchanteresse de Bouton de Rose; cette mort vaut bien le trône de Masiath, et je suis plus heureux que le rival dédaigné qui va me survivre; en disant ces mots, il a pris le vase qui renfermait le poison, et l'a avalé d'un seul trait; ensuite, se retournant vers moi : Aga, a-t-il ajouté, tu as, au nombre de tes captives, l'être le plus sensible qui existe sur ce globe; dis-lui que son amitié me fut chère; qu'elle entoure de quelques jouissances le moment où je vais entrer dans la tombe, et que je bénis le Ciel de ce que, grâce à sa grandeur d'ame, je puis encore, aux portes de la vie, en faire l'aveu, sans compromettre ma fidélité pour Bouton de Rose.

— Il me suffit, Aga, ma curiosité fatale est satisfaite : conduis ces esclaves aux bains d'Amphitrite, je ne tarderai pas à m'y rendre : je

vais, en attendant, respirer quelques minutes avec cet enfant, dans la guérite qui borde ce sentier; le poids du jour.... et de l'existence.... m'accable...... Va, te dis-je, montrer à mes femmes l'étendue de ma prison, et laisse-moi.

— A peine le Commandant de la Tour a-t-il disparu avec son cortège, que Tige de Myrte, prenant le Page de Bouton de Rose par la main, le mène dans la guérite où elle s'était entretenue le matin, non sans quelques délices avec son libérateur; et, le faisant asseoir sur ses genoux: Céleste enfant, lui dit-elle, j'ignore quels sont les liens du sang qui t'unissent à Ariel; si sa figure n'attestait pas son adolescence, je le prendrais pour ton père; tu as sa coupe de visage, son port séducteur, et l'ame naissante qui vivifie ses regards: permets-moi de te couvrir de mes baisers;... je le puis sans crime.... Tu as ton innocence, et la vertu de mon Héros m'a conservé la mienne..... Quoi! tu te prêtes à mes caresses, tes lèvres pures se pressent sur ma bouche! tu n'es donc pas Ariel?.... Mais tes larmes coulent sur mes joues embrasées: oh oui! tu es Ariel; il en a répandu de pareilles sur ma main, que j'abandonnais à sa touchante sensibilité..... Ariel, pardonne à mon illusion enchanteresse; oui,

je t'ai enlacé autour de moi, tu ne peux m'échapper,.... laisse-moi respirer l'air vivifiant de ton haleine;.... reçois ce baiser plein de feu, que ma mort prochaine purifie.... Ariel,... mes vœux sont exaucés : ma rivale ne sortira de la vie qu'en présence de ta froide image, et moi, c'est dans tes bras que je vais mourir.....

— Cette situation violente ne pouvait durer long-temps; l'excès du plaisir, comme celui de la douleur, anéantit les organes : après un moment d'extase, Tige de Myrte regardant d'un œil fixe Chérubin, dont une des mains, jetée autour de son cou, avait son sein pour appui : Avoue, céleste enfant, dit-elle, que mes caresses ne t'auraient pas été indifférentes, que tu aurais aimé un jour l'infortunée Tige de Myrte.....

Oui, répond Chérubin, j'aurais trouvé du plaisir à me voir pressé dans les bras de Tige de Myrte, quand j'aurais cessé de l'être dans ceux de Bouton de Rose. —

Une partie de mon illusion cesse, dit douloureusement la maîtresse de Kondemir, en retirant Chérubin de dessus ses genoux : il aime encore Bouton de Rose....! Oh! c'est vraiment Ariel, et Ariel en courroux, qui

m'instruit à la fois de mon crime et de mes devoirs.

Au même instant Tige de Myrte prend le flacon de Zéni, qui était caché dans les plis de sa ceinture, le débouche avec précipitation et le porte à sa bouche : Chérubin, qui observait avec surprise tous ces mouvemens, se rejette sur ses genoux ; et, arrêtant son bras : Voilà, dit-il, un bijou de Bouton de Rose, daigne me l'abandonner ; c'est un monument qui la fera revivre pour moi, qui me rappellera quelquefois ses caresses touchantes et ses bienfaits. — Tu l'auras, Chérubin, tu en es digne; mais laisse-moi appaiser auparavant la soif ardente qui me dévore ; — et moi aussi, la soif me tourmente, belle Tige de Myrte, tu me laisseras un peu de cette eau bienfaisante pour l'étancher.

L'infortunée but le breuvage jusqu'à la dernière goutte ; et, donnant le vase à Chérubin : Céleste image d'Ariel, dit-elle en l'embrassant, tu me sauras gré un jour de n'avoir pas rempli tes désirs ; viens te désaltérer avec l'eau plus pure de la Cascade ; viens, te dis-je; si je tardais encore, peut-être n'y arriverais-je jamais.

Tige de Myrte, à quelques pas de la gué-

rite, rencontra Zéni et Atane qui, après s'être cachées à la vue du Commandant de la Tour, venaient au-devant d'elle pour lui proposer de concerter leur plan d'évasion : Il n'est plus temps, dit la Sultane avec un soupir prolongé, dont le principe sinistre ne pouvait être deviné : allons, s'il en est temps encore, dans la rotonde où Ariel m'a apparu ; c'est là que je veux jouir de vos dernières caresses ; c'est là que doivent se terminer mon exil et mes malheurs.

En ce moment on entendit un tumulte épouvantable dans la partie des jardins où l'esplanade était située : le cliquetis des armes, les cris lamentables des hommes qu'on égorgeait, le fracas des rochers qui s'écroulaient dans les abîmes, semblaient annoncer aux oreilles épouvantées une nouvelle fête de la clémence : hâtons-nous de désabuser ces esprits faibles qui croiraient au sommeil de la Providence, si deux fois de pareilles catastrophes venaient ensanglanter les pages de l'histoire.

Nous avons vu que l'insurrection des peuples de Masiath était montée à son dernier période, quand Timour alla froidement, avec Ali, assigner dans ses enfers la place où repo-

seraient les Momies d'Ariel et de Bouton de Rose : son plan de vengeance une fois concerté, il alla faire le tour de ses remparts ; et les voyant en état de défense, il se porta au poste de l'esplanade, où il n'y avait plus que quelques débris de murailles, bien déterminé à braver tous les périls au gré de son courage, et à montrer à ses sujets que quelles que fussent les erreurs de la toute-puissance, quand on savait défendre sa couronne, on était digne de la porter.

L'action était engagée quand le Sultan parut: déjà les assiégés escaladaient les roches amoncelées de l'esplanade, pour entrer dans les jardins ; déjà un grand nombre d'officiers de l'armée royale avaient teint de leur sang la brêche où ils combattaient, lorsque la présence de Timour vint un moment faire changer de face à la fortune : ce Prince, qui était né avec toute la valeur des Arabes, et qui, quand le pouvoir absolu ne conjurait pas contre sa gloire, en avait la magnanimité, déploya, dans ces derniers instans de son règne, tout le génie militaire que le pinceau d'Homère fait admirer dans les Héros de l'Illiade : trois fois, à la tête d'une cohorte d'élite, il pénétra dans les rangs des rebelles et les

força à plier : comme ils revenaient toujours à la charge plus furieux que jamais, il saisit, à la fin, son propre étendard, celui dont l'origine était contemporaine de la naissance de sa Monarchie ; et le jetant, d'un bras vigoureux, au milieu des décombres de l'esplanade, où les flots des ennemis étaient le plus amoncelés : Mes amis, s'écria-t-il, suivez-moi dans les champs de l'honneur, la victoire est là au pied de cet étentard ; qui de vous me disputera la gloire de le rapporter ?

Il parlait encore, et déjà il se frayait une route sanglante jusqu'au drapeau ; ses soldats, animés par son exemple, se précipitent sur ses pas ; les rebelles épouvantés se culbutent les uns sur les autres ; et, après un horrible carnage, cette partie du champ de bataille reste à Timour, qui, maître du drapeau, va le rendre à l'officier chargé de sa garde, au milieu des cris d'allégresse de toute la cohorte, qui élève jusqu'aux nues la valeur du Sultan de la Montagne.

Cependant Timour, qui ne croyait à la victoire qne quand il ne restait aucun ennemi en armes qui pût la lui disputer, instruit que dans un autre poste ses bataillons pliaient, envoie à leur secours sa cohorte d'élite, prêt à

la suivre lui-même, quand son œil vigilant n'aura plus rencontré de rebelle respirant sur les ruines de l'esplanade : à peine se voit-il seul, qu'il aperçoit, à une faible distance auprès de lui, un des Généraux ennemis qui se glisse de décombre en décombre pour lui échapper : à l'instant, jugeant mal l'intervalle qui l'en sépare, il veut le franchir d'un seul saut pout atteindre l'Ismaélien et le frapper : là, le Ciel l'attendait pour lui prouver que le sommeil de la Providence n'était pas éternel : on se doute bien que depuis le désastre de la fête de la Clémence, tout le théâtre des vengeances du Sultan n'ayant pu être réparé, offrait un grand nombre de crevasses, faiblement recouvertes par les matériaux en désordre de l'éboulement; Timour, en frappant du pied avec effort une de ces crevasses, fit enfoncer une solive qui retenait les décombres, et roulant avec elle de caverne en caverne, se trouva froissé, meurtri et ensanglanté ; mais sans grande blessure, au pied d'un tertre occupé par un bataillon des insurgés, que commandait Kondemir.

La violence de cette chute fit perdre, pendant quelques minutes, au despote d'Ismaël, l'usage de ses sens; ensuite il revint à lui-même;

mais quand ses yeux s'ouvrirent, il vit les pointes de cinquante épées dirigées à la fois sur son sein : Arrêtez, mes amis, s'écria Kondemir, il est encore votre Souverain; jugez-le, et ne l'assassinez pas.

— Qui es-tu, dit Timour, toi qui veux que des esclaves jugent leur maître ?

— Je suis l'Arabe qui t'ai envoyé la tête d'Octar.

— Eh bien! puisque tu sais servir les Rois, ose me défendre contre des rebelles, et ne les commande pas.

— Ces braves Ismaéliens, qui m'ont nommé leur chef, ne sont point des rebelles : revenus du long égarement où ton despotisme religieux les avait plongés, ils usent contre toi des armes terribles que tu leur avais confiées contre des souverains qui te déplaisaient; moi-même, qui partageai quelque temps leur fanatisme, j'ai abjuré des erreurs qui dégradaient ma dignité d'homme; reconnais-tu ce poignard destiné à frapper le Héros de la Croisade?

— Tu es Kondemir, et tu n'as pas d'injures personnelles à venger.

—J'ai à punir le tyran qui a ravi à mes feux Tige de Myrte, qui a égaré sa vertu, et qui,

après l'avoir fait Sultane, l'a envoyée au supplice.

— Tige de Myrte est en mon pouvoir ; et sa tête, que je puis faire tomber à mon gré, me répond de ta foi.

— Tige de Myrte est en ton pouvoir ! Sultan, il me suffit; désormais je puis vaincre, sans craindre qu'on me ravisse le fruit de ma victoire ; car, ne crois pas pouvoir nous subjuguer encore par la terreur, ou nous enlacer dans les piéges de ta perfidie : le Ciel, en te faisant descendre vivant dans ces abîmes, a prononcé ton arrêt : il ne te reste plus qu'à capituler avec tes esclaves redevenus des hommes ; en vain ton orgueil se révolte : le gouvernement de la force est tôt ou tard renversé par la force : voilà tes maîtres ; leur règne commence, et le tien est passé.

— Non, Kondemir, ton audace t'aveugle sur le succès de cette révolte ; la plupart des hommes que tu as égarés ont déjà subi la peine de leur attentat ; mes cohortes invincibles viennent de rompre les bataillons qui osaient, en escaladant ces ruines, se faire jour jusque dans mes jardins : n'entends-tu pas sonner sur les remparts la trompette qui annonce ma victoire? Malheureux! que la voix d'un étranger

entraîne à votre perte, reconnaissez votre maître légitime, l'héritier de tant de Rois dignes de la toute-puissance, qui rendirent vos ancêtres heureux; et, abjurant une erreur qui vous déshonore, tombez à mes genoux.

— Eh bien, tu le vois, Timour, personne ne t'obéit, l'indignation est dans tous les cœurs, et c'est ma présence seule qui l'empêche de s'exhaler.

Kondemir, tu calomnies le silence de ces braves soldats : je lis mieux que toi dans le fond de leur cœur : ils jurèrent, à mon avénement, de m'obéir; et le Ciel, qui reçut leurs sermens, ne les en a pas déliés.

— Quoi! tu oses faire intervenir le Ciel dans tes querelles avec les peuples que tu opprimes! Tu y crois donc à ce Ciel si long-temps spectateur muet de tes parjures! Tu penses qu'il légitime les crimes, parce qu'il étend un moment sur eux le voile de l'impunité! Tu t'imagines qu'il place des génies exterminateurs auprès de tes Manceniliers, pour frapper de mort les Anges de ton sérail, et qu'il sanctifie tes poignards au tombeau de la Mecque, pour assassiner les Rois!

— Eh! comment ne croirais-je pas à ce Ciel dont je suis l'interprète, et de qui seul je tiens

ma couronne! N'est-ce pas lui qui appuie mes lois du sceau de la religion? C'est parce que je représente le souverain juge de la terre, que je punis des parjures et des rebelles ; c'est comme la vivante image du père des hommes, que j'oublie les erreurs de cette multitude, et que je te pardonne.

—Pardonner! quel mot terrible vient de sortir de ta bouche! Timour, viens voir avec moi comment tu as pardonné aux complices de l'insurrection d'Octar; approche de cette galerie écroulée; voilà la tête encore sanglante de l'architecte qui l'érigea; plus loin, sont les Anges arrachés de l'enceinte fatale de ton Mancenilier; au pied de ce champ de bataille, tu peux contempler les cadavres amoncelés des soldats, des prêtres et des eunuques que tu immolas au Dieu du Mal, la nuit effroyable de ta fête de la Clémence........ Tu pâlis, les ombres de tant de victimes errent devant toi, ils éteignent ce génie, que tu n'avais pas reçu de la nature pour la perversité....... Peuples! voyez comme ce silence accuse le coupable! C'en est fait, le Ciel est juste, et le supplice de votre oppresseur commence.

—Ce dernier trait d'éloquence fit un grand effet sur les Ismaéliens; déjà leur fureur trop

long-temps concentrée s'exhale en imprécations contre le tyran; déjà, s'indignant de voir étinceler dans leurs mains tant d'épées inutiles, ils s'apprêtent à franchir l'enceinte que leur chef leur avait tracée. Non, mes amis, s'écrie Kondemir, vous ne déshonorerez point la plus belle des causes, en frappant, sans péril et sans gloire, la victime que le Ciel vous abandonne! Il est, dans les coutumes de l'Europe, un genre de combat singulier, qui supplée à l'insuffisance des lois, et qu'on appelle le *Jugement de Dieu;* permettez à mon courage d'y avoir recours; je défie, en votre présence, le despote qui m'a ravi Tige de Myrte, qui a instruit ma main égarée à assassiner Louis IX, qui vous a privé, au nom du Ciel, de vos frères, de vos fils, et de vos époux: je le défie, dis-je, au combat singulier: que Dieu, dont le nom, par lui ou par moi, est attesté en vain, prononce; si je meurs, je n'aurai été qu'un vil conspirateur; si Timour périt, le ciel et la terre seront vengés.

Le fier Arabe jette aussitôt sa propre épée aux pieds du Sultan, qui la ramasse avec audace : Kondemir emprunte celle du premier Ismaélien qui se présente à sa vue, et le com-

bat s'engage. Chacun des athlètes fit des prodiges de valeur ; l'un combattait pour sa couronne, l'autre pour les droits des peuples et pour l'amour : la victoire fut long-temps incertaine ; déjà même les insurgés, qui faisaient un cercle autour des combattans, commençaient à se défier d'une cause que la providence était si long-temps à juger, lorsque Timour, dans une feinte, ayant reculé pour revenir sur son ennemi avec plus d'avantage, rencontra la tête mutilée de l'architecte de l'esplanade, chancela un moment, et fut percé de part en part de l'épée de Kondemir, qui resta dans la blessure.

Les derniers momens du Prince des Ismaéliens annoncèrent quelques remords : Kondemir, dit-il en tombant, tu as mérité Tige de Myrte ; mais sauve-la de ses propres fureurs. Je nomme Orondate pour régner sur mon peuple, et réparer les maux que le pouvoir arbitraire lui a faits. Quant à Ariel,........ quant à cette infortunée Bouton de Rose, dont le nom, encore écrit dans mon cœur, est le dernier que la mort qui s'approche me permette de prononcer....... Il ne put en dire davantage ; et, après avoir jeté un long soupir,

que les échos lugubres des cavernes répétèrent, il expira.

A peine Kondemir a-t-il eu le temps de reprendre son épée des mains inanimées de Timour, qu'à la tête de ses braves Ismaéliens, il escalade une seconde fois les décombres de l'esplanade, et, arrivé au sommet, entre par la brêche dans les jardins du Sérail : il y avait à peine un demi-mille de ce poste à la Tour; il y vole : heureusement pour lui, les soldats qui devaient la garder, étaient en ce moment sur les remparts : ainsi il n'eut besoin que de se présenter pour s'en rendre maître; l'Aga, qui voulut faire résistance, fut désarmé, et n'obtint sa grâce qu'à condition qu'il conduirait son vainqueur auprès de Tige de Myrte, dans la rotonde de la cascade d'Amphitrite.

La Sultane était, en ce moment, étendue à demi sur le tapis de fleurs, abandonnant ses mains, presque sans mouvement, aux caresses de Zéni et d'Atane, et fixant, avec un reste d'émotion, le jeune Chérubin qui jouait à ses pieds avec le vase fatal de Bouton de Rose. Kondemir, à sa vue, tombe à ses genoux et lui raconte tout ce que l'amour lui a fait entreprendre pour arriver jusqu'à elle.—Jeune

héros, lui dit d'une voix éteinte l'infortunée, je t'ai mal connu,....... tu méritais une autre amante que moi....... Sois plus heureux que ta Tige de Myrte;....... rappelle-toi quelquefois ton courage lors de l'incendie de la Mosquée, ta touchante pudeur au passage de l'Oronte, ton duel avec Octar, ta dernière victoire enfin....... Crois que je ne fus point ingrate, que, malgré la fatalité cruelle qui s'est acharnée à me perdre, je saurai encore mourir pleine de toi.......

L'Arabe, qui n'entend point ces funestes adieux, s'empare des mains de son amante, qu'il serre avec force et baise tour à tour; étonné de leur voir le froid du marbre, dont elles ont la blancheur, il ose l'accuser d'indifférence. Kondemir, dit-elle d'une voix encore plus affaiblie, éloigne ce jeune enfant qui ressemble tant à Ariel; sa vue me fait mal, elle m'empêche de te donner un gage sacré de ma reconnaissance : alors Chérubin se retire; et Tige de Myrte, soulevée par Zéni et par Atane, rassemblant le reste de ses forces : Approche, dit-elle, toi que j'aimais avant d'être à Timour,....... avant d'être....... Toi, que ma vertu expirante veut que j'aime encore!...... voilà ma main, elle est à toi;....... je meurs

contente, puisque celui qui eut mes premiers vœux obtient mes derniers sermens...... Père des hommes, mon délit est expié, et je tombe sans remords dans ton sein.

Atane, Zéni, Chérubin se rapprochent ; ils se réunissent à Kondemir, pour empêcher les derniers soupirs de l'héroïne de l'amour de s'exhaler : vains efforts de la tendresse et de la reconnaissance ! C'en est fait, le poison a exercé sa dernière activité. La pupille du Mandarin, le page et l'esclave de Bouton de Rose n'ont plus d'amies, et Kondemir n'a plus ni amante ni épouse.

CHAPITRE XLI.

Dernière découverte qui rattache à leur tige toutes les branches de la généalogie d'Orondate.

Nous avons laissé Orondate interprétant à Kondemir tous les mystères de la théologie orientale, et lui expliquant les prestiges de l'Elysée de Masiath, pour l'empêcher de s'enrôler dans la légion des Anges de Timour: mais ce Sage entré dans la Grotte aux Merveilles, précisément à la fin du jour, avait fait déposer son Néophyte sur la terrasse d'un pavillon connu de lui seul; ainsi personne au Liban n'avait percé le secret de son retour; et il était censé à la Chine, quand Ariel vint le demander à tous les échos de ce séjour d'enchantement. Kondemir une fois endormi, le philosophe n'eut rien de plus pressé que de chercher à son tour l'Ange de l'Orient, soit à la tour des Colombes, soit au cône des Cascades, soit à l'Observatoire; tant de recherches furent vaines, et ce ne fut que vers minuit

qu'un des Paladins, dont il était le bienfaiteur, vint lui apporter la lettre de l'amant de Bouton de Rose, qu'il avait trouvée toute ouverte sur l'autel de la Nature ; il la lut avec l'émotion d'un cœur de vingt ans qui vient d'éclorre : Il est bien cruel, dit-il en lui-même, que je rajeunisse au moment où tout semble me dire de mourir!

L'idée de l'évasion d'Ariel, que son inquiétude active commentait de la manière la plus sinistre, l'empêcha de goûter les douceurs du sommeil : alors il se remit à lire de nouveau l'interprétation heureuse qu'il avait rencontrée des hiéroglyphes de l'Obélisque, grâce à la Bible Copte et aux vers figurés en lyre ou en coupe de Simmias : en y réfléchissant avec attention, il sentit qu'il touchait à la solution du problême : la chronologie seule lui semblait une barrière, et il mit toutes les ressources de son génie à la franchir.

Présentons le Sage s'entretenant un moment avec sa pensée solitaire : ce dialogue, d'une espèce nouvelle, n'en sera que plus piquant; on verra avec quelle intelligence il s'élève du connu à l'inconnu, sans franchir aucun des espaces intermédiaires qui l'importunent ; toujours timide dans ses assertions, toujours lumi-

neux dans ses doutes, toujours maître de son sujet, lors même qu'il semble le plus éloigné de l'atteindre.

« Je n'ai plus rien à rechercher, dit-il, dans les hieroglyphes de l'obélisque : la famille des Lusignan et la mienne se trouvent dans les vers figurés de la croix et dans son support; mais les individus échappent à mon intelligence : il faut aller à leur découverte, en consultant les bracelets de la mère de Chérubin ; c'est une mine toute nouvelle, que je n'ai pas eu encore le temps d'exploiter.

» Je tiens du charmant frère d'Ariel que sa mère, quand elle chantait des Romances Européennes, où se trouvaient les noms de Laure et d'Adèle, tressaillait de volupté, jusqu'à en perdre connaissance; on ne prend point un intérêt aussi tendre à des êtres fantastiques : Si nous trouvions une Laure et une Adèle dans les portraits des bracelets ! si cette Laure et cette Adèle n'étaient point étrangères à la famille de mon fils ! Ciel, ne me rends pas heureux ou infortuné à demi ; épaissis ou déchire tout-à-fait les voiles étendus sur ma généalogie.

» Les deux portraits des bracelets, au premier coup d'œil, semblent les mêmes : c'est Ché-

rubin qui semble en avoir fourni le modèle; mais une inspection plus attentive fait apercevoir un sein doucement arrondi qui s'élève: je me suis dit, dans un examen superficiel qui m'a échappé, pourquoi la même femme dans deux portraits? Il me semble maintenant que ce n'est pas la même femme, mais deux femmes qui ont la plus parfaite ressemblance! Oh! si ces êtres si chers à Chérubin étaient la Laure et l'Adèle de la Romance! cherchons quelques traits de lumière dans l'inscription en caractères inconnus, qui règne sur les rubans des bracelets.

» J'observe d'abord que les caractères des deux rubans ne sont pas les mêmes; ainsi, il s'agit de deux personnages différens : de plus, en jetant un regard scrutateur sur leur configuration élémentaire, tout me persuade que c'est du Grec Egyptianisé de la Bible des Coptes. —Oui, mon attente n'est point vaine : Je lis en vers sur l'un des rubans:

Laure, si tu la perds, respire dans Adèle.

Le second ruban offre cet autre vers, encore moins énigmatique;

Notre Adèle n'est plus, mais respire en ta Laure.

» Le ciel protège tous mes pressentimens. Redoublons de pénétration, comme l'être suprême redouble de bienveillance. — Oui, mon génie m'inspire, et je jure de ne point atteindre l'aurore, que je ne me retrouve au milieu de mes enfans.

» La grande difficulté que j'ai élevée moi-même, roulait sur ce que l'ordre des temps s'opposait à ce que les mères présumées de Chérubin et d'Ariel pussent être contemporaines de l'Adèle de Lusignan qui épousa mon fils Orondate. En effet, je trouve dans ma chronologie treize ans d'intervalle entre la naissance de l'Adèle II, qui dut le jour à mon fils, et l'époque où Ariel sembla descendre du firmament. De là, il faut compter encore huit ans pour arriver à la naissance de Chérubin: Ainsi, il est évident qu'il ne peut y avoir identité de personnages; mais, pourquoi ne pas supposer quelque autre Adèle, plus rapprochée de nous, qui comble l'intervalle entre la fille que j'ai perdue et celle que mon cœur appelle. — Eh bien! cette Adèle, plus contemporaine d'Ariel et de Chérubin, pourquoi ne serait-ce pas l'Adèle des bracelets? Pourquoi la Laure, dont celle-ci est la plus parfaite image, ne serait-elle pas différente de l'heroïne

du même nom qui reçut le jour de mon fils? tout cela sort de l'ordre des conjectures; et telle est l'espèce d'évidence mathématique que je tiens de l'interprétation des hiéroglyphes de l'Obélisque, de la Bible Copte, et de l'Anthologie Grecque de Simmias, que je vais tenter, d'après tous ces élémens, de dresser l'arbre entier de ma généalogie.

»Il y a aujourd'hui un demi-siècle que naquit mon fils, le dernier espoir de ma maison: à l'âge de vingt ans, envoyé en Chypre pour étudier la tactique et les arts de l'Europe, il y épouse Adèle I de Lusignan, et devient père successivement d'Adèle II et de Laure. A l'époque de l'empoisonnement de mon fils par l'Eunuque du Soudan d'Egypte, Adèle II se retire dans l'enceinte de rochers du Liban, y reste invisible à tout le monde, même à moi, qui n'existais que pour elle, et y épouse Mainfroy de Châtillon, déjà allié à la maison royale de Lusignan. Alors naquit Adèle III, la parfaite ressemblance de Laure, suivant le monument authentique des bracelets; et l'année suivante, Adèle IV, plus connue sous le nom d'*Adine*. Toute cette filiation est plus motivée que celle du *Livre d'Or* de Venise, et me conduit à pas rapides vers le dénouement.

» D'après ce calcul, je trouve qu'il y a précisément vingt ans que naquit mon Adine, et quinze que le Ciel fit présent à la terre d'Ariel, Adine et Ariel les derniers rejetons de ma race par l'Adèle, épouse de Mainfroy; Adine et Ariel que je voulais adopter, mais qui sont mes enfans par le sang avant de l'être en vertu de ma tendresse. Être suprême, qui me conduis par un fil invisible à la première des jouissances pour mon cœur, jette mes enfans dans mes bras, et retire-moi ensuite dans ton sein.

» Eh! que m'importe, après une faveur aussi inespérée, la série des événemens qui illustrent une branche collatérale de ma maison? Que m'importe que Laure épouse, il y a huit ans, dans le paradis de Masiath, l'Ange Raphaël? que m'importent même sa mort et celle de l'Adèle des bracelets? que m'importent.......... Voilà une indifférence qui calomnie ma sensibilité! Oui, il m'importe infiniment de savoir si les deux Héroïnes des bracelets sont Adèle III et Laure de Lusignan; car si je ne trouve pas ces noms mystérieux écrits sans hiéroglyphes sur les ornemens des bracelets, mes incertitudes reviennent, et une nuit éternelle vient recouvrir à jamais la tige de ma généalogie (*a*).

(*a*) Pour l'intelligence parfaite de ce débrouillement de la généalogie d'Orondate, qui pourrait dérouter un

» J'ai tout vu et tout déchiffré dans les précieux bracelets, à l'exception de l'ornement qui se trouve en tête des deux portraits des bracelets; mais si cet ornement était la clef même du dernier hiéroglyphe qui me reste à

lecteur superficiel, d'autant plus que long-temps le Sage primitif y a échoué, j'en place ici le tableau, appuyé de l'Ere de l'Hégire et de l'Ere vulgaire. Le savant Rhunkenius n'en aurait pas fait davantage pour éclaircir un texte de Polybe, ou quelques vers de Callimaque.

	Ère de l'Hégire.	*Ère vulgaire.*
Naissance d'Orondate le fils.	578 . .	1200
Il est envoyé en Chypre.	598 . .	1220
Il épouse Adèle de Lusignan, fille du Roi de Chypre : c'est Adèle I ou Adèle-Orondate.	599 . .	1221
Naissance d'Adèle II, fille d'Adèle-Orondate.	600 . .	1222
Il devient père de Laure-Orondate .	605 . .	1227
Empoisonnement du jeune Orondate par un Eunuque du Soudan d'Egypte	606 . .	1228
Adèle II, ou Adèle fille d'Orondate, épouse, au Liban, Mainfroy de Châtillon, d'une branche de la Maison Souveraine de Lusignan. .	607 . .	1229

déchiffrer ! Si......... D'où vient que mon cœur tressaille ? J'approche de la terre promise : serai-je condamné, comme Moïse, à n'y entrer jamais ?

»Plus j'envisage ce double ornement des por-

	Ère de l'Hégire.	*Ère vulgaire.*
Naissance d'Adèle III de Lusignan, fille de Mainfroy, ou de l'Adèle des bracelets.	607 . .	1229
Naissance d'Adèle IV, plus connue sous le nom d'*Adine*	608 . .	1230
Enlèvement de Laure.	*Id.*	
Naissance d'Ariel	613 . .	1235
Le Sage primitif trouve Adine, et l'adopte	*Id.*	
Laure, âgée de quinze ans, épouse, dans le Paradis de Masiath, l'Ange Raphaël	620 . .	1242
Naissance de Chérubin	621 . .	1243
Mort d'Adèle III	622 . .	1244
Mort de Laure	626 . .	1248
Entrée de Chérubin dans la Grotte aux Merveilles, et époque des Événemens de l'Histoire Orientale de Tige de Myrte et de Bouton de Rose	628 . .	1250

Note particulière de l'Éditeur.

traits, plus j'accuse mon indifférence de les avoir négligés : assurément ce n'est pas là un caprice du décorateur ! Il s'y trouve un but marqué qui doit échapper sans doute à l'œil vulgaire, mais que des regards exercés peuvent saisir. Eh ! y a-t-il des regards plus exercés que ceux qui sont conduits par le cœur d'un père ! d'un père à qui, si le ciel restait inexorable, il ne resterait plus qu'à mourir.

» L'ornement qui règne d'une manière variée à la tête de ces deux médaillons n'est que le déploiement du feuillage d'un arbre qui ne m'est point inconnu : c'est évidemment le Kentuffa, originaire de l'Abyssinie, et j'en conclus que l'artiste a eu dessein d'indiquer, pour l'alphabet générateur, l'Amharic, la langue sacrée des Abyssins : j'ai la grammaire de cet Amharic, et je ne tarderai pas à être éclairé....... Oui, toutes les probabilités se réunissent, et je vais lire ma destinée dans le développement ingénieux de ce feuillage.

»Dieu protecteur ! non, vous ne me trompiez pas, et je vois, avec un tressaillement que je ne suis pas le maître de maîtriser, que l'Amharic du Kentuffa forme, en se déployant, des lettres naturelles, dont tout homme qui en a

rencontré la clef, peut avoir l'intelligence.—Lisons...... Pourvu, cependant, que les larmes de sentiment, qui inondent ma paupière desséchée, me permettent de soutenir cette lecture.

» Où suis-je? je lis couramment sur l'ornement du premier médaillon : *Laure, de Lusignan, de la Maison royale de Chypre.* La décoration du second médaillon achève de dissiper toutes les incertitudes ; elle porte : *Adèle de Lusignan, de la Maison royale de Chypre.*

» Enfin, j'ai réuni toutes les branches éparses de ma généaologie....,. Adine, Ariel sont enfans de mon fils : Chérubin leur tient de près par les liens du sang ; sur le point de franchir les limites de la vie, je puis espérer encore quelques momens de revivre dans ma triple postérité.—Ordonnateur des mondes qui nous conduis par un fil invisible à tant de félicité, je tombe à tes genoux : pardonne-moi, si, froissé depuis vingt-deux ans par les incertitudes et les angoisses qui ont suivi l'empoisonnement de mon fils, la dispersion de ma malheureuse famille, je me suis permis de croire quelques momens au sommeil de la Providence. »

Tel fut le long monologue d'Orondate, qui se termina par la douce espérance de faire tant d'heureux : malheureusement sa grande et mémorable découverte arriva trop tard : l'évasion d'Ariel dans les jardins de Timour avait, comme nous l'avons vu, amené tous les orages de la politique et de l'amour outragé sur sa tête. Je sais qu'au premier moment de l'explosion, une colombe, chargée d'un message mystérieux, avait instruit Orondate du danger que courait l'Ange de l'Orient; mais le vieillard, qui n'avait pas encore réuni à une tige toutes les branches éparses de sa généalogie, n'avait mis qu'un faible palliatif sur la blessure de son cœur ; il s'était contenté d'écrire au Sultan de Masiath qu'Ariel lui était cher, qu'il le regardait comme l'enfant adoptif de sa vieillesse; et le mode qu'il employait pour le faire protéger par un tyran farouche qui venait d'exterminer tant d'hommes dans sa fête infernale de la clémence, ne servait qu'à aggraver le sort de l'amant de Bouton de Rose. Mais n'anticipons pas sur des événemens sinistres, que toute la sagacité philosophique ne saurait ni prévoir ni prévenir : nous ne satisferons que trop tôt une curiosité cruelle. Mon Arabe

est là qui jure de ne plus se perdre en digressions importunes ; il a le fil dramatique dans ses mains, et il ne le quittera qu'en arrivant au plus étrange comme au plus pathétique des dénouemens.

CHAPITRE XLII.

Situation infiniment critique pour la sensibilité d'Orondate; il est nommé roi par le peuple d'Ismaël.

L'AURORE n'avait pas encore doré les pics de la chaîne du Liban quand le Sage parvint, en étudiant les sinuosités de l'ornement des bracelets, à ajouter le dernier trait de lumière à sa généalogie; mais, malgré cette grande jouissance, son cœur ému n'était pas sans inquiétude : il se rappelait le danger de tout ce qui lui était cher, et la faiblesse avec laquelle il avait défendu la cause d'Ariel; cette idée déchirante le poursuivait sans cesse; il erra encore une heure dans ses domaines inaccessibles, appelant le crépuscule qui ne paraissait point, et accusant la Nature de prolonger des ténèbres qui n'étaient déjà plus que dans son entendement : enfin une teinte pâle du côté de l'Orient annonça l'approche de l'Aurore. Orondate, entraîné par un instinct indéfinissable, se rend au Pavillon des Colombes, et attend,

dans le silence de l'effroi, que le jour naisse à la fois au firmament et dans son cœur : son attente ne fut pas trompée : au bout de quelques minutes, un oiseau messager vint becqueter les roses qui tapissaient l'angle extérieur de la fenêtre : le vieillard détache, avec un frémissement qu'il ne peut domter, un billet d'une écriture inconnue, écrit, contre l'ordinaire, sur un papier de soie d'une couleur funèbre, et il y lit ces mots sinistres qui retentirent encore long-temps dans son cœur, lorsqu'il les eut déposés dans sa mémoire.

« Génie tutélaire du Liban, une furie in-
» fernale souffle en ce moment tous ses poisons
» dans les jardins de Timour : Tige de Myrte
» a la Tour pour prison, Chérubin a dis-
» paru, Adine est gardée à vue, les amours
» de Bouton de Rose et d'Ariel ont transpiré,
» le souffle empoisonné du despotisme flétrit
» tout ce qu'il peut atteindre : on ne rencontre
» dans un séjour d'enchantement que ton génie
» a créé, que le silence, la terreur et la mort.
» Hâte-toi, s'il en est temps encore, de pré-
» venir des crimes et des malheurs : chaque
» minute que tu perdrais coûterait la vie à
» une victime illustre : viens, homme juste,
» homme sensible, homme pacificateur, et

» sois pour nous une seconde Providence. »

Orondate ne délibère pas, il monte sur son dromadaire, accusant à chaque bond la lenteur du quadrupède d'Asie, que sa légèreté dément, et arrive à la Tour qui s'ouvre devant lui : le gouverneur, aussi pâle qu'un criminel qu'on conduit au supplice, apprend au Sage que Tige de Myrte, sa captive, s'est évadée, et implore à genoux sa protection pour que l'impitoyable Timour ne fasse pas tomber sa tête.

Arrivé à la pièce d'eau qui entoure circulairement les jardins, la jeune Arabe au nez retroussé le reçoit dans sa gondole; et, reprenant, contre son usage, son étonnante volubilité : *Seigneur*, dit-elle en baisant sa main avec une sensibilité d'abandon, *j'ai vu l'Ange; vous ne le verrez plus, et je me meurs.*

Tout le long de la route de la nappe d'eau aux Pavillons des Favorites, il ne voit que des traces de ruine et de dévastation : au milieu de ce désert de main d'homme était le Cyclope borgne, boiteux et bossu, qui avait l'intendance des jardins, et qui, comme le Satan du Pentateuque, s'applaudissait d'une perversité qui voilait son impuissance. Orondate n'avait jamais parlé à ce monstre, et il passa

devant lui sans s'apercevoir qu'il allait souiller l'air qu'il voulait respirer : c'est la première fois que le Sage se permit de mépriser un être qui avait sa ressemblance.

L'approche du pavillon de Bouton de Rose lui inspira encore plus d'effroi : les plus difformes des Eunuques du sérail en gardaient l'entrée : lorsque le vieillard demanda à l'Aga si la Sultane était visible , celui-ci répondit d'une voix sépulcrale : *Il n'y a plus de Bouton de Rose ;* et comme le Sage , usant du privilége que lui avait donné Timour , portait la main sur la portière pour l'entr'ouvrir , sur un signal de l'Aga , les Eunuques croisèrent en silence leurs cimeterres sur sa tête , ce qui l'obligea de s'éloigner. L'infortuné vit alors que toute espèce d'empire lui échappait , et il reprenait tristement la route de la Tour , quand Atane , la fille du Mandarin , vint se jeter dans ses bras , et eut avec lui ce petit entretien.

ATANE.

O mon second père ! dans quel moment sinistre te présentes-tu sur ce sol inhospitalier, qui dévore ses habitans ?

ORONDATE.

On m'a instruit des désastres et des crimes qui se préparent, et je venais, s'il était possible, sauver toutes les victimes.

ATANE.

Hier, peut-être, il en était encore temps.

ORONDATE.

Où est ma fille, mon intéressante Adine?

ATANE.

Un Eunuque, qui la surveille, tient la pointe d'un cimeterre dirigée sur son sein, jusqu'à ce que le farouche Ali vienne le relever et mettre fin à un pareil supplice.

ORONDATE.

Et Tige de Myrte que j'ai eu le bonheur de sauver tant de fois, Tige de Myrte, la rivale en grâces de Bouton de Rose.

ATANE.

Tige de Myrte expire en ce moment de grandeur d'ame et d'amour.

ORONDATE.

Mais du moins Bouton de Rose, qui subjugua Timour jusque dans ses caprices et même dans ses nobles fureurs; Bouton de Rose qui créerait des sens au marbre, n'ayant de sa vie offensé personne, respire en paix dans quelque asile.

ATANE.

Bouton de Rose, toujours grande dans la plus déplorable des infortunes, n'a plus droit qu'aux honneurs de l'apothéose : elle réside pour jamais dans la salle des Momies.

ORONDATE.

Comme chaque mot qui sort de ta bouche ingénue retourne le poignard au fond de ma blessure ! Atane, je n'ose maintenant te demander où est l'être qui subjugue le plus toute mon existence, où est mon fils ?

ATANE.

Ariel, Seigneur !.... Il me fut cher : mon cœur qu'il fit éclorre, est encore tout plein de lui...... Au nom de ces genoux paternels que je tiens embrassés, ne m'interrogez pas.......

ORONDATE.

Eh bien, Atane, puisque tous les Oracles ici ne prononcent que des arrêts de mort, conduis-moi auprès de Timour : il est magnanime jusque dans sa perversité ; à ma vue, il se rappellera tous les prodiges que j'ai opérés pour lui, et mes intarissables bienfaits ; il m'ouvrira les asiles funèbres où les objets de sa vengeance sont déposés : te le dirai-je ? un espoir consolateur luit encore à ma vieillesse : toutes les merveilles qu'il doit à mon génie ne sont pas épuisées. Viens, je précipiterai sous ta conduite mes pas que l'âge fait chanceler : je serai ton OEdipe, et tu seras mon Antigone.

ATANE.

Et où vous conduire, Seigneur ? Ne savez-vous pas que le peuple d'Ismaël est en insurrection contre celui qui fut son maître, et qui peut-être en ce moment ne l'est plus ? Ne savez-vous pas que le combat s'est engagé dans la galerie souterraine de l'esplanade qui, le jour de la fête de la Clémence, a été couverte des cadavres de ses victimes ? Une multitude en fureur garde toutes les avenues, et on ne peut arriver sur le champ de bataille qu'en recevant la mort. —

Au milieu de ce fracas d'événemens, qui empêchent l'Histoire Orientale de se dénouer, paraît Kondemir, vainqueur de Timour, mais qui vient de perdre son amante : il fait au vieillard l'histoire modeste et rapide de son dernier exploit, et lui dit que le Sultan près d'expirer avait eu des remords ; qu'il avait nommé, sans courroux, Ariel qui lui avait enlevé le cœur de son amante ; qu'il avait ajouté que le nom de Bouton de Rose, toujours écrit dans son cœur, était le dernier, que la mort qui s'approchait lui permettait de prononcer. — Dieu bienfaiteur ! s'écrie avec sensibilité Orondate. Quoi ! il a prononcé sans courroux le nom d'Ariel ! Celui de Tige de Myrte reste gravé dans son cœur ! Voilà un trait de lumière pour ma tendresse...... Non, mes enfans ne sont pas morts !...... Kondemir, Atane, conduisez-moi à la salle funèbre des Momies.

Les trois personnages prenaient la route du monument, quand, au bruit des trompettes militaires, le peuple d'Ismaël, vainqueur de Timour, vient baisser ses drapeaux devant le Sage du Liban, et se prosterne avec respect devant lui. Cet hommage, dit Kondemir, n'est point l'effet irrégulier d'une de ces assemblées populaires, dont un factieux soulève ou abaisse

les flots à son gré ; c'est Timour lui-même, qui, avant de rendre le dernier soupir, abjurant un despotisme insolent, a exercé un dernier acte de souveraineté bien légitime, en nommant le vénérable Orondate pour régner en sa place. Ce trait de grandeur d'ame le réconcilie avec moi, et je crois tous ses anciens délits expiés.

Cependant la cohorte des Ismaéliens grossissait sans cesse; les guerriers parlaient de porter le Sage en triomphe sur leurs boucliers: les veuves des victimes de la Fête de la Clémence pressaient sa main contre leurs cœurs; de jeunes vierges couronnaient de fleurs ses cheveux blancs. Ce concert touchant de bienveillance et d'amour rappelait les beaux jours de la Rome des Césars, lorsque l'éloge d'Antonin fut prononcé par Marc-Aurèle. Orondate était attendri ; mais son cœur saignait trop encore pour goûter une si pure jouissance. Kondemir, par son ordre, demanda à cette multitude, qui obstruait tous les passages, un quart d'heure de silence ; et le Sage, d'une voix entrecoupée de sanglots, s'exprima ainsi:

« Mes amis, mes enfans, car si je me per-
» mettais de vous gouverner vous ne seriez
» jamais mes sujets, voyez la vieillesse qui vient

» à pas rapides flétrir ma sensibilité et éteindre
» les derniers rayons de mon entendement.
» Vous aviez un Souverain qui mettait de l'é-
» nergie dans le crime ; il vous en faut un
» maintenant qui mette de l'énergie à vous
» rendre heureux : ce n'est pas moi, dont la
» caducité commence à peser sur ce coin de
» l'Asie, qui peux vous faire jouir d'un pareil
» bienfait ; mais j'ai dans ma maison un Prince
» suivant mon cœur, qui remplira votre at-
» tente ; il vous conduira aux champs de la
» gloire, vous initiera dans les arts paisibles
» de la paix, et vous menera à la monarchie
» robuste d'un seul, par la liberté de tous.

» Malheureusement, ce jeune Héros ne
» tient peut-être en ce moment que par un
» fil à la vie ; laissez-moi le chercher dans l'asile
» funèbre où ma tendresse le suppose ; s'il reste
» encore dans ses veines la plus légère étin-
» celle de vie, mon pouvoir tutélaire saura l'y
» conserver : je le jetterai alors dans vos bras ;
» vous l'aimerez, j'en jure par l'honneur arabe
» qui vous parle, et par le ciel qui m'entend ;
» mais en attendant, ouvrez-vous : que le brave
» Kondémir se rende avec Atane dans la ville
» de Masiath ; laissez-moi pénétrer sans témoin
» dans l'asile funèbre, qui ne conserve peut-

» être que la dépouille de tout ce qui m'at-
» tache encore à l'existence. Je n'oublierai
» jamais le beau trait de confiance dont vous
» honorez mon dévouement et la longue ex-
» périence de ma vieillesse ; mais si je vous
» suis cher, laissez-moi seul quelques instans :
» je veux savoir si je suis père, avant de songer
» à vous donner un Roi. »

CHAPITRE XLIII.

Bouton de Rose et Ariel deviennent des Momies d'Égypte : leur entretien.

(Les deux Momies sont posées verticalement sur le même gradin, dans la salle des tombeaux; leur attitude est telle, qu'elles ne peuvent se voir sans faire un mouvement de tête un peu contraint; les deux candelabres se trouvant derrière l'amphithéâtre, il leur est impossible de soupçonner d'où vient la lueur livide qui éclaire à demi cette chambre sépulcrale. La Momie d'Ariel sort la première de sa léthargie; elle parle d'abord les yeux fermés).

ARIEL.

Bouton de Rose!...... Bouton de Rose!..... j'ai bien promis à mon cœur que ton nom, quand je ne serai plus, serait le premier qui occuperait ma pensée, cette partie de moi-même sur laquelle les tyrans de la terre n'ont aucun pouvoir....... Bouton de Rose!....... comme ce

mot à la magie d'agiter doucement ma cendre, de vivifier le néant!....... oui, le néant; car enfin, depuis que Timour m'a fait boire sa coupe de poison, mon corps désorganisé a dû retourner à ses premiers élémens........ Cependant il me semble que je parle........ J'existe donc autrement que par la pensée?...... Je pourrais donc, tout mort que je suis, m'entretenir avec un autre moi-même....... Essayons d'un autre organe : oh! si je pouvais communiquer, par la vue, avec Bouton de Rose!......

Dieu! où suis-je? quel spectacle vient frapper mes sens!....... Oui, voilà les tombeaux des infortunés qui m'ont précédé dans ce sanctuaire des vengeances de Timour...... qui m'ont suivi, peut-être....... Car, comment puis-je savoir depuis quel temps ma dépouille insensible repose dans ce monument?...... Des siècles peut-être se sont écoulés; j'aurais du moins le droit de le soupçonner, par ces Momies que je vois au-dessous de ce gradin, et dont quelques-unes, sans doute, sont contemporaines du déluge....... Mais quel silence règne autour de moi! aucun des morts qui m'environnent n'a donc reçu du Ciel le privilége de communiquer sa pensée! Je suis seul avec l'image de Bouton de Rose, que le temps,

qui dévore tout, n'a pu bannir de ma mémoire....... Oh! que ce silence est effrayant! il va anéantir le peu qui reste encore de principes de vie dans la cendre du malheureux Ariel.......

(*La Momie d'Ariel retombe dans sa léthargie; silence de quelque durée; la Momie de Bouton de Rose ouvre les yeux et se réveille.*)

BOUTON DE ROSE.

Me voici donc, après une vie si orageuse, dans le séjour d'une éternelle paix!........ En effet, prête à périr, un secret pressentiment m'annonçait que je me réveillerais bientôt,...... que je me réveillerais avec Ariel;....... le Ciel a exaucé mes vœux ,........ la moitié, du moins; car moi seule j'ai recouvré cette précieuse sensibilité, qui vivifie la cendre de l'être digne d'aimer; moi seule j'ai secoué ce sommeil de mort où j'étais ensevelie, pour prononcer le nom d'Ariel....... Ariel, où es-tu? le tyran aurait-il cru le délit de nos amours assez expié, pour permettre à tes tristes restes de reposer auprès des miens?....... Non, car tu entendrais ma voix; cette voix qui t'appelle irait faire tressaillir ton cœur privé du mouvement,

jusqu'au sein de la tombe....... Je vois bien ton image, tracée de ma main dans un temps plus heureux, et que ton rival, par un raffinement de cruauté, a laissé exposée à mes regards après mon supplice; mais cette image n'est pas toi : la vie que mon pinceau lui a donnée ne lui laisse la faculté ni d'allumer les désirs d'une amante, ni de les partager....... Peut-être aussi je me hâte trop de prononcer sur l'éloignement d'Ariel; les couleurs de ce tableau sont encore fraîches, et tout semble me dire qu'il s'est écoulé peu de temps entre ma mort et mon réveil...... J'aime à me flatter que l'Ange de l'Orient, qui a péri pour moi et avec moi, repose dans cette enceinte funèbre; les organes d'une femme recouvrent plus aisément cette sensibilité exquise qu'elle tient de la nature....... Ariel se réveillera après moi; mais enfin il se réveillera.......

ARIEL.

Mes yeux se rouvrent une seconde fois; ma voix, quoique sortie d'un organe éteint, a encore la permission de se faire entendre....... Mais que fait à mon bonheur ce vain privilége?....... Cette solitude est plus absolue que jamais : je suis réduit à interroger le silence.....

BOUTON DE ROSE.

J'entends la voix d'un mort sortir avec peine du fond de son mausolée. Oh! si c'était celle de l'Ange que je n'ose nommer!......

ARIEL.

Le séjour des ombres est, dit-on, celui des illusions; mais celle-ci prend le plus grand empire sur ce qui me reste de mes sens : je crois avoir entendu quelques-uns des sons de la voix enchanteresse, qui savait si bien aller de mon oreille à mon cœur.

BOUTON DE ROSE.

Tout ce qui me reste d'existence me dit que c'est lui....... Ariel.......

ARIEL.

J'ai encore un cœur, car il palpite avec force....... Bouton de Rose.......

BOUTON DE ROSE.

Il m'a reconnue, c'est lui-même....... Ombre céleste, viens-tu errer autour de ma tombe? montre-toi à mes yeux, si tu ne dédaignes pas la faible mortelle que tu as tant aimée.

ARIEL.

Objet de mon idolâtrie, ta voix, qui résonne délicieusement jusqu'au fond de moi-même, m'annonce que le poison dont Timour m'a abreuvé n'a pas passé jusqu'à mon cœur; mais comment veux-tu que j'erre à la façon des ombres pour arriver sur les bords de ta tombe? Des bandelettes compriment mes membres avec force; on a entouré, d'un étui de bois de cèdre, mon squelette embaumé : en un mot, je suis une Momie d'Egypte, et je ne me vois distingué de tous ces morts, vieux de plusieurs siècles, qui nous entourent, que par ma tête qui conserve un faible mouvement, par ma pensée immortelle, et par le souvenir enchanteur de mon amour pour toi.

BOUTON DE ROSE.

Tout ce que tu vois en toi, je le découvre dans ma personne; tout ce que tu sens, je l'éprouve, et je ne m'aperçois que trop que le Ciel n'a uni nos destinées que pour faire de Bouton de Rose une Momie semblable à celle d'Ariel.

ARIEL.

Si nous profitions du faible mouvement que nos têtes tiennent encore du jeu des vertèbres,

pour ajouter le plaisir de nous voir au charme de nous entendre!

BOUTON DE ROSE.

Ariel a raison. Je vais essayer la première...... Oh! mon ami, comme depuis ce fatal poison ton visage est changé! Tu as encore cette voix séductrice qui mettait toutes les femmes sensibles à tes pieds; mais ton teint semble flétri, tes yeux ne lancent plus que de livides étincelles.

ARIEL.

Bouton de Rose, pardonne; mais la même faulx du temps a moissonné une partie de tes charmes; ta blancheur, dont mon œil avide ne pouvait soutenir l'éclat, a disparu; tu n'as plus que ton cœur et mon amour pour attester que tu es encore Bouton de Rose.

BOUTON DE ROSE.

Eh bien! Ariel, puisqu'il ne reste de nous que notre voix et cette flamme pure qui éternise l'amour dans les cœurs vertueux, afin de tromper le temps jaloux, afin de nous aimer jusqu'à la fin dés âges, parlons-nous sans cesse, et cessons de nous voir.

ARIEL.

Bouton de Rose, entends-tu du bruit dans

le lointain?...... ce bruit redouble à chaque pas qu'on fait vers cette demeure funèbre...... Quels sont donc les sacriléges qui osent troubler la paix des tombeaux?....... On essaie d'ouvrir la porte,..... gardons un silence religieux : qui sait si le tyran, qui nous a ôté la vie, n'aurait pas le pouvoir encore de nous ravir les dernières de nos jouissances, celles de nous voir et de nous entendre!

(*Long silence de la part des deux Momies, qui restent les yeux fermés; dans l'intervalle, Ali entre dans la chambre sépulcrale; il traîne avec lui le corps ensanglanté de Timour, à peine couvert d'un linceul, le couche sur un lit de pourpre, placé dans la partie la plus apparente d'un superbe Mausolée de marbre noir, élevé en face de l'amphithéâtre des Momies; et, après avoir déposé à ses pieds un vase d'aromates, l'évangile de Mahomet et un sceptre de commandement, se retire, en chancelant à chaque pas, comme un homme abîmé de désespoir.*)

BOUTON DE ROSE.

Ariel, je ne crois pas me tromper : c'est ce superbe Timour, qui m'avait fait Sultane et qui m'a empoisonnée.

ARIEL.

Lui-même. Quelle effroyable blessure il a au-dessous du sein! Telle est la destinée des Princes qui se font un jeu de verser le sang humain; une main invisible les pousse dans le piége qu'ils ont tendu pour leurs victimes; celui-ci provoquait à l'assassinat des Rois, et on l'a assassiné.

BOUTON DE ROSE.

Mon ami, n'appuyons pas sur ces vérités terribles; Timour nous a offensés, mais il est assez puni. Quand s'éteindra donc la vengeance, si elle trouve encore quelque aliment chez les morts?

ARIEL.

Voilà bien cette ame céleste qui, plus que ta beauté même, mettait l'Asie entière à tes pieds! Généreuse amie, tu es peut-être la seule femme qui n'ait pas besoin des grâces de ton sexe pour nous subjuguer; laisse le temps imprimer ses doigts de plomb sur les lys de ton visage; ta douce et touchante sensibilité te reste, et cela me suffit; condamné à ne plus te voir, mon cœur habitera avec le tien, et tu seras toujours pour moi Bouton de Rose.

BOUTON DE ROSE.

C'est ce que je pensais à l'égard de toi; et tu m'as ravi, Ariel, le bonheur de te le dire....... Mais j'entends le même tumulte qui a précédé l'arrivée de Timour : que nos paupières s'abaissent de nouveau, et retournons dans notre néant.

(*Un temps assez considérable s'écoule; ensuite la porte se rouvre, et Ali porte dans ses bras Tige de Myrte vêtue de sa robe Chinoise, mais sans voile; il la place tristement dans un mausolée destiné à une Sultane, et dépose sur le lit de parade une armure de Chevalier, une couronne de myrte et l'épée de Kondemir.*)

ARIEL.

C'est la triste Tige de Myrte qui, poursuivie par une fatalité, que jamais sa vertu n'a pu vaincre, vient, épuisée de ses longs et douloureux combats contre elle-même, demander à la mort un asile contre l'amour.

BOUTON DE ROSE.

Tige de Myrte était mon amie, quand Timour la fit Sultane : elle le fût devenue encore plus, si j'avais pu la cultiver après l'arrêt de

sa mort; nos ames étaient faites pour s'épancher l'une dans l'autre : malheureusement cette femme, qui ne concevait que des passions généreuses, s'y livrait avec un enthousiasme dont elle calculait mal les effets; je lui prédis souvent que le sentiment, qui n'offrait que des jouissances pures aux êtres plus paisibles, ferait un jour son supplice.

ARIEL.

Bouton de Rose, tu me rappelles des souvenirs,....... des souvenirs qui me déchiraient, quand j'étais dans le séjour orageux de la vie.

BOUTON DE ROSE.

Ariel, nous ne serons pas toujours des Momies; le Ciel achèvera sans doute l'ouvrage de notre immortalité : quand le temps aura jeté tout-à-fait loin de nous notre dépouille mortelle, devenus des intelligences pures, nous habiterons avec Tige de Myrte; elle sera encore l'ame de nos épanchemens; et si jamais l'uniformité du bonheur refroidit nos jouissances, elle nous apprendra à aimer.

ARIEL.

Et tu ne crains pas, Bouton de Rose, que

Tige de Myrte, qui fut ta rivale sur la terre, ne la devienne encore dans le séjour brillant de l'immortalité?

BOUTON DE ROSE.

Tige de myrte, dis-tu, fut ma rivale!

ARIEL.

Elle ne le fut qu'un moment, et par l'erreur de ses sens : éclairée par sa grandeur d'ame, par la vénération que tu lui inspirais, elle s'éleva bientôt au-dessus des amantes vulgaires; les derniers mots qu'elle prononça devant moi aux bains d'Amphitrite, furent ceux-ci : Tu mérites Bouton de Rose, Bouton de Rose est digne de toi; soyez heureux: pour moi, il ne me reste qu'à mourir.

BOUTON DE ROSE.

Je te remercie, Ariel, de l'aveu d'une pareille rivalité : il est sublime, venant de ta bouche....... Je n'avais pas attendu ton sacrifice pour sentir que mon cœur, que tu avais créé, était pour jamais à toi.

ARIEL.

Mais n'admires-tu pas, Bouton de Rose,

cette bizarrerie de la destinée, qui veut que nos cœurs ne s'avouent leur intelligence qu'au moment où leur épanchement est inutile, qui ne donne des espérances à l'amour que quand la mort éteint toutes les jouissances?

BOUTON DE ROSE.

Nous l'avons désirée tous deux, cette mort qui nous offrait le Ciel pour garant de la pureté de notre union, et l'éternité pour gage de sa durée; attendons encore une fois l'effet de la justice de l'Ordonnateur des Mondes; il nous doit, parmi les immortels, le bonheur que nous n'avons pu rencontrer parmi les hommes : un pressentiment secret m'annonce que nous ne tarderons pas à revêtir des corps plus beaux que ceux que le poison a désorganisés. Alors, devenus des émanations plus pures de la Divinité, nous nous aimerons, nous nous le dirons sans cesse, et nous n'aurons plus besoin que le rouge de la pudeur, en colorant nos fronts, vienne remonter le ressort de nos jouissances.

ARIEL.

Bouton de Rose, te l'avouerai-je? j'ai peur que la durée de notre situation actuelle n'atteste que nous avons encore quelque délit à

expier : il est bien évident que Timour nous a fait sortir de la vie par une coupe de poison; nous sommes, nous n'en pouvons douter, dans l'asile muet et sacré des tombeaux : nos yeux attestent que ce qu'on appelle en nous la *beauté* a subi les ravages du temps; mais enfin, pourquoi notre désorganisation n'est-elle pas complète, comme celle de tous ces squelettes qui nous environnent? Pourquoi conservons-nous la mémoire d'une existence qui n'est plus? Pourquoi nous parlons-nous, enfin? Est-ce que la dissolution de notre être serait plus graduée? Est-ce que le Dieu qui lit dans les replis de nos ames, voyant en nous de plus grandes taches à purifier, nous ferait parvenir plus lentement à notre métamorphose?

BOUTON DE ROSE.

Je faisais les mêmes réflexions, pendant qu'on déposait les restes de Timour et de Tige de Myrte dans leurs mausolées : je m'étonnais surtout de ce que, nous seuls, nous avions le privilége d'interrompre par notre entretien le silence éternel de ces tombeaux.

ARIEL.

Observe, en effet, ma céleste amie, que

Timour, que Tige de Myrte, arrivés après nous dans ce séjour funèbre, étant plus près des portes de la vie, avaient plus de droits que nous de tenir au monde qu'ils quittaient, par les deux intermèdes de la parole et de la pensée; cependant, aucun mot, en leur échappant, n'a prouvé qu'ils avaient un sentiment, même vague, de leurs malheurs : ils sont morts tout entiers; et nous, dirai-je, plus punis du Ciel, dirai-je, plus favorisés, nous respirons librement, nous nous entretenons de nos anciennes amours; nous lions, par des souvenirs intermédiaires, les jouissances d'un monde qui n'est plus pour nous, avec celles d'un autre qui n'existe pas encore.

BOUTON DE ROSE.

Ce contraste n'est pas facile à expliquer, sans doute; mais, dis-moi, Ariel, ton séjour dans la Grotte aux Merveilles n'a-t-il pas aguerri ton imagination aux prodiges? Faibles humains, qui n'avons que l'expérience d'un jour, est-ce que nous aurions droit de nier tout ce que fait, avec l'intelligence de plusieurs siècles, la baguette d'Orondate?

ARIEL.

Orondate n'a que la baguette de la nature;

il la connaît mieux que nous, et la fait agir avec plus d'énergie.

BOUTON DE ROSE.

Quoi! c'est avec les lois de la nature que ce Sage explique, comment il a survécu à cent générations qu'il a vu naître et mourir! C'est avec elles, qu'unissant un corps de près de cent ans avec une raison de quarante siècles, il se dit à la fois le contemporain de Bélus et celui de Timour ou de Louis IX!

ARIEL.

Oui, Bouton de Rose, cette merveille apparente pour le vulgaire n'est que le résultat des opérations de la nature; je tiens le récit de ce phénomène de la bouche même du Sage primitif; et, puisque notre passage de ce séjour des morts à celui des intelligences ne paraît devoir s'opérer qu'avec lenteur, je vais te le transmettre. . . . .

. . . .

(*Ici est une grande lacune dans le manuscrit Arabe.*)

BOUTON DE ROSE.

Ariel, qu'il est grand, cet Orondate! Com-

ment! il peut tout, et il ne veut que le bien! Pourquoi, avant de mourir, ne l'ai-je pas appelé du nom de père? Il me semble que s'il était venu dans Masiath, son génie ne se serait pas trouvé vainement en présence de celui de Timour : il me semble que notre flamme pure ne serait pas exposée aujourd'hui à s'éteindre lentement dans cette nuit des tombeaux.

ARIEL.

Oh! non, Bouton de Rose; malgré la main dévorante du temps, cette flamme céleste ne s'éteindra pas; elle forme la partie élémentaire de notre être. Si jamais Orondate vient dans ce lugubre édifice, et il y viendra sans doute, il réunira nos restes inanimés dans le même cercueil; alors nos cœurs seront en contact, ils palpiteront ensemble sous la cendre qui les couvre, et peut-être que le sentiment qui fait leur essence ne sera pas tout-à-fait anéanti, quand l'Ordonnateur des Mondes nous ouvrira le séjour brillant de l'immortalité.

CHAPITRE XLIV.

Orondate, tranquille sur la destinée de Bouton de Rose et d'Ariel, se transporte au séjour des Anges; son entretien avec Adine; ils se rendent ensemble dans la salle des Momies. Scène de la Colonnade Aérienne où s'opère la reconnaissance.

Orondate, invisible à tout le monde, et surtout aux Momies animées de Bouton de Rose et d'Ariel, pénétra en secret dans la salle des tombeaux, étudia en silence le jeu des Candelabres, entendit les deux amans, qui lui étaient si chers, entourer leur idolâtrie mutuelle des illusions de l'immortalité; et, tranquille désormais sur leur sort, que son pouvoir tutélaire était sûr de modifier à son gré, il prit la route du séjour des Anges pour délivrer Adine de la surveillance de l'eunuque farouche qui tenait, depuis une heure, peut-être, la pointe de son cimeterre dirigée sur son sein.

Adine était libre quand Orondate se présenta devant elle. Eh bien! mon père, dit l'in-

fortunée en se jetant dans ses bras, as-tu assez à gémir des malheurs de tout ce que tu as aimé? Tige de Myrte, Bouton de Rose et Ariel ont péri par le crime de Timour, destiné lui-même par le Ciel à ne pas leur survivre; moi seule je reste des enfans que ta tendresse a adoptés; et si je n'avais cru ma longue reconnaissance nécessaire au bonheur de ta vieillesse, aujourd'hui même, l'enfant céleste, qui me représente Ariel, Chérubin, m'aurait fermé les yeux.

—Tige de Myrte, ma chère Adine, a péri victime généreuse du penchant infortuné qui l'entraînait vers Ariel; pour mon fils, pour sa sublime amante....... Mais, dis-moi, la guérison de ton cœur est-elle complète? ne te reste-t-il plus rien de cette flamme dangereuse qui te rendait la coupable rivale de Bouton de Rose?

— J'ai vu Ariel empoisonné, le teint livide, l'œil terne et baissé, qu'on portait avec une pompe cruelle dans la demeure lugubre des morts : dès-lors il n'a plus été pour moi que mon frère, et un frère auquel, sans le souvenir de tes bienfaits, j'aurais désiré de ne pas survivre.

—Ainsi, l'oracle de l'Obélisque à hiéroglyphes a été accompli.

—Il l'est, mon père, avec une vérité effrayante; c'est le spectacle de la mort d'Ariel qui *a rendu sa sœur à la raison.*

— Mes vœux sont satisfaits; embrasse-moi, ma fille.

—Je ne sais si j'interprète bien ce qui se passe dans le cœur de mon père; mais il me semble qu'une sorte de joie brille dans ses regards.

—J'ai trouvé Ali à quelques pas du Mancenilier: une demi-confidence qui lui a échappé m'a fait naître quelques soupçons. Je suis entré seul dans la salle des Momies; j'ai tout examiné avec les yeux d'un père. O mon Adine! si mon pressentiment pouvait ne pas être une erreur de ma tendresse!........ Mais les momens nous sont chers; je ne puis m'expliquer davantage. Aurais-tu le courage de m'accompagner sous la voûte lugubre des tombeaux?

—Rien ne m'effraie, quand je suis avec mon père.

—Donne-moi ton bras, ma fille; si l'aspect de ces sinistres demeures venait à glacer tes sens, tu mettras ta main sur mon cœur, et le calme qu'il éprouvera passera jusqu'au tien.—

Orondate se fit accompagner d'un groupe d'Anges des deux sexes, qu'il laissa dans la longue galerie où Timour avait fait présenter le breuvage fatal à Bouton de Rose; ensuite, s'armant d'un flambeau, et tournant à droite par une avenue secrète, dont il connaissait l'issue, il pénétra avec Adine dans l'intérieur de l'édifice funèbre, précisément derrière les gradins de l'amphithéâtre.

Adine, malgré le courage qu'elle avait promis, ne put se défendre d'un mouvement d'horreur, quand ses yeux, à la lueur sinistre de deux girandoles, purent parcourir cette enceinte lugubre, consacrée à l'oubli et à la mort. Le vieillard lui serra la main avec sensibilité; et, approchant sa bouche de son oreille : Ma fille, dit-il à demi-voix, ne troublons pas le silence de cette solitude sacrée; parle-moi la langue des signes, elle me suffira, puisque nos cœurs sont les mêmes, pour nous faire entendre.

Orondate monta sans bruit, avec Adine, derrière le gradin supérieur de l'amphithéâtre; et là, ils observèrent quelques momens les Momies de Bouton de Rose et d'Ariel; ces deux Momies avaient les yeux fermés et ne parlaient plus : il est probable que la longue

durée de leur entretien, ou plutôt le défaut de nourriture, avait affaissé leurs organes; le Sage primitif porte de là ses regards sur les candelabres, examine avec attention la couleur bizarre des flambeaux, la nature sinistre de l'éclat qu'ils jetaient; et, se retournant avec attendrissement vers sa fille, il semble lui dire: Espérons; le principe de vie n'est pas entièrement détruit, ni dans Bouton de Rose, ni dans Ariel.

Adine, l'œil rayonnant de joie, retourne à la contemplation des Momies; mais à la vue de leur teint jaunâtre, et défiguré en apparence par les rides de leur visage flétri et décoloré, elle se rejette tristement dans les bras du vieillard, comme pour lui montrer le peu de fondement de son illusion: le Sage sourit; et, se contentant de soulever un peu la tête de sa fille, il lui montre son visage vénérable, dont les teintes lugubres sont les mêmes que celles des Momies: la jeune Sultane recule d'effroi, mais ne peut rendre compte à sa philosophie du phénomène d'une lumière qui assimile les vivans aux êtres qui ne sont plus: alors Orondate descend, va chercher derrière un mausolée la torche qu'il avait cachée dans l'intervalle des colonnes, éteint les flambeaux

des girandoles, et montre à sa fille, dans leur état naturel, et son propre visage et ceux du couple charmant que Timour semblait avoir immolé à sa jalousie; il n'en fallut pas davantage à Adine pour entrevoir l'explication de ce jeu de la physique; Bouton de Rose et son amant ne lui parurent plus que des Anges du Ciel en léthargie; et la vivacité de ses caresses envers son père, annonça le désir qu'elle avait de se voir guérie tout-à-fait de son incrédulité.

Orondate ne demanda pas d'autres lumières; il alla chercher les deux groupes d'Anges qui l'attendaient dans la galerie, et les introduisit en silence dans la salle des tombeaux. Adine défit les bandelettes des deux Momies animées, couvrit leurs têtes d'un voile; ensuite les Anges du sexe de Bouton de Rose la portèrent avec précaution, et sans la réveiller, dans l'Élysée de Timour, tandis que le reste du cortège s'empressa à rendre le même service à Ariel.

L'édifice où les deux amans furent déposés était une Colonnade circulaire sans plafond, d'où l'on pouvait jouir de la beauté du Ciel et du spectacle de la nature; une toile azurée et parsemée d'étoiles d'or, ayant le tiers de

la circonférence de la Rotonde, se portait, au gré d'une mécanique ingénieuse, du côté du soleil, et servait à en rompre les rayons ; chaque colonne était creuse, et pouvait renfermer dans son intérieur un musicien avec son instrument. L'Ordonnateur de ces jardins avait mis un tel art dans leur construction, que, de quelque côté que le spectateur, placé dans ce séjour enchanté, tournât ses regards, il voyait, dans les interstices de la Colonnade, un site pittoresque nouveau, qui le menait à une rêverie voluptueuse; c'était là que Timour recevait les Anges de sa création, que l'Arabe, qui avait bien mérité de son Souverain, choisissait les Houris, qui, dans l'attitude la plus voluptueuse, semblaient lui offrir leurs faveurs, et que les martyrs du fanatisme régicide recevaient, après leur mort, les honneurs de l'apothéose.

Bouton de Rose et Ariel furent étendus l'un à côté de l'autre, sur une espèce de char aérien entouré de nuages, et traîné en apparence par les colombes de Vénus : cet appareil était suspendu au centre de la Rotonde, et un fil, tenu par Orondate, servait à en diriger tous les mouvemens, à faire tomber les voiles étendus sur les yeux des deux amans,

et à écarter les nuages du char, pour les faire jouir du tableau de la nature.

Le Sage du Liban donna le signal de la fête; aussitôt une musique mélodieuse se fit entendre de toutes les parties de la Colonnade, et les enfans d'Orondate se réveillèrent.

Bouton de Rose, dit Ariel, ce concert céleste porte une douce émotion dans mes sens; il me semble que je respire plus librement, que mon corps, dégagé des enveloppes terrestres, a contracté une espèce de nature aérienne, que je pense à toi avec plus de volupté. Est-ce que le temps de notre épreuve serait terminé? toucherions-nous au moment fortuné de notre métamorphose?

— J'éprouve, mon cher Ariel, un charme indéfinissable qui semble m'annoncer la fin de nos malheurs; mais pourquoi mes mains sont-elles arrêtées par les ondes mobiles de mes cheveux? pourquoi un voile étendu sur ma tête m'empêche-t-il de voir où je suis, d'où partent ces sons enchanteurs que je viens d'entendre?

—Peut-être nos visages dégradés tiennent-ils encore d'une nature défaillante, contractée dans la nuit des tombeaux.

— Il est probable que le Ciel ne nous fait

marcher que par degrés à notre régénération; il ne veut pas que le tourment de nous voir nuise au plaisir de nous entendre.

— Le tourment de nous voir! comme tu appuies, céleste amie, sur cette idée désolante! Mais est-ce que tu penses n'avoir pas encore recouvré ce visage de lys et de roses, que je n'ai vu qu'un moment dans l'enceinte circulaire des rochers, et que mon ame aimante n'oubliera jamais?

— J'ose à peine en concevoir l'espérance.

— Il est vrai que, si nous étions tous les deux, par le visage, des intelligences célestes, comme nous semblons l'être par la volupté que nous respirons, par notre ame expansive, par le jeu libre de nos organes, on n'aurait pas étendu sur nos yeux ce voile importun qui empoisonne un peu nos jouissances.

— Cette idée, Ariel, en amène une autre non moins sinistre. Tu m'aimeras moins, sans doute, si je n'ai que l'ame de Bouton de Rose sans conserver son visage.

— Est-ce qu'une habitante du Ciel, qui a l'ame de Bouton de Rose, a besoin d'un visage? Cette ame ne vivifie-t-elle pas le corps aérien qui l'enveloppe, quelle que soit la forme qu'il emprunte de son nouveau mode

d'exister? Au reste, calme tes craintes, digne moitié de moi-même; j'en jure par ce qui t'est cher, par cet Ordonnateur des Mondes, qui nous a dérobés à la tyrannie de Timour, par ce généreux Orondate, qui eut pour nous le cœur d'un père; dût ta tête, flétrie et décolorée, déshonorer ton corps pétri par la nature pour être son chef-d'œuvre, je te chérirai toujours, toujours tu subjugueras les puissances de mon ame.

(*En ce moment Orondate agite la chaîne invisible dont sa main tient le premier anneau, et les voiles qui couvraient les visages des deux amans tombent au pied du char sur lequel ils reposent.*)

—Quelle magie enchanteresse vient de dessiller nos yeux! Ariel, je respire à peine de joie et de volupté. Oui, c'est bien mon Ange qui m'apparut, et mon Ange dans toute la splendeur qu'il avait dans l'enceinte des rochers; la mort ne lui a rien fait perdre de son teint, du feu touchant de ses regards; quel charme pour moi de pouvoir te dire combien l'aveu que tu viens de me faire a exalté l'amour que je t'avais voué! Je n'aurai pas sans doute un grand mérite à rester éter-

nellement fidèle à l'objet de mon idolâtrie...... Mais toi, en voyant la tête de ton amante, qui, peut-être, porte encore l'empreinte de son séjour dans les tombeaux........

— Que dis-tu, Bouton de Rose? tu renais à la lumière, plus fraîche, plus piquante d'attraits, plus brillante que jamais....... Non, Timour ne m'a pas assez puni par sa coupe de poison, puisque je reçois du Ciel une pareille récompense.

(*Les nuages qui entouraient le char s'entr'ouvrent, la Colonnade paraît dans toute son étendue, et la musique recommence.*)

— Chaque minute, Ariel, ajoute à mon ravissement : vois comme ce site solitaire s'anime par cette nature riante qui se déploie, par cette mélodie touchante, qui semble partir de tous les points de cette Rotonde!

— Un seul obstacle semble nuire à notre félicité : les tresses de notre chevelure tiennent nos mains captives.

— Respectons, Ariel, la volonté du Ciel qui se manifeste; quand il jugera que nous méritons d'être libres, ces tresses se délieront, et nous nous conserverons dignes de ses bienfaits.

(*Orondate agite de nouveau son fil tutélaire, et les tresses qui enchaînaient les deux amans se dénouent.*)

— Bouton de Rose, mes vœux sont accomplis....... Pardonne à l'enthousiasme que l'amour m'inspire,....... et souffre que le premier acte de ma liberté soit d'embrasser tes genoux, de couvrir de baisers cette main étendue vers moi, et que tu sembles abandonner à mes caresses.......

— Arrête, céleste amant, tu ne doutes pas que je ne te dispute de tendresse, que tu n'aies dans le fond de ton cœur aucun sentiment que je ne partage; mais conservons-nous purs, en mettant un frein à nos désirs : avons-nous le droit de disposer ainsi de nous-mêmes? Où est Orondate, qui nous tient lieu de père, pour nous unir? L'autel a-t-il reçu nos sermens?

(*Le char s'abaisse sur le pavé de la Rotonde : on voit s'élever devant lui un autel, portant deux vases d'albâtre, sur l'un desquels brille la flamme pure de l'alcohol, et dont l'autre laisse respirer le parfum des aromates; Adine et Orondate paraissent tous deux sur la marche supérieure, vêtus d'une longue tunique blanche qui flotte à leurs pieds, et portant sur*

leur tête une couronne de myrte parsemée de boutons de rose.)

—Quoi! mon incomparable amie, Orondate est aussi une Intelligence céleste! On dirait qu'il nous attend à l'autel avec Adine pour nous unir.

— C'est à lui, Ariel, à recevoir le premier hommage de notre liberté : tombons tous deux à ses genoux; qu'il soit à la fois notre Père, notre Pontife, et notregénie tutélaire.—

(*A peine Ariel et Bouton de Rose ont-ils touché les marches de l'autel, que le char qui les portait s'élève dans les airs, et va se perdre derrière la décoration du cintre : on voit alors, à la place des nuages, un amphithéâtre dont une foule d'Anges des deux sexes occupent les gradins; l'orchestre, caché dans les colonnes, exécute un chant nuptial.*)

« Mes enfans, dit Orondate, mes enfans,
» dis-je, car vous l'êtes par les liens du sang
» avant de l'être par l'adoption, mes enfans,
» encore une fois, je n'ai plus rien à deman-
» der au Ciel; vous méritiez d'être heureux,
» vous allez l'être, et je puis sans regret termi-
» ner ma longue carrière.

» Adine est la sœur d'Ariel, elle se joint à
» moi pour réunir deux cœurs que l'infortune
» avait trop long-temps séparés : Bouton de
» Rose, et toi, mon fils, donnez-moi tous deux
» vos mains chéries ; c'est à moi à les tenir
» liées ensemble, sur cet autel simple et pur
» de la nature, dont les sacriléges n'appro-
» chèrent jamais.

» Avec la certitude de votre bonheur doit
» cesser l'illusion qui vous y a conduits : vous
» n'êtes, ni vous, ni moi, des Intelligences
» célestes ; et, n'étant point sortis de la vie,
» vous n'avez pas eu besoin d'en prendre une
» nouvelle des mains de l'Ordonnateur des
» Mondes, qui punit et récompense.

» Timour, offensé par la pureté de vos
» amours, en vous faisant présenter un breu-
» vage soporifique sous le nom de poison, n'a
» voulu que vous séparer à jamais, pour tour-
» menter son rival, et rendre Bouton de Rose
» infidèle.

» Il a profité de votre léthargie pour vous
» transporter, revêtus en Momies, dans sa
» chambre sépulcrale, et alors il a prévu, par les
» combinaisons de son génie infernal, la scène
» touchante qui s'est passée entre vous, et dont
» le dénouement aurait rempli son attente, si

» l'insurrection de ses peuples et la valeur de
» Kondemir n'avaient amené sa mort.

» En vous faisant respirer, grâce aux flam-
» beaux de ses girandoles, dans l'atmosphère
» du Camphre, il répétait un jeu de la phy-
» sique que je lui avais appris pour un autre
» usage; il voulait vous persuader que les ap-
» parences illusoires de la lividité et de la
» désorganisation qui dégradaient vos têtes,
» étaient vraiment l'ouvrage gradué du temps
» et le produit de la mort.

» Bientôt après, bien convaincu par lui-
» même que vous aviez adopté cette illusion
» cruelle, son plan était de vous séparer l'un
» de l'autre; il aurait fait conduire, en Eu-
» rope, Ariel, revenu tout-à-fait de son som-
» meil léthargique, et trop certain, pour son
» malheur, de la mort de son amante; tandis
» que, ramenant lui-même Bouton de Rose
» désenchantée dans le pavillon des Favorites,
» il aurait renoué, en sa faveur, des liens qui
» semblaient brisés naturellement par la mort
» d'Ariel.

» Tels sont les dangers, mes enfans, aux-
» quels vous venez d'échapper : la fin tragique
» de Timour vous a sauvés du crime de l'infi-

» délité, et ma présence ici, des horreurs de
» la mort.

» Bouton de Rose, Ariel, amans sublimes,
» chastes époux, restez dans ce séjour d'en-
» chantement ; peut-être le Ciel vous ap-
» pelle-t-il à une plus haute destinée : la dy-
» nastie royale de Timour est éteinte : Je
» vais inviter le peuple d'Ismaël à se don-
» ner un gouvernement : s'il ne se sent pas
» assez pur, ni assez vertueux, ni assez fort
» pour se rendre libre d'après un bon systême
» de lois, il reviendra à son antique Monar-
» chie ; alors je lui présenterai Ariel, mon fils,
» et je céderai à ce jeune héros les droits que
» Timour, en mourant, m'a donnés à sa cou-
» ronne : il régnera, et le peuple d'Ismaël sera
» heureux. »

CHAPITRE XLV.

États-Généraux tenus par le peuple d'Ismaël; on défère la couronne à Ariel et à Bouton de Rose, comme enfans d'Orondate.

ARIEL et Bouton de Rose une fois unis aux pieds de l'autel, Orondate les remet entre les mains d'Adine, et se rend dans la ville de Masiath, où on l'attendait sous un arc de triomphe pour lecouronner.

« Mes amis, dit-il, j'ai, depuis notre dernière » entrevue, réfléchi, avec toute la maturité de » ma longue expérience, sur l'offre que vous » m'avez faite de régner sur vous : la race » de vos rois, je le sais, est éteinte. Mais ce » n'est point à Timour, à un despote, qui a » déchiré le pacte social, à se nommer un » successeur, et à tourmenter ainsi au-delà du » tombeau le peuple que, pendant sa vie, il » n'a pas su gouverner. Croyez-moi : voici » pour la nation d'Ismaël une occasion unique, » à l'extinction d'une dynastie, de reprendre, » sans secousse et sans effusion de sang, une

» souveraineté qu'une nation qui a la conscience
» de ses forces, et qui veut s'appartenir à elle-
» même, n'a jamais pu aliéner.

» Croyez-moi, assemblez-vous sous la forme
» légale d'États-Généraux. Là, et sous la pré-
» sidence de Kondemir, vous discuterez, sans
» fiel et sans esprit de parti, quel est le gou-
» vernement qui convient le mieux à vos
» mœurs, à votre culte, au sol que vous ha-
» bitez, et à vos rapports avec les États qui
» vous environnent. Après une discussion ap-
» profondie, le pouvoir tutélaire et patriarchal
» du père de famille, vous semble-t-il plus fait
» pour des hommes doux dont la guerre n'est
» point l'élément ? Créez-vous une Monarchie
» nouvelle, balancée par divers pouvoirs et
» tellement dépendante de vos lois, que la
» volonté transitoire de l'homme que vous
» couronnerez ne puisse jamais porter atteinte
» à la volonté générale, qui seule doit exercer
» la toute-puissance.

» Votre représentation nationale s'élève-
» t-elle à de plus hautes conceptions ? Vous
» sentez-vous la noble audace de vouloir être
» libres, et d'exercer par vous-mêmes les droits
» de la souveraineté ? commencez par régé-
» nérer votre population énervée et abrutie

» par plusieurs siècles de préjugés, d'erreurs
» et de servitude. On ne rend pas aussi aisé-
» ment la terre heureuse avec le fanatisme de
» la liberté, que Mahomet l'a rendue esclave
» avec le fanatisme de la religion. Une Répu-
» blique bien organisée est le chef-d'œuvre de
» l'esprit humain sans doute. Mais songez que
» ce magnifique monument, s'il peut être conçu
» par le génie, ne saurait s'exécuter que par
» la main lente du temps. Délibérez en paix;
» faites-vous des lois qui vous protègent contre
» toute espèce de tyrannie; surtout aimez-
» vous, et n'oubliez jamais qu'avant de créer
» un gouvernement pour les hommes, il faut
» savoir créer des hommes pour un gouver-
» nement. »

Les chefs apparens du peuple d'Ismaël voulurent insister pour conserver le testament de mort de Timour dans toute son intégrité. « Non,
» reprit le Sage du Liban, ne cherchez pas,
» pour vous faire libres à votre manière, à
» rendre esclave le vieillard qui n'aspire qu'à
» vous voir heureux : je consens à vous donner
» les bases de vos lois, à jeter devant vous les
» germes de la concorde intérieure, et de la
» paix avec vos voisins. Quel que soit le mode
» de gouverner que vous adoptiez, je ferai en

» sorte que vous ne dépendiez que de l'ordre
» général, et que vous n'obéissiez qu'à vous-
» mêmes; mais votre couronne, si je ne la
» tenais pas de la libre adhésion de vos
» États-Généraux, me semblerait un gage de
» votre haine plutôt que de votre reconnais-
» sance. »

Il était difficile de répondre à la sage philosophie d'Orondate. Dès le jour même, tous les pères de famille, convoqués dans la grande mosquée de la ville de Masiath, se constituèrent sous la forme d'États-Généraux pour se donner un gouvernement.

Il s'agissait de prévenir les orages des grandes assemblées populaires. D'après les conseils du sage primitif, on nomma deux orateurs chargés de plaider, l'un la cause de la Monarchie, et l'autre celle de la République. Les représentans du peuple d'Ismaël devaient les écouter, les juger d'après leur bon sens naturel, bien supérieur à toutes les divagations de la métaphysique, et ils promirent de ne point se séparer que cette première question, ramenée à ses élémens primitifs, n'eût été résolue en dernier ressort.

Vers minuit, la mosquée fut illuminée, et des

trompettes guerrières annoncèrent au peuple que les États-Généraux avaient statué, à l'unanimité, qu'une Monarchie patriarchale héréditaire, et sagement balancée par divers pouvoirs, formerait désormais le gouvernement de la nation d'Ismaël.

Le lendemain à midi, un second décret, passé aussi à l'unanimité, déclara que le trône était héréditaire dans la maison d'Orondate; à l'instant les représentans du peuple d'Ismaël déclarèrent que leurs pouvoirs avaient cessé, et se séparèrent.

Il est difficile de se faire une idée de la joie générale, quand on apprit dans la ville le résultat de la sagesse des États-Généraux. Tout le monde s'embrassait comme dans la Rome de Romulus, quand on apprit l'avénement de Numa; comme dans la Rome des Césars, quand, à un brigand couronné, tel que Domitien, on vit succéder des hommes avec les vertus de l'âge d'or, tels que Nerva et Trajan.

Orondate céda enfin à cette explosion universelle de bienveillance et d'amour. Il se rendit à la grande mosquée avec Ariel, Bouton de Rose, Adine et Chérubin; présenta à chaque chef de famille, à chaque grand officier de la maison militaire, à chaque président des corps

de magistrature, ces derniers rejetons de sa race; déploya tous les titres de sa généalogie; et, quand il se vit appuyé du suffrage général, il accepta la couronne du peuple d'Ismaël, à condition que, quand le gouvernement serait consolidé et par les mœurs et par les lois, cette couronne, trop pesante pour sa vieillesse, serait portée par Ariel et par Bouton de Rose.

CHAPITRE XLVI ET DERNIER.

Réformes au Palais et dans les jardins du Sérail; dénouement, sans l'intervention de la Baguette, des événemens merveilleux de la vie mémorable d'Orondate.

Orondate avait profité habilement du changement de dynastie et de l'ascendant que sa vertu lui donnait sur le peuple d'Ismaël, pour opérer de grands changemens dans l'administration intérieure du Palais. Ces changemens tournaient tous à l'avantage des peuples, et au détriment de tout souverain qui tenterait d' se rendre absolu : c'était précisément l'inverse de la politique des despotes de l'Orient; mais ces despotes avaient bâti sur le sable, et le Sage voulait bâtir pour l'éternité.

La première réforme tomba sur le sérail. Ariel était époux et amant de Bouton de Rose; il n'avait pas besoin que des beautés, achetées à prix d'or, vinssent embraser ses sens, attiser dans sa maison des feux adultères, et le conduire par la volupté à l'oubli de sa gloire. L'ordre absolu fut donné de renvoyer à leurs

familles, chargées de riches présens, toutes les femmes dont la jeunesse et la beauté pouvaient pervertir les mœurs publiques; quant à celles dont l'âge avancé écartait toute idée de séduction, on leur destina, dans la ville de Masiath, un édifice particulier où on les nourrit sans faste, mais dans l'aisance, en les invitant à se livrer aux travaux de leur sexe. On leur montra l'honneur en perspective : c'était les instruire à s'honorer elles-mêmes aux yeux de leurs bienfaiteurs.

Avec les femmes du sérail de Timour, partit ce cortège effrayant de Muets, d'Eunuques, d'esclaves hideux chargés de tourmenter la beauté pour se rendre agréables à un maître ombrageux et jaloux. L'Aga de la cohorte intérieure, le Cyclope qui avait l'intendance des jardins, ne furent pas oubliés : tous ces êtres abjects vinrent baiser la poussière des pieds d'Ariel dont ils avaient conjuré la mort, et l'Ange, en les renvoyant, leur dit qu'ils étaient sauvés, puisqu'il devenait Roi.

Dans cette même enceinte des jardins du sérail, se trouvait le vestibule des Enfers, où Timour tenait son Conseil d'État, quand il avait quelque grand attentat à commettre. Ariel rassembla ces magistrats vils et pervers, leur

dit qu'il ne tenait de Conseil que dans la grande mosquée de la ville d'Ismaël, et les établit juges dans une maison de force, où on ne renfermait que les criminels déjà convaincus et condamnés à l'échafaud.

Cette partie des jardins du sérail, que nous avons vus entourés d'une nappe circulaire d'eau, ainsi devenue une vaste solitude, Orondate, par un édit tutélaire, en fit une promenade publique où tout le peuple d'Ismaël eut la liberté d'entrer : on lui représenta que du moins, pour sa sûreté personnelle, il devait exiger qu'on déposât ses armes à la Tour. Non, dit le Sage, en répétant le mot célèbre de Trajan à son préfet du prétoire : « Je laisse à tous mes enfans leur » cimeterre, pour défendre leur père s'il est » juste, ou pour le frapper s'il ne l'est pas. »

Hors de l'enceinte du sérail des femmes, était le séjour des Anges, ou le paradis de Mahomet, destiné à préparer des hommes crédules, par la jouissance des Houris, à assassiner les rois. Cette réforme, la plus délicate de toutes, exigeait une grande adresse, parce que le culte du peuple d'Ismaël reposait tout entier sur l'Élysée de Mahomet, dont celui de Timour était l'image ; et c'est ici qu'Orondate, qui voulait détruire des illusions perturbatrices sans

blesser la religion dont elles semblaient émaner, redoubla de génie et d'intelligence.

Adine, qui avait rassemblé à cet égard toutes les lumières, instruisit son père que, depuis l'avénement de Timour, jamais ce prince n'avait eu l'occasion de conduire ses Anges à l'assassinat, par la jouissance de ses Houris. Il les montrait en perspective à ces hommes accoutumés à croire et à obéir, et ce spectacle suffisait pour amener leur dévouement. Les Anges, qui avaient tous la magnanimité des Arabes, déclaraient qu'ils voulaient mériter leurs amantes, avant d'obtenir leurs faveurs : ils les préparaient à leur retour, et ne revenaient jamais.

Ces Anges, au reste, à leur crédulité près, étaient les plus valeureux des hommes : ils auraient, sans être encouragés par les regards d'un Léonidas, défié une armée entière au pas des Thermopyles. Il y avait un grand parti à tirer de cette bravoure, en ennoblissant son objet, et tel fut le parti auquel s'arrêta le sage primitif.

Il ne restait alors, de cette foule d'Anges que Timour avait rassemblés à grands frais de tous les points de l'Asie, qu'une cohorte de cinquante hommes : Orondate résolut de les prendre à son service sous un titre honorable,

et d'employer leur courage, non à sa propre défense, mais à celle de la Patrie. C'était donner une nouvelle direction à l'institution de Timour, et la faire servir au progrès de la plus pure philanthropie.

Les Anges, éclairés par Adine sur leurs anciens préjugés, revenus de toutes les illusions d'un culte qui ne parle qu'aux sens, et du faux point d'honneur d'une obéissance passive, furent présentés en cérémonie à Orondate, qui les reçut à son service comme sa garde d'honneur, sous le commandement de Raphaël. Il leur fut donné une armure guerrière pareille à celle des Paladins de l'antique Chevalerie Française, avec une écharpe blanche à franges d'argent, et un manteau bleu céleste qui enveloppait leur cotte d'armes et leur cuirasse; ensuite le Sage renferma lui-même dans l'écharpe de chacun de ses gardes un cimeterre, mais dont la lame était clouée au fourreau par un clou à vis, terminé par un diamant. « Mes amis, leur dit-il, je » n'ai pas besoin que vous me protégiez contre » mon peuple : mon fils et moi nous n'avons » besoin de votre service pacifique que dans » quelques cérémonies d'appareil, où il im- » porte d'en imposer par la majesté du trône » à la multitude. Voilà pourquoi nous laissons

» dormir vos armes dans leur fourreau ; mais
» la vis à secret qui les retient captives s'ou-
» vrira à la voix de Raphaël qui vous com-
» mande, quand le salut de la Patrie l'exigera.
» Car, en cessant d'avoir un maître, vous avez
» acquis une Patrie ; c'est pour elle, et j'en jure
» par vos anciens exploits, que vous saurez,
» quand il le faudra, combattre, vaincre et
» mourir. »

La position des Houris était encore plus délicate; et Adine, de concert avec Orondate, y déploya une prudence consommée : elles étaient au nombre de douze, outre six enfans de huit à dix ans destinés un jour à les remplacer : l'une d'entre elles, du nom d'Esther, avait toujours refusé de se montrer aux Anges, même en perspective : elle était aussi sage qu'une personne de son sexe l'est d'ordinaire, avant l'âge des désirs, et elle avait vingt ans : elle fut nommée surintendante d'une espèce d'ordre de Vestales qui fut institué, et qu'on logea dans une superbe Basilique à colonnade, comme les Propylées d'Athènes, bâtie récemment par Timour, dans l'enceinte de son Élysée, pour donner des Spectacles Européens à ses favorites : le Sage entoura cette institution de cérémonies religieuses, pour en

imposer à la multitude. Une Vestale ne pouvait jamais sortir de l'enceinte de son Temple; et les jours même de Fêtes publiques, elle ne s'y montrait que couverte d'un voile. Sans cesse occupées à offrir au Ciel les vœux du peuple d'Ismaël, ces vierges sacrées (car elles l'étaient toutes) semblaient des êtres intermédiaires entre l'homme et la divinité.

Au bout de six mois, il n'y avait plus, dans l'ancien Palais des Rois de Masiath et dans leurs jardins, aucune trace de ces illusions, avec lesquelles des despotes ombrageux et pervers menaient en lisières la multitude. Toute la machine politique ne s'organisait qu'avec la raison, et elle n'en marchait que mieux : le peuple même, à force de voir des sages, cessait d'être peuple; il imitait machinalement ses modèles, et s'étonnait d'être heureux.

Le peuple d'Ismaël, ainsi délivré de toutes les chimères d'une politique ombrageuse et d'une religion factice, avec lesquelles le despotisme tenait tous les fronts courbés vers la terre, il ne restait plus à Orondate qu'un vœu à former : c'était de prouver à ses nouveaux sujets, accoutumés pendant tant d'années à ne voir en lui qu'un magicien plein de talens qui organisait et désorganisait le monde à son gré,

à leur prouver, dis-je, que toutes les merveilles que la crédulité attribuait à sa Baguette, n'étaient dues qu'à une connaissance plus approfondie et mieux calculée des phénomènes de la nature.

Une belle matinée d'été, le Sage invita tous les chefs de famille du peuple d'Ismaël, qui avaient déclaré la couronne héréditaire dans sa maison, de se rendre dans les jardins du Palais au lever du Soleil. Il y parut lui-même entouré de toute sa famille, ayant la Surintendante des Vestales placée entre Adine et Bouton de Rose, et sa Garde prétorienne d'Anges, commandée par Raphaël, servant de cortège à sa maison : tout le monde était dans l'attente : quand Orondate vit son auguste auditoire rassemblé, il se porta au centre pour être également entendu de tous les points de la circonférence; et là, non sur un trône (ce n'était qu'un père de famille au milieu de ses enfans), mais sur un siége un peu plus élevé, il adressa le discours suivant à sa famille et à son peuple; discours qui retentit encore dans les cœurs, long-temps après qu'il fut prononcé.

« Après avoir travaillé pendant six mois,
» avec quelque activité, à votre bonheur, mes

» enfans, je vais vous entretenir un moment
» de moi ; et il m'en coûte de me livrer à
» une sorte d'amour-propre, quand pour vous
» je devrais me montrer tout amour ; mais il
» m'importe infiniment de me présenter à vos
« yeux tel que je suis, et non tel qu'une re-
» nommée importune m'a fait paraître : si
» j'étais l'homme que la crédulité se repré-
» sente, plutôt que celui que la raison avoue,
» je ne mériterais de régner ni sur moi-même
» ni sur vous.

» Il y a bientôt soixante et dix ans que les
» travaux immenses, exécutés avec quelques
» succès dans ma petite souveraineté du Mont-
» Liban, donnèrent à mon nom une célébrité
» à laquelle j'étais loin d'aspirer : cette célé-
» brité s'accrut dans la suite, par la reconnais-
» sance exagérée des Paladins illustres des
» Croisades, auxquels je sauvai la vie, et plus
» récemment encore par la construction de
» ces jardins que j'avais dessinés pour la gloire
» de Timour, et que ce despote prostitua en-
» suite pour les plaisirs faciles de l'amour : on
» ne manqua pas de publier partout que j'a-
» vais la Baguette enchantée de l'Ange aux
» soixante et dix mille têtes de Mahomet ; que
» je m'en servais pour emprunter le génie des

» Intelligences célestes, dans les sept orbes
» du Firmament ; et que, redescendu sur la
» terre, je m'amusais à changer les Chau-
» mières en Palais, et les Palais en Chaumières.

» Toutes ces fables absurdes, mes amis, ne
» cachent, sous leur écorce, qu'un faible
» noyau de vérité : je suis plus instruit que
» mes contemporains, peut-être, et vous ver-
» rez, dans la suite, que ce n'est pas à mon
» génie seul qu'il faut en faire honneur; mais
» mon instruction est loin de passer les limites
» de l'entendement humain. C'est parce que
» la multitude est sans instruction, qu'elle voit
» s'opérer les choses les plus simples avec la
» Baguette des enchantemens ; tout est pro-
» dige pour la crédulité populaire qui ignore
» tout; il n'y a point de prodige pour la
» raison philosophique qui explique tout.

» Vous voyez, mes amis, l'astre de la lumière
» s'élever avec majesté dans le Firmament,
» pénétrer de sa flamme féconde ce Liban
» sourcilleux qui cache sa tête dans les nua-
» ges, ainsi que les cavernes volcaniques que
» couvre la surface des mers. Eh bien! seriez-
» vous fondés à dire que les mines d'or de la
» Colchide, les diamans de Golconde et les
» perles de la mer Rouge, évidemment l'ou-

» vrage des feux régénérateurs de cet astre, » sont produits par des génies aériens, qui » s'amusent à intervertir les lois éternelles du » mouvement, à fasciner les yeux des hommes » et à blasphémer le nom de l'Ordonnateur » des mondes, qui, sans doute, n'a pas créé » les êtres dans sa sagesse, pour qu'un Magi- » cien, avec sa Baguette, vienne, dans son » délire, les anéantir.

» Il n'y a, mes enfans, qu'un grand Archi- » tecte secondaire dans l'univers, c'est la Na- » ture. La Nature opère tous les phénomènes » que le Sage explique, ainsi que ceux qui » échappent à son intelligence : elle est la » cause première de ce que l'ignorance ap- » pelle des merveilles, et c'est elle seule que » j'ai consultée, quand on m'a fait fasciner » les yeux de la multitude avec la Baguette » des enchantemens.

» On n'a pas manqué d'entasser des con- » tradictions qui ne sont qu'apparentes, pour » vous prouver que j'étais hors de la sphère » des intelligences humaines. On demandera, » avec ironie, à l'être sensible qui voudrait » me savoir homme, parce que son cœur est » disposé à m'aimer, comment je suis né il » y a plus de trente-six siècles, et que j'en

» ai à peine un d'existence ? comment j'ai » élevé des monumens qui semblent avoir » trois mille six cents ans d'antiquité, et que » je n'en jouis que depuis une Croisade? com- » ment tous les ouvrages des hommes ont » contracté autour de moi les rides de la » vieillesse, et que moi je suis resté jeune, du » moins aux yeux de la Nature? On ajoutera » qu'il est impossible, sans l'intervention » de la magie, d'avoir bâti, dans la Grotte » aux Merveilles, quarante appartemens, » tandis que je n'en habite qu'un; d'y avoir » érigé quarante Mausolées, tandis qu'il n'y » en a qu'un seul où l'on déposera ma cendre. » Telles sont les objections, mes enfans, dont » le sophisme s'armera pour me dégrader à » vos yeux; je les expose dans toute leur » force, ou plutôt, j'ose le dire, dans leur » hideuse nudité : mais croyez que, puisque » j'ai le courage de vous les exposer, j'ai assez » la conscience de mes forces pour y répon- » dre : redoublez d'attention, si vous m'aimez; » car, telle est la nature de mes preuves, telle » est surtout la gradation nécessaire de leur » développement, que ce n'est qu'à ma der- » nière phrase que vous pourrez juger de » toute la force de mon apologie.

» Orondate, la tige de ma maison, fut con-
» temporain de Bélus, qui fonda ou revivifia
» Babylone : c'était un homme de génie qui,
» s'étant créé une petite Monarchie dans la
» chaîne du Liban, traça le plan de tous les
» hardis ouvrages qu'on y admire, et en par-
» ticulier de la Grotte aux Merveilles; il était
» l'Oracle de tous les Souverains qui régnaient
» de l'Euphrate à la Méditerranée; et ce mo-
» dèle du Salomon de la Palestine avait d'au-
» tant plus de temps pour opérer de grandes
» choses, qu'il ne partageait pas ses loisirs
» avec trois cents Reines et sept cents Maî-
» tresses.

» C'est lui qui imagina de concentrer dans
» sa famille le dépôt entier des connaissances
» humaines, et de le faire parvenir avec tous
» ses accroissemens gradués jusqu'à la qua-
» rantième génération; de manière que le
» dernier rejeton de sa race, éclairé de toute
» l'expérience de ses prédécesseurs, ne parût
» avoir que la sienne propre, et que l'héritier
» de trente-neuf hommes à grands talens fût
» le même qui avait aidé Bélus à embellir
» Babylone.

» Ce plan s'est trouvé secondé par un hasard
» singulier, et qui n'est jamais arrivé que

» cette fois, depuis la civilisation du globe ;
» c'est que mes trente-neuf prédécesseurs se
» sont trouvés tous des hommes de génie, et
» qu'à quelques années près, de plus ou de
» moins, tous ont vu s'étendre, jusqu'à un
» siècle, leur honorable carrière.

» Cet Orondate, le chef de ma maison, et
» que la crainte seule de l'isoler m'empêche
» d'appeler le grand Orondate, conçut le
» premier l'idée profonde de ne faire qu'un
» seul individu, de tous les Princes de sa petite
» Monarchie du Liban, jusqu'à l'extinction
» de sa Dynastie : à cet effet, il statua qu'au-
» cun de ses descendans ne se distinguerait
» par des dénominations numériques, comme
» les Despotes vulgaires de l'Europe ou de
» l'Orient : qu'ainsi il n'y aurait point d'Oron-
» date II, d'Orondate III, d'Orondate IV ;
» mais que tous les héritiers du trône, de
» père en fils, seraient censés le même Oron-
» date. Cette belle théorie, quoique tenue
» secrète dans ma famille, a transpiré, il y a
» quelques siècles, chez les Tartares du Tibet,
» et on en a fait la base d'une Religion sacer-
» dotale, qui a envahi une partie de l'Asie. Le
» Grand Lama, chef visible de cette Religion
» populaire, n'a ni devanciers ni successeurs,

» parce qu'à la mort de l'un d'entre eux, il
» s'en trouve toujours un autre du même âge
» et de la même figure qui le remplace, illu-
» sion dont une crédulité avide s'empare avec
» plaisir, parce qu'elle donne au culte qu'elle
» embrasse toutes les apparences de l'immor-
» talité.

» Cette immortalité dégrade l'homme, quand
» la Religion Lamique ne la fait servir qu'à
» épaissir le bandeau de la superstition sur les
» yeux des peuples ; mais elle le relève à toute
» sa hauteur primitive, lorsque, d'après la
» doctrine philosophique du premier Sage
» de ma maison, elle n'est employée qu'à con-
» server le dépôt des connaissances, et à met-
» tre le trône de la raison à l'abri des sourdes
» attaques des prêtres et des invasions hardies
» des rois.

» Maintenant, mes amis, que ce premier
» rideau est entr'ouvert, vous ne tarderez pas
» à voir germer tous les fruits de la prospé-
» rité publique, qui naissent de la grande idée
» qu'un seul individu est le représentant im-
» mortel de quarante Orondate.

» L'Orondate, contemporain de Belus, cons-
» truisit l'un sur l'autre, dans le rocher de granit
» de la Grotte aux Merveilles, quarante ap-

» partemens, destinés à loger autant de princes
» de sa dynastie; et dans la direction opposée,
» quarante tombeaux, consacrés à renfermer
» leur cendre. Lui-même occupa l'apparte-
» ment supérieur, au-dessous de l'enceinte cir-
» culaire des cèdres, y déposa, dans un ordre
» admirable, ses manuscrits, légua en mou-
» rant sa pensée, et si j'ose le dire son génie
» à son fils, et s'endormit du sommeil du juste
» dans ses bras.

» Ce fils, héritier d'un siècle tout entier de
» lumière, après avoir déposé la cendre qui
» lui était si chère dans le premier des tom-
» beaux qu'il ferma pour jamais, recueillit,
» avec un respect religieux, tous les manus-
» crits de son père, mura son appartement,
» et, chargé des plus honorables dépouilles,
» les déposa dans l'appartement inférieur, où
» il établit sa résidence; bien déterminé à réu-
» nir ses propres conceptions à celles dont il
» était le dépositaire, pour augmenter la masse
» des connaissances, et faire naître, d'une
» illusion douce, le bonheur raisonné des
» hommes.

» Le même systême a été suivi avec un succès
» inesperé, par tous les Orondates qui m'ont
» précédé dans ma petite Monarchie du Liban.

» Chacun des héritiers du trône a hérité aussi
» des plans de prospérité publique, des idées
» tutélaires et de la longue expérience de son
» père; à la mort de ce prince il a fait fermer
» son appartement, dépouillé de tous les fruits
» de son génie, et a occupé celui qui était
» au-dessous, en descendant vers l'autel de
» la nature : le même ordre a été suivi avec
» une régularité qui semble tenir du prodige,
» par rapport au mausolée de chaque Oron-
» date.

» Maintenant vous voyez d'un coup d'œil,
» mes amis, tous les résultats de la sublime
» conception du premier des Orondates : le
» dixième d'entre eux était propriétaire de
» toutes les richesses de l'entendement des
» neuf qui l'avaient précédé; le quinzième,
» des quatorze qui avaient occupé avant lui
» la couronne; ainsi chacun d'eux a pu dire
» dans un sens philosophique où le peuple
» seul avait droit de trouver du merveilleux :
» *J'ai bâti cette grotte avec ses quarante habi-*
» *tations et ses quarante tombeaux; vingt*
» *rois que j'ai aidé de mes conseils depuis*
» *mille ans, m'ont regardé comme leur Salo-*
» *mon; j'ai imaginé le pont du Rustan de la*

» *Perse, qui est devenu celui d'Arimane : j'ai*
» *aidé Belus à construire la tour de Babel,*
» *et à revivifier l'antique Babylone.*

» Cette clef, mes amis, vous ouvre toutes les
» portes du monde imaginaire, où la crédu-
» lité vous a fait entrer : mes trente-neuf pré-
» décesseurs et moi nous n'avons exécuté au-
» cune merveille avec la Baguette des enchan-
» temens; tout ce qu'il y a eu de mémorable
» dans nos règnes s'est opéré avec le génie
» réuni de nos pères et de nos ancêtres; nous
» n'avons fasciné les yeux du peuple, qu'en
» nous montrant plus instruits que lui dans
» les phénomènes de la Nature : s'il y a là
» quelque prestige, on doit nous le pardonner,
» soit parce qu'il nous a servi à rassembler le
» plus vaste dépôt de connaissances humaines
» qui existe sur la surface du globe, soit parce
» que le prétendu pouvoir surnaturel qu'on
» nous prête n'a jamais été employé qu'à
» exercer des actes de bienfaisance.

» Ariel, Bouton de Rose, Adine, le sceptre
» que le peuple d'Ismaël m'a donné échappe
» à mes mains défaillantes; le siècle d'existence,
» qu'une nature indulgente semble avoir ac-
» cordé à chaque Orondante, touche pour moi

» à son terme : bientôt vous n'aurez plus de
» père ; ne tardons pas à continuer le grand
» et beau système de perfectionnement de
» l'esprit humain qu'a commencé sous de si
» heureux auspices l'homme étonnant qui a
» été la tige de ma maison ; il n'y a plus ni
» appartement ni tombeau dans la Grotte aux
» Merveilles : aidez-moi à en construire de
» nouveaux dans la même enceinte, pour per-
» pétuer et votre race et les fruits de votre
» génie ; mais surtout, puisque le bandeau
» qui fascinait les yeux des peuples est tout-
» à-fait déchiré, ne rétablissons plus des illu-
» sions désormais inutiles, que les lumières
» s'étendent par la seule impulsion que nous
» leur aurons donnée ; que le bien se fasse
» avec cette simplicité auguste qui en double
» le prix, et ne soyons, soit en copiant les
» grands phénomènes qui frappent nos re-
» gards, soit en les expliquant, que les inter-
» prètes de la nature. »

En ce moment tous les spectateurs, réunis avec l'auguste famille d'Orondate, par un mouvement spontané, se portèrent vers le petit tertre d'où le Sage les avait harangués, et tombèrent à ses genoux ; ils semblaient plus

à leur aise, depuis que le vieillard avait abjuré le titre d'intelligence supérieure, et qu'homme, il causait avec des hommes ; ce genre de triomphe était bien plus flatteur que celui où on l'avait couronné : le vieillard en fut profondément ému ; et comme ses organes affaiblis par l'âge se prêtaient difficilement à une pareille secousse, à la vue des larmes d'attendrissement qu'il faisait répandre, et que ses yeux sans ressort se refusaient à partager, il chancela et fut sur le point de perdre connaissance. On se hâta de tresser des guirlandes de fleurs, et on en fit une espèce de Palanquin Asiatique, sur lequel il fut porté en triomphe au nouveau temple de Vesta : on le déposa sur les degrés du péristyle; et comme il avait déjà retrouvé toute sa vigueur, il monta, aidé de la Surintendante et de ses enfans, au sanctuaire, où il remercia l'Ordonnateur des Mondes de ce qu'il avait acquis un nouveau titre à la bienveillance du peuple qui l'avait couronné.

Cependant le bruit de ce qui s'était passé dans les jardins du Palais, avait retenti jusque dans la ville de Masiath. Tout ce qui dans son enceinte, aimait la nouvelle Patrie qui venait de s'organiser, portait jusques aux nues

le nom chéri du Sage, à qui l'on devait ce grand bienfait. Kondemir, à la tête des gens de guerre, parut tout d'un coup devant le Péristyle de la Basilique de Vesta : une symphonie militaire annonça un triomphe d'un ordre nouveau. Déjà tous les esprits étaient en suspens : déjà Orondate, qui se voyait deviné et obéi, se félicitait d'avoir obtenu, par six mois d'amour, une confiance, qui avait échappé à deux cents ans de despotisme de la part de la Maison Royale du Sultan de la Montagne : *Car* . . . .
. . . .
. . . .

(*Ici finit le manuscrit Arabe.*)

POSTFACE.

Car ! voilà une singulière fin pour cette Histoire Orientale, apportée en droiture par une caravane de Colombes à la Babylone du Nil ! On n'a jamais imaginé de dénouer une intrigue aussi attachante que celle des Amours de Tige de Myrte et de Bouton de Rose. Si les Auteurs immortels de Clarisse ou d'Héloïse avaient réuni sans intermède le mot *Car* et le mot *Fin* dans la dernière page de leurs Romans, il me semble que l'homme instruit aurait quelque regret d'avoir versé des larmes délicieuses à leur lecture : il reconnaîtrait le danger de prononcer sur le mérite d'un livre, avant d'avoir vu le dernier mot qui le termine ; et, pour se punir de s'être laissé attendrir, son goût intenterait un procès légitime à sa sensibilité.

Car, s'il en faut croire les Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau, les principes sont au-dessus de tout. Les fronder sur la Scène, c'est déifier le Monstre hermaphrodite de la Dramaturgie ; les attaquer en Morale, c'est mettre la Vertu en problême; les infirmer en Politique, c'est saper par la base tous les Gouvernemens : il n'y a que les Journaux littéraires, accrédités par la malignité publique, à qui il soit permis de se jouer des principes; *car* l'homme de goût, instruit par l'indignation de l'homme de bien, n'a qu'à dire *oui* partout où ces Journaux, organes de l'imposture, disent *non*, et *non* partout où ils disent *oui*, et il sera sûr de ne jamais blesser ni la morale ni la vertu.

Je dois cependant avouer, par rapport à Tige de Myrte et à Bouton de Rose, que le délit de s'élever au-dessus des convenances de la Grammaire n'entraîne pas des convenances aussi fatales pour le genre humain, que celui de se

jouer des règles en politique ou en morale, de faire tomber Tacite du trône de l'histoire ou de mettre les parades de Brunet à côté du Tartuffe et du Misanthrope.

Car, on peut à toute force justifier le mot insolent qui termine Tige de Myrte et Bouton de Rose, en disant que c'est une lacune du manuscrit arabe, lacune pareille à celle de la première édition de cette Histoire Orientale, où Orondate promettait (sans tenir sa parole) d'expliquer, dans un sens naturel, comment il était contemporain de Bélus, et antérieur, soit au pont d'Arimane bâti par Rustan, soit à la construction des Pyramides.

Car, au fond, des lois littéraires qui empêcheraient un écrivain, né facétieux comme Rabelais, l'Arioste ou Voltaire, de se jouer de l'imagination de ses lecteurs, seraient un attentat contre la propriété des gens de lettres, propriété qui, comme tout autre, est antérieure au

pacte social, et devient la base de tous les bons Gouvernemens.

Car, un homme à principes, pour qui son goût est tout, et le plaisir n'est rien, n'a besoin ici que de transposer l'ordre de sa lecture, en parcourant la Postface avant la Préface, ce qui lui fera rencontrer la pierre d'achoppement du mot *car*, et l'éloignera ainsi de goûter un plaisir illégitime, en s'amusant à la lecture de Tige de Myrte et de Bouton de Rose.

Car enfin, l'Arabe de qui je tiens mon premier manuscrit, m'avait promis de faire exprès le voyage du Grand-Désert pour en remplir les lacunes : il ignorait alors que l'édition en quarante-six chapitres de la Babylone du Nil tiendrait un jour tout ce qu'il promettait en vain : d'ailleurs, à cette époque, le vainqueur des Pyramides et du Mont-Thabor, à force de se montrer l'Alexandre de ces contrées, interceptait toute communication avec les Bédouins, em-

pêchait l'Arabe du Grand-Désert de remplir son apostolat, et compromettait ainsi, en éternisant le mot *car* à la fin du dernier chapitre de Tige de Myrte et de Bouton de Rose, la gloire que je me promettais de la publication en Europe de ce bel Ouvrage.

FIN DE TIGE DE MYRTE ET DE BOUTON DE ROSE.

TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans le Second Volume.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

DE L'IMPRIMERIE DE LA Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, n° 20.

